

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 6

JUIN 1919

PRIX: 15 CENTS



Un explosif inattendu. (Voir intérieur)

UNE SEULE MARQUE
peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR

MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



Samontagne Limitée.

Bloc Balmoral

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angeia V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



GANTS NOUVEAUX

POUR VOTRE NOUVELLE TOILETTE
AU PRINTEMPS

Vous aurez besoin de jolis gants
DANS LES COULEURS ET NUANCES
LES PLUS A LA MODE

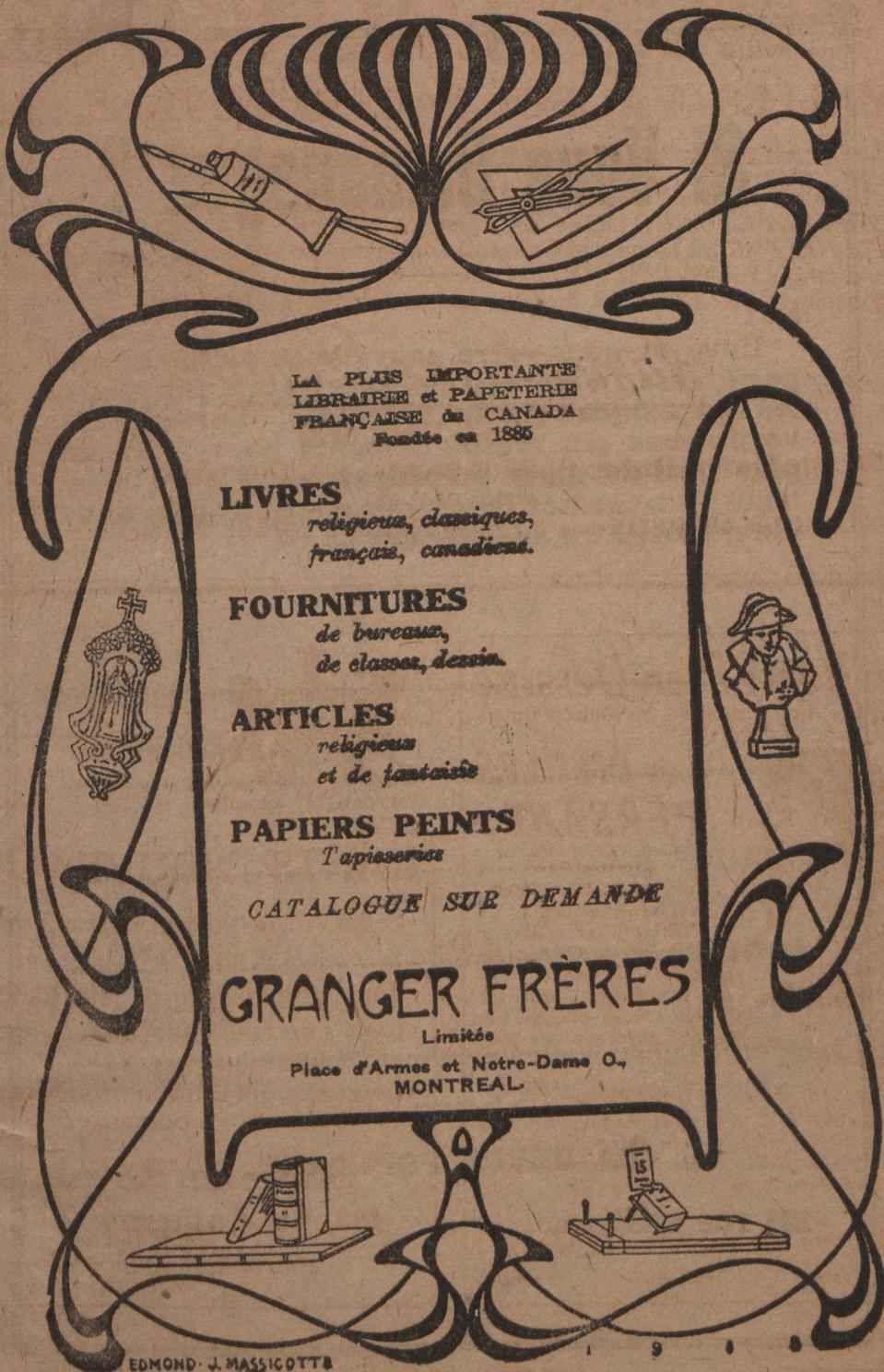
VENEZ VOIR L'ASSORTIMENT QUE
NOUS VENONS DE RECEVOIR.

Ganterie Royale

483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —

ERRATUM—Dans le corps du feuillet, lire comme suit: de la page 111 à la page 118 continuer ensuite de 118 à 112.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieuses, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.

EDMOND J. MASSICOTTE

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 12, No 6

Montréal, Juin 1919

ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 96 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,
MONTREAL.

131 rue Cadieux,

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

LE PLUS BEAU MOIS

Juin!

Lilas, roses, chrysanthèmes, violettes et muguets, toute la gamme des senteurs; vacances, ébats sur les pelouses, promenades, couples enlassés, baisers, serments; exode des villes, horizons agrandis, aurores d'espoirs, couchants radieux; plaines, monts, rivières et lacs, randonnées ou escapades.

Juin!

Toute la joie d'un réveil au soleil palpitant et vermeil. L'heure se dresse claire au matin, et rayonne parmi les sourires. O fête de joie et de bonté! La vie arrive les visages!

Juin!

Enthousiasmes et folies! Le sage qui s'enferme avec la lampe et le livre, qui s'exile de la fête des lumières, ne sait pas que toute la joie de vivre est d'être libre et maître du destin; le sage fuit les soleils puissants qui brunissent les teints; il ne connaît pas les rêves de langueur et de charme sur la mousse ou sur l'eau, dans l'air engourdi de rayons!

Juin!

Toute la sagesse, c'est vivre, vivre d'abord, profiter de ce qui passe, de l'heure bonne et joyeuse. Mais c'est aussi penser, puis espérer.

Penser qu'ils sont finis les temps rouges de sang, les temps de misère, de douleur, de désespoirs; espérer que ce Juin nous ramènera pour toujours nos rudes gars, beaux acteurs dans la grande épopée!

Juin!

Fête nationale! Plus de mouton, moins d'encens, moins de discours; résolutions, gestes et actes, réformes, transformation, progrès de la race, courses vers un idéal plus pratique!

Juin!

Mois du soleil, des réveils, de la beauté, de la bonté, de la confiance, de la vie, de l'amour et de la paix, nous te saluons!

GUSTAVE COMTE.



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)



JUPITER OLYMPIEN

VOTRE HOROSCOPE

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Popu-
laire")

CLÉF EXPLICATIVE.—(a) Influences astrales combinées.—(b) Ce que sont les personnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de faire.



LE TEMPLE de JUPITER

J U I N

1. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Personnes ayant souvent une double nature, l'une optimiste, influence d'Apollon, l'autre indécise et quelque peu pessimiste, influence combinée de Vénus et de Mars; n'atteignent le succès que lorsqu'elles ont réussi à dompter leur indécision; enclines à l'orgueil mais de bonne foi; aiment à rendre service; (c) Doivent s'exercer à la patience, à l'indépendance et à la dignité sans excès; doivent soigner particulièrement leur gorge et leurs poumons; les femmes doivent porter des toilettes de teintes fraîches; (d) N'ont pas une grande maîtrise sur elles-mêmes; ne sont pas très religieuses et ne savent pas souvent choisir leurs véritables amis; ne sont pas toujours contentes de ce qu'on peut faire pour elles, bien que personnellement elles aient en elles l'esprit de sacrifice; (e) Doivent fuir les flatteurs et éviter de perdre leurs temps en regrets tardifs; doivent éviter de se contenter de l'à peu près et viser à de plus hautes destinées.
2. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes changeantes, capricieuses, aimant le déplacement et les voyages surtout sur mer; ont cependant une grande imagination et se nourrissent souvent d'illusions; peu belliqueuses et

manquent parfois de confiance en elles-mêmes; sont charitables, aimantes, et sympathiques; (c) Doivent s'efforcer de tenir à leur opinion; doivent surveiller leurs mouvements nerveux; avoir plus de calme avec leurs mains et pieds trop en activité et dénotant l'indécision de leur caractère; (d) Ne sont pas toujours assez discrètes, mais peuvent tout de même garder un secret lorsqu'il y a de la tranquillité de la personne aimée; ne sont pas assez portées vers les exercices physiques; cependant l'influence de Vénus les empêche d'être froides; (e) Doivent éviter de manger beaucoup et avec glotonnerie, éviter les abus dans les liqueurs et les tabacs; ne doivent pas placer leur idéal trop bas; éviter surtout de trop parler.

3. — (a) Mars et Vénus (b) Personnes à la fois fougueuses et sentimentales; deux influences qu'il importe de surveiller et de tempérer si l'on veut rester dans un juste milieu; personnes dominatrices avec des mouvements souvent brusques, cassent la vaisselle dans leurs moments d'emportement; cependant sont généreuses et les hommes sont souvent des orateurs brillants; (c) Doivent conserver leur sang-froid en face du danger, et doivent s'appliquer à mener à bonne fin toute tâche commencée; doivent de bonne heure se rendre compte de leurs responsabilités et modérer

leur tempérament trop prompt; (d) Ne sont pas toujours maîtresses de leur destinée à cause de leur promptitude, et préfèrent souvent les spectacles à sensation aux spectacles simples; ne donnent jamais leur pleine mesure avant d'avoir bien compris et saisi le moment propice pour agir; (e) Doivent éviter de fréquenter les endroits bruyants; doivent éviter de murmurer tout le temps si elles veulent avoir une vieillisse calme; éviter les plaisirs trop capiteux et éviter de s'imaginer que leur santé est trop délicate.

4. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes âpres au gain mais souvent troublées par une minutie excessive et une crainte de ne pas réussir en affaires; ont cependant un grand empire sur autrui; parfois moqueuses mais toujours avec assez de tact pour ne pas blesser les sentiments des autres; ont souvent des troubles d'estomac et d'intestin; parfois trop pessimistes; (c) Doivent diriger leurs habitudes vers le commerce, la haute finance où des succès les attendent; les femmes doivent se montrer simples dans leur mise et leur maintien; elles doivent porter des pierres rouges ou bleues, indifféremment; (d) Ne sont pas toujours sincères, et quelques types de Mercure sont parfois dangereux; mais une fois dirigées dans la bonne voie ces personnes sont recommandables par leur sagacité et leur prudence; (e) On doit éviter de permettre aux enfants de s'arrêter en chemin lorsqu'ils ont commencé une entreprise; doivent éviter de commencer des entreprises en avril et en août, mais le vendredi est souvent leur jour de chance; les Juifs sont mercantiles avant tout et le samedi est le jour où ils se reposent après avoir tout terminé leurs entreprises le vendredi.

5. — (a) Jupiter, Vénus et Mars. (b) Personnes aimant à briller et sensibles aux

compliments et à l'encens: d'un caractère généreux et charitable; habiles aux travaux manuels; aimant les fleurs, les riches couleurs et la beauté dans la nature et dans les arts; souvent appelées à diriger les autres; personnes affectueuses, dévouées et souvent prêtes à se sacrifier pour rendre service; (c) Doivent chercher surtout à respecter l'opinion des autres; doivent s'entraîner à terminer une entreprise avant d'en entreprendre une nouvelle; ne pas oublier qu'elles habitent une maison de verre et ne pas chercher chez les autres des défauts qu'elles ont; les femmes doivent surtout chercher à se rendre agréable et ne pas se montrer trop hautaines; (d) Ne sont pas souvent assez humbles ou modestes, et ne savent pas s'affranchir au point de faire leur propre destinée; ne sont pas assez discrètes et ne peuvent contenir avec prudence leur excès d'enthousiasme; n'apprécient pas toujours à leur valeur ce qu'on fait pour eux; (e) Doivent éviter de rechercher exclusivement les mariages d'argent par amour excessif de la grande vie; doivent également éviter de s'attarder en regrets inutiles à la suite d'une bévue et plutôt chercher à la réparer en mettant leur expérience à profit.

6. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes excessivement sentimentales et recherchant les aventures amoureuses sans même se demander comment une entreprise de ce genre peut finir; souvent inconstantes, bien que le temps qu'elles aiment, elles croient sincèrement aimer pour toute leur vie; n'épousent pas de bonne heure à cause d'une indécision native; sont amies des bêtes et des oiseaux à cause de leur charme naturel; (c) Doivent faire leur possible pour ne pas provoquer d'intrigues ou de jalousies autour d'elles; doivent s'efforcer de se convaincre que la vie est une chose sérieuse et qu'elles ne doivent pas trom-

- per les autres sous des dehors factices de sincérité; (d) Ne doivent pas se dire qu'elles sont incapables d'accomplir une chose, mener à bonne fin une entreprise amoureuse ou autre; ne sont pas assez conscientes de leur magnétisme personnel; (e) Doivent éviter de se laisser vaincre par les belles paroles et amollir par les parfums des fleurs.
7. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes ayant souvent une organisation triste et mécontente, se méfiant de tous et souvent d'elles-mêmes; rigides et même fanatiques dans leurs idées; sobres quoique légèrement enclines à l'avarice; souvent superstitieuses et peu sensibles à l'amour; ne rient pas fréquemment; (c) Doivent chercher les difficultés et surtout à les vaincre; doivent s'abstenir de murmurer contamment et chercher à se montrer plus gaies et plus affables en société; (d) Ne sont pas toujours douces et indulgentes pour les fautes d'autrui, n'aiment pas toujours la société; les enfants ne sont pas souvent en santé avant d'avoir atteint leur complet développement; (e) Ces personnes doivent éviter la contradiction ainsi que toutes les causes pouvant les prédisposer aux maux de tête et au spleen; doivent éviter de manquer d'indépendance, mais ne pas exagérer dans le sens contraire; doivent éviter les apparences de froideur en amour si elles veulent faire de beaux et bons mariages.
8. — (a) Apollon, Mars et Vénus. (b) Personnes très aimables et sympathiques mais n'ayant pas toujours le don d'attirer les amis sincères et fidèles; éloquentes et fières et se laissant facilement séduire par la beauté des formes; voient souvent juste et sont pénétrantes; aiment la contemplation, la poésie, la lecture, le beau partout; (c) Doivent se montrer bonnes, d'humeur égale, de gaieté douce, commencer leurs entreprises en avril et en août et diriger leurs aspirations vers la littérature, les beaux arts, l'éloquence; les femmes doivent surtout préférer la couleur bleue; (d) Ne sont pas étroites d'idées, mais ne sont pas toujours capables de conquérir ou convertir autour d'elles; ne réussissent pas toujours à réfléchir suffisamment aux conséquences d'une entreprise avant de s'y engager; n'atteignent pas au succès sans une expérience parfois longue et pénible; (e) Doivent éviter de vivre dans les nuages de l'encens, de construire trop de château en Espagne; éviter les imprudences pouvant provoquer des maladies des yeux; éviter de s'attacher trop facilement, sur la foi de quelques compliments.
9. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes d'un caractère incertain et inquiet, souvent plus généreuses en paroles qu'en action; mais elles sont dévouées et ne trahissent qu'à leur propre insu; elles sont anxieuses de soulager les autres, et plusieurs médecins et infirmières subissent l'influence combinée de la Lune, de Mars et de Vénus; (c) Doivent s'entraîner à aimer davantage la vie de famille; doivent s'occuper plus de leurs véritables responsabilités; doivent s'occuper de connaissances intellectuelles à cause de leurs aptitudes pour l'étude, et elles doivent soigner leurs poumons plus délicats que chez d'autres dans bien des cas; (d) Ne sont pas toujours assez tenaces dans ce qu'elles entreprennent et abandonnent la partie alors que le succès les attendait; ne sont pas toujours consciencieuses et aiment à aller vite en besogne; ne sont pas portées à se marier jeunes, mais lorsque cela leur arrive elles parviennent à être heureuses en ménage, à cause de leur antipathie pour les scènes d'intérieur; (e) Doivent éviter de croire outre mesure aux intuitions magnétiques, aux rêves prophétiques, aux pres-

sentiments; éviter surtout d'épouser des personnes beaucoup plus âgées qu'elles; ne doivent pas chercher uniquement à imiter les autres, mais à diriger dans leur sphère d'action.

10. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes aimant le panache, les couleurs voyantes, le mouvement, le bruit; son souvent violentes et remplies d'orgueil; sont souvent hardies auprès des personnes de l'autre sexe; mais en dépit de ce caractère extrémiste leur générosité les porte souvent à la bienveillance ou à la compassion; sont souvent débordantes d'enthousiasme, mais cet enthousiasme n'est souvent qu'un feu de paille; (c) Doivent épouser des personnes principalement nées en février ou novembre; doivent chercher à modérer leur tempérament souvent trop expansif; doivent compter le vendredi, même s'il tombe un treize, comme leur jour de chance; doivent chercher leur voie dans les situations où les portent leurs aptitudes, telles que la chirurgie, la boucherie, le métier des armes, la chicane et le droit; (d) Ne sont pas assez discrètes ce qui retarde leur succès dans bien des choses; ne sont pas souvent sincères en amour, parce que trop promptes et trop enthousiastes; ne goûtent pas autant le plaisir de donner que celui de recevoir; (e) Doivent éviter tous les endroits de jeu, les clubs, les cafés, les banquets où il se consomme trop de victuailles; éviter de se vanter outre mesure, de se confier aux premiers venus qui semblent être de leur opinion; les femmes doivent se montrer satisfaites lorsqu'elles sont parvenues à un certain idéal de vie; elles doivent songer à conquérir par la douceur et les manières affectueuses.

11. — (a) Mercure, Vénus et Mars. (b) Grande vivacité d'intelligence, intuition; disposition pour les sciences occultes, l'astrologie, la magie; aussi pour

le commerce; personnes souvent mécontentes, regrettent de n'avoir pas fait ce qu'elles auraient dû faire; (c) Doivent s'efforcer d'être moins indécises, surtout plus satisfaites de ce qui est fait; doivent être moins nerveuses dans leurs mouvements et éviter les querelles; les femmes doivent préférer les toilettes pâles; (d) Les hommes nés ce jour ne sont pas toujours scrupuleux en affaires, et ne sont pas toujours fort particuliers dans le choix de leurs amis; certains goûtent plus le plaisir de recevoir que celui de donner; (e) Doivent éviter l'envie et l'accaparement; doivent éviter de parler moins pour agir davantage; doivent éviter autant que possible d'épouser des personnes nées sous les mêmes influences qu'elles.

12. — (a) Jupiter, Vénus et Mars. (b) Personnes aimant le plaisir, le confortable; ont beaucoup d'entrain et surtout de la confiance en elles-mêmes; aiment le panache, les grands spectacles, les grandes mises en scène, la vie luxueuse; recherchent les mariages d'argent; (c) Doivent montrer plus d'énergie et de discernement et ne pas oublier que les mois d'avril et août sont leurs mois de chance; doivent se montrer agréables sans se pousser au kaiserisme; (d) Ces personnes ne sont pas assez maîtresses d'elles-mêmes; ne sont pas autant attirées par la religion elle-même que par les grands spectacles du culte; n'ont pas beaucoup le pouvoir de la concentration et ne sont pas assez en garde contre les compliments; (e) Doivent éviter de croire que la perfection s'acquiert tout d'un coup et sans travail; doivent éviter de se contenter de l'à peu près en toutes choses.

13. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes ordinairement destinées à la malchance, à moins que l'influence voisine de Mars ne prédomine; ont du goût pour les arts, surtout pour le chant, mais ai-

- ment trop les applaudissements; sont bonnes, douces, affables, mais souvent naïves; font souvent des mariages d'inclination; (c) Doivent surveiller leur tempérament amoureux, à cause de l'influence exagérée et trop enthousiaste de Mars; doivent se souvenir que Vénus ne donne pas l'énergie et s'efforcer de raisonner leurs actes avant de les commettre; (d) Personnes plus enthousiastes que sincères en amour; n'aiment réellement qu'une seule personne à la fois, et n'aiment pas les intrigues; si elles sont incapables de faire pleurer, par contre elles sont peu susceptibles de faire rêver; (e) Doivent éviter de se dépenser en efforts stériles pour des buts irréalisables; éviter l'enivrement que leur procurent les parfums; doivent éviter de changer trop souvent leur idéal à atteindre.
14. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes souvent tristes et mécontentes, se défiant trop de leur prochain; ont la crainte innée du ridicule; sont cependant laborieux, patients, peu voluptueux; on trouve nombre de savants parmi ces types; sont rigides en matière religieuse; (c) Doivent cultiver leur nature fière et indépendante; rechercher les distractions, la gaieté; s'occuper de musique, d'art en général; recevoir beaucoup et aller dans le monde; porter des toilettes de couleur pâle, et doivent se priver de tous les excitants; (d) Ne sont pas exubérantes, pas heureuses au jeu et souvent même en amour; ne sont cependant pas ingrates ni égoïstes; ne sont pas toujours heureuses en affaires lorsqu'elles entreprennent des transactions le samedi; (e) Ne sont pas calmes et douces et doivent éviter de s'exposer à des discussions trop excitantes; ne doivent pas oublier que chacun est maître de sa destinée, et que les insuccès ne se suivent pas toujours sans des éclaircies de paix et de chance.
15. — (a) Apollon, Mars et Venus. (b) Personnes plutôt sobres et fort souvent artistes, amateurs et appréciateurs des arts; atteignent la perfection dans nombre d'entreprises vers la trentaine; les femmes sont souvent élégantes et aiment à briller en société; en amour elles aiment la majesté, la noblesse d'idéal; (c) Ces personnes doivent surveiller les gens à qui elles accordent leurs sympathies, car ne sont pas toujours heureuses dans leurs inclinations; doivent s'occuper de littérature ou de travaux artistiques; doivent porter des bagues ou épinglettes ornées de saphirs ou de pierres marines; ces pierres sont leur chance; (d) Ne sont pas toujours assez modestes, et leur fierté les empêche parfois de voir les misères à soulager autour d'elles; cependant sont portées à croire la vie bonne et les gens sans défauts; ne sont pas médisantes ni calomniatrices; (e) Doivent éviter de vivre dans les nuages, et de prendre à la lettre tous les compliments qu'on leur adresse; doivent éviter de se laisser griser par l'encens et les courtisans; doivent éviter les regrets inutiles et les faiblesses de caractère.
16. — (a) Lune, Mars et Vénus. (b) Personnes souvent froides, languissantes, mélancoliques et peu portées à l'amour; ne manquent pas d'imagination mais se nourrissent souvent d'illusions et de chimères; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers les sciences concrètes; doivent montrer plus de confiance en elles-mêmes et doivent chercher à accomplir le jour même ce qu'elles ont décidé; doivent prendre soin de leurs poumons et de leurs gorge; (d) N'ont pas de force de résistance morale; ne sont pas toujours sincères en amour, mais savent parfois s'accommoder de dévouements limités; sont moins généreuses et actions qu'en paroles; ne peuvent être certaines de leur destinée à moins d'

- commencer par vaincre leur timidité et leur indécision; (e) Doivent éviter de ne vivre que pour les plaisirs de la table, éviter de boire trop, de s'alarmer à tort sur leur état de santé; éviter de succomber à leur paresse native qui les porte à manquer d'occasions de succès.
17. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes possédant beaucoup de mouvement d'activité et d'énergie; aiment les couleurs voyantes, le tapage, la gaieté bruyante ou les spectacles sanglants; portées aux plaisirs lascifs, mais ont une grande générosité de caractère dissimulée sous une nature parfois un peu brutale; (c) Doivent s'entraîner à la patience, à l'indulgence pour les personnes trop calmes; doivent écouter les avis souvent sages de ces dernières personnes, et doivent rechercher de bonne heure les responsabilités; (d) Personnes peu timides dans les entreprises amoureuses, et souvent, à cause de cela, ne font pas des mariages bien assortis; ne sont pas assez patientes et ne font pas toujours ce qu'il faudrait faire un bon moment; ne sont pas particulières dans le choix de leurs amis; (e) Doivent éviter de se vanter outre mesure, éviter de perdre leur temps en vains regrets; éviter de s'illusionner elles-mêmes sur la profondeur et la sincérité de leurs sentiments; éviter surtout la fréquentation des endroits de plaisir ou trop bruyants.
18. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes de taille souvent au-dessous de la moyenne, mais aux idées de grandeur; souvent douces et affables, ayant une grande aptitude pour les sciences pratiques et le commerce; ont de l'ordre et les femmes savent rendre leur intérieur gai et accueillant; (c) Doivent épouser de préférence des personnes nées en novembre ou en février; doivent se mêler surtout de leurs affaires et ne pas intervenir dans les querelles de ménage de leurs voisins; ne doivent pas craindre de se lancer de bonne heure dans les entreprises payantes ou importantes au point de vue moral; (d) Ne sont pas inconstantes et n'abandonnent pas une chose commencée sans l'avoir menée à bonne fin, même s'il fallait y penser ou y travailler jour et nuit; ne sont pas de celles qui disent: "je ne puis"; ne sont pas ennemies des plaisirs et ne font pas ordinairement de mauvais mariages; (e) Doivent éviter les excès de minutie et ne pas perdre un temps précieux sur des bagatelles; éviter de blesser les gens en conversation, par des remarques intempestives; doivent parfois surveiller leur langue car elles sont portées à la médisance et à la calomnie.
19. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Grands mangeurs et intrépides buveurs, aimant à recevoir, à donner des fêtes; sont appelés à occuper des places importantes dans les administrations publiques; sont vives et colères mais ne conservent pas de fiel; (c) Doivent surveiller leurs ambitions, aimer et soutenir leur famille, la pousser de l'avant; doivent prendre garde d'écraser autrui sous leur faste, rechercher principalement le calme et la paix; doivent surmonter leur caractère trop tranchant; (d) Ne sont pas simples dans leur mise, dans leur manière de vivre; ne sont pas appelées à se marier jeunes, bien que les succès ne leurs fassent pas défaut; les femmes surtout ne doivent pas rechercher uniquement les grandeurs et la mise élégante; (e) Doivent éviter les chicanes et les procès; éviter l'envie qui les porterait à se ruiner pour paraître comme les autres plus fortunés; éviter les excès dans le boire et le manger.
20. — (a) Vénus et Mars; (b) Personnes aimant la mise élégante, les vêtements clairs, faisant de l'amour le principal but de leur existence; se fiant cependant

trop aux apparences extérieures et aux détails superficiels; souffrent de la négligence de leurs amis souvent provoquée par un certain égoïsme qu'elles ne peuvent contrôler; quelques hommes se plaisent trop à porter des bijoux de femme; (c) Ces personnes doivent chercher à atteindre le pourquoi des choses, et ne pas choisir leurs confidents exclusivement d'après leur mise; elles doivent se montrer aimables, voire aimantes, mais ne pas s'abandonner à un tempérament trop sentimental; (d) Ne sont pas toujours heureuses en ménage, et sont souvent trompées; ne réfléchissent pas assez et n'arrivent pas au succès avant d'avoir bien compris que les retards dans l'accomplissement d'un devoir sont presque toujours suivis de revers; (e) Ne doivent pas se contenter de suivre le courant pour s'excuser ensuite en disant "j'ai été entraînée"; ne doivent pas se croire impuissantes à réagir, car elles ont l'influence voisine de Mars qui, si elles savent en profiter devrait leur donner toute l'audace nécessaire à ceux qui réussissent; doivent éviter d'épouser des personnes sans énergie, et éviter surtout d'épouser des personnes plus jeunes qu'elles.

21. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes dont la santé est souvent capricieuses, et dont l'humeur n'est pas toujours égale; sont cependant âpres au travail, et soit qu'elles soient versées dans les arts ou les sciences, on retrouve chez elles la ferme volonté d'arriver; nombre de savants et d'artistes sont des types saturniens accomplis; sont constantes en amour et savent prouver leur attachement par des actes; (c) Doivent fuir la solitude, sortir un peu dans le monde, fréquenter les spectacles, les théâtres, les droits gais pour éviter la neurasthénie qui les menace; doivent savoir varier leurs travaux afin d'éviter les maux de tête et les lassitu-

des morales et physiques; (d) Ne sont pas assez optimistes et ce manque de confiance aux autres aussi bien qu'en elles-mêmes les empêche parfois de réussir; ne sont pas heureuses au jeu et dans les entreprises de hasard; (e) Doivent éviter les excès de rigidité dans leurs opinions, les superstitions et les excès de confiance dans les sciences occultes; doivent aussi éviter de persécuter les autres parce qu'elles s'imaginent être persécutées elles-mêmes.

22. — (a) Apollon, Mars et Vénus. (b) Personnes extrémistes et irascibles mais s'apaisent à l'instant; ont le caractère généreux et atteignent souvent à la renommée; aiment les voyages à pied, la lecture, la contemplation, les belles formes; ont une logique rare et une manière de voir vraie; (d) Doivent s'entraîner à la patience et au calme; doivent combattre leurs mouvements d'orgueil; doivent accepter les responsabilités et les conseils d'amis sages et prudents; (d) Ne sont pas naïfs, mais ne sont pas assez indifférents aux flatteries; ne savent pas toujours apprécier à leur réelle valeur le dévouement des autres à leur égard; (e) Doivent éviter l'imitation des autres parce que ce sont des types créateurs; doivent fuir les spectacles vulgaires, et les fréquentations de bas étage; doivent éviter trop de recherche dans leurs toilettes; les femmes surtout doivent éviter de porter trop de diamants.

23. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes incertaines, inquiètes, peu belliqueuses, peu aptes à devenir orateurs; manquent de persévérance; elles boivent peu mais les hommes fument presque continuellement; les femmes sont nonchalantes et ont souvent des caprices et des vapeurs; la vie de famille ne leur offre que de faibles attraits; (c) Doivent se lever matin, se coucher tôt prendre de l'exercice, ne pas avoir peur

des dérangements et des voyages à pied; fréquenter une société joyeuse et pratiquer les sports; (d) Ne sont pas faites pour les emplois responsables, et ne savent pas toujours commander les autres, à moins que l'influence de Mars ne se fasse particulièrement sentir; les femmes ne sont pas méchantes, mais elles ne sont pas non plus très amoureuses; (e) Doivent éviter de vivre d'illusions et de rêves, éviter surtout de s'imaginer que les bouchées vont leur tomber rôties dans le bec; éviter les commérages et les médisances qui accompagnent si souvent les inactivités trop prolongées.

24. — (a) Mars et Vénus. (b) Personnes de beaucoup de mouvement, d'activité et d'énergie; parlent beaucoup de leurs exploits et ne craignent pas de faire leur propre éloge; aiment les manifestations, sont tenaces, violents, batailleurs et souvent exagérées dans leurs récits; (c) Doivent manger et boire peu; s'abstenir de viandes saignantes, manger surtout des viandes blanches; s'abstenir de s'imaginer qu'elles sont investies d'une mission providentielle; (d) Ne sont pas aussi bruyantes en action qu'en paroles; ne sont pas modestes; ne sont pas toujours capables d'étudier toutes choses à fond, se croyant assez instruites ou expérimentées sans études; (e) Doivent éviter de se vanter, de s'emporter trop facilement, de se gober; aussi éviter les cirques, les spectacles sanglants, les processions, les feux d'artifice, les assemblées politiques contradictoires, en un mot toutes les occasions d'exciter leur tempérament impressionnable.

25. — (a) Mercure, Mars et Vénus. (b) Personnes souvent délicates de constitution mais très agiles, vives, habiles aux exercices du corps, et d'esprit souple; ont de la grâce dans les mouvements, et ont un goût prononcé pour la

danse; ont aussi la conception spontanée; perspicaces et presque toujours rusées; se marient de bonne heure; (c) Doivent modérer les mouvements nerveux de leurs pieds et leurs mains; doivent se surveiller afin de ne pas trop accaparer; doivent prendre un soin particulier de leurs poumons et de leur larynx; doivent commencer tôt les entreprises à leur propre compte; (d) Ne sont pas ménagers ni thésauriseurs; n'ont pas toujours de belles manières en société parce que d'un caractère plutôt brouillon; mais sont souvent franches dans leurs opinions; règle générale ne sont pas assez calmes mais perdent rarement la boule; (e) Doivent éviter d'être envieuses, médisantes, calomniatrices; doivent éviter d'épouser des personnes sur le retour de l'âge, à cause de leur trop grande activité qui se trouverait paralysée par une lenteurs due à l'âge du conjoint.

26. — (a) Jupiter, Mars et Vénus. (b) Personnes très ambitieuses, aptes aux affaires; parfois colères sans garder de fiel; désirent le calme et la paix, mais recherchent les grands mariages; ont en général une vie brillante et heureuse; sont galants et souvent portés à l'amour sensuel; (c) Doivent surveiller leurs penchants amoureux, s'entraîner à la fidélité; soigner leurs système pileux, car sont prédisposées à la calvitie précoce; doivent écouter les conseils de personnes sages et ne pas s'imaginer qu'elles sont infailibles, parce que le succès leur sourit d'ordinaire; (d) Ne sont pas très religieuses, mais aiment toutes les cérémonies où un grand luxe est déployé; ne sont pas assez humbles et pour cela négligent de fréquenter des amis précieux mais de condition inférieure à elles; (e) Doivent éviter les signes trop évidents d'impatience, les mouvements trop brusques, les amis douteux et les parasites; doivent sur-

veiller surtout leurs générosités, leurs lectures et leurs fréquentations quotidiennes.

27. — (a) Vénus et Mars. (b) Personnes aimant par-dessus toutes choses les festins, les réunions de plaisirs, les banquets, les tombolas, les soirées, tous les endroits où l'on s'amuse; la première pensée chez elles est souvent la meilleure; personnes mangeant peu mais de préférence les mets excitant à l'amour; aimant les toilettes, les bijoux, les parfums et les fleurs; (c) Doivent se montrer prudentes quant aux endroits et aux personnes qu'elles fréquentent; doivent ne pas hésiter trop longtemps avant de prendre une détermination; peuvent se marier de bonne heure, mais avant tout se marier selon leur coeur; (d) Ne sont pas toujours sincères, faibles, généreuses et elles sont pour cela trompées dans leurs affections; ne sont pas incapables d'un bon mouvement et savent se dévouer pourvu qu'il y ait quelque ostentation dans ce mouvement; (e) Doivent éviter l'abondance des fleurs et des parfums, modérer leurs désirs de toilettes et de diamants; doivent éviter les flirts trop prolongés et ne pas rechercher uniquement les sourires et les applaudissements des flatteurs.
28. — (a) Saturne, Vénus et Mars. (b) Personnes souvent tourmentées par des pourquoi presque toujours inexplicables; ont souvent des doutes irraisonnés relativement à elles-mêmes aussi bien qu'au sujet de leur entourage; trop d'orgueil, parfois de la révolte et de la superstition; souvent aussi des insomnies et des ennuis personnels causés par leur propre imagination trop vive; cependant un grand nombre d'artistes ont subi l'influence de Saturne et de Vénus combinée; (c) Doivent avoir un peu plus confiance en elles-mêmes et dans les autres; surveiller les blessures
- aux jambes; doivent être sobres, pas trop avaricieux, ne pas se marier trop jeunes et seulement après mûre réflexion; (d) Ne sont pas fort gaies ni loquaces; ne sont pas exemptes de rhumatismes et doivent fuir les endroits humides; cependant ne sont pas prétentieuses et sont souvent prêtes à rendre service; (e) Doivent éviter une trop grande indépendance de caractère, ne pas perdre un temps précieux en vains regrets; éviter de porter des habits de couleur sombre; éviter de laisser passer le bonheur lorsqu'il se présente.
29. — (a) Apollon, Vénus et Mars. (b) Personnes irascibles mais se calmant vite; peuvent souvent subir des pertes pécuniaires, mais les marques de respect et de considération des étrangers les consolent vite; sont aptes aux sciences occultes et y excellent souvent; amateurs et appréciateurs des arts; ont la vue délicate et doivent soigner leurs yeux; sont heureuses en ménage à cause de leur humeur égale et de leur dignité qui les empêche de demander; (c) Doivent préférer l'amour de leur famille à la considération passagère des étrangers; doivent rechercher un idéal élevé; transmettre à leurs enfants leur goût prononcé pour la beauté dans la nature et dans les arts; fuir la superstition et ne jamais croire aux lettres anonymes; (d) Personnes pas étroites dans leurs idées, pas mesquines, pas bavardes, ni médisantes; pas trop ambitieuses et peu portées vers l'amour passionnel; pas toujours heureuses dans leurs affections; (e) Doivent éviter les excès pouvant provoquer des maladies des yeux; éviter de s'entourer de flatteurs et de nuages; éviter les excès de dignité qui les empêcheraient d'être heureuses ou de rendre les autres heureux.
30. — (a) Lune, Vénus et Mars. (b) Personnes souvent sans grande énergie, capricieuse, lentes de corps et d'esprit;

plusieurs sont paresseuses et aiment avant toutes choses les grasses matinées; ne manquent pas d'imagination mais manquent de fermeté et d'activité pour mettre leurs projets à exécution; (c) Une fois qu'elles ont trouvé un projet réalisable doivent se chercher un associé actif pour mettre ce projet en train; doivent s'entraîner à la marche, aux sports, à tout ce qui doit donner de l'activité; (d) Ne sont pas méchantes mais leur tendance à l'inertie les empêche parfois de rendre à d'autres certains services au moment opportun; ne sont pas ennemies des arts, mais n'y deviennent maîtres qu'après avoir vaincu leur indolence naturelle; (e) Doivent éviter les excès dans le manger et le boire, les spectacles portant à la langueur, les lectures et la musique trop sentimentales, ainsi que les flirts et têtes-à-têtes trop prolongés.

Principaux personnages nés en Juin

Le grand peintre Pierre-Paul Rubens, l'impératrice Joséphine, madame Hélène Gould.

L'Horoscope de Juillet dans le prochain numéro de la "Revue Populaire".

—:o:—

Les besoins de la guerre furent formidables. "Au cours de la guerre 1870-71," a écrit un technicien allemand, "l'Allemagne n'a guère utilisé plus de 10,000 tonnes de fer et d'acier; pendant les quarante premiers mois de cette guerre, elle a consommé, pour satisfaire aux besoins de la défense nationale, plus de cinquante millions de grosses tonnes de fer et d'acier. En un jour de cette guerre, les Allemands ont dépensé plus de fer et d'acier que pendant toute la durée de la guerre de 1870-1871."

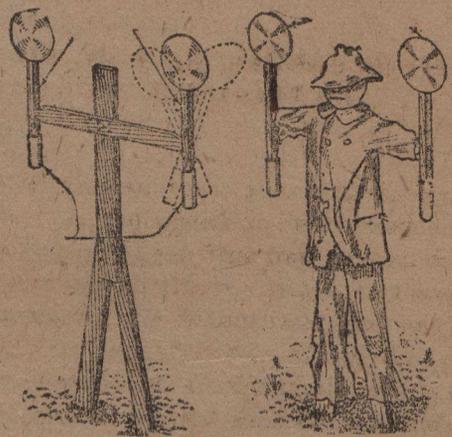
UN EPOUVANTAIL AVEC MAINS MOBILES

CET épouvantail, tout en ayant une apparence plus ou moins humaine, a donné de puissants résultats en chassant les oiseaux dans les champs.

Il est muni de bras que fait mouvoir la moindre petite brise qui passe.

Aux extrémités d'une baton figurant les bras, vous ajoutez deux bouts de bois en pin d'un quart de pouce d'épaisseur.

Au haut de chaque bout de bois, mettez



Nouvel épouvantail pour les oiseaux

deux assiettes en fer-blanc brillant d'environ sept pouces de diamètre; placez aux deux autres extrémités une pièce de fer ou d'acier assez lourde pour maintenir les bois dans la position verticale. Dans chaque bois faites un trou afin de les relier aux bras du mannequin; ne les reliez pas trop fort ni trop serrés afin que le vent puisse les faire mouvoir facilement.

Dès que le disque du haut se déplace sous l'action du vent, la pièce de fer qui sert de contrepoids la ramène instantanément à sa place.

—:o:—



PAGES CANADIENNES



LA VERITABLE HISTOIRE DU CHATEAU DE RAMEZAY

Détails oubliés, de A.-N. Monpetit, sur la plus vieille relique de Montréal, remontant à plus de deux siècles.

PARMI les trop rares antiquités que Montréal conserve avec un soin jaloux, se trouve le Château de Ramezay, que plusieurs connaissent pour y avoir visité la Musée de la Société des Numismates et Antiquaires, pour y avoir assisté à certaines réceptions au cachet d'autrefois, à des lectures ou conférences spéciales, voire à certains bals poudrés d'il y a quinze ou vingt ans, et même à quelques séances de l'ancienne école littéraire. On sait généralement que le Conseil de Ville tolère plutôt qu'il ne protège cette relique du passé, mais il y en a fort peu qui se piquent de connaître la véritable histoire de cette résidence historique, que bien à tort, on désigne comme un ancien château, et dont la construction remonte un peu plus loin que 1723. C'est probablement vers 1705 que fut commencée la construction de ce manoir, et vers 1718, 1719 ou 1720 qu'elle fut complètement terminée. Il est certain que le château de Ramezay a plus de deux siècles d'existence et la célébration de son deuxième centenaire a donné lieu à des fêtes spéciales, il n'y a pas longtemps.

C'est donc le moment de rappeler un peu l'histoire de ces vieilles pierres qui fu-

rent témoins des jours lointains où la France administrait sa colonie de par delà l'Atlantique, et afin de renseigner le mieux possible les lecteurs de la "Revue Populaire", nous empruntons nos notes à une étude publiée jadis par le regretté A.-N. Monpetit.

"Le vieux Château fut construit par Claude Ramezay, écuyer, seigneur de la Gesse de Bonfleurent et de Monnoir, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis, ancien gouverneur des Trois-Rivières, gouverneur de Montréal, père de J.-Bte Nicholas Roch de Ramezay qui signa la capitulation de Québec. A cette époque, les gouverneurs étaient obligés de pourvoir à leur logement qui devait répondre à l'importance de la charge dont le roi les honorait, c'est-à-dire qu'il leur fallait encore ajouter cette lourde dépense à tant d'autres auxquelles leur faible traitement ne pouvait suffire. C'est ainsi que messieurs de Maisonneuve, de Callière et Vaudreuil eurent chacun leur maison dont il ne reste plus rien aujourd'hui. M. de Ramezay, qui avait été nommé gouverneur de Montréal, en 1703, acquit vers 1704 le terrain où il dut commencer aussitôt à élever

sa demeure, dont il faut placer la construction entre cette époque et celle de 1723 où elle se trouve indiquée sur un plan de Montréal en la possession de messieurs de Saint-Sulpice. Ce château, dans une ville dont "les habitants, dit Charlevoix, étaient fort convaincus que leur valeur valait mieux que toute fortification," n'avait ni tourelles, ni donjon, ni créneaux, ni meurtrières. Les fossés étaient remplacés par un jardin spacieux où devaient s'épanouir les fleurs et les fruits de la mère-patrie.

"On y consola un jour bien des infortunes. La charité et le dévouement que les demoiselles Ramezay déployèrent pendant la peste de 1721, font voir quel esprit animait cette noble maison. Le châtelain canadien pouvait alors servir de modèle à celui du vieux monde.

"La vie d'un gouverneur de Montréal n'était pas une vie de loisirs et d'amusements, surtout à certaines époques. La guerre, les négociations, le commerce avec les Sauvages en occupaient la plus grande partie. Il était la sentinelle avancée dont l'œil vigilant devait savoir distinguer le moindre danger, profiter de la première occasion favorable. Cependant la tranquillité se faisait quelquefois, la paix revenait, comme après le traité d'Utrecht; alors il pouvait jouir davantage de la société de ses amis et de ses compagnons d'armes.

"M. de Ramezay s'était établi dans un quartier qui pouvait passer pour le faubourg Saint-Germain de Montréal. L'hôtel du baron de Longueuil, le château du marquis de Vaudreuil, la résidence de messieurs de Contrecoeur, d'Eschambault et de madame de Portneuf, veuve du baron de Beaucourt, se trouvaient dans l'espace compris aujourd'hui depuis la pieuse et modeste chapelle de Bonsecours jusqu'à ces arbres, deux et trois fois séculaires, que l'on voit encore sur l'ancien terrain des Jésuites, près du Palais de Justice.

"Le site était magnifique: du haut de

la colline que dominait le château le regard plongeait en arrière sur la plaine encore boisée, où les chasseurs — tout le monde l'était à cette époque, — poursuivaient un gibier abondant, où plus tard d'autres chasseurs, Amherst et Murray, devaient s'avancer pour environner et saisir leur trop facile proie.

"Du côté du fleuve, il y avait bien alors comme aujourd'hui cette verdure lointaine, ces eaux azurées qui semblent ne pouvoir finir, cet aspect riant, ces vues agréables inspirant une gaieté dont tout le monde se ressentait au temps de Charlevoix. Mais je parie que du haut de son balcon, M. de Ramezay cherchait plutôt de l'œil les rares barques attachées au rivage, les vaisseaux du roi, quand ils se hasardaient jusqu'à Montréal, apportant, deux fois l'année, les nouvelles de l'ancien monde, l'amitié des parents, les souvenirs des amis, l'encouragement et les récompenses du grand roi; quelquefois aussi, ses plaintes et ses réprimandes. Avec bien plus d'anxiété que n'en ont jamais produit l'Indien et l'Anglo-Saxon, il épiait l'arrivée des flottilles du temps: la perte d'un seul canot d'écorce ruinaient souvent plus de personnes que le naufrage de la *Clyde* ou du *Canadian*.

"A la mort de M. de Ramezay, en 1724, le château demeura la propriété de sa famille qui le garda jusqu'en 1745. A cette époque, il n'était plus habité que par J.-B. Roch Nicholas de Ramezay et son épouse, Louise Godefroy de Tonnancour. M. de la Gesse, son frère, s'était noyé dans le déplorable naufrage du *Chameau*; de ses quatre soeurs, deux s'étaient retirées dans la rue Saint-Paul, une avait épousé monsieur de Chapt, écuyer, sieur de la Carne, l'aîné, capitaine d'infanterie; l'autre, Henri Deschamps, écuyer, sieur de Boishébert, seigneur de la Bouteillerie, aussi capitaine. Tous ces héritiers, séduits par des offres avantageuses, pressés aussi, je crois, par les réclamations de messieurs de Cour-

cy et Ruelle d'Auteuil, consentirent à céder la demeure paternelle à la Compagnie des Indes pour une somme qui était très considérable à cette époque.

“La Compagnie des Indes, obligée de soutenir la lutte où l'engageait le commerce des colonies voisines avec les tribus indiennes, voulait établir un entrepôt plus important que ceux qu'elle avait eus jusqu'alors à Montréal. Le château devint donc un magasin; les salles furent converties en comptoir où vinrent s'entasser les étoffes, les épiceries et les liqueurs; les voûtes reçurent les pelleteries apportées par les Sauvages des différentes Nations.

“Puis arriva bientôt l'époque mémorable qui changea tant de choses. Quoique la Compagnie des Indes eut cessé d'exister vers 1750, la maison portait encore son nom au moment de la conquête. Elle fut alors achetée par M. Grant et passa ensuite entre les mains du gouvernement.

“Les gouverneurs de Montréal en firent leur demeure officielle, sinon privée, et lui donnèrent le nom d'hôtel du gouvernement, qui semblait rappeler son ancienne destination.

“On voit par un ordre général du 29 avril 1762, que les troupes et les citoyens durent se réunir devant l'hôtel du gouvernement, pour se rendre processionnellement, tambour en tête, sur la Place-d'Armes, où l'on devait proclamer la guerre contre l'Espagne.

“La même cérémonie eut lieu en 1763, au mois de juillet, pour annoncer la paix.

“Pendant l'invasion de 1775, les Américains se croyant obligés de remplacer les Anglais, le brigadier général Wooster vint loger à l'hôtel du gouvernement. Il essaya d'en faire le centre des réunions des amis du congrès, et, parfois aussi, une espèce de cour martiale. Un jour il fit arrêter un citoyen respectable, le capitaine Foretier, dont il soupçonnait les sympathies pour les Anglais, et se le fait amener à l'hôtel. Foretier attend deux heures dans une sal-

le, craignant à chaque instant d'être jeté dans un cachot ou de se voir conduit à la frontière. Enfin, Wooster paraît au milieu de douze à quinze officiers, et s'étant assis avec un air imposant: “M. Foretier, lui fit-il dire en français par l'ancien marchand Price, M. Foretier, vous passerez mal votre temps si nous parvenons à avoir la moindre trace de votre trahison: Prenez garde à vous.” Puis se levant et lui donnant la main: “Je vous recommanderai au colonel Haas qui loge chez vous, et je lui enjoindrai d'avoir l'oeil sur votre conduite. Allez, Monsieur; mais prenez garde à vous.” M. Foretier s'empressa d'aller rejoindre sa famille en pleurs qui pensait ne plus le revoir.

“Au printemps de 1776, Arnold qui était encore dans toute sa gloire, vint remplacer Wooster, et se reposer de ses inutiles efforts contre Québec.

“Si nous mentionnons comme une circonstance intéressante le séjour de Bénédict Arnold dans ces murs, c'est surtout afin de se rappeler que l'illustre Franklin, les deux Carroll, M. Chase, vinrent plus d'une fois, sans doute, se concerter avec lui sur les moyens de gagner les Canadiens à la cause américaine. Peut-être que dans la pièce où j'écris en ce moment, Carroll s'assit à la même place où s'assit Charlevoix, en 1721. Franklin s'appuyait sur le marbre de cette cheminée, quand il démontrait à ses compagnons l'inutilité de leurs tentatives. C'est ici qu'Arnold, apprenant l'arrivée de la flotte anglaise à Québec, et la retraite du général Thomas, tint un dernier conseil, et dit qu'on évacuerait Montréal, mais un peu à la manière des Anglais, qui partirent, en pillant et en mettant le feu

“A la suite de ces événements, il devient plus facile de suivre les transformations de l'hôtel du gouvernement. Vers 1784, il fut restauré par le baron Saint-Léger, qui l'habita quelque temps.

“Depuis, les gouverneurs n'y firent que de courts séjours dans leurs visites à Montréal, jusqu'au moment où cette ville devint la capitale de la province.

“Pendant les sessions orageuses de 1844 à 1849, il fut le siège des délibérations des deux ministères qui se sont succédé dans cette période importante de notre histoire parlementaire. L'administrateur, sir J. Colborne, et lord Sydenham, y tinrent les séances du conseil spécial, de 1838 à 1841. Lord Metcalfe et lord Elgin y ont tenu leurs conseils, et ce fut dans la grande salle que ce dernier gouverneur reçut l'adresse des deux chambres, après l'incendie du parlement. Il entra donc dans cette salle tenant à la main une énorme pierre que la populace ameutée lui avait lancée par-dessus les haies de soldats qui gardaient son passage, et l'escorte de cavalerie qui l'entourait. Pendant plusieurs jours, M. Lafontaine et ses collègues furent bloqués dans l'hôtel du gouvernement par les mutins qui en encombraient les avenues.

“Ce fut dans cette même période que l'on construisit pour les bureaux publics une aile supplémentaire. Le bureau de l'Instruction Publique fut, pendant quelque temps dans une des voûtes. Il fut de là transporté dans le vieil édifice contigu à l'hôtel du gouvernement, où étaient les bureaux du receveur-général. Le département prit possession du Vieux Château vers la fin du mois de décembre 1856.

“Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'automne de 1849 jusqu'à l'automne de 1856, l'hôtel du gouvernement et l'aile qui s'étend dans la cour furent occupés comme palais de justice.

“La salle où se trouvait la bibliothèque du barreau contînt ensuite celle du département de l'Instruction Publique.

“Outre les gouverneurs et les militaires de renom qui ont demeuré dans cet édifice, ou qui en ont fait le lieu de leurs tra-

voux, nous devons encore citer sir Dominick Daly, qui fut plus tard gouverneur de l'île du Pince Edouard; M. Higginson, secrétaire de lord Metcalfe, plus tard gouverneur de l'ancienne Ile de France, cédée comme le Canada à l'Angleterre, et où Bernardin de Saint-Pierre a placé le site de son chef-d'oeuvre, *Paul et Virginie*; et l'honorable Francis Hincks, longtemps inspecteur-général du Canada et ensuite gouverneur des Barbades.

Une planche, clouée au mur de la façade, porte l'inscription suivante:

Le Château de Ramezay,

Construit par Claude de Ramezay,
vers 1705,

Propriété de la Compagnie des Indes, 1745

Quartiers généraux de l'armée des
Bostonnais, 1775-76,

Résidence officielle des gouverneurs
anglais, 1792 à 1849.

Le Conseil spécial y siégea, de 1837 à 1841.

De 1849 à 1856, se trouve sur cette inscription une lacune que comble heureusement l'article de M. l'abbé Verreau. Depuis cette dernière date, jusqu'en 1867, l'existence en commun du Bureau de l'Instruction Publique, sous la direction de M. Chauveau, et de celle de l'Ecole Normale, confié aux soins de M. l'abbé H. Verreau, ne fut troublée par aucun événement d'importance notable.

L'immeuble passa ensuite à la Ville de Montréal, et le Conseil de Ville ne parut pas s'en soucier outre mesure pendant plusieurs années, excepté pour y installer certains de ses bureaux. Enfin, vers la fin du siècle dernier, la Société des Numismates et Antiquaires de Montréal en obtint la jouissance et y installa le musée historique que les étrangers en promenade dans la métropole ne manquent pas de visiter.

— : o : —

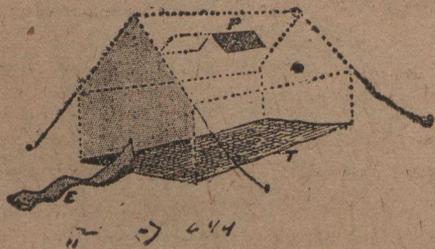


PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

GARE AUX MOUSTIQUES

LA piqûre des moustiques est déjà très désagréable. Mais il est des pays encore moins favorisés où elle occasionne de mauvaises fièvres, dont la *malaria* est la plus connue.

Vous aurez une idée du danger qu'offrent les moustiques, en lisant les précautions que l'on est obligé de prendre contre eux dans la brousse en Nouvelle-Zélande.



T, tapis de toile; P, prise d'air munie d'une gaze de tulle; E, tuyau de toile servant d'entrée et fermant par un noeud.

“En été, écrit un colon, il faut, si l'on couche sous la tente, allumer un feu devant chacune de ses ouvertures et l'entretenir toute la nuit, non de façon à donner une flamme claire, mais de façon qu'il produise autant de fumée que possible. Cela écarte le gros des moustiques, mais point tous, en sorte qu'il est pratiquement impossible de dormir, à moins qu'on ne soit vaincu par la fatigue.”

Pendant le jour, les insectes ne sont pas moins redoutables et l'on est obligé de se couvrir les mains avec des gants de toile

ouverts à l'extrémité pour laisser passer le bout des doigts. On protège sa figure avec une voilette de gaze verte qui couvre toute la tête et dont le bas est inséré dans le collet du vêtement soigneusement fermé, car les moustiques se faufilent partout. On va même jusqu'à coudre l'ouverture des devants de chemises et des manchettes, de façon que celles-ci serrent fortement le poignet.

Le seul procédé vraiment efficace pour se protéger des moustiques pendant la nuit consiste dans la disposition suivante: On place à l'intérieur de la tente une manière de tapis de forte toile qui est cousue aux quatre côtés de la tente (voyez gravure). On supprime l'entrée de la tente et on la remplace par une sorte de tube de toile d'environ six pieds de long. C'est par ce tube que l'on se glisse dans l'intérieur de la tente; la manière de fermer cette porte est aussi simple qu'originale: on fait un noeud au bout du tube.

On obtient une aération suffisante dans la tente en faisant deux ouvertures rectangulaires de chaque côté de son toit. Et l'on couvre ces fenêtres d'une forte gaze dont les trous sont assez larges pour admettre l'air, mais trop petits pour livrer passage aux moustiques.

Une fois dans l'intérieur de cet asile im-pénétrable, on peut dormir en paix, bercé par le chant des moustiques qui s'amas-sent en bataillons serrés autour de la tente, sans pouvoir entrer.

—:o:—

NETTOYAGE DES BARILS PAR LA VAPEUR



Il est très difficile de nettoyer les barils de cidre ou de bière si on ne dispose pas d'un appareil spécial.

M. Legrand Budd a imaginé un appareil simplifié et à la portée de toutes les bourses.

Sur une simple bouilloire ordinaire recouverte entièrement d'une pièce de bois, vous introduisez un tuyau d'une longueur de 18 pouces.

Sur le couvert de la bouilloire, vous placez deux blocs de bois sur lesquels reposera votre baril.

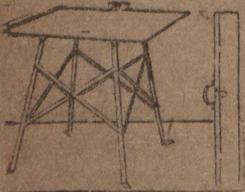
Introduisez votre tuyau par l'ouverture dans le baril.

Allumez le feu sous la bouilloire. Dès que l'eau sera en ébullition, la vapeur montera par le tuyau jusqu'au baril et le nettoiera aussi bien qu'un appareil spécial pourrait le faire.

Il s'agit de surveiller l'opération, pour éviter que la pression de la vapeur soit trop forte et fasse éclater le baril.

—:o:—

UN PLIANT A PLUSIEURS FINS



Voici un petit accessoire commode pour les automobilistes et les pique-niqueurs.

C'est une petite chaise pliante, qui une fois pliée, occupe un volume d'espace absolument restreint. Cette chaise peut également servir de table. Elle est munie

d'une poignée qui rend son transport facile.

Elle est entièrement construite en métal et très légère malgré sa solidité.

Cette chaise peut aussi être très pratique à la campagne, où on peut l'installer sur le gazon; elle peut affronter toutes les températures.

—:o:—

POUR ENLEVER LES DOULEURS DE JAMBES

LORSQUE l'on a mal aux jambes ou aux pieds on a généralement recours aux bouteilles d'eau chaude.

M. F.-L. Matter vient de découvrir un procédé beaucoup plus énergique et qui



Manière de placer le tube.

donne de bien meilleurs résultats que la bouteille d'eau chaude.

Prenez un tube de caoutchouc d'un demi pouce de diamètre et de la longueur voulue, environ quatre ou cinq pieds; vous placez une extrémité du tube après le robinet à eau chaude puis vous enroulez le tube autour de la jambe, vous dirigez l'autre extrémité du tube dans le lavabo, et vous donnez l'eau chaude.

L'eau circulant dans le tube donnera de bien meilleurs résultats que la légendaire bouteille à eau chaude de nos grand-mères.

PLUS DE DERAPAGES

Le caoutchouc des pneus et le pavé n'ont jamais fait bon ménage: l'un glisse sur l'autre et c'est là un incident fréquent que les automobilistes appellent "dérapage".

Vous savez que les dérapages, si désagréables quand on pédale, sont souvent la source d'accidents d'automobiles fort graves. On s'est donc ingénié de mille façons différentes à les prévenir: au moyen de striures pratiquées sur l'enveloppe des pneus, au moyen de têtes de clous placées extérieurement sur des bandages de cuir protecteur, etc.

Or, ces divers procédés, tout en constituant une certaine amélioration, n'ont



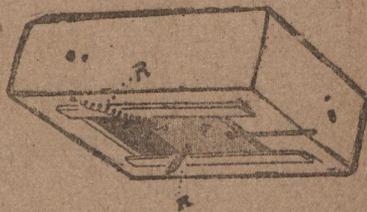
b. Boîte contenant le sable.

pourtant pas aboli le dérapage. Seul, le système de la boîte de sable que vous avez pu voir appliqué çà et là sur quelques voitures, notamment par les compagnies de tramways, semble enfin devoir donner la solution rêvée.

L'idée, comme toujours, est d'une simplicité extrême. Elle consiste à projeter sur le sol, au moment du passage des roues, un peu de sable. De ce moment, la possibilité de dérapage n'existe plus, car le sol a cessé d'être glissant. Il suffit de jeter le sable sous les roues motrices.

En dessous de chaque marchepied de droite et de gauche se trouve fixée une petite boîte qui contient le sable. Au moment où l'on atteint une route couverte d'argile ou un pavé gras, le chauffeur fait jouer

un levier et, au moyen de deux fils d'acier, ce levier fait glisser sur ses coulisses une petite trappe qui est placée au-dessous de chaque boîte. Cette trappe, en s'ouvrant, laisse tomber un peu de sable, juste à l'endroit de la route où vont passer les roues motrices.



R.R. Ressorts. — T. Trappe.

Une fois qu'on a franchi l'endroit dangereux, le chauffeur lâche le levier et les ressorts, indiqués sur notre croquis, referment d'eux-mêmes les trappes, arrêtant ainsi l'écoulement du sable.

— : o : —

POUR OUVRIR UNE BOÎTE EN FERBLANC

Pour ouvrir une boîte de ferblanc dont le couvercle est fermé hermétiquement, vous n'avez qu'à prendre un fil de fer ou une corde assez forte dont vous ceinturez la boîte puis vous prenez un crayon ordinaire ou un bout de bois quelconque que vous passez entre le fil de fer ou la corde et que vous tournez sur lui-même plusieurs fois. La boîte étant serrée près de l'ouverture le couvercle s'enlève sans aucune difficulté.



Jetez un coup d'œil sur notre illustration et cela vous donnera une bonne idée de la manière d'opérer.

— : o : —

FABRIQUEZ VOUS-MEME VOS PARFUMS

Peu de gens sont au courant de la facilité qu'il y a de faire des parfums.

Voici, d'après un journal américain, la manière de s'y prendre pour fabriquer soi-même, à la maison, son propre parfum.

La première chose à faire est de se procurer un entonnoir en verre dont le petit bout n'est pas percé.

Un support fait de deux pièces de bois ou de métal et une ficelle ou broche pour maintenir en place l'entonnoir.



La manière de faire du parfum.

Toute fleur, dégageant un parfum, tels les roses, les violettes, etc., doivent être employées immédiatement après avoir été cueillies.

Placez vos fleurs dans un vase rempli d'eau, mais de manière à ce que les fleurs dépassent le bord du vase.

Hachez de la glace en menu morceaux et remplissez l'entonnoir de glace jusqu'au bord.

Placez au-dessous de l'entonnoir un réceptacle quelconque.

Jetez du sel sur votre glace et approchez

vos fleurs le plus près possible de l'entonnoir, tel que le fait voir notre vignette.

Après quelques instants, vous verrez apparaître quelques gouttes d'eau à l'extérieur de l'entonnoir.

La glace faisant suinter le verre forme à l'extérieur des gouttes d'eau qui suivent l'entonnoir pour aller tomber dans le réceptacle placé au-dessous; les gouttes en tombant s'emparent du parfum des fleurs.

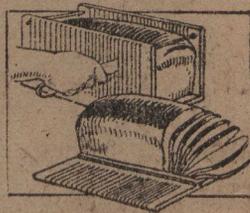
Lorsque vous avez une certaine quantité de liquide, mêlez-le à une égale quantité d'alcool.

Mettez le tout dans un flacon hermétiquement fermé et le parfum se conservera indéfiniment.

— : o : —

POUR COUPER LE PAIN EN TRANCHES EGALES

On vient d'introduire dans le commerce un nouvel appareil assez pratique pour couper le pain en tranches régulières.



Cet appareil consiste simplement en une boîte qui a la forme des boîtes à onglets des menuisiers, mais qui comporte un grand nombre de rainures placés à des distances égales les unes des autres.

Le pain est placé dans la boîte et le couteau à dents de scie passant dans les deux rainures qui se font vis-à-vis coupe la tranche de pain puis passe dans les rainures suivantes pour couper la seconde tranche, et ainsi de suite.

Les deux côtés de la boîte sont tenus par deux crochets que l'on a qu'à enlever pour abaisser les côtés de la boîte et la nettoyer plus facilement.

— : o : —

BOUCHONS DE VERRE POUR BOUTEILLES DE LAIT



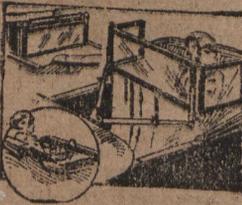
ON est souvent embarrassé pour protéger le contenu d'une bouteille de lait quand on a enlevé le couvercle de papier qui la bouchait.

Pour remédier à cet inconvénient on vend maintenant des bouchons de verre dont une partie entre à l'aise dans le goulot de la bouteille tandis que le rebord porte sur les bords de la bouteille.

Ces bouchons se nettoient facilement et leur poids est assez lourd pour que la bouteille soit tenue fermée hermétiquement.

— : o : —

ECRAN POUR AUTOMOBILE



UNE des dernières nouveautés destinées à procurer un plus grand confort aux automobilistes consiste en un écran protecteur

contre le vent pour les personnes qui occupent le siège de derrière.

Cet appareil se place dans plusieurs positions et quand il ne sert pas on le replie contre le siège d'avant.

La partie supérieure se compose de trois écrans en verre tels qu'on les voit très distinctement dans la vignette ci-dessus, et à ces glaces est suspendue une toile imperméable qui va jusqu'au parquet de la voiture.

Cet écran a encore un autre avantage appréciable; on peut, si on le désire, le transformer en une table.

— : o : —

COMMENT ON UTILISE LES VIEUX MOULINS

LES vieux moulins du Cap Breton sont de nouveau entrés en mouvement après un long repos.

Quelques-uns de ces moulins qui ressemblent beaucoup à ceux de la Hollande, ont été construits il y a quelque 150 ans. A cette époque on s'en servait pour mouler le blé.

Puis ils entrèrent dans l'ombre pour céder la place aux moulins plus modernes des grandes minoteries.

Quelques-uns de ces moulins ont été achetés par des fermiers du Cap Breton, pour donner du pittoresque à leurs jar-



Nos vieux moulins.

dins ou à leurs parcs.

Dernièrement on vient de remettre en activité les vieux moulins pour le drainage du sel de la mer.

Il est probable, cependant, que ce procédé sera vite abandonné pour faire place à quelque chose de plus moderne, et nos bons vieux moulins pourront encore se reposer de nouveau.

— : o : —

L'île de Java possède des araignées qui forment des toiles tellement épaisses qu'il faut un couteau pour les couper.

L'HISTOIRE DES SOIES DE PORC

AU Canada et aux Etats-Unis, il est rare que l'on laisse vivre assez longtemps les porcs pour en tirer de bonnes soies. Il n'y a que de la matière trop courte et trop faible, incapable de constituer de bonnes brosses. On s'en sert pour les coussins d'automobiles ou les matelas.

En Russie, la viande de porc, vraiment épicurienne, est délicieuse et provenait, avant la révolution actuelle, d'animaux qu'on avait laissé vivre, en pâturages et en forêts, au moins trois ou quatre ans. Ces porcs fournissent les meilleures soies du monde pour les fabricants de brosses, notamment de splendides et longs poils bien raides, fournissant toutes sortes de brosses.

La Belgique et la France fournissent des produits plus courts et plus fins, provenant d'animaux plus jeunes, mais d'excellente et belle qualité. On se sert de ces soies, notamment pour les brosses à dents, les brosses pour la peinture et autres articles similaires.

Les soies, avant d'être groupées en brosses, doivent faire l'objet de toutes sortes de soins et attentions du fabricant de brosses. Elles doivent être lavées avec du savon et de l'eau. Leur assortiment se fait par couleurs, longueurs, épaisseurs et autres grades. Pour avoir des produits réussis, ces divers triages et détails sont de la plus grande importance et réclament l'attention d'une main-d'œuvre experte.

POUR DETRUIRE LES SOUS-MARINS

UN inventeur américain, M. Gault, de Lancaster (Wisconsin), trouvait, il y a quelques mois, un moyen de localiser et de détruire les sous-marins ennemis.

Brièvement, l'invention consiste en un électro-aimant, remorqué par un câble, en avant et arrière d'un navire, de façon à faire connaître la situation des objets submergés qui se rencontrent. Le type de navire utilisant cet appareil doit être de préférence du type à hélice, et sa propulsion la plus rapide possible sera la plus avantageuse.

Le courant est fourni au câble par une batterie d'accumulateurs. Le générateur peut être actionné par un mécanisme interne du navire ou par un moteur, ou machine spéciale. Si une flotte de navires équipée de l'appareil Gault arrivé dans le voisinage d'un objet métallique submergé, les navires, par leurs électro-aimants seront attirés vers cet objet. Immédiatement, le navire s'arrête et procède au bombardement du corps submergés. L'inventeur recommande qu'avant l'explosion de la bombe, le navire s'éloigne à une distance suffisante pour prévenir toute atteinte à sa quille. Cette distance pour être absolument sûre doit atteindre plusieurs centaines de pieds au moins, dans la plupart des cas, vu les terribles chocs de vagues transmis par l'explosion.

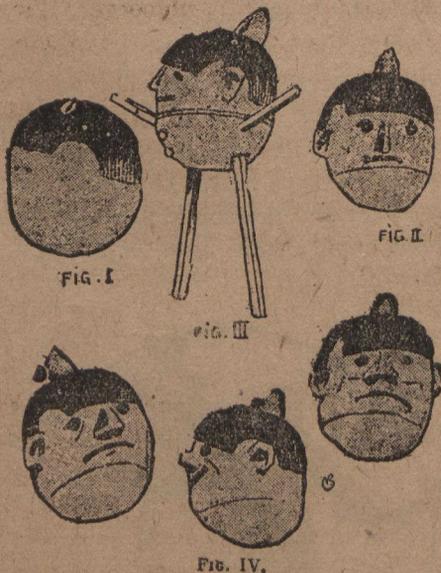
On compte, dans la cité de New-York même, plus d'un demi-million d'individus qui comprennent à peine l'anglais, malgré qu'ils aient émigré depuis longtemps aux Etats-Unis. Originaires de Pologne, de Hongrie, de Grèce, de Roumanie, de Turquie, ces gens vivent entre eux sans rapports avec les Américains; ils forment dans la ville des manières d'îlots que la civilisation et les moeurs américaines ont la plus grande peine à atteindre, il n'est pas rare de trouver en France, sous l'uniforme d'un "Yank", le fils d'un de ces émigrés sachant à peine la langue de son pays d'adoption.



LE MUSEE DES BOCHES

POUR AMUSER LES ENFANTS

LA récréation à laquelle je vous convie aujourd'hui, mes chers petits amis, aura l'avantage de vous amuser aussi longtemps que vous le voudrez, en exerçant vos dons



artistiques et votre jeune imagination, tout en vous laissant une collection originale que vous conserverez pour la montrer à vos amis qui ne manqueront pas de l'admirer.

C'est ce que j'appelle le *musée des Boches*.

Où, nous allons constituer en nous amusant et sans frais un musée de figures grotesques, véritable figures de nos ennemis.

Pour cela, des marrons, des allumettes et quelques moindres accessoires nous suffiront.

Voyez du premier coup comme un marron, par sa forme, se prête bien à représenter la figure épaisse et boursoufflée des Allemands. Il n'y a qu'à le dépouiller sur une partie de son écorce, à l'aide d'un canif (fig. 1), en laissant à la partie supérieure une calotte d'écorce qui servira à figurer le casque à pointe, tandis que la pulpe, mise à nu, représentera le visage.

Avec un peu de goût, vous sculpterez très bien la figure : le nez que vous mettrez en saillie en évidant légèrement les deux côtés; la bouche, facile à faire avec une fente; les yeux que vous noircirez avec la partie brûlée d'une allumette; les oreilles qui seront découpées et qui sortiront du casque (fig. 2).

La pointe du casque sera figurée par un brin de cire à cacheter.

Avec la partie inférieure du marron, vous formerez le buste, le tronc, et des allumettes vous fourniront des bras et des jambes (fig. 3).

N'est-ce pas bien un véritable boche ?

Vous pourrez varier à l'infini et créer ainsi une amusante collection dont tous ceux auxquels vous les montrerez se récréeront et vous féliciteront.

Essayez et vous verrez que ce n'est pas difficile.

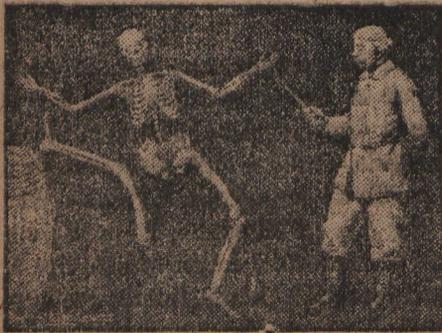
Voyez tous les types divers que l'on peut ainsi façonner (fig. 4) et quand vous y aurez bien la main, vous en imaginerez toute une variété

MAGIE NOIRE

LA sorcellerie russe fut créée au théâtre des Variétés de Paris. La scène était entièrement tendue de draps ou de velours noir, ainsi que le plafond et le plancher.

PRÉSENTATION DU TOUR

Le spectateur voit que la scène est complètement vide.



Pendant au commandement du magicien apparaît un tonneau. Un serpent en sort lentement. Quand il a suffisamment déroulé ses anneaux, le magicien le fait entrer de nouveau dans le tonneau.

Le magicien frappe dans ses mains et immédiatement, au bout de ses mains apparaît un tête de mort; puis dans le fond le corps du squelette se montre peu à peu, et chaque membre va se fixer à la tête que le magicien tient dans sa main. Dès que le squelette est complètement formé il se met à danser au son de la musique de l'orchestre.

Cette danse terminée, à un nouveau commandement du magicien, ~~chaque~~ des membres se détache et va se placer dans le tonneau.

Puis le magicien magnétise un guéridon qui tourne, danse, et se place de lui-même à un endroit indiqué par le magicien.

Puis vous prenez une jeune fille que vous placez au milieu de la scène. Quand

vous lui ordonnez de disparaître elle s'éclipse à vue d'œil.

Pour terminer vous annoncez au public que vous allez vous escamoter vous-même et au signal: un, deux, trois, vous disparaissiez pour reparaître quelques secondes plus tard dans la salle au milieu des spectateurs éblouis.

EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

La scène sur laquelle vous opérez est tendue complètement en noir. Elle ne reçoit aucune lumière directe.

Donc, aucune ombre portée, ce qui fait que, dans ces conditions, plusieurs noirs superposés ne se voient pas à distance.

Sur la scène se trouve un servent que le public ne peut apercevoir. Ce servent est en effet habillé, des pieds à la tête, de velours noir. Son visage et sa tête sont également recouverts d'un capuchon noir.

Or, les objets que vous faites apparaître sont peints en blanc et recouverts d'écrans ou de draps noirs. Il suffit que le servent ôte ces écrans ou le drap pour que les objets apparaissent, aussitôt visible aux spectateurs.



Le servent fait en même temps danser le squelette, tourner le guéridon, rentrer le serpent dans le tonneau, etc.

Quand à la dame qu'on escamote, elle doit être complètement habillée de blanc.

Lorsqu'on annonce qu'elle va disparaître on lui met un grand drap noir sur la tête et elle devient immédiatement invisible pour les spectateurs.

Voici comment le magicien opère pour sa propre disparition. Il étend un grand voile de soie devant lui, aussitôt l'homme noir se glisse à sa place et prend à son tour le drap noir et va vers la coulisse avec le magicien ce qui permet à celui-ci de sortir de scène sans être vue.

Si vous êtes un peu habile, vous pouvez réussir ce tour facilement et amuser vos amis et votre famille.

— : o : —

L'ART D'ÊTRE SORCIER

ÊTRE sorcier... ou tout au moins le paraître!... cela donne le prestige qu'envie certainement le plus grand nombre de mes petits amis.

Et puis un petit tour bien exécuté divertit une société et plaît toujours.

En voici un des plus faciles qui étonnera déjà au moment où vous l'annoncerez :

— Je vais faire deux paquets de cartes que je placerai là, sur cette table, et je me fait fort de deviner, sans me tromper une seule fois, lequel de ces deux paquets aura été touché sans que je le voie.

— Nous allons bien voir!... se disent nos petits amis d'un air de défi, car ils se proposent déjà de faire tout ce qu'ils pourront pour vous empêcher de réussir.

Ne vous en préoccupez pas, mon cher petit sorcier, car votre succès est infaillible et, comme on dit, "rira bien qui rira le dernier".

Prenez le jeu de cartes, choisissez-en quatre dont vous faites un premier paquet que vous déposez devant vous sur la table.

— Voici un premier paquet de quatre cartes, annoncez-vous. Je forme ensuite un second paquet... d'un nombre de car-

tes impair, afin de le distinguer de celui-ci.

Vous en prenez sept au hasard, en les comptant à haute voix et en les rangeant l'une sur l'autre, la figure sur le tapis, ce que vous avez fait également pour le premier paquet.

Prenez très ostensiblement des précautions pour que les cartes des deux paquets soient admirablement alignées, sans que l'une d'elles dépasse les autres d'un dixième de millimètre, car vos spectateurs attentifs se figureront que vous serez guidé pour deviner le paquet touché par le léger déplacement des cartes.



— Je vais faire deux paquets...

Vous voyez comme ils suivent toutes vos manœuvres, que vous pouvez prolonger à loisir comme si vous preniez des précautions infinies et minutieuses.

— Maintenant je vais me retourner, dites-vous; l'un de vous touchera ou désignera l'un des deux paquets de cartes et chaque fois je devinerai lequel sans jamais me tromper.

Il y a bien des chances pour que le paquet touché la première fois soit le plus gros, celui de sept cartes.

Lorsque vous vous retournez, ayant l'air d'examiner de très près les deux paquets;

prolongez même cet examen, de l'un à l'autre; puis, dites:

— Vous avez touché le paquet de sept.
Recommencez l'expérience.

Que se passera-t-il?... Ce sera encore presque certainement le paquet de sept



Le paquet de sept!

cartes qui sera désigné, car vos spectateurs, qui ne cherchent qu'à vous faire échouer, penseront que vous allez désigner cette fois le petit paquet, et pour vous tromper, ils désigneront de nouveau le même.

— C'est encore le paquet de sept qui a été touché, répétez-vous.

Il arrivera bien enfin que le petit paquet de quatre cartes soit à son tour désigné.

Ne vous en préoccupez pas et continuez à dire imperturbablement:

— Il faut que vous soyez vraiment obstinés!... c'est encore le paquet de sept qui a été touché.

Alors, retournant le paquet de quatre cartes:

— C'est bien ce que j'ai dit!... prononcez-vous. Vous voyez bien que vous avez touché le paquet de sept.

Et, en effet, les quatre cartes qui composent ce paquet, — que vous avez eu soin de choisir préalablement dans le jeu sans

qu'on s'en doute, — sont le sept de carreau, le sept de coeur, le sept de pique et le sept de trèfle!

—:o:—

LA CASE ORIENTALE

Vous faites examiner par les spectateurs une plateforme hexagonale montée sur quatre petites roues.

Vous plantez au milieu de cette case une grande planche sur laquelle se trouvent dessinés en carré, neuf numéros.

Vous présentez alors le sujet:

— Il est très habile, dites-vous, à manier les couteaux. Je vais lui en donner deux et il les fixera sur la planche quand je le lui ordonnerai.



Ceci fait, vous ligotez le sujet sur la planche, vous déposez à ses pieds deux couteaux et vous fermez la case que deux spectateurs, montés sur scène, surveillent attentivement.

Vous demandez aux spectateurs de vous désigner, à haute voix, deux chiffres. Dès que ceux-ci vous ont donné la réponse, vous entendez deux coups secs. Ce sont les couteaux que le sujet vient de fixer dans le bois.

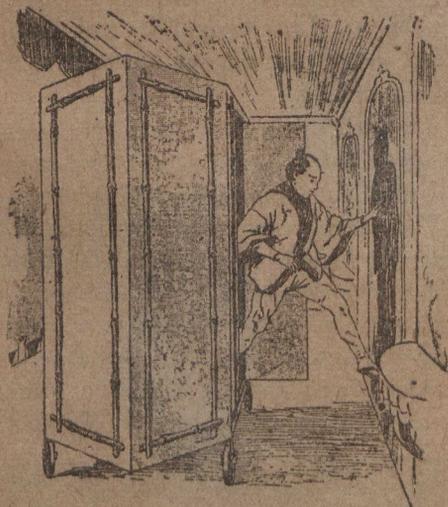
Aussitôt, vous ouvrez la case : le patient a disparu.

Il ne reste que les deux couteaux fixés par le sujet dans les chiffres indiqués.

— Où est le patient? faites-vous.

— Ici, répond une voix.

Vous vous retournez, et le public, en même temps que vous, aperçoit le sujet qui est maintenant au fond de la salle.



EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

La plateforme ne possède aucune préparation, mais le paravent du fond contient une trappe automatique habilement dissimulée et assez grande pour qu'un homme puisse se jeter et passer au travers.

Le fond du théâtre, qui n'est qu'à une faible distance du tronc contient un panneau sur lequel est peint par exemple un méphisto.

La présence de ce méphisto n'est nécessaire que pour dissimuler la trappe correspondante à celle qui se trouve dans le fond du paravent.

C'est au travers de ces deux trappes que le sujet passera pour aller tomber sur un matelas placé à cet effet derrière la toile et, après s'être vivement relevé, courir par les couloirs jusqu'au fond de la salle ou à lieu la réapparition.

Deux personnes seulement peuvent voir le sujet pendant son passage à travers les trappes. Ce sont celles qui se trouvent sur la scène.

Mais la présentation du tour est réglée et la disparition du sujet qui dure à peine une seconde a lieu pendant qu'après avoir fait faire le tour de la case à ces deux spectateurs, vous les priez de placer les mains sur les portes de devant, en leur disant ensuite de faire tourner rapidement la case afin de la présenter sur toutes ses faces au public, avant de l'ouvrir. Pendant ce temps, le sujet se rend rapidement dans la salle.

Quant à la planche sur laquelle on attache le sujet, elle est munie d'une guillotine intérieure qui coupe les cordes en appuyant sur une pression placée à portée de la main.

—:o:—

LES ITALIENS AU FRONT

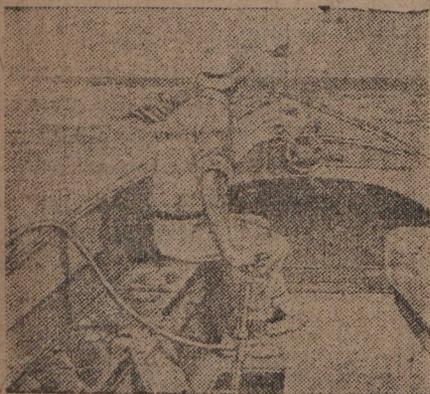
L'installation des "téléfériques" servant au transport des munitions et au ravitaillement des troupes italiennes dans les Dolomites ne se fit pas sans rencontrer d'extrêmes difficultés. Des compagnies de 100 à 150 hommes grimpeurs, portait à la file sur leurs épaules des centaines de verges de câbles d'acier, ont mis des journées entières à faire des ascensions, s'accrochant au roc avec leurs bâtons ferrés, perdant pied quelquefois pour des horribles chutes d'ensemble, arrivés enfin au but, ils avaient à sceller les énormes anneaux dans lesquels coulent les câbles tracteurs.

—:o:—

POMPE A BRAS

Voici un petit accessoire indispensable pour les gens qui possèdent un yacht ou une chaloupe.

Au lieu de vider votre yacht à l'aide de gobelets ou d'éponges après chaque pluie, ou à chaque fois qu'il y a de l'eau à l'intérieur, vous n'avez qu'à vous servir de la pompe à bras que nous mettons aujourd'hui sous vos yeux.



Comment on se sert de la pompe à bras.

Cette pompe est terminée par une bande de caoutchouc qui la fait adhérer au fond du yacht et vous n'avez qu'à pomper avec une seule main pendant que l'autre est occupée à conduire le yacht.

Cette pompe vous évitera une grande perte de temps dans vos voyages de plaisir sur le Saint-Laurent ou la rivière Ottawa.

— : o : —

LEONARD DE VINCI ET LES TANKS

On a souvent écrit que Léonard de Vinci avait prévu l'aviation. Il est moins connu que le grand peintre avait aussi imaginé le tank. "Je sais, écrivait à Ludovic le More, en lui offrant ses services, construire des voitures couvertes et indestructibles, portant de l'artillerie et qui, ouvrant les rangs ennemis, briseraient les

troupes les plus solides; l'infanterie les suivrait sans difficulté." Et de Vinci vivait au quinzième siècle!...

— o —

UNE SERRE POUR LES CHRYSANTHEMES

La plupart des chrysanthèmes que nous avons au pays sont cultivés dans des serres dont la couverture est faite de "coton à fromage". Les serres recouvertes en verre ne valent rien et n'ont jamais donné de bons résultats pour la culture des chrysanthèmes. Les essais faits en plein air, n'ont donné également aucun bon résultat.

En Californie la culture des chrysanthèmes est faite surtout par des Japonais qui excellent dans ce genre de culture.

Une serre recouverte de "coton à fromage" existe à Alameda, en Californie, elle a cent verges de circonférence. Cette serre est élevée de huit pieds; elle est entourée d'une clôture de broche reposant sur des cadres de bois. Les chrysanthèmes sont plantés à dix pouces de distance les



Serre pour la culture des chrysanthèmes.

uns des autres protégés contre le vent, le froid, la poussière et les insectes.

Le "coton à fromage" ne dure que quelques mois et doit être remplacé par un autre au bout de ce laps de temps.

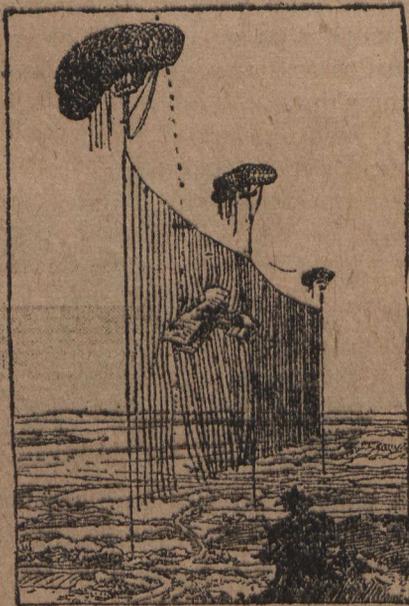
Notre vignette vous fait voir la grande serre moderne d'Alameda, en Californie.

— : o : —



FILET POUR AEROPLANES

Jadis on se contentait de prendre des poissons au filet, pendant la guerre on a pêché, de cette façon, des torpilles et même des sous-marins. Il a été fait mieux puis-



que cette pêche, pratiquée dans l'air, a permis de capturer une certaine quantité d'aéroplanes.

Il va sans dire que le filet et son installation différaient complètement de ce qui s'était fait jusqu'alors.

De longs cordages, légers mais très ré-

sistants étaient fixés à un câble horizontal suspendu lui-même à plusieurs ballons espacés convenablement; qu'un aéroplane vint à vouloir franchir cette muraille d'aspect inoffensif, il arrivait ceci que l'hélice était aussitôt bloquée par les cordages verticaux qui s'entortillaient autour d'elle et l'aéroplane, solidement maintenu, était capturé avec la plus grande facilité.

Ces barrages ont été très employés dans les environs de la ville de Londres où ils ont largement protégée contre les raids de l'ennemi et, la nuit surtout leur efficacité a été véritablement remarquable.

— : o : —

LES BALLES QUI SE RENCONTRENT

DANS les guerres précédentes, la rencontre de balles tirées de côtés opposés était un fait assez rare mais dans la véritable



pluie de projectiles qui a caractérisé la dernière guerre, cette chose a eu lieu de nombreuses fois,

Notre gravure représente quelques-unes de ces balles déformées par le choc violent qu'elles ont subies et qui peuvent constituer d'intéressantes breloques pour une chaîne de montre.

Ces bijoux nouveau genre, quoique n'étant pas en métal précieux, valent certainement un bon prix car leur "fabrication" a été nécessairement limitée et il est probable — espérons-le du moins — que nous ne verrons pas de longtemps une nouvelle guerre pour en produire d'autres.

— : o : —

LES RICHESSES MINIERES

DIFFICULTÉ D'EXPLOITATION EN CHINE

ON a toujours dit que la Chine possédait des réserves illimitées de richesses minérales. Les centres miniers sont, en vérité, nombreux, mais ils seront, au moment de l'exploitation, d'un rapport assez ordinaire.

La houille est fort répandue en Chine, mais les extractions ne dépassent pas jusqu'à présent dix-huit millions de tonnes, à cause du manque de moyens de transport.

Les gisements de fer se trouvent surtout dans la vallée du Yangtsé; mais les couches sont très faibles et ne peuvent guère être exploitées par des méthodes modernes. La production de la Chine en cuivre est évalué à 2,000 tonnes et celle de l'étain à 9,000.

Les gisements d'or les plus riches se trouvent en Mandchourie et en Mongolie. Les quatre fleuves: Amour, Yalon, Toumen et Liaho charrient beaucoup de paillettes du précieux métal. En ce qui concerne l'antimoine, la Chine occupe la première place. Plus de la moitié des ressources mondiales en provient.

Les méthodes d'extraction ont été très primitives jusqu'en 1914. Une très récem-

te loi minière permet d'espérer que les conditions vont se modifier rapidement.

— : o : —

TRAINEAU POUR FAIRE DE LA VITESSE

L'enfant qui possède un traineau peut très bien en se servant d'une chaîne et des roues d'une bicyclette agencés d'une certaine façon, faire de la vitesse même sur une surface plane et unie.

Un chevalet placé à l'avant du traineau supporte les roues et la chaîne. Sur une roue se trouve les poignées que l'enfant manoeuvrera à force de bras. L'essieu de la petite roue doit dépasser la largeur du traineau d'un pied et demi environ de chaque côté. Recourbez en sens inverse chaque côté de cet essieu; ajoutez de long bras en bois dur.



A chaque extrémité de ces bras de bois, placez un morceau de fer ou d'acier de manière à ce que les bras mordent bien dans le sol.

Chaque tour de bras que vous donnerez représentera au moins trois coups sur les batons, ce qui vous fera aller à une vitesse prodigieuse.

Cette idée peut également s'adapter sur une voiture à roues.

— o —



I

Le printemps de 1906 fut à Paris, si l'on s'en souvient, sec et chaud comparative ment à ceux des années suivantes; la grande ville y avait la physionomie coquette, la température si douce qui la rendent incomparable dans cette saison.

Il était six heures du soir, et quoique la chaleur de l'après-midi n'eût point été insupportable l'alezan du tilbury suait à larges plaques blanches près du mors et sous le ventre; il trottait évidemment depuis longtemps et de toute sa vitesse.

Deux personnes occupaient le siège de la voiture: un jeune homme d'une trentaine d'années en redingote noire, gilet blanc, chapeau gris, et un domestique en livrée bleue à galon d'argent.

La file stationnaire des omnibus d'une tête de ligne, les grilles de l'octroi et les talus des fortifications s'apercevaient déjà quand le tilbury s'arrêta brusquement devant une porte cochère.

Le maître noua les rênes et sauta, d'un côté, sur le trottoir, pendant que le domestique, sautant de l'autre, courait à la tête du cheval.

Sur un coup de sonnette donné à toute volée, deux portes s'ouvrirent presque si-

multanément: la porte cochère pour la voiture, et une autre porte plus étroite, en fonte ouvragée, pour le jeune homme.

Fixée au mur, une plaque de porcelaine ovale portait en lettres très apparentes — *Docteur Haller — Consultations de huit heures à midi.*

C'était le docteur qui rentrait de ses courses en ville, courses nécessitées en grande partie par sa charge de médecin de l'Assistance publique et de plusieurs établissements de bienfaisance.

Les portes se refermèrent avec un double murmure joyeux; hennissement du cheval qui sentait l'écurie et frais éclats de rire saluant un retardataire désiré.

— A l'amende! A l'amende! — criaient une voix gentiment taquine — Le dîner est servi depuis un quart d'heure, et Françoise dit qu'elle va être obligée de recommencer ses sauces.

Penaud, échauffé, poudreux, le jeune médecin se tamponnait, se secouait, se brossait, tout en menaçant du doigt son censeur qui n'était autre qu'une charmante fille, brune, svelte, vêtue de bleue, dont le gai et tendre regard suivait chacun de ses mouvements.

Il enleva son chapeau, mit ses gants dans sa poche, et quittant le vestibule pé-

nétra dans une pièce du rez-de chaussée qui ouvrait sur un jardin, pièce où d'ordinaire se tenait sa mère, madame Haller.

La jeune fille, le poussant par les épaules, y entra en même temps et l'aida à trouver, au milieu d'un paquet de notes, de journaux et de brochures, une lettre qu'il cherchait avec impatience.

Madame Haller, en ce moment assise auprès de la fenêtre, lisait un journal; elle avait levé les yeux et attendait, souriante, ce qu'allait lui montrer son fils.

Le docteur agita enfin en l'air une large enveloppe cachetée de cire rouge et la remettant aux mains de la vieille dame lui dit avec une ardeur d'enfant :

— Vous savez la nouvelle, maman, la bonne nouvelle que j'apporte? Non, n'est-ce pas? Eh bien! Fronville, mon ami Fronville dont je vous ai si souvent parlé, donne sa démission de consul en Egypte; il revient à Paris pour toujours et me prie de l'abriter chez moi jusqu'à ce qu'il ait trouvé un domicile de son choix. Est-ce aimable à lui cela, et quelle fête, quelle reposante société ça va être pour moi?

Madame Haller lisait complaisamment la lettre tandis que son fils saisissant les mains de la jeune fille et l'attirant violemment lui soufflait à l'oreille avec une affectueuse moquerie :

— Mademoiselle Germaine n'aura plus ni gronderie, ni pénitence à infliger; du jour où Fronville sera ici je rentrerai même avant l'heure.

— Vilain! Alors nous ne méritons pas que l'on se presse un peu, nous autres?

— Permettez, ne confondons pas. Je brusquerai mes derniers malades moins par impatiente amitié que par jalousie. Fronville est si doux, si bon, si intéressant que je deviendrai jaloux, jaloux des amabilités de maman ainsi que des vôtres, mademoiselle ma camarade.

Madame Haller rendit à son fils le papier dont elle venait d'achever la lecture.

— Du moment que tu es si heureux, mon

Félix, je ne puis que me réjouir avec toi, dit-elle. Je ne connais ce M. de Fronville que par tes dires, mais cela suffit. Pourvu qu'appartenant à un monde qui n'est pas tout à fait le nôtre il ne souffre pas de notre simplicité? Germaine elle aussi, objecteras-tu... oui, mais avec ma chère Germaine on est toujours sûr de s'acquitter avec du cœur; tu ne rencontreras pas beaucoup d'autres Germaine.

Le médecin les enveloppa l'une et l'autre d'un regard profond et, sans se joindre à l'éloge que sa mère faisait de leur amie Germaine, il continua :

— Ne vous inquiétez pas, maman! Fronville appartient à une ancienne famille, il occupe une position enviée, quelque peu fastueuse, mais il a été élevé à la mode d'autrefois, dans un milieu pauvre. Je ne me serais pas attaché à lui si ça n'avait pas été un homme au cœur excellent, aux goûts simples, au grand caractère. Il n'oublie jamais ce qu'il doit au passé des siens, mais il s'en souvient seulement pour tâcher d'être plus poli plus généreux que d'autres, à l'occasion. Supposons que c'est Fronville tout court, Fronville employé de bureau aux Affaires Etrangères qui nous arrive; Fronville comme ça serait l'avocat Lévesque ou le docteur N'importe Qui... Il y a cinq ans, au Quartier Latin, nous étions les trois inséparables, Fronville, Lévesque et moi; nous resterons amis. Si Fronville est gentilhomme, s'il est entré dans la diplomatie, Lévesque, avocat déjà connu, sera pour ne pas végéter trop longtemps à l'état de praticien de banlieue; nous nous valons et n'avons point de fausse honte à garder en face soit de l'un, soit de l'autre. Allons dîner!

Germaine prit le bras du jeune homme et ils passèrent ensemble à la salle à manger pendant que, maîtresse de maison prudente, madame Haller allait à la cuisine s'assurer des ressources de Françoise. Elle ne voulait point que l'appétit de son cher

enfant, développé par l'heureuse nouvelle, eût trop souffrir du menu.

Madame Haller était la veuve d'un médecin mort à la peine. Médecin de la vieille école, c'est-à-dire dans la plus haute acception un homme de devoir, de science, de désintéressement, la charité incarnée, le docteur Haller n'avait laissé à sa femme et à son fils qu'un nom respecté et quelques livres. La dot de madame Haller était heureusement restée intacte; son montant ajouté à divers petits héritages lui avait permis d'achever l'éducation de son fils, d'en faire, selon les plus chers désirs du père mourant et d'après ses propres goûts, un autre docteur Haller.

Félix Haller, étudiant sérieux, interne d'élite, s'était vu prédire un brillant avenir par ses maîtres; aussi malgré les difficultés pour réussir, malgré les charges de l'existence, s'était-il décidé à exercer la médecine à Paris, le coeur de la patrie française, à Paris où il avait fait ses études.

Mère et fils ne s'étaient jamais quittés.

Pour l'instant le médecin habitait un coin perdu du sud-ouest de Paris, dans le quartier de Vaugirard, où sa distinction, sa douceur, ses visites comme médecin d'oeuvres charitables l'avaient bientôt fait connaître d'une grande partie de la population.

Les gens ne sont pas riches là-bas, mais ils ont du coeur; ils payaient aussi bien que leurs chômages le permettaient et ne sachant comment s'acquitter pour le surplus de leur reconnaissance, ils avaient déjà parlé plusieurs fois de pousser M. Haller au Conseil Municipal.

Médecin, le docteur Haller avait voulu rester médecin; il préféra, aux déceptions d'une carrière qui n'était pas la sienne, l'avancement plus lent mais sûr dans la pratique de son art.

Félix Haller avait de la peine, beaucoup de peine, mais aussi combien de douces joies!

C'est au printemps de 1904 que le docteur Haller, accompagné de sa mère, était venu se fixer à Vaugirard: il y avait de cela à peu près deux ans le jour où, en mai 1906, il annonçait si gaiement l'arrivée de son ami Fronville. Deux ans de bonheur, de bonheur tranquille!

Dans l'intervalle de ces deux dates, mai 1904 et mai 1906, un gros événement pour un petit intérieur était cependant venu quelque peu modifier les habitudes anciennes, le train de vie également cher à la mère et au fils.

Un ancien receveur des finances de la ville où était mort M. Haller père, M. Dulac, avait gardé du médecin un souvenir fait de tant de respect et d'affection, que retiré dans les Pyrénées son pays d'origine, il ne manquait jamais de venir, au cours de ses voyages à Paris, saluer madame Haller et de lui amener sa fille Germaine.

Fille unique, elle aussi, Germaine était plus jeune que Félix de six ou sept ans, ce qui ne les avait pas empêchés de faire jadis de longues parties de cachette dans les jardins et sur les greniers de la Recette des Finances, parties dans lesquelles le médecin en herbe, adorateur passionné de sa petite amie, jouait un peu le rôle du Terre-Neuve houspillé par le caniche.

La distance que la fortune considérable de M. Dulac mettait entre les deux jeunes gens, écartant toute supposition matrimoniale, rendait leur amitié bien plus confiante, de même que la fière droiture de madame Haller, rendant injurieuse toute crainte de calculs, laissait les parents sans gêne.

M. Dulac confiait le plus souvent possible sa fille aux mains de madame Haller pendant qu'il faisait ses nombreuses courses d'affaires, et le plus souvent possible aussi il dinait avec un vrai bonheur, en famille, rue de Rennes, où la mère et le fils habitaient lors des études de celui-ci. Quelquefois en hiver, quand elle se déci-

daît à quitter un peu son Félix, madame Haller partait pour Pau; l'un et l'autre y passaient régulièrement les vacances.

En octobre 1905, l'ancien receveur des Finances qui faisait restaurer magnifiquement son château, en prévision de l'avenir de Germaine, fut tué net par la chute d'une galerie de fer et sa fille restée seule, sans parents, assaillie d'hommages intéressés, ne voulant plus voir les lieux où M. Dulac avait succombé par affection pour elle, avait demandé à sa vieille amie de l'emmener à Paris.

Madame Haller, qui ne l'avait pas quittée un seul instant depuis trois mois, ne pût refuser à la jeune fille en deuil ce qu'elle demandait.

Un notaire, auquel le défunt accordait une confiance absolue, resta chargé des intérêts de Germaine dans le Béarn; elle avait pour le surplus de sa fortune un agent de change à Paris.

D'un caractère droit, d'une délicatesse susceptible, d'une générosité ingénieuse, mademoiselle Dulac posa résolument et nettement les conditions auxquelles elle entendait partager l'existence de ses meilleurs amis, sa famille jusqu'à nouvel ordre.

Elle prit pour elle tout le premier étage de la maison et entra de moitié dans les frais généraux de l'intérieur Haller.

Ce qui avec une autre eût été occasion perpétuelle de froissements était avec elle source intarissable de jouissances. Il ne s'écoulait pas d'heure que la belle et bonne orpheline ne rendit en prodigalités matérielles à madame Haller et à son fils les mille caresses de l'âme avec lesquelles ils essayaient d'endormir sa douleur. Encore Germaine s'excusait-elle, vraiment confuse, de cet échange où elle ne semblait apporter que le billon monnayé de sa richesse contre l'or impalpable de leur cœur.

Justement, ce soir-là, Germaine était rayonnante, car elle venait encore de faire ce que madame Haller appelait une de

ses folies. Personne, excepté le domestique, n'était dans le secret; et la charmante jeune fille, plus heureuse quand il s'agissait du bonheur des autres que du sien propre, ne tenait pas en place; c'est ce qui l'avait amenée toute rieuse au devant du docteur.

Elle se content néanmoins en voyant Félix si gai, si loquace, si transformé à la pensée que bientôt Fronville, son cher Fronville, allait lui aussi accepter un coin dans cette maison de Vaugirard, l'humble retraite d'un travailleur et de sa vieille mère sans fortune. Point jalouse, craignant seulement d'arriver en trouble-fête, en préférée qui veut ramener l'attention affectueuse à elle, Germaine se tût jusqu'à ce que le chapitre Fronville fut épuisé, absolument épuisé, et que la lettre étant à nouveau confiée au portefeuille on parla d'autre chose.

Il faisait beau, l'air était tiède: tous trois descendirent au jardin et s'assirent sur les chaises de fer de la tonnelle.

L'espiègle des anciens jours riait derrière le masque impassible de la douce Germaine quand elle fit hypocritement la réflexion suivante:

— Ne vous semble-t-il pas, Félix, que Titus (c'était le nom de l'alezan, cheval de réforme, qui faisait le service du docteur) frappe bien souvent du pied, ce soir? Le temps voudrait-il changer? Ses rhumatismes de campagne le tourmentent quand il doit pleuvoir...

— Mademoiselle ne vous moquez pas de Titus; il vaut mieux que bien des rosses par lesquelles on voudrait me le faire remplacer. Je le pleurerai le jour où il succombera à la peine.

Un court silence suivit ces phrases en l'air; puis Germaine revint à la charge:

— Pan, pan, pan, pan! Ecoutez donc! Il va défoncer le sol battu de l'écurie.

— C'est vrai, remarqua madame Haller, pour une seule bête voilà beaucoup de bruit.

Tout à coup le hennissement strident des chevaux qui se battent ou se caressent déchira le silence; il fut suivi de trois ou quatre ruades. Les cloisons du hangar craquèrent, mais le domestique, qui avait le mot d'ordre, ne se montra pas.

— Tiens! Où donc est Jules? s'exclama M. Haller en se levant. Il faut que j'aille voir.

Et il se dirigea du côté de l'écurie.

Entraînant madame Haller par le bras, Germaine l'avait suivi dans l'ombre sans qu'il s'en aperçut.

Le médecin se crut d'abord le jouet d'une illusion d'optique, car à la lueur de la lanterne suspendue au plafond il voyait aux côtés de Titus l'ombre d'un second cheval; il s'approcha et se convainquit au toucher que c'était bien à un de ses pareils que le vieux réformé faisait fête, ou envoyait des ruades jalouses.

Décrochant la lanterne, M. Haller examina d'abord vaguement puis admira ensuite dans les détails la belle jument anglaise tombée du ciel dans son écurie.

Comme intrigué, le jeune médecin courait vers la cuisine à la recherche de son domestique, il se heurta à sa mère et à Germaine arrêtées près de la porte et causant à voix basse.

Il comprit tout à coup, et s'adressant à madame Haller:

— Maman, je vous en prie, grondez-la; voilà encore une surprise humiliante de mademoiselle Dulac! Si mon attelage ne vous convenait pas, il fallait le témoigner, j'aurais immédiatement pris des moyens pour le rendre meilleur.

Germaine trépignait d'aise.

— Et qui vous dit, monsieur mon ami, que cette jument soit pour vous? Logeant déjà la maîtresse j'ai pensé que vous auriez place pour le cheval; peut-être aurais-je dû vous prévenir, excusez-moi.

En même temps la gracieuse fille riait bien fort.

— Tout cela, tout cela, reprit le docteur, jouant le mécontent, ne convainc pas; vos dires sont des échappatoires. Voyons, oui ou non, est-ce à vous cette jument. Si oui, nous allons tâcher de la caser un peu mieux...

— Et alors si c'était la vôtre, vous lui laisseriez creuser sa litière et recevoir les ruades de son voisin? Ma pauvre Fanny tu t'es trompée de porte, on va te ramener dans les plaines d'Irlande!

Ce disant Germaine caressait la jument qui lui répondait avec des hennissements inquiets de bête dépaysée; puis se tournant vers madame Haller:

— J'ai pensé que votre mère serait heureuse, mon cher grognon, de m'accompagner quelquefois dans mes promenades; c'est pourquoi j'ai encore acheté un très confortable panier, lequel viendra aussi vous encombrer demain. L'attelage est pour votre bonne mère et pour moi, monsieur, quoique cependant à votre disposition chaque fois qu'il vous plaira de vous en servir; et tenez, vous feriez bien d'en offrir les prémices à ce séduisant diplomate dont vous nous annoncez la venue. C'est cela, vous irez le chercher avec; je vous le prête jusqu'à... voyons, jusqu'à la saint Félix, époque à laquelle vous me ferez le plaisir de le garder, toujours pour l'usage de votre maman et pour le mien, en votre compagnie.

Le docteur jeta du côté de sa mère un regard semblable à ceux qu'il lui jetait quand autrefois, dans la demeure paternelle, la jolie petite voisine venait demander la permission de le prendre par la main pour le conduire jouer à la Recette des Finances; puis afin de légitimer et de sanctifier l'un par l'autre, il déposa successivement un baiser sur les cheveux blancs de madame Haller et sur le grand front mat de Germaine.

Sa mère, sa... soeur, les deux seules femmes qu'il eût aimées, qu'il aimât.

II

Quinze jours plus tard M. de Fronville était installé dans la petite maison de la rue de Vaugirard.

Ainsi que son ami Félix l'avait promis à sa mère, l'ancien consul n'apportait aucune gêne, aucun tracas dans la vie familiale. Simple, doux, prévenant, il avait au contraire immédiatement gagné tous les coeurs, ceux des maîtres comme ceux des serviteurs; sa présence causait un joyeux mouvement, ses curieux récits de voyage intéressaient chacun.

Louis de Fronville appartenait à une ancienne mais pauvre famille de Champagne. Orphelin, sans parents proches, avec quelques fermes de médiocre valeur pour toute sa fortune, il avait, ses études terminées, et grâce à la protection d'un ambassadeur condisciple de son père, embrassé la carrière diplomatique, en qualité de consul. Aucuns liens ni d'affection, ni d'intérêt, ne le retenaient à la France, il espérait ainsi voyager, s'instruire, mener une existence large que sa petite aisance ne lui eût jamais permise.

Envoyé successivement, en moins de six ans, dans les îles de l'Océan Pacifique, au Brésil, au Japon, il s'était rapproché depuis quelque temps et représentait la France dans une des grandes villes de l'Asie occidentale.

Ses connaissances spéciales en géologie lui firent découvrir aux environs de sa résidence des mines dont le gouvernement local ne soupçonnait pas la valeur ou qu'il était incapable d'exploiter. Après en avoir obtenu la concession à vil prix, le consul de France les avait abandonnées à une Compagnie Anglaise, et riche désormais, il s'était préparé peu à peu à quitter sans esclandre la carrière diplomatique.

Sa démission acceptée, il rentrait à Paris dans ce Paris qu'il n'avait point revu depuis les jours déjà lointains de l'École de Droit; il y rentrait avec le désir d'oc-

cuper patriotiquement son temps en restant attaché libre au Ministère des Affaires Etrangères, et aussi le désir, plus vague peut-être de se marier, de bâtir un chez lui après avoir campé si longtemps chez les autres, hors du pays natal.

Quant au docteur, il était ravi; il n'avait plus rien à désirer au monde, sa mère, Germaine, Fronville faisant de lui le centre de leurs communes sympathies, de leur affection. Loyal, distrait, attribuant du premier coup aux autres à son égard les sentiments que lui-même éprouvait pour eux, Félix Haller trouvait amour et amitié au sein de cette trinité, mais sans qu'il eût pu bien dire où soit l'une soit l'autre, soit l'une et l'autre finissaient ou commençaient.

De fait jamais rien de précis n'avait autrefois et encore moins depuis la mort de M. Dulac donné à la franche et forte liaison du docteur et de Germaine un nom spécial, un caractère définitif.

Germaine Dulac était riche, très riche et Félix Haller était pauvre.

Enfant, petite fille caressante parfois et parfois taquine, elle l'aimait déjà; elle l'aimait dans la naïveté insouciant, dans l'abandon sans calcul de la quinzième année; fille adorée, riche héritière, beauté sans rivale, elle l'avait encore aimé dans la plaine liberté de son intelligence et de son coeur; orpheline, maîtresse d'elle-même et d'une grande fortune, elle l'aimait toujours davantage.

Germaine Dulac aimait Félix Haller mais son amour même la rendait défiante, la poussait à s'effacer, à attendre; elle eût préféré s'éloigner à jamais plutôt que de s'imposer par habitude, plutôt que de se faire épouser par reconnaissance.

La présence de M. de Fronville, de M. de M. de Fronville homme du monde séduisant, empressé, d'autant plus empressé qu'il rêvait l'idéal matrimonial et que Germaine en était un, rendit plus délicate encore, plus confuse, la situation respective

de ces trois êtres qui s'aimaient et se respectaient cependant trop pour oser se l'avouer; madame Haller, Félix, Germaine.

Sans être jaloux (il n'en avait pas le droit) Félix devint peu à peu morose, irritable. L'attention symbathique avec laquelle son ami suivait les moindres mouvements de mademoiselle Dulac, écoutait toutes ses paroles, ne pût lui échapper; et il se dit, oubliant du même coup les preuves d'affection aussi nombreuses qu'anciennes données par la jeune fille à son compagnon de chaque heure, que mieux que lui cent fois M. de Fronville convenait à Germaine la millionnaire.

Evidemment M. de Fronville, convenait parfaitement à Germaine, et Germaine était la femme que devait souhaiter M. de Fronville, fonctionnaire pauvre; donc ils finiraient par le comprendre, par s'aimer, et lui Haller leur ami à tous deux ne pourrait que s'en réjouir.

S'en réjouir! De là le vague chagrin qui s'empara du docteur et le suivit aussi bien dans ses courses qu'il l'absorba dans ses conversations, dans ses manières d'agir à la maison.

M. de Fronville n'y vit rien, mais et Germaine et madame Haller remarquèrent la nervosité de Félix, en devinèrent le motif.

Immédiatement, l'une comme l'autre, songèrent à en tirer parti dans l'intérêt de celui qu'elles aimaient; elles marchèrent au même but par des voies différentes.

Madame Haller dont le coeur maternel recevait sans délai le contre-coup des douleurs dont celui de son fils était atteint ne pût le laisser souffrir plus longtemps.

Elle dit à son fils ce qu'elle croyait être la vérité: Germaine l'aimait. Mais leur pauvreté devait être intraitablement fière, réservée; c'était à mademoiselle Dulac, à mademoiselle Dulac que sa fortune mettait à même de choisir l'homme qu'elle désirerait, de se prononcer. Il fallait à

son amour pour Félix une épreuve qui lui fût une garantie contre les regrets de plus tard. Cette épreuve, Félix pouvait la lui imposer doublement en paraissant se préoccuper de femmes, ailleurs, alors qu'à la maison même, d'un autre côté, M. de Fronville donnerait certainement l'assaut aux hésitations de Germaine, si elle en avait.

Par condescendance et un peu par souffrance jalouse, le docteur consentit à intriguer mademoiselle Dulac, à l'éprouver; mais il fut maladroit comme sont maladroits dans les petits moyens les natures franches, les grands coeurs.

Il parla de telle ou telle de ses clientes, accepta quelques invitations féminines ici et là, s'efforça de faire comprendre que ses désirs ambitieux n'étaient jamais montés jusqu'à sa richissime amie d'enfance, qu'il ne s'étonnerait pas de la voir mariée dans un autre monde que celui d'un obscur médecin de banlieue.

Germaine saignait à lui voir jouer ce rôle dont elle comprit toute la sublime probité; mais il ne lui plut point de se rendre trop vite. On la soumettait, dans son propre intérêt, à une épreuve; elle la subirait longue, cruelle, décisive.

Et lui, et elle, seraient à la fin complètement édifiés sur leurs sentiments réciproques.

Sans devenir trop familière avec M. de Fronville, sans lui donner le droit d'espérer quoi que ce fut, elle ne repoussa point cependant sa recherche chaque jour d'autant plus empressée que Félix Haller se montrait davantage hors de cause.

En face d'un homme charmant, qui avait des qualités rares, qui semblait disposé à l'aimer sincèrement la vaillante jeune fille se trouva heureuse de pouvoir analyser elle-même son amour pour Félix Haller, de comparer, de réfléchir.

Fronville de plus en plus émerveillé par la grâce et l'esprit de mademoiselle Dulac, apprenant d'autre part qu'elle était libre,

fort riche, d'une famille honorablement connue dans tout le Midi, se dit sans doute qu'il n'avait point de si tôt besoin d'un autre logement et ne parla plus d'en chercher un. Il se trouvait admirablement de l'air de Vaugirard et des soins empressés de madame Haller.

On s'évertuait, du reste à lui rendre agréable le séjour de la petite maison du faubourg; et pendant que Titus trottait d'un côté pour les visites médicales, Fanny d'un autre promenait madame Haller, Germaine et le consul.

M^e Lévesque, le troisième des inséparables du Quartier Latin, était absent pour la liquidation judiciaire d'un important procès commercial à Lyon lors de l'arrivée de M. de Fronville. Dès que le docteur Haller apprit son retour, il courut lui faire part de la bonne nouvelle, l'inviter à prendre fréquemment le chemin de Vaugirard où son couvert serait mis tous les soirs, quel que temps qu'il fit.

Le cercle intime de la vieille dame et de son fils s'agrandit encore.

III

Tous trois étaient sérieux et travailleurs; mais autant le médecin et le consul se montraient affectueux et simples dans leurs rapports, autant M^e Lévesque demeurait froid, hautain. Esprit ouverts, caractères gais, francs, hommes faits restés jeunes hommes par la naïveté et par le rire, Félix Haller et Louis de Fronville se moquaient sans y croire des boutades sceptiques, des ricanements amers, des allures dissimulées de leur ami. Jamais ils ne s'étaient rendu compte qu'ils avaient recherché sa fréquentation précisément parce qu'il les dominait par un caractère opposé et que s'il avait bien voulu, lui qui au fond les méprisait comme des nids, les accepter dans sa compagnie c'est qu'il comptait se servir d'eux un jour pour ses vues ambitieuses.

Fils de ses oeuvres, car son père était un vieux prote d'imprimerie et sa mère une simple concierge, ancien boursier de concours, Armand Lévesque était parvenu à force de privations, de travail.

S'il avait choisi la profession d'avocat c'est-à-dire une de celles où, à Paris, le succès se fait le plus longtemps attendre, où l'argent est le plus rare, c'était moins pour elle-même que comme porte ouverte sur la carrière politique.

Il donnait des répétitions de droit pour vivre, mais en même temps il fréquentait les clubs des faubourgs où l'âpreté de son éloquence, son orgueilleuse rudesse sa belle tête de tribun et sa stature athlétique l'avaient promptement rendu populaire.

Il se sentait monter, et fier déjà autrefois il était, avec les années, devenu insupportable par son arrogance. M. Armand Lévesque en voulait à tous les imbéciles qui ne reconnaissaient point, ne saluaient point en lui et à première vue, le futur ministre.

Chez madame Haller l'avocat mit cependant une sourdine à sa faconde ordinaire, il voulut être aimable, passer pour homme aux manières distinguées. On ne put guère lui reprocher qu'une préoccupation singulière qui souvent l'entraînait loin de la conversation générale et l'empêchait de s'y mêler.

Il ne songea point un seul instant néanmoins à se poser en rival de ses deux amis auprès de la riche héritière; il rentrait dans ses calculs de rester garçon, de se servir de l'influence des femmes mais en renouvelant ses protectrices au fur et à mesure de leur épuisement.

Anaïs Dubreuil la plus charmante et la plus distinguée des vendeuses aux *Grands Magasins du Prix Fixe* était cette femme dont Armand Lévesque avait lâchement détruit la personnalité pour en faire sa chose. Malgré des qualités rares, la belle jeune fille annihilée, devenue sourde et aveugle pour tout ce qui n'était point l'a-

vocat et sa gloire, souffrait avec délices comme souffrent en vue du paradis les martyrs hindous aux bras de fer de l'idole qui les broie; son ciel à elle c'était son relèvement et son pardon d'honnête fille par le mariage, un jour, avec celui qu'elle considérait comme le plus grand des hommes. Pauvre Anaïs! cela lui semblait naturel de tout souffrir pourvu qu'aucune autre n'eût la prétention de la remplacer dans ce rôle d'esclave soumise qui était le sien.

Si elle eût su les visites fréquentes d'Armand à Vaugirard et qu'elle eût aperçu mademoiselle Dulac dans sa beauté incomparable, son coeur toujours inquiet aurait saigné peut-être; cependant de ce côté elle n'avait rien à redouter.

M^e Lévesque avait du premier coup déplus à Germaine; elle avait deviné l'égoïsme insatiable, la sécheresse de coeur, la vanité haineuse, malgré la douceur voulue du regard, le brillant de la parole, le moelleux du geste; elle avait deviné les griffes du tigre sous le velours soyeux du prelage.

Sa présence lui fût malgré cela de quelques secours, car elle fit cesser la rivalité inavouée de Félix et de M. de Fronville en les occupant séparément, en permettant d'éviter de longs et difficiles tête à tête.

Germaine souffrait de la souffrance de Félix luttant contre ce fantôme né de son amour, de sa probité; un mariage possible pour elle avec M. de Fronville. Tout ce qui contribuait à calmer les angoisses de son mal lui agréait donc par le fait même.

De joyeuse, confiante, jeune qu'était dans les premiers temps, parce qu'elle s'alimentait de souvenirs, la conversation des trois anciens camarades avait insensiblement pris un ton soupçonneux, désillusionné, personnel où se faisaient jour les idées, les préjugés, les rancunes de chacun. Sans s'en rendre bien compte et sans qu'aucun eut l'intention de peiner les autres une petite guerre sourde existait aux

attaques de laquelle des discussions politiques ou artistiques servaient de prétexte.

M. de Fronville y montrait parfois un peu trop son dédain secret du milieu bourgeois dans lequel l'avait fait descendre le bouleversement des classes; il rappelait adroitement (ceci à l'adresse de mademoiselle Dulac) que la naissance vaudra toujours mieux que les millions, que les geais parés des plumes du paon sont toujours des geais, qu'il y a dans le sang des vieilles races une noblesse, une distinction que l'on peut contrefaire mais que l'on n'imité jamais.

Félix Haller avait la foi ardente, la fierté tranquille des savants dans un siècle de science, dans un siècle où l'avenir est au dogme de la fraternité humaine; il était bien de son époque car il mettait un immense savoir, sa santé, son temps, et cela héroïquement, sans calcul, au service des misères de tous. Savoir et se dévouer: le reste lui semblait peu de chose.

M^e Lévesque avec ses appétit de parvenu de la veille, avec sa haine de ceux qui n'ont point souffert et qui jouissent sans travailler, avec son inébranlable volonté de tout renverser pour grimper plus haut, froissait souvent ses amis quand il ne les terrifiait pas.

Chaque repas finissait au milieu de bruyantes discussions auxquelles il fallait comme dernier frein les ménagements d'une très ancienne camaraderie sans quoi elles eussent dégénéré en querelles.

Madame Haller et Germaine disparaissaient toujours au dessert, laissant les jeunes hommes fumer, rire ou se chamailler autour de la table à moitié desservie. La plupart du temps la vieille dame ne paraissait plus; mais Germaine, qui se promenait sur la terrasse ou dans le jardin, attentive aux éclats de voix que les fenêtres ouvertes laissaient parvenir jusqu'à elle, arrivait d'ordinaire, en rayon de soleil au milieu d'une tempête, quand à la

tournure de la conversation elle jugeait opportun de la détourner, de la calmer.

Les trois hommes subissaient immédiatement à des degrés divers l'influence apaisante de sa grâce, de sa douceur, de sa beauté, et redevenus autour d'elle les camarades sincères de jadis ils se séparaient avec de chaudes poignées de main.

— Mademoiselle, lui dit M. de Fronville, — un jour que les passions des trois jeunes hommes les avaient fait se déchirer moralement à belles dents, et dans le silence provoqué par sa rentrée, — j'ai vu au Brésil un singulier, un charmant oiseau...

“D'un bleu de saphir, avec une voix si mélodieuse qu'elle semble une musique, une aile si légère qu'elle semble planer dans un rêve, cet oiseau merveilleux ne se cache pas et cependant on ne l'aperçoit nulle part en temps ordinaire. Mais qu'il s'agisse pour la nature ou pour les êtres, de paix, de bonheur, de salut, alors, météore ailé, il passe avec son chant céleste; et la terre comme les hommes, comme les bêtes, tressaillent à l'appel de ce messager gracieux.

“Vous êtes ici, en ce moment, notre oiseau bleu, mademoiselle; heureuse la demeure, heureux l'homme dont vous serez à jamais l'oiseau bleu!”

Ce que venait de dire M. de Fronville depuis longtemps Félix Haller l'avait pensé; mais ça n'était point sorti de ses lèvres et Germaine se contenta de saluer cérémonieusement au madrigal du gentilhomme.

Le docteur s'était permis d'avoir sa ranche, et quelques jours plus tard un minon oiseau bleu fait de saphirs et de diamants tremblait sur le bout d'un long rameau d'or aux mains de mademoiselle Dulac. S'il ne fut pas le messager de la bonne nouvelle pour M. de Fronville il le fut pour Félix, car Germaine ne l'accepta avec ces mots: C'est le calme après orage et la joie pour toujours, n'est-ce pas ami!

“Oiseau Bleu” resta pour Germaine le doux nom secret, le nom d'amour entr'eux.

Ils s'aimaient d'amour; ils se l'étaient dit dans ce langage sans paroles qu'est le baiser.

IV

L'accord rétabli entre le docteur et sa belle amie eut pour premier effet de rapprocher davantage de leur côté M. de Fronville et Armand Lévesque.

M. de Fronville avait un secret pressentiment de l'inanité de ses projets sur mademoiselle Dulac quoiqu'il n'eût pu dire à quelle cause, il l'attribuait, la jeune fille continuant en effet à être aussi gracieuse pour lui et Félix se montrant au contraire plus affectueux que jamais, maintenant qu'il était tranquille. Aucune nuance dans les manières ou le ton de qui que ce fut à la maison ne lui donnait le droit de se froisser, de considérer sa déroute comme absolue, et cependant il ne s'y trouva plus aussi à l'aise.

Il résolut donc, sans en rien dire, de s'absenter un peu de temps à autre et de chercher un logement dans Paris; il craignait du reste de devenir importun, d'éveiller les soupçons en restant trop longtemps.

S'il était pour vaincre il s'en rendrait mieux compte à distance, par des visites, que de près.

Sur ce chapitre d'un mariage avec mademoiselle Dulac il dissimulait ses véritables intentions aussi bien à l'avocat qu'au médecin, par amour-propre en cas d'échec d'abord et aussi en se disant que la jeune fille bonne à prendre pour lui le serait encore davantage pour les autres.

Un soir donc il se décida à parler. Le docteur avait, à son grand regret, été appelé pour un cas urgent, et Germaine ayant, par une délicatesse d'amour qui rendait à la mère ce dont ne pouvait jouir le fils, accompagné madame Haller dans sa

chambre, l'avocat et M. de Fronville descendirent seuls fumer au jardin.

Ils causèrent plus intimement qu'à l'ordinaire et le consul découvrit à M^e Lévesque une partie de la vérité; une partie seulement, car il ne voulait de difficultés avec son Ministère ni dans le passé, ni dans l'avenir. Présentée comme il l'arrangea son histoire de fortune le servait sans lui nuire.

Une parente éloignée, de laquelle il hériterait certainement un jour parce qu'elle tenait à l'honneur du nom et qu'il était le dernier Fronville, mais enfin une vieille femme qui n'était point encore morte l'a-



Germaine était plus jeune que Félix de six ans.

vait chargé de placements de fonds, pour son compte, à Paris.

C'était chose délicate par le temps de krachs actuel, surtout pour lui qui ne connaissait rien aux affaires de Bourse, qui avait toujours méprisé banques et tripoteurs; l'avocat, pensait-il, pourrait le guider sur ce terrain casse-cou des actions et des obligations, des emprunts et des valeurs à lots.

Lévesque qui avait cependant écouté avec la plus grande attention, haussa dédaigneusement les épaules.

— Ce n'est pas précisément mon affaire non plus, objecta-t-il lentement; un avocat n'est point un notaire et encore moins un agent de change. De combien s'agit-il à peu près?

— D'une assez grosse somme.

— Voilà, quand je dis que je suis étranger aux questions de Bourse, ça n'est pas tout à fait exact; j'ai eu en mains des dossiers où se trouvaient pareilles matières qu'il m'a forcément fallu étudier. J'ai une teinture et puis mieux que cela un camarade que tu ne connais pas, un voisin d'étude chez l'avoué, qui est chef du contentieux dans une grande société financière. Je m'entendrai avec lui et je te mettrai au courant de ses réponses sur les meilleures placements à faire. Je crois que tu peux dire à ta parente d'envoyer ses fonds et sans crainte.

— Ses fonds? Ce qui m'ennuie bien c'est que je les ai déjà ses fonds; qu'ils sont là; que moitié paresse, moitié incertitude, j'ai remis toutes les jours au lendemain pour m'en occuper; que pendant ce temps les rentes courent à ma charge et qu'il y a urgence à ce que les placements ne tardent pas.

— Outre que ce n'est guère prudent de garder auprès de soi une somme considérable. On pourrait te voler. Le quartier est excentrique et la maison d'Haller justement un de ces cottages entourés de terrains vagues que les rôdeurs affectionnent, les croyant sans habitants la plupart du temps.

— Tu plaisantes! Un médecin est connu et puis personne ne se doute que j'aie auprès de moi quoi que ce soit. La somme est tout entière en billets cachetés dans une enveloppe au fond de ma malle. Viens voir!...

Les deux amis rentrèrent.

Il fit connaître à Lévesque, plus igno-

rant des aîtres de la maison, un escalier perdu dans un fouillis d'orangers, de lauriers roses, de palmiers nains, de bégonias, de daturas et de mille autres fleurs étagées sur des grillages de bois verni et que soignaient madame Haller et Germaine.

Une fois chez lui le consul ferma les fenêtres, alluma une bougie, ouvrit malle et valises; puis étalant au milieu de la pièce ses paperasses diverses, il frappa comiquement sur une large enveloppe, fort épaisse et fermée de nombreux cachets de cire rouge à ses armes.

— Le voilà le magot! indiqua-t-il en baissant la voix; maintenant que je lui entrevois un coffre-fort, nous pouvons procéder, comme disent les gens de loi, à la levée des scellés. C'est dommage qu'Haller n'y assiste pas en qualité de second témoin. Et encore, non, il pourrait se froisser de mon silence jusqu'aujourd'hui. Gardons cela entre nous pour le moment.

— Mais, mais, dis-donc, s'exclama l'avocat sur un ton moitié admiratif et moitié envieux, il me semble qu'elle est bondée ton enveloppe. A ton insouciance, à ta modestie, je croyais à quelques milliers de francs seulement. C'est à te demander tout de suite quel âge elle a cette parente.

— Oh! elle n'est plus jeune la pauvre chère et je la connais à peine. Mais comptons; vrai! je ne me rappelle pas au juste ce qu'elle m'a remis. Elle a rédigé un petit acte que j'ai signé, une acception de mandat qui stipule le montant des fonds et qu'elle a gardé. Je me suis fié à elle.

— Et c'est comme cela que tu traitais les affaires de la diplomatie française, non gaillard?

— Permets, mon bon, ce n'était pas la même chose. Il y a affaires et affaires: les unes, celles du pays, sont ce que l'on pourrait appeler affaires d'honneur, et les autres, celles d'argent, sont prétexte à dédain pour les Fronville, puisque, comme moi, je suis obligé de gagner ma vie.

— Gagner ta vie! pas pour longtemps; et puis les affaires d'argent sont les essentielles par le temps qui court.

— Oui, je sais, sous le règne des épiciers!

— Des épiciers que tu sers!

Sans prendre garde aux froissements dont l'étalage de sa fortune et ses réflexions mordantes pouvaient faire souffrir l'irritable Levesque, M. de Fronville comptait ses billets de mille francs par paquets de vingt qu'il séparait en autant de petits tas.

Quand il s'arrêta il y en avait quatorze.

L'avocat fumant toujours à demi étendu sur le canapé affectait de ne point s'approcher de la table.

Cet entassement de richesse l'écrasait. Son ami ayant définitivement relevé la tête de dessus la table sur laquelle il était incliné, Lévesque crut devoir cependant témoigner qu'il ne dormait pas.

— Et nous avons? dit-il.

— Ma foi, si je sais bien compter, quatorze paquets de vingt billets de mille ou deux cent quatre-vingt mille francs. Vois toi-même...

— Mais, mon cher, je ne suis point ici en qualité de garçon de recette venu pour encaisser; je craindrais d'être ébloui en maniant cette opulence. Nous avons le temps d'en reparler, et puis tu tiendras probablement à remettre toi-même ton argent au banquier; je ne ferai que t'accompagner et n'ai donc pas besoin de compter les économies de ta vénérée tante avec les tranes d'un sous-préfet qui épluche ses billets de tirage au sort.

— Pour t'accompagner chez le banquier comme si je n'étais point absolument rassuré au sujet du porteur? J'aime autant ne figurer en rien dans cet échange financier de billets de banque contre des titres; puisque tu es en train de me rendre service, oblige-moi complètement. Tu n'as pas besoin de compter et d'emporter ce soir; mais ça sera pour le jour où tu se-

ras libre de t'occuper utilement de l'affaire.

Le domestique frappa pour avertir ces messieurs que le médecin rentrait.

Pendant que M. de Fronville réunissait tous ces billets de banque sous l'enveloppe et fermait sa malle après l'y avoir glissée entre deux vêtements, Lévesque tournait dans la chambre en examinant par contenance ces mille petits bibelots dont s'encombre toujours quelqu'un qui rentre au pays après un long séjour à l'étranger.

C'étaient des poignards, des colliers, des babouches, des bagues; et au milieu de tout ce mobilier exotique sur la commode, un vulgaire flacon de pharmacie bouché à l'émeri.

L'avocat l'avait saisi et s'apprêtait à en flairer le contenu.

M. de Fronville le lui ôta des mains en le rebouchant fortement.

— On ne touche pas à cela, monsieur le curieux, dit-il; c'est du poison. Lisez plutôt!

— Lire quoi? répondit Lévesque— puisque l'étiquette ne porte que les chiffres de la formule.

— Eh bien! mon brave, c'est du chloroforme qu'Haller a oublié là depuis la semaine dernière quand il m'a endormi pour la cautérisation de deux dents. Je ne le lui ai pas encore rendu parce qu'il recommencera sans doute la même opération ces jours-ci sur une autre qui me fait encore souffrir. C'est merveilleux le chloroforme! Quelques gouttes dans un mouchoir sous le nez et on part pour le royaume des songes, avec une facilité, une douceur extraordinaire. Pas trop n'en faut cependant car alors on serait si charmé qu'on n'en reviendrait plus. — Mais tu dois mieux connaître cela que moi, toi avocat d'assises. Il paraît que c'est l'instrument criminel à la mode, un progrès dans l'art de faire disparaître proprement son prochain. Pas de bruit, pas de traces, une trouvaille quoi pour messieurs les voleurs;

ils peuvent doser et aller du petit sommeil d'une heure au sommeil éternel d'après les circonstances. Aussi ont-ils toujours sur eux une fiole mignonne de ce précieux ingrédient; le besoin qu'ils éprouvent de s'en servir étant d'autant plus fréquent qu'ils en cherchent davantage les occasions...

— Oui, j'ai entendu parler de ce remplaçant scientifique des vulgaires couteau et pistolet. Je n'ai point encore eu l'honneur d'un client chloroformiste; ça serait curieux à étudier, dans les entrevues de la défense, que ce procédé déroutant pour les médecins légistes.

Et l'avocat déplaçant le flacon de l'endroit où l'avait mis M. de Fronville le remplaça plus soigneusement encore et avec une sorte de terreur superstitieuse derrière un rempart de menus objets.

Ils sortirent pour aller passer le reste de la soirée avec Haller.

A minuit Armand Lévesque regagnait son petit appartement de la rue de Rivoli; non seulement il n'avait plus fait allusion à l'argent, mais il était même parti brusquement, pendant une courte absence de M. de Fronville et sans lui dire adieu par crainte sans doute de manquer le dernier omnibus.

Rue de Rivoli, à deux pas de la Tour Saint-Jacques, l'avocat était voisin du Palais, dans un quartier de commerce riche et aussi sur une des voies qui conduisent à la Place de la Concorde et à la Chambre des Députés.

L'ambitieux Armand Lévesque ne décidait rien à la légère; il avait calculé tous les avantages d'un logement dans cet endroit.

Arrivé jusqu'à sa porte l'avocat suivit les bords de la Seine en allant du côté de Notre-Dame; il n'éprouvait aucunement le besoin d'aller se coucher et se mit à marcher doucement.

Lévesque allait sans se préoccuper de l'endroit où le portaient ses pas, sans voir

les quais, les ponts, les édifices. Il n'eût pu dire à quoi il songeait; c'était un mélange.

Il se disait que le monde est au plus fort, que le malin qui réussit a toujours raison qu'il suffit de savoir s'y prendre. La morale? Une sensiblerie. La vie? Une comédie qui peut se terminer sur un trône ou à la Morgue.

Tout à coup, brusquement, il changea d'attitude, hâta le pas, et laissa échapper avec une sorte d'exclamation joyeuse: Deux cent quatre-vingt mille francs!... Anaïs!...

Il revenait du côté de la rue de Rivoli. Après avoir sonné il monta rapidement, ouvrit la porte sans bruit, et quoiqu'un magnifique clair de lune éclairât l'appartement, il se mit à chercher des allumettes avec une impatience que l'on eût prise pour un effroi de l'obscurité.

Si peu de bruit qu'il eût fait, on l'avait entendu, car une ombre noire s'agita avec un froissement d'étoffes et une femme se relevant d'un canapé sur lequel elle reposait, la tête dans les deux mains, lui dit avec un ton de reproche plaintif:

— C'est toi, Armand? J'étais venue en courant rapporter le linge dont tu m'avais chargée; j'ai attendu pour te dire bonsoir, espérant à toute minute ta rentrée, et je me suis endormie car il est tard, très tard...

Lévesque, après un léger mouvement de surprise, s'était remis à chercher ses allumettes; cette visite devait lui sembler inopportune, car il répondit avec une maussaderie:

— Si tard que je ne croyais certes pas te rencontrer ici. Je t'ai déjà défendu de faire la course des Magasins à la rue de Rivoli après des journées fatigantes comme celle d'aujourd'hui; je n'attendais pas près ces chemises!

— Qu'importe un peu de fatigue? Je suis si heureuse quand j'ai un prétexte pour venir jusque chez toi; et cependant comme reçois toujours si mal! Je t'ennuie?

— Tu m'ennuies aujourd'hui dans tous les cas. Voyons, la brasserie Dreher n'est point encore fermée, viens te rafraîchir et je te mettrai en voiture. Dépêchons-nous, j'ai à écrire pour toute la nuit...

La jeune femme essaya lentement ses yeux, renoua sa voilette et marcha en avant sans révolte, sans une parole.

Dix minutes plus tard une voiture de place emportait Anaïs Dubreuil vers le logement qu'elle habitait aux environs des *Grands Magasins du Prix Fixe*.

Les voitures des maraîchers roulaient sourdement en un bruit continu sur le boulevard Sébastopol et quatre heures vibraient dans les tours de Saint-Germain-l'Auxerrois lorsqu'il se jeta sur son lit, presque habillé.

Qu'avait-il donc décidé pendant cette veille aussi longue qu'agitée?

V

Mataincourt est un gros village de culture dans la Marne. Il a les terres brunes et épaisses, les quelques vignes en côteau, les forêts profondes de la Champagne. C'est la ligne de Paris à Strasbourg qui y passe de loin.

Sans être riches les Dubreuil étaient en 1895 des gens à l'aise de Mataincourt.

Cependant à Mataincourt comme ailleurs la vie est plus dure depuis vingt-cinq ans, on peine plus et on gagne moins. Ce sont les contributions alourdies, le blé à rien, les vignes malades, les arbres gelés, la main-d'oeuvre plus élevée: on quitte le pays davantage et les jeunes qui y restent ne savent plus rire.

Après avoir fait des sacrifices pour marier leur aînée, la Louise, avec un fermier qui n'en voulait qu'à un prix déterminé comme dot; après avoir cédé leur petite culture à leur second enfant, un garçon; le père et la mère Dubreuil s'étaient trouvés presque pauvres, avec une dernière petite fille Anaïs.

Anaïs avait été la gâtée de la maison cependant; elle avait cru vivre en demoiselle et on ne l'avait jamais habituée à l'idée qu'il faudrait aller aux champs. Restée jusqu'à quinze ans chez les Soeurs, elle avait ensuite appris pendant deux ans la couture à Reims, chez une parente. Les deux premiers ayant tout emporté sans que son bon coeur protestât, elle vit qu'il lui faudrait aller en journée chez les autres, manger leurs maigres soupes et rapiécer leurs guenilles, user ses petites mains et traîner des sabots. Pauvre Anaïs! Elle qui avait le goût du beau, qui parlait et écrivait correctement, qui recevait un journal de modes et portait gants de peau et bottines vernies, elle que les grossièretés faisaient souffrir et qui eût voulu de la campagne seulement la poésie de sa vie libre, tranquille, simple au grand air.

Quel avenir pouvait-elle espérer malgré sa beauté, son intelligence, sa distinction? Le mariage avec un brutal, un ivrogne, un avare; une épicerie, une boucherie ou la charrie.

Les circulaires du *Louvre*, du *Bon Marché*, du *Printemps*, lui firent entrevoir autre chose. Le commerce des étoffes, la confection, les broderies, la couture, les modes; ça lui irait cela.

Elle écrivit, attendit, ramassa quelques sous, travailla sournoisement à se faire un joli trousseau alors que sa mère la croyait à raccommorder les draps de la maison. Dame! Elle ne voulait point arriver à Paris en mendiante. Puis un beau jour, sans rien dire, sans faire d'adieux à personne autre que son père et sa mère, boudant soeur et frère qui l'avaient trop honteusement dépouillée, elle était partie à Paris, dans la semaine même de la fête du pays pour montrer qu'elle se moquait du bastringue et des gueletons.

Le père et la mère Dubreuil avaient bien un peu souffert dans leur coeur de cette disparition de la dernière, leur préférée; mais dans leur indulgence et leur admira-

tion ils lui donnaient raison, disant qu'elle n'était pas faite pour la terre, qu'elle était mieux qu'eux, qu'instruite elle devait faire fortune.

Anaïs était entrée comme vendeuse aux *Grands Magasins du Prix Fixe*; elle y mangeait et y couchait. Pour ses dimanches elle les passait chez madame Lévesque, une fille du pays elle aussi, habitant Paris depuis trente ans, et le modèle des honnêtes femmes.

C'est de cette façon qu'Anaïs avait fait la connaissance d'Armand Lévesque, connaissance qui devait décider de sa vie.

Autrefois, à Mataincourt, Aimée Prieur et Caroline Bizet étaient les deux inséparables: Aimée, devenue à Paris la mère Lévesque, avait été heureuse d'accueillir la fille de Caroline, de Caroline restée au pays après y avoir épousé Dubreuil.

Anaïs lui avait rappelé les jours lointains de son enfance à Mataincourt, les fleurs, et le soleil de là-bas, les fleurs et le soleil qu'elle ne connaissait plus depuis des années et encore des années, enfermée qu'elle avait été entre de hauts murs noirs, courbée jours et fêtes sur son dur travail de mercenaire de grande ville.

Et puis son fils, son Armand pour lequel elle avait tant peiné la sevrant de caresses. Oh! elle l'excusait aux yeux des autres si son coeur de mère ne le comprenait pas. Il s'était haussé dans un autre monde, il n'avait pas le temps, il était si travailleur et si savant.

Anaïs fut choyée par la mère Lévesque qui secouant l'indifférence de son isolement sortit pour la promener, pour lui faire voir tout ce qui pouvait l'intéresser.

Le fils qui avait déjà tout pris à sa mère devait encore lui enlever cette rajeunissante société de la vendeuse du *Prix Fixe*.

Il y avait près de dix-huit mois qu'Anaïs était à Paris et elle ne connaissait pas encore le fils de sa vieille amie autrement que par un portrait gardé comme une relique; l'avocat ne la connaissait pas davan-

tage quoique sa mère lui en eut parlé plusieurs fois sans du reste qu'il y prêtât attention.

Cependant le père Lévesque étant tombé gravement malade à la fin de l'hiver de 1899, Armand Lévesque fit exceptionnellement quatre ou cinq visites à la rue de Lourcine et un dimanche il s'y rencontra avec Anaïs.

Sa mère lui évitait soigneusement des tête à tête avec leurs connaissances du quartier parce qu'il en souffrait dans son orgueil, mais Anaïs n'était pas n'importe qui, et puis la jeunesse trouve toujours grâce auprès de la jeunesse; la pauvre femme ne fit donc point passer celle-ci dans la cuisine quand elle reconnut la marche du futur ministre.

Et en effet l'avocat, après quelques instants de conversation, ne se plaignit nullement de sa rencontre, fût au contraire très aimable; il avait deviné dans l'intelligente, jolie et sage payse de sa mère une connaissance précieuse à faire.

A la vue de son fils plus gai, plus causeur que d'habitude, sympathique à la fille de sa camarade d'enfance, la mère Lévesque pas jalouse, ne pensant point à mal, fut toute ravie, et sut gré à la vendeuse d'avoir rasséréiné, au pied du lit de son mari malade, le front toujours soucieux de son fier Armand.

Anaïs se trouvait dans ce moment là à une époque très périlleuse pour elle. Les premières terreurs étaient dissipées; elle s'habitua à Paris, n'y craignant plus ni les gens, ni l'immensité des rues.

On l'aimait beaucoup au *Prix Fixe* à cause de sa gaieté, de sa complaisance, mais fière et défiante, elle n'avait accepté de promenades avec les camarades que quand elle n'avait pu faire autrement.

D'autant mieux que débutante elle ne touchait pas de gros appointements. Elle passait son dimanche à se bien reposer, à écrire, à lire; puis elle venait rue de

Lourcine, s'arrêtant le long du chemin à regarder les boutiques.

Préparée à l'admiration par la louange incessante de la mère qui faisait de son fils un dieu, elle tomba immédiatement dans l'amour par vanité, par ennui.

M. Armand si au-dessus d'elle, qui avait un si brillant avenir, si fier que personne n'osait lui parler, si dur qu'il laissait ses parents pendant des mois entiers sans s'inquiéter d'eux; M. Armand lui avait parlé avec déférence, n'avait pas ri de ses sots bavardages, lui avait serré la main à son départ.

Par une volonté superstitieuse, avec la mystérieuse divination des femmes en amour, elle se trouva rue de Lourcine le dimanche suivant à cette même heure où elle avait vu Lévesque la première fois. Elle s'était dit que l'avocat y reviendrait malgré la guérison de son père et qu'il y serait revenu, l'homme qu'elle devait aimer, sa destinée pour la vie.

Et l'avocat, à l'étonnement joyeux de ses parents était révenu; il avait même dit qu'il accepterait à souper, si mademoiselle Dubreuil voulait lui tenir compagnie.

Ça avait été une petite fête chez le père Lévesque ce soir-là: accordailles d'Armand et d'Anaïs et aussi en même temps adieux pour la vieille femme à ses bonnes après-midi du dimanche. La chère et sage petite payse, sa compagne, allait disparaître pour jamais; c'est dans le rôle des mères d'être des sacrifiées.

Le *Prix Fixe* était à peu près dans la direction de la rue de Rivoli; au lieu qu'elle prit l'omnibus, l'avocat s'offrit à reconduire Anaïs, et les vieilles gens, qui lui enviaient cette faveur, trouvèrent la chose à miracle.

En arrivant au *Prix Fixe* il déplora de ne plus pouvoir la rencontrer de sitôt probablement; jamais il n'allait trop rue de Lourcine, il l'avouait à sa honte, et puis du reste le dimanche suivant il avait affaire à Versailles et pour l'autre il serait

absent du côté d'Amiens. — A moins qu'au fait elle ne voulût quelque peu visiter Versailles en sa compagnie? Partis à neuf heures du matin, ils seraient rentrés à trois de l'après-midi et elle pourrait encore courir rue de Lourcine comme d'habitude...

Rien d'effrayant dans cette proposition, rien qui l'humiliât; Anaïs promit d'être le dimanche matin suivant à la gare Saint-Lazare. Et en effet ils allèrent ce jour-là à Versailles; une autre fois ce fût au théâtre, et bientôt Anaïs passa tout son temps libre à l'entresol de la rue de Rivoli, mais la rue de Lourcine ne la vit plus guère.

Il y avait cinq ans que leur liaison durait; fière de son ami, le chérissant malgré l'âpreté de son caractère, âpreté qu'elle prenait pour de la grandeur, heureuse de trouver prétexte à dévouement quand il la faisait souffrir, trop honnête pour jamais chercher ailleurs maintenant qu'il l'avait comme femme, Anaïs vivait avec l'espoir lointain d'un mariage.

Le maître devait se servir de l'esclave sans pitié, en abuser pour de mystérieux et criminels desseins.

VI

La fête de madame Haller ne fût pas, le mercredi suivant, ce qu'on avait cru qu'elle serait. Tout le monde vint, mais la gaieté s'y montra forcée, chacun des convives gardant par devers soi tristesses ou soucis.

Madame Haller souffrait, sans vouloir se l'avouer, de la perte de son fils qu'elle sentait lui échapper à mesure que, libre d'entraves, l'amour du docteur pour mademoiselle Dulac s'affirmait davantage.

Le docteur était sûr de sa fiancée, il était convaincu que la tristesse affectueuse de sa mère se calmerait sous les caresses d'une belle-fille telle que Germaine, d'une belle-fille qui loin de la frustrer agrandirait au contraire le champ de ses tendres-

ses; mais il se rendait compte de l'ambitieuse passion de Fronville. Il le voyait lui échapper, il voyait biaiser sa loyauté première, il souffrait de ses cachotteries, de son travail souterrain pour le supplanter; et comme les natures élevées, il pleurait d'être forcé de lui accorder moins dans son estime, de voir une de ses illusions, les amitiés de jeunesse, et une autre, sa foi dans la générosité des anciennes races, s'envoler bien loin, de constater que l'intérêt personnel prime d'ordinaire le reste, qu'il n'y a rien en dehors de la femme qui aime si la destinée vous en fait rencontrer une sincère.

Mécontent de lui-même, honteux de sa trahison, humilié de sa défaite, Fronville était dans un état difficile à peindre. Ce qui dominait cependant c'était la mortification de son orgueil de race, car il n'avait point encore d'amour vrai pour mademoiselle Dulac; il ne pouvait admettre qu'elle lui préférât un homme, excellent peut-être, mais aussi peu élégant, aussi bourgeois qu'Haller. Ils se fussent si admirablement complétés l'un l'autre, lui apportant ce qu'il se croyait être et elle sa grande fortune!

Armand Lévesque plus absorbé que jamais dans ses rêves, plus sombre, brisa deux ou trois objets, maladresses qu'il fit suivre d'étranges accès de gaieté.

En se prodiguant, en forçant l'attention et les politesses des jeunes hommes, les deux femmes maintinrent une bonne harmonie apparente pendant presque toute la durée du repas.

On parla des fleurs dont Germaine avait véritablement garni, parfumé, la maison entière de sa vieille amie et aussi de la gigantesque coupe, bronze et or, qui lui avait été offerte par M. de Fronville. Il y avait cependant quelque chose de hautain, de glacé, de presque offensant dans ce cadeau d'une valeur trop considérable pour la fortune supposée du consul, dans ce cadeau qui n'avait guère sa place dans une

demeure modeste. Le gentilhomme semblait vouloir payer largement la note en prenant congé de ses hôtes.

Au dessert, il annonça officiellement son départ de chez madame Haller, laissant entendre par quelques mots à double sens qu'il ne renonçait point encore à ses vues sur la riche héritière, qu'il serait plus libre d'être ingrat quand il habiterait hors de la maison de ses amis, qu'il préférerait, au besoin, l'étroit logement de Lévesque à un intérieur où il se sentait de trop.

A la prière suppliante des yeux de Germaine qui lui disaient de se contenir, Félix Haller laissa passer longtemps sans les relever les propos aigres de Fronville, mais quand les deux dames se furent retirées, il eût lui-même quelques mots froids, partis de sa calme colère, mots qui ne cinglèrent pas seulement la figure du consul mais la coupèrent en deux sans que rien parût.

Lévesque ne disait rien, paraissant vouloir se maintenir dans un silence discret, mais enchanté au fond d'une rupture qui jetait complètement Fronville dans ses bras et semblait servir à souhait ses projets.

Il n'était guère que dix heures lorsqu'on vint d'un poste de police voisins chercher le docteur pour l'explosion d'une fabrique de produits chimiques à Grenelle; il y avait urgence.

Cela ménagea une sortie convenable pour Haller qui partit brusquement, en homme qui va revenir, mais se disant en lui-même que Fronville aurait déménagé avant qu'il lui dit adieu; car il rentrerait seulement après son départ, sous prétexte de séjour indispensable sur les lieux du sinistre.

Le docteur parti, Lévesque voulut partir aussi, et sans prendre les fonds de son ami, alléguant qu'il reviendrait en voiture dès le lendemain matin pour les porter directement à la banque. Fronville énév, désireux de s'enfermer chez lui afin

d'y préparer un petit déménagement, n'insista pas beaucoup et comprit la prudence de Lévesque.

A quelques pas de la maison de la rue de Vaugirard l'avocat prit un fiacre et se fit reconduire à un bureau télégraphique où il rédigea une longue dépêche destinée à Anaïs. Il lui demandait de s'absenter, si possible, du *Prix Fivo* dans la matinée du lendemain pour venir mettre en ordre la pièce de son logement qu'il destinait à M. de Fronville, un camarade qui lui faisait l'honneur de s'abriter quelques jours sous son toit.

Cette dépêche terminée, il partit chez Anaïs laquelle devait être rentrée de son travail à cette heure-là; rentrée dans le petit logement qu'elle avait loué depuis son élévation en grade.

Si, moins égoïste, Lévesque n'eût point tout ramené à lui et n'eût considéré hommes et choses qu'autant qu'il en tirait avantage, il aurait été capable pour les vastes conceptions. Rien ne lui échappait du mouvement des idées sociales et des découvertes scientifiques.

Deux ans auparavant il avait été amené à s'occuper des merveilleuses expériences magnétiques de l'Ecole de Nancy et de la Salpêtrière; la théorie connue, il était descendu seul dans le domaine expérimental où Anaïs lui avait fourni un sujet admirablement approprié.

Nerveuse, impressionnable, d'imagination ardente, avec un organisme quelque peu détraqué par le surmenage, avec sur tout cet effroi passionné qui faisait d'elle un automate en présence de Lévesque, Anaïs était entre les mains de cet homme une somnambule idéale.

Et sans prévoir encore peut-être quel usage il pourrait en faire un jour, pour une réjouissance infernale d'abord, l'avocat magnétiseur s'était plu à faire de la jeune fille, et à son gré, un être irresponsable, inconscient.

Il lui créait des réalités avec des fantô-

mes, abolissait sa volé truisait sa
mémoire; de sorte qu' amédiate
ment ou quinze jours p, parla
agissant comme tout le monde en ap
rence, elle ne voyait, ne pensait, ne vou
que ce qu'il lui avait ordonné dans le som
meil de voir, de penser, de vouloir.

N'en ayant jamais souffert autrement que par des pertes passagères de la connaissance et par des brisements momentanée de tous les membres, Anaïs ravie d'être utile aux études de son ami, s'était prêtée de bon grâce aux épreuves diverses qu'il lui avait fait subir. A cette époque-là elle était ce qu'on appelle complètement *entraînée*, c'est-à-dire qu'endormie en quelques secondes elle obéissait sans réplique aux ordres du maître, elle subissait passivement tous les états physiques ou moraux qu'il lui plaisait de lui imposer.

Les fenêtres d'Anaïs ouvraient au quatrième sur la rue, et Lévesque les connaissait parfaitement. Arrivé à quelques numéros de celui de sa maison, il paya le cocher et se mit à marcher sur le trottoir opposé en examinant les dites fenêtres.

Il était environ onze heures et demie lorsqu'il sonna, monta, et ouvrit la porte d'Anaïs à l'aide d'une double clef dont il était porteur.

Le concierge de cette maison ne s'occupait pas plus des visites de l'avocat chez son amie que celui de la rue de Rivoli ne s'occupait des allées et venues d'Anaïs chez l'avocat.

Lévesque était monté chez Anaïs, ce qu'il ne faisait presque jamais, avec l'intention de l'hypnotiser et de lui donner des ordres. D'ordinaire il la magnétisait à l'état de veille; pour la première fois il allait la suggestionner pendant son sommeil naturel, probablement afin qu'elle ne gardât point le souvenir des faits qui l'auraient précédé.

Très fatigué sans doute par la chaleur du jour et par une vente exceptionnelle de

s d'été, la jeune femme était plongée un premier et lourd sommeil.

Lévesque alluma doucement la lampe il tint ensuite baissée, écarta la table de nuit, et s'appuyant contre le bois de lit posa sa main ouverte sur la tête échevelée d'Anaïs.

Il l'y laissa quelques instants, frictionnant légèrement l'occiput et le front, pressant pour ainsi dire ce crâne pendant que toutes les puissances de sa volonté semblaient concentrées dans l'acte qu'il accomplissait.

De profonde, régulière, qu'elle était à l'entrée de l'avocat la respiration d'Anaïs devint légère, accélérée, de brusques contractions secouèrent ses membres, ses traits si harmonieux, si doux, semblèrent grimacer, puis peu à peu une pâleur cadavérique envahit la face et les bras découverts; la vie fût comme arrêtée, il ne resta plus sur le lit qu'une momie.

— Anaïs, dit Lévesque, es-tu bien fatiguée ce soir?

— Oh! oui.

— Il ne faut plus l'être, tu as un service à me rendre. Dans une demi-heure tu t'éveilleras, tu te leveras, tu t'habilleras.

— Mais il sera tard?...

— Qu'importe! Tu te feras ouvrir, et une fois dehors tu te dirigeras du côté de chez Haller; tu connais la maison, rue de Vaugirard.

— Seule?

— Seule, tu n'auras pas peur. Au lieu de suivre la rue jusqu'au bout tu entreras vers le milieu, dans un chantier de démolitions à vendre et tu gagneras les derrières de la maison dont je te parle en traversant des terrains vagues.

— Je n'oserai jamais!

— Tu oseras! Tu franchiras le petit mur de clôture, tu longeras les allées, tu monteras sur la terrasse, et là tu t'y prendras comme tu pourras, mais il faudra entrer dans la chambre du rez-de-chaussée, la chambre de Fronville.

— Pourquoi?

— Je vais te le dire. Tu verras un flacon bouché à l'émeri sur une tablette, tu le déboucheras, et t'étant approchée de l'homme endormi dans cette chambre tu le lui feras respirer jusqu'à ce qu'il... ne respire plus...

— Qu'il soit mort! Un crime! Que dis-tu? Ce n'est pas toi qui me parles, Armand? dis-moi que ce n'est pas toi... Et puis, non, je ne ferais pas cela, jamais, jamais; même... pour toi...

Anaïs s'était soulevée sur son lit; elle semblait repousser, de ses mains étendues, un fantôme qui l'eût voulu saisir.

Impérieuse, sourdement terrible, la voix de Lévesque reprit en scandant les mots:

— Jusqu'à ce qu'il ne respire plus! Je le veux!

— Pitié, Armand, pitié! Tout ce que tu voudras, mais pas cela. Commande-moi d'aller pieds nus au bout du monde, j'irai, résignée, heureuse; mais un assassinat... oh!...

Ce mot d'assassinat frémit en passant sur ses lèvres; un gémissement plaintif le suivit.

— Si je te commande cela, Anaïs, c'est que je veux détruire le seul obstacle qui s'oppose à notre bonheur, à ce que tu désires le plus. Fronville c'est l'obstacle; cet homme te hait, il veut nous séparer.

Il enfonçait le poignard au défaut de la cuirasse, il trouvait le seul côté par lequel cette volonté défaillante d'une double défaillance, l'amour et l'hypnotisme, pouvait être brisée.

Anaïs ne répondit pas, s'abandonnant, comme une martyre au chevalet qui l'écartèle, à ces violences diverses qui anéantissaient sa personnalité.

Lévesque comprit qu'il était inutile d'insister, qu'il était vainqueur, il reprit:

— Tu obéiras dans ton intérêt comme dans le mien. Je te l'ordonne. — Mais ce n'est pas fini! Tu chercheras et tu trouveras une grande enveloppe cachetée; cette

enveloppe tu la prendras soigneusement sur toi et tu la rapporteras ici, où tu la placeras dans le tiroir de cette table de nuit, puis tu te recoucheras et tu ne te souviendras plus de rien.

— J'ai compris.

— Encore autre chose. Il est essentiel que l'on croie à un accident, et ce flacon de chloroforme dont tu te seras servi tu le renverseras débouché, sur la descente de lit, en t'en allant.

— Je le renverserai.

Une demi-heure plus tard, Anaïs fatiguée tremblante de fièvre, se levait sous l'empire d'une obsession plus forte que sa fatigue, plus forte que sa raison, et habillée marchait dans la direction de la rue de Vaugirard en automate insensible à la peur, à la distance, au but qui l'attend.

Elle ne se préoccupait ni des remarques malveillantes, ni des galanteries douteuses, des passants attardés; elle allait avec une vivacité et une sûreté prodigieuses sur une route qu'elle n'avait cependant jamais parcourue à l'état ordinaire.

Quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, en même temps que s'élevait un vent léger, quand Anaïs traversa en courant les terrains vagues qui environnaient la maison Haller sur le derrière.

A mesure qu'elle se rapprochait du lieu où elle devait agir, une main invisible la poussant, semblait-il, par le dos lui faisait précipiter sa marche.

Si ses pieds se meurtrissaient contre les matériaux de démolitions, si elle tombait dans des trous inévitables, elle n'avait cependant ni hésitations, ni effroi.

Arrivée à un mur bas, en briques, elle le longea quelques instants jusqu'à une brèche qui en diminuait encore la hauteur de moitié, puis saisissant les aspérités qui offraient un point d'appui elle s'enleva vigoureusement, enjamba la crête et ressauta de l'autre côté.

Dans ce choc trop rude la jeune femme s'accrocha, du poignet gauche, après une

branche d'arbre, et le mince bracelet qu'elle y portait, rompu, tomba dans une corbeille de dahlias sans qu'elle s'en préoccupât, pas plus qu'elle ne sentit de douleur à son bras éraflé du même coup.

Elle prit d'abord une allée de côté, puis elle se dirigea vers la maison, en laissant une partie du jardin, l'écurie et le vestibule d'entrée, sur sa droite.

Les bottines d'Anaïs touchaient à peine le sable de l'allée et encore suivait-elle exactement la grève et les cordons de pierre craignant d'imprimer ses semelles dans quelque plate-bande ramollie.



“Vous êtes ici notre “oiseau bleu.”

Le vent qui faisait osciller faiblement et frapper contre le mur un volet non accroché, l'inquiéta; mais après un soubresaut, elle ouvrit sans bruit la grille de séparation du jardin à la terrasse, la laissa ouverte pour qu'elle ne grinçât pas et pour n'avoir point à la rouvrir, puis marcha vers la serre.

Tout à coup elle remarqua que ce n'était point les fenêtres mais seulement les rideaux de damas tirés qui fermaient l'appartement du rez-de-chaussée; se penchant alors, elle tâta au bas de la muraille pour reconnaître l'endroit où des pitons, desti-

nées à soutenir les fils de fer de la treille, lui permettraient de poser le pied.

Selon l'habitude des gens qui ont longtemps habité les pays chauds, M. de Fronville dormait parfois les fenêtres ouvertes, avec les rideaux simplement baissés en guise de moustiquaire.

L'air agitait les rideaux et un bruit continu, sonore, annonçait le sommeil de celui qui occupait la pièce. Anaïs observa avec attention ce souffle régulier, il allait lui servir d'indicateur précieux, devenir le baromètre de ses mouvements; s'arrêterait-il, elle aussi resterait immobile.

Le visage de la somnambule avait des contractions effrayantes, elle remblait sur ses jambes, des phénomènes que la science ne connaît encore point, ne connaîtra peut-être jamais, se produisaient aux frontières de ce que j'appellerai sa nature spirituelle et sa nature physique.

Puis elle eût un spasme plus violent, un coup d'oeil haineux vers le jardin comme pour en repousser ceux qui l'appelaient, comme pour leur crier qu'elle n'avait plus rien de commun avec le reste du monde et que le sort en était jeté.

Toute entière maintenant à son oeuvre de ténèbres, elle se dirigea sans tâtonnement et en rampant du côté du lit dont le souffle du dormeur lui précisait la position.

M. de Fronville avait toujours la même respiration bruyante et régulière.

Avant d'y arriver, elle étendit le bras au milieu des bibelots qui encombraient une étagère, y prit le flacon bouché à l'émeri, le déboucha, et se mettant à genoux sur la descente de lit, plaçant le coude gauche sur les couvertures, elle avança de la main droite, peu à peu, le flacon débouché à l'endroit précis où les aspirations et les expirations du dormeur avaient lieu.

Doucement, doucement, aspirations et expirations se ralentirent, baissèrent leur ton, ne furent bientôt plus qu'un souffle, puis plus rien de perceptible.

Oh! il dormait, il dormait très bien et pour jamais l'ami de jeunesse d'Armand Lévesque; le chloroforme était de qualité suffisante.

La somnambule laissant sous les draps la silhouette immobile de M. de Fronville mort, jeta au pied du lit le flacon et son bouchon, souleva sans hésiter le couvercle de la plus grosse des malles et s'emparant d'une large enveloppe toute préparée pour le départ du matin elle la cacha dans son corsage.

Un grand éclair l'éblouit au moment où elle franchissait à nouveau le petit mur du bout du jardin; un grondement de tonnerre lointain résonna par gradations successives et, d'hésitante qu'elle était, la pluie devint plus furieuse.

Anaïs éveillée, libre, se fût tapie toute tremblante sous les massifs de feuillage; Anaïs somnambule s'éloigna la tête haute, les pieds mouillés, les bottines boueuses, sans trébucher, sans courir, du même pas raide, hâtif, dont elle était venue.

Elle remonta chez elle, déposa l'enveloppe dans le tiroir de sa table de nuit, se déshabilla et, comme le lui avait ordonné Lévesque, s'endormit d'un sommeil de plomb.

De cette nuit terrible son cerveau ne gardait nul souvenir; et cependant ça n'avait point été seulement un cauchemar puisque là-bas M. de Fronville était mort. L'avocat, deux fois criminel, avait donc réussi: à lui une fortune et à lui l'impunité.

VII

Le sinistre arrivé dans une fabrique de produits chimiques à Grenelle et au sujet duquel le docteur avait été appelé atteignit des proportions plus considérables qu'on ne l'eût cru tout d'abord. Les nombreuses victimes exigèrent une multitude de secours et Haller n'eût pas besoin de prétexte pour prolonger son absence.

Jusqu'à trois heures du matin il opéra, il pansa, il transporta les blessés; puis fatigué, attristé par la scène de la veille, énervé par l'électricité atmosphérique, il alla boire quelques bocks dans une brasserie et chercher, en fumant, un peu d'air dans la banlieue.

Il aurait dû connaître les fortifications puisqu'il n'en habitait, sur un autre point, qu'à deux pas; cependant il s'égara, fût forcé à un long détour pour rentrer par une autre porte, et revint à l'ambulance improvisée à cinq heures seulement, mouillée de la pluie tombée dans l'interval, crotté, frissonnant.

Ses confrères lui en firent la remarque, mais il plaisanta sur sa maladresse, se remit à la besogne et ne partit que vers dix heures pour manger et se jeter sur un lit, dans un hôtel voisin.

En vain lui dit-on qu'il serait peu confortablement campé dans cette auberge de banlieue, mal fréquentée, mal approvisionnée, qu'il ferait mieux de retourner chez lui malgré la distance, quitte à revenir un peu plus tard dans la soirée, pour le service.

Ni madame Haller, ni Germaine ne furent étonnées de ne pas voir Félix à leur lever; les journaux du matin leur apprirent la gravité de l'incendie, le nombre de victimes, et une carte télégramme vint encore leur dire que le médecin restait sur place jusqu'à nouvel ordre.

Germaine en fût satisfaite à un certain point de vue; devinant la violence des propos qui avaient, la veille, suivi son départ, se demandant comment se feraient les adieux, elle se trouva soulagée par la lenteur que Félix mettait à revenir.

Pauvre jeune fille! elle ne se doutait point que cette lenteur, que cette nuit passée dehors allaient bouleverser sa vie.

M. de Fronville ne descendit point pour déjeuner. Sa porte restant fermée en même temps que sa fenêtre demeurait ouverte, on en conclut qu'il était sorti de bonne

heure sans qu'on le vit et qu'ayant mis tout en désordre dans sa chambre, pour y faire les paquets, il n'avait point voulu qu'on y entrât.

Vers deux heures on sonna, et ce ne fut pas pour lui mais pour M^e Lévesque que la porte s'ouvrit.

Mademoiselle Dulac écrivait dans sa chambre et l'avocat trouva madame Haller travaillant sous le berceau de la terrasse, à trois mètres des fenêtres du mort.

Quelque peu gêné par le calme d'une maison qu'il s'attendait à trouver en désordre, n'ayant point encore appris d'autre rôle que celui qu'il espérait jouer en présence du cadavre et de la consternation générale, Lévesque se contenta de demander d'une voix terne, avec une politesse hésitante, si Félix était rentré et ce qu'était devenu M. de Fronville avec lequel il avait rendez-vous pour une heure au plus tard.

La vieille dame dit ce qu'elle savait sur son fils, ce qu'elle soupçonnait de M. de Fronville, assez froide du reste avec l'avocat et réservée au sujet du consul devenu hostiles, l'un et l'autre, à tout ce qu'elle aimait au monde: son fils et Germaine.

L'avocat adopta les vues de madame Haller au sujet de Fronville, puis se retira, très satisfait intérieurement d'avoir un répit qui lui permettrait d'acquérir plus de sang-froid encore.

Pendant qu'Anaïs venait exactement dans la matinée pour les préparatifs d'appartement dont lui avait parlé la dépêche de son ami, celui-ci avait fouillé le tiroir de la table de nuit, pris l'enveloppe aux billets de banque, et voulant laisser l'oubli se faire avant d'en profiter s'était décidé à l'enfourer quelque part.

Lévesque avait trop pratiqué les procès criminels pour ne pas craindre et éviter les dangers les moins probables: il fallait que l'argent volé ne se pût trouver, en cas de doutes, de perquisitions, ni chez lui, ni chez ses parents, ni chez son amie; il ne

fallait pas non plus qu'il en fit quelque part un dépôt compromettant aux mains d'un tiers.

Il plaça les billets de banque sous une autre enveloppe, enveloppe de toile parfaitement cachetée, et se rendit vers midi à un cercle de membres du barreau dont il faisait partie depuis plusieurs années. A cette heure-là personne ne s'y trouvait d'ordinaire, pas même le garçon de salle qui allait chercher son repas.

L'avocat s'était souvenu des bustes poudreux de quelques juriconsultes placés au haut d'une bibliothèque, bustes que l'on ne songerait jamais à déplacer. Il monta sur une échelle destinée aux volumes des rayons supérieurs et confia sa fortune au creux d'une des statues. En supposant, que cet argent fût découvert avant qu'il ne le retirât, il aurait encore fallu lui attribuer une provenance (tous les billets de banque se ressemblent) et prouver qu'il en était le dépositaire.

Si l'on réfléchit que la tante de Fronville était une invention, que personne ne lui savait de fortune, on constatera qu'une impossibilité absolue de découvrir quoi que ce fût protégeait Lévesque.

Cela fait il était parti tranquillement rue de Vaugirard où nous l'avons vu, évitant ainsi un tête à tête ennuyeux avec Anaïs, laquelle s'acquittait, il en était sûr, de la mission qu'il lui avait donnée; avec Anaïs qui, à cette heure, était peut-être encore rue de Rivoli.

La jeune femme, après avoir préparé du mieux possible la chambre destinée à M. de Fronville, attendait en effet. Elle était brisée d'une inexplicable fatigue et reculait le moment où il lui faudrait se mettre au travail.

Voyant enfin qu'Armand ne rentrait ni seul, ni accompagné de son ami, qu'elle devait renoncer à embrasser l'un à voir l'autre, en faveur duquel elle s'était cependant faite bien gentille, la pauvre ven-

deuse repartit en courant pour les magasins du *Prin Fawe*.

Elle comptait sur des compliments un peu pour la disposition de l'appartement et un peu pour elle-même. Anaïs avait les inquiétudes de toutes les amies, quand elles voient des étrangers à leur nid, des hommes les égaux de leur ami, pénétrer dans son intérieur; elles craignent, et elles ont raison.

Elles craignent les remarques irrespectueuses, jalouses de l'autre; pour Lévesque Anaïs était Anaïs et c'était tout dire, lui seul connaissait sa valeur, ses sacrifices, son honnêteté. Pour l'autre elle ne serait qu'une fille dont il essaierait de le détacher ou qu'il tenterait de lui prendre.

Du moins en constatant l'ordre et le goût répandus dans l'intérieur de l'avocat, en voyant sa distinction et sa modestie à elle, ce beau monsieur, cet aristocrate sceptique et moqueur, sans doute, serait-il forcé d'avouer que si Lévesque avait une amie, cette amie n'était pas la première venue; qu'elle était de celles que le fiancé respecte et fait respecter, de celles qui si elles ne sont point épouses auraient souvent pu l'être, de celles qui plus généreuses qu'intrigantes ont eu le tort pardonnable de tout sacrifier à la condition supérieure de leur ami, à la crainte de lui déplaire.

Anaïs n'était point appelé madame Lévesque, elle n'était point l'épouse de l'avocat, mais du moins elle ne lui serait jamais un fardeau, jamais il ne pourrait lui reprocher qu'elle eût été une entrave, une flétrissure, dans son rôle dévoué, humble, caressant, de bon chien fidèle qui vient lécher la main du maître dont il a été frappé.

C'avait donc été pour elle une déception de ne point assister à l'arrivée présumée de M. de Fronville; mais cette déception n'était point suffisante à expliquer la tristesse mystérieuse qui l'avait envahie. L'orage couvre les sommets de vapeurs épais-

ses longtemps avant d'éclater: Anaïs sentait déjà la tempête venir.

Oh femmes! Vous chez lesquelles le cœur est tout et pour qui aimer résume la vie, vous que mères, filles, épouses ou amies, les hommes doivent saluer comme des martyres car vous avez une blessure qui saigne, car toutes vous êtes les dévouées d'un amour quelconque; oh femmes! à quoi tient votre si fragile destinée?

En voici deux également bonnes, intelligentes, affectueuses: en voici deux jeunes et belles qui aiment: Germaine, Anaïs. L'une, la demoiselle riche, l'autre, la fille des travailleurs; l'une comme l'autre admirent, l'une comme l'autre se veulent esclaves de leur idole. Oui, mais l'une a de l'or, l'autre n'a qu'elle; l'une a un milieu, des convenances qui la soutiendraient malgré elle, l'autre est seule à gagner son pain.

Et l'une restée pure, fière, sera admirée le jour où elle jettera sans compter l'or au fiancé, on chantera qu'on lui doit tout; à l'autre qui s'est donnée elle-même, dont personne ne sait les luttes, les humiliations, à l'autre dont l'âme et la chair valaient toutes les dots, on ne devra rien que l'oubli.

Heureuse Germaine! Pauvre Anaïs! Il n'y a pas plus d'admiration que de mépris à avoir pour l'une ou pour l'autre; vous avez été ce que vous ont faites vos destinées; vous eussiez agi semblablement l'une à la place de l'autre. De vos cœurs seuls vous étiez responsables dans leur fidélité, dans leur abnégation; toutes deux vous allez être également fidèles et dévouées jusqu'à la mort.

C'est sur le roc qu'on reconnaît la trempe de l'acier; c'est dans la lutte qu'on reconnaît les âmes fortes.

Il faut aux cœurs de femmes d'autres cœurs de femmes pour les comprendre; la jalousie, quand elles aiment le même homme, peut seule les aveugler.

Félix Haller et Armand Lévesque avaient deux amies différentes comme eux-mêmes étaient différents; et cependant alliées pour une oeuvre pareille, s'admirant l'une l'autre dans leur courage et dans leur amour, dans leur beauté et dans leurs larmes, Germaine la riche demoiselle, la fiancée sans tache, et Anaïs la fille pauvre, l'ouvrière amie, allaient se sentir battre un coeur semblable, un coeur toujours le même dans des poitrines séparées, le coeur d'Eye, le coeur de la femme.

L'amie allait se relever par l'héroïsme et la vierge allait bercer sur son sein l'agonie de l'amie.

VIII

Le docteur Haller rentra ce même jour vers cinq heures, convaincu que son gérant Fronville avait déménagé depuis le matin. Par délicatesse il n'en parla pas le premier; trop d'empressement à apprendre la disparition de celui qu'il avait été si heureux d'introduire au foyer lui semblant d'un mauvais coeur. Mais il fût étonné, contrarié du retard dont sa mère l'entretint; ces faux et pénibles adieux qu'il avait évités, il allait donc falloir les subir.

Comment Fronville était parti en ville, laissant sa porte fermée, et personne ne l'avait vu depuis le matin? Peut-être cherchait-il un logement? Pourquoi n'avait-il pas rejoint Lévesque du côté duquel il se portait depuis qu'il était moins bien avec lui? Telles étaient les questions que Félix Haller se posait et formulait à haute voix en se mettant à table entre madame Haller et Germaine.

Personne ne se permit de forcer la porte ou de monter aux fenêtres de la chambre close; et très fatigué le médecin courut se coucher dès qu'il eût mangé.

Les deux femmes veillèrent par politesse afin de recevoir M. de Fronville au cas où il rentrerait; une collation resta

servie dans le même but. Autant le jeune homme se montrait grossier et plus on avait à coeur d'être bon, d'être digne, avec lui jusqu'au bout.

La journée avait été chaude, orageuse comme celle de la veille, et comme celle de la veille elle devait se terminer par une pluie violente; seulement cette fois la pluie n'attendit point le milieu de la nuit. A dix heures des rafales poussées par le vent du sud fouettaient la maison.

Germaine restée debout un peu plus tard que la vieille dame, se souvint tout à coup des fenêtres du rez-de-chaussée laissées ouvertes par M. de Fronville et que l'on n'avait pu aller fermer.

Sur son ordre le domestique se hissa jusqu'à elles afin du moins de les tirer le plus près possible et de pousser les volets.

Il fit ce qu'il pût, et en rentrant dans le vestibule témoigna son étonnement de la singulière odeur qui lui était venue de l'intérieur de la pièce où il avait passé la tête.

Cette même odeur, plus légère, avait déjà été remarquée par Germaine au cours du dîner; la porte de la chambre du consul ouvrant en effet, si on se le rappelle, sur la salle à manger, une simple planche, avec les trous et les fissures ordinaires à une porte, séparait le cadavre de la famille Haller.

L'odeur était singulière peut-être, mais elle ne suffisait cependant point pour permettre à Germaine d'enfoncer la porte d'un hôte susceptible qui en fermant avait montré son désir que l'on n'entrât pas jusqu'à son retour. M. de Fronville conservait du reste des peaux pour tapis, des fioles de liquides divers, des plantes desséchées; ces objets remués à l'emballage pouvaient dégager des senteurs particulières.

La jeune fille eût tout imaginé plutôt que la vérité.

Elle s'en fût coucher sans se préoccuper autrement d'une chose qui dans

pensée ne concordait à rien d'extraordinaire.

Le domestique plus inquiet, peut-être parce qu'il s'était mieux rendu compte, qu'il avait senti de plus près cette odeur cadavérique de la chambre de M. de Fronville, y retourna de lui-même aussitôt levé.

Non seulement il ouvrit les volets et poussa les fenêtres, mais il écarta les rideaux et descendit sur le parquet se demandant sincèrement s'il n'y avait pas un véritable service à rendre à M. le Consul en nettoyant ou supprimant l'objet qui empestait et son appartement et ses effets.

Le jour commençait à poindre et l'ensemble de la pièce était encore confusément éclairé, mais l'odeur plus forte de ce côté et aussi la mystérieuse attraction des cadavres amenèrent néanmoins le domestique assez près du lit pour qu'il y aperçut M. de Fronville.

Il ne poussa aucun cri, mais pris d'un étouffement subit il alla d'abord tomber sur une chaise; la terreur vint ensuite, frissonnant il escalada la fenêtre d'un saut, se tordit le pied, et néanmoins courut frapper à la porte du docteur.

Sa violence à heurter et le bégayement de ses appels émurent Haller habitué cependant aux brusques éveils. Il l'interrogea et ne pût en obtenir qu'un *en bas! en bas!* répété.

Trois minutes plus tard le médecin, escaladant la fenêtre à son tour, se trouvait près du mort, le soulevait, l'auscultait, puis le laissait retomber avec un gémissement douloureux, premier cri de son cœur pour déplorer la perte d'un ami toujours cher malgré ses torts.

Félix Haller, avec ses apparences si douces, était l'homme énergique des heures graves. Il envoya le domestique prévenir un confrère voisin, pendant que lui-même se dirigeait vers le Commissariat de police du quartier. L'essentiel était qu'aucun bruit insolite n'effrayât madame Hal-

ler et Germaine avant qu'il fût nécessaire de les prévenir.

Le secrétaire du Commissariat revint avec le docteur et ils trouvèrent sur la terrasse le confrère demandé et le domestique qui attendaient déjà. Les quatre hommes prirent exactement le chemin suivi par celui qui le premier avait trouvé le cadavre, en tâchant de conserver aux lieux leur physionomie exacte, et de ne rien déranger de ce qui s'y voyait.

Ils constatèrent que la clef de la porte donnant sur la salle à manger avait été tournée de même que le verrou du petit escalier de la serre poussé, de l'intérieur, par M. de Fronville sans doute; que les fenêtres au contraire avaient été ouvertes aussi par lui et l'étaient restées, puisqu'aucun carreau n'étant cassé, il eût fallu pour les fermer ou les ouvrir se trouver dans la chambre et laisser l'une ou l'autre des portes ouvertes en sortant. Ils ramassèrent un flacon débouché, ayant contenu du chloroforme, sur la descente de lit, flacon que le docteur Haller déclara lui appartenir; ni les malles, ni les valises, ni les divers paquets ne semblaient avoir changé de place depuis l'instant où M. de Fronville les avait disposés pour le départ.

Restait le cadavre. Les deux médecins le découvrirent et l'examinèrent longuement. Aucune plaie, aucune trace de violence; le visage était calme, les membres placés naturellement, la mort avait été douce et remontait à vingt-quatre heures environ.

Pour savoir qu'elles étaient les causes de cette mort subite une autopsie devenait nécessaire, le chloroforme accidentellement répandu avait bien pu l'amener, mais le chloroforme ne laisse point de traces à lui propres, on ne pouvait donc rien préciser à première vue.

L'idée d'un crime ne venait à la pensée d'aucun des assistants et le secrétaire de police rédigea son procès verbal un peu à la hâte.

Le docteur Haller fût cependant le pre-

mier à faire remarquer des taches de boue argileuse et séchée sur le tapis et sur le rebord de la croisée; or le domestique avait des pantoufles lors de sa première escalade et les bottines d'aucun des trois autres hommes présents n'étaient crottées autrement que par la boue légère, blanchâtre, des rues de Paris après un orage, de plus cette boue était fraîche. Le crépi du mur aussi se trouvait éraflé à plusieurs places.

Le secrétaire consignait ces détails sans y attacher grande importance. Chez un médecin connu, estimé comme le docteur Haller, alors qu'il n'y avait de sang ni de traces de violence nulle part, alors que rien n'avait été volé probablement, à quoi bon s'entêter à chercher un crime? C'est tous les jours qu'il était appelé à constater le suicide de fils de famille décaqués, malades ou fous.

Haller se chargea de faire le nécessaire pour l'autopsie pendant que le secrétaire retournait au Commissariat déposer son rapport entre les mains de ses chefs.

Le Commissariat, nouvellement nommé, intrigant, frappé de la qualité de la victime membre du corps diplomatique, ne se satisfait pas aussi vite que son secrétaire et voulut recommencer une enquête sommaire en même temps télégraphiait au Parquet et au Ministère des Affaires Étrangères.

À midi le juge d'instruction, un médecin de la Préfecture de police, un greffier, arrivaient rue de Vaugirard et s'y livraient, en compagnie des habitants de la maison et des divers témoins requis à cet effet, à un interrogatoire et à un examen aussi long que minutieux.

Madame Haller et Germaine y assistaient comme les autres. Chacun dit ce qu'il avait vu, qu'il savait, ce qu'il supposait.

Lévesque revenu chercher des nouvelles de M. de Fronville au cours de cette visite judiciaire parut d'abord épouvanté, accablé, incapable d'un secours quelconque, lui

si dur habituellement; mais il se remit vite, ne soutint ni ne combattit l'idée du crime; se contentant de rappeler au juge d'instruction que le chloroforme semblait de plus en plus entrer dans les moeurs de leurs clients du Palais.

Sans trop savoir pourquoi et parce qu'il ne trouvait pas d'autre cause à attribuer au décès, le médecin légiste en accusait le flacon de chloroforme, soit par accident, soit par suicide, soit par assassinat.

Le juge d'instruction était soucieux et il se retira avec la mine d'un homme qui ne dit point adieu à une maison, qui craint d'être obligé d'y revenir.

Dans sa pensée il y avait eu crime voici quel était son raisonnement.

La mort de M. de Fronville, l'autopsie le démontrerait sans aucun doute, n'était point une mort subite naturelle; il n'y avait à un accident de ce genre aucune prédisposition dans son organisme. Des motifs inconnus l'auraient-ils décidé au suicide? Se serait-il empoisonné maladroitement en voulant engourdir une douleur?

Non, l'arrangement méticuleux des objets destinés au départ du lendemain comme la position régulière du cadavre, ses traits calmes, la bougie sur laquelle l'éteignoir était placé, écartaient encore ces deux hypothèses. S'il avait eu l'intention de se suicider, le consul n'aurait point préparé à part et laissé en dehors des malles le linge, les habits, les bottines dont il voulait se servir au réveil; si une syncope l'avait fait s'évanouir alors qu'il débouchait avec imprudence le flacon de chloroforme, la bougie eût continué de brûler, eût coulé en brisant la bobèche, car souffrant avant de s'endormir il n'aurait point éteint la lumière pour se chloroformiser et, réveillé par la souffrance, son premier soin aurait été de rallumer la bougie pour chercher le flacon.

Il y avait eu crime et crime commis par quelqu'un de la maison ou en connaissant parfaitement les êtres, puisque le flacon

de chloroforme n'était point un flacon apporté du dehors, puisque l'on avait su le trouver là au moment opportun. L'assassin n'était point un voleur, rien n'avait été touché; il en voulait à M. de Fronville seul, n'ignorait point son habitude de dormir les fenêtres ouvertes et son départ du lendemain qui devaient rendre le crime plus difficile; il était entré en s'accrochant au mur de la terrasse. Quant à la boue argileuse et au flacon trouvé tout débouché sur le tapis, c'étaient peut-être deux précautions destinées à égarer la justice, c'étaient peut-être...

Quel était l'assassin? A quelle passion avait-il cédé? Le juge d'instruction croyait savoir; mais avant de se résoudre à une arrestation, le magistrat voulut réunir toutes les épreuves possibles, car l'affaire était grave, destinée à un grand bruit.

Il mit l'appartement du consul sous scellés et emporta le cadavre à la Morgue pour une autopsie.

Madame Haller, son fils, Germaine et les domestiques restèrent atterrés de ces mesures. Était-ce vrai que M. de Fronville eût été assassiné rue de Vaugirard? Leur cher intérieur si calme, si heureux allait donc être troublé pour longtemps; il allait donc falloir la quitter pour toujours cette petite maison de médecin de faubourg, cette petite maison devenue trop célèbre par le crime? Tous souffraient et tous regrettaient même la victime, mais tous étaient tranquilles sur les suites de l'enquête en ce qui concernait leur honneur et leur liberté.

Après quelques banales condoléances sur les ennuis que l'affaire causerait à la famille Haller, quelques phrases creuses sur les qualités de l'ami commun si tragiquement perdu. Lévesque s'était retiré en faisant promettre au docteur de le tenir au courant. Si occupé qu'il fût en dehors de Paris il n'aurait voulu à aucun prix manquer aux obsèques.

L'autopsie confirma pour partie les sup-

positions du juge d'instruction; il n'y avait dans le corps de M. de Fronville trace d'aucune lésion ayant pu amener une mort subite; il avait succombé à la douce et lente anesthésie du chloroforme.

Avant de permettre l'inhumation, le juge revint rue de Vaugirard et procéda à un nouvel examen des lieux, à un interrogatoire successif et séparé de chacune des personnes de la maison.

Il termina par le docteur Haller qu'il invita d'une façon très naturelle à l'accompagner jusqu'au Palais de Justice pour explications complémentaires.

Félix s'empressa tout aussi naturellement de monter dans la voiture du magistrat qui emportait un paquet des divers objets utiles à son instruction, le flacon au chloroforme entr'autres.

Lorsqu'arrivés dans son cabinet il se furent tous deux assis, le juge d'instruction cherchant à surprendre les nuances les plus délicates de la physionomie du médecin lui dit d'une voix presque sympathique et en s'arrêtant sur chaque mot comme s'il eût éprouvé une difficulté à trouver le terme propre :

— Savez-vous, monsieur le docteur, que nous nous trouvons en face d'un drame aussi douloureux qu'étrange. La victime, votre meilleur ami, était ce qu'on peut appeler un gâté de la Fortune: jeune, noble, beau, intelligent, haut placé, M. de Fronville avait tout pour lui. Et subitement jeunesse, distinction, avenir disparaissent sous les coup d'une main criminelle. Car il y a crime, monsieur le docteur, et crime raisonné, habile, audacieux...

“Simple, généreux, affable, M. de Fronville descendra dans la tombe avec les regrets unanimes de ceux qui l'ont connu; voilà le côté douloureux de ce drame de la rue de Vaugirard pour lequel le public va se passionner. Son côté étrange est précisément cette bonté, cette douceur, cette grâce particulières au jeune consul; il avait une de ces natures heureuses qui font

taire l'envie, qui sont incapables de haine; jamais dans sa vie trop courte il n'a dû froisser personne, jamais cet homme ne s'est connu d'ennemi...

— "Il ne gardait guère d'argent auprès de lui, dépensant à main ouverte ses petits revenus et son traitement; on ne l'a du reste point tué pour le voler. Où donc chercher alors les misérables que n'ont pu désarmer la jeunesse, la douleur, la grâce du meilleur des hommes? Car tout me le prouve, c'était un grand caractère, c'était un coeur d'or que M. de Fronville; il ne devait passer sur ses lèvres que des paroles de louange, de paix. Son défaut, sa faiblesse, c'étaient sa trop inflexible droiture, sa trop conciliante bonté..."

Félix Haller qui écoutait le magistrat avec une extrême attention, avec un sincère désir de le comprendre et de l'aider dans ses recherches crût devoir l'interrompre à ces dernières paroles.

— Il m'est pénible, dit-il, monsieur le juge d'instruction, alors surtout que mon pauvre camarade Fronville n'est plus là pour se défendre, de jeter quelque ombre sur sa mémoire; mais je dois à la vérité, que nous voulons entière l'un et l'autre, de vous affirmer qu'avec des qualités exceptionnelles, qualités qui m'ont fait le chérir, il avait une défiance soupçonneuse des actions des autres amenée peut-être par son isolement d'orphelin et les responsabilités de sa charge, il avait une passion dans ses projets et une vivacité à les défendre, qui n'ont pas dû, comme vous le croyez, laisser toujours cet homme, à l'ordinaire, calme et bon, sans rancunes, sans envie, sans ennemis. Qui du reste oserait-il ici-bas prétendre qu'il est parfait? La part de Fronville restait encore assez belle pour que ses légers travers ne frappassent point les étrangers; les intimes pouvaient seuls en souffrir un peu, parfois.

Le juge d'instruction sembla accueillir volontiers cette franche révélation du ca-

ractère réel de la victime, révélation provoquée du reste par l'excès des éloges qu'il en faisait; et il continua en se rapprochant davantage du médecin, en le fixant mieux et plus sympathique encore qu'auparavant:

— Où trouver l'assassin? J'ai vu, j'ai cherché, j'ai écouté, et voici comment je reconstitue l'ensemble du drame, du crime commis dans votre maison.

"M. Fronville a fermé ses portes, fait ses derniers paquets pour le départ du lendemain, s'est déshabillé et s'est couché en éteignant sa bougie et en laissant ses fenêtres ouvertes: la chaleur de la journée et la suffisante protection des rideaux tirés expliquent très bien cette imprudence qui lui était habituelle du reste.

L'assassin connaissait le départ prochain de sa victime, les facilités qu'il aurait à pénétrer chez lui, l'existence sur place du flacon de chloroforme dont il avait besoin. Il est venu de loin, à travers les terrains vagues du quartier et il est reparti par le même chemin, non pas précisément pour détourner les soupçons, mais parce qu'il ne pouvait tarder davantage et que cette nuit-là il n'était pas libre de faire autrement. Il n'a rien touché parce que le vol n'était point le mobile de ses actes, et il a agi avec une précision, une légèreté et un silence extraordinaires, laissant des traces de son passage si faibles qu'on le croirait un être aérien alors tout simplement qu'il connaissait les êtres de la maison certainement mieux que M. de Fronville lui-même...

— Mais alors c'est... ne put s'empêcher de dire Félix Haller.

Le juge d'instruction se ramassa sur lui-même, prit un air dur et après trois secondes d'hésitation calculée prononça fortement et lentement:

— C'est vous!

— Moi! Comment moi?

— Vous, Haller, l'assassin de votre ami Fronville. Il est inutile de nier, ma con-

viction est faite: les coupables nient toujours du reste et je n'en tiens pas compte.

— Mais, monsieur le juge d'instruction, c'est insensé ce que vous dites là; elle ne tient pas debout votre accusation et en deux mots je vais vous prouver que...

— Vous ne me prouvez rien du tout; laissez-moi continuer, je vous prie, et rasseyez-vous.

Le docteur Haller s'était en effet levé de son fauteuil par un mouvement brusque, tremblant il s'appuyait au casier du bureau qui le séparait du magistrat, et de grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur ses joues pâles.

Il retomba sur le siège plus abattu que s'il eût été vraiment coupable.

Le juge d'instruction continua:

— Ami sincère de M. de Fronville quand il arriva s'installer chez vous, vous êtes devenu son ennemi, et un ennemi d'autant plus redoutable que vous dissimuliez mieux votre haine, le jour où vous vous êtes aperçu des sentiments d'admiration et d'estime que lui inspirait mademoiselle Dulac; vous avez craint qu'il ne vous supplantât; des querelles sourdes se produisirent presque chaque fois que vous vous trouvâtes en présence l'un de l'autre et la veille même, quelques heures avant le crime, vous eûtes pour lui des paroles d'une singulière violence

.....— Le flacon de chloroforme vous appartient, vous saviez où le trouver et vous saviez aussi comment vous en servir. Un sinistre vous a appelé dans le quartier de Grenelle, mais vers le milieu de la nuit vous avez déserté votre poste d'ambulancier, vous êtes revenu par la pluie et à travers les terrains vagues sur les derrières de votre maison, vous avez escaladé la fenêtre ouverte, endormi pour toujours votre ami d'autrefois, et reprenant le chemin par lequel vous étiez venu, vous êtes retourné à Grenelle où vos confrères, ont tous remarqué votre préoccupation, votre fatigue, l'eau qui trempait

vos vêtements, et la boue qui souillait vos chaussures. Vous n'avez pas voulu rentrer rue de Vaugirard avant la nuit, et vous êtes allé vous enfermer, changer de linge dans un hôtel borgne. Vous vouliez vous donner le temps de vous remettre, de bâtir un système de défense dans votre cerveau; vous vouliez vous créer une sorte d'*alibi*...

La logique du raisonnement, le ton de conviction avec lequel il était exposé par le magistrat, l'apparente évidence de preuves auxquelles il n'eût jamais songé, écrasèrent le docteur Haller. Il se raidit cependant contre la terreur qui l'envahissait, il dompta la révolte qu'il sentait monter en lui, et grave, avec des larmes dans la voix au souvenir qu'il n'aurait jamais cru être obligé d'évoquer dans de pareilles circonstances, il répondit:

— Monsieur le juge d'instruction je ne puis lutter contre le mystère et je dédaigne les arguties de votre métier. Si vous croyez que Fronville a été assassiné, cherchez le coupable; mais, moi, Félix Haller, le fils d'un médecin victime du devoir, je jure sur les cheveux blancs de la meilleure des mères, je jure par l'amour de ma fiancée Germaine Dulac, que je ne suis point coupable!

La voix avec laquelle le jeune médecin prononça son serment était si passionnée, il y avait dans son regard une honnêteté si lumineuse, que le juge d'instruction fût ému sans le laisser paraître.

— Je ne puis faire que mon devoir, monsieur, et mon devoir est de fournir à la justice toutes les preuves de ce que je crois être la vérité, vous vous expliquerez avec vos juges. En attendant je vous mets en état d'arrestation.

Et le magistrat sonna.

L'un des gardes de service se présenta, et sur un signe du juge d'instruction passa au poignet du médecin une petite chaînette d'acier dont il maintenait l'autre extrémité.

Félix Haller frémit au froid contact de ce bracelet des malfaiteurs, mais digne quand même il salua le magistrat, déjà replongé dans ses dossiers, et il sortit entraîné par le garde.

Des cabinets des juges d'instruction et des membres du Parquet au Dépôt atteignant au Palais de Justice le trajet n'est pas considérable et il se fait complètement à l'intérieur des bâtiments, soit au travers des cours, soit par des couloirs et des escaliers obscurs où gardes et accusés se coudoient dans un va-et-vient perpétuel.

Là-bas dans le fond d'une cour sombre, aux murailles hautes comme des monta-



Madame Haller souffrait de la perte de son fils.

gnes dont la flèche dorée de la Sainte-Chapelle serait la cime aiguë et brillante, la Souricière, couloirs étroits, sans air, bordés de cages, de sortes de confessionnaux, où les rôdeurs de barrière, les escrocs, les prostituées, attendent leur appel à l'interrogatoire où leur départ pour Sainte-Pélagie, la Santé, Saint-Lazare, au milieu d'odeurs et de cris immondes.

Ici l'immense salle du Dépôt proprement dit, façon de Bourse du crime où les arrêtés de la journée se promènent, se reconnaissent, causent, complotent, dorment; fouillis indescriptible de vagabonds, d'assassins, de mendiants, d'aliénés, qui vu-

et entendu par l'une des fenêtres qui le dominant donna la sensation d'un petit enfer sans flammes.

A certaines heures les portes s'ouvrent, et cette cohue de loqueteux, d'affamés, de hideux, de sinistres, dégorge dans d'étroits préaux où on l'entasse à l'air pour donner aux puanteurs, à la sueur, de l'alcool, du sang, condensés dans les salles, le temps de se dissiper.

On épargna au docteur Haller la torture de cette promisouité, relativement du moins, car le garde n'ayant point reçu d'ordres au sujet de sa mise en cellule se contenta de l'introduire dans la salle des prévenus de quelque importance, salle que les malfaiteurs désignent par l'appellation imagée de *Salle des Habits Noirs*.

Le soir même il roulait en voiture cellulaire le long des quais, était écroué dans cette prison immense dont les murs cimentés et les toitures grises font face à la gare de Lyon, et pleurant pour la première fois non sur lui mais sur celles qui étaient plus que la vie autant que l'honneur, sa mère, Germaine, il s'étendit sur la dure couchette d'une cellule double pendant que le gardien chargé de le surveiller fumait dans le compartiment voisin et que la sentinelle des corridors collait de temps à autre son oeil au judas de la porte.

IX

Le médecin légiste chargé de l'autopsie de M. de Fronville avait conclu à la mort par anesthésie, à une mort amenée au cours du sommeil par l'emploi d'un stupéfiant quelconque, probablement le chloroforme.

Comme de son côté le juge d'instruction rejetait tout hypothèse d'accident, toute possibilité de crime commis par une autre personne qu'un habitant de la rue de Vaugirard, habitant intéressé personnellement à la disparition de l'ancien consul, la Chambre des mises en accusation entra

dans les vues du magistrat instructeur et renvoya Félix Haller devant la Cour d'Assises de la Seine pour la session d'octobre.

De Mazas, l'accusé fut amené à la vieille Conciergerie, le vestibule de la salle des Assises, la Conciergerie d'où l'on ne sort qu'absous à moins que ce ne soit pour partir à la Grande Roquette et de là au bagne, à l'échafaud.

Trois semaines seulement s'étaient écoulées depuis la fin tragique de M. de Fronville, et ces trois semaines avaient suffi pour changer davantage que ne l'eussent pu faire dix années ordinaires les divers personnages qui ont déjà paru dans ce drame : madame Haller et son fils, Germaine Dulac, Lévesque, Anaïs.

Le linceul de la victime avait été jeté comme une ombre sur toutes les existences rattachées, à des titres bien différents cependant, à ce mystérieux assassinat d'un hôte, d'un ami.

Le docteur Haller luttant dans le vide contre d'insaisissables ennemis, forcé d'avouer la logique apparente de l'accusation formidable qui pesait sur lui, se soumettait en martyr à une destinée cruelle; il n'avait plus à compter sur rien que le hasard, et un hasard auquel il ne croyait pas.

Comme ces martinets babillards dont il voyait par le grillage de sa cellule les essais désormais muets s'envoler dans le brouillard et sous la bise glacée, ils avaient disparu ses beaux projets d'amour et de gloire, aux jours noirs du malheur. Que son innocence triomphât, il n'y avait plus à l'espérer. Peut-être son passé, sa jeunesse, la pitié des jurés lui vaudraient-ils une honteuse commutation de peine, flétrissantes circonstances atténuantes; et si jamais il revenait du bagne, moins bien partagé que les petits oiseaux voyageurs, il ne trouverait plus seulement un nid.

Sa mère serait morte et Germaine serait... mariée, après avoir maudit, l'une

comme l'autre, le destin cruel qui les avait unies à un condamné.

Et ce nom d'Haller, ce nom de victime du devoir, ce nom qui voulait dire patriotisme, science, probité, honneur, ce nom de son vieux père qui allait être collé sur les murailles à la tête de ceux des infâmes! Son honneur et son nom!

Félix Haller, le grand et beau jeune homme entré dans le cabinet du juge d'instruction n'était plus qu'un colosse vouté; au long de son corps les vêtements trop amples flottaient, et dans son épaisse chevelure il avait neigé par plaques.

L'arrestation du médecin avait été et était encore pour sa mère et pour Germaine Dulac une erreur inexplicable contre laquelle elles protestaient avec une force, avec une constance malheureusement inutiles.

Félix était au secret et le juge d'instruction restait, poliment, muet comme la tombe. Leurs faibles mains s'ensanglantaient aux verroux d'une prison et leurs cris d'angoisse s'étouffaient sous les voûtes de sourdes oubliettes.

Germaine jeune et ardente se débattait en efforts violents, furieux; elle courait de l'un à l'autre, se brisant en démarches vaines, appelant le ciel et la terre au secours de son fiancé.

La vieille dame, sûre de son fils comme d'elle-même, courbait la tête sous un orage qu'elle croyait momentané, attendant avec une foi tranquille que la lumière se fit sur un cruel malentendu.

Ni l'une ni l'autre ne vivaient plus en réalité, leurs âmes étaient absentes de leurs corps et envolées là-bas, à Mazas, aux côtés du bien-aimé; elles ne se retrouvaient un instant l'une comme l'autre que pour se cacher leurs déchirements et s'essuyer leurs larmes.

Leur rôle avait été tracé dès la première minute et elles l'avaient accompli avec dignité.

Le Ministère des Affaires Etrangères

leur avait refusé le droit de s'occuper des obsèques de M. de Fronville, en depoussant comme un sacrilège l'intervention de la famille de l'accusé assassin dans les funérailles de la victime; mais on n'avait pu empêcher la mère et la fiancée d'un innocent de suivre le cercueil de son ami, d'en prendre le deuil.

Lévesque s'était présenté deux fois seulement rue de Vaugirard, à des heures si tardives qu'il avait été impossible de le recevoir.

Il semblait craindre d'être vu, et se compromettre en compagnie des pauvres femmes abandonnées; et elles, avec un secret pressentiment de son influence malfaisante, avaient cherché consolation et appui partout ailleurs qu'auprès de lui.

Germaine, nous l'avons vu du reste, s'était toujours défiée de lui, elle le supportait, mais ne sympathisait nullement.

Des affaires importantes absorbaient l'activité du sombre ambitieux, sans aucun doute, car ses amis du Palais ne le voyaient guère qu'en passant; il courait plaider de Rouen à Troyes et de Lille à Orléans. A leurs compliments de condoléance au sujet de son intime Haller, à leurs interrogations muettes, il avait pour réponse un geste semblable, dramatique, désespérée, et c'était tout.

La presse parisienne s'était, elle, jetée avidement sur ce crime mystérieux, amplifiant, dénaturant les faits au gré de sa réclame de boutique. Le jeune et infortuné médecin avait pour lui tels journaux qui le soutenaient courageusement, et contre lui tels autres qui l'attaquaient avec rage; ceux-ci comme ceux-là sans raisons, sans preuves, simplement pour dire autrement que l'adversaire politique et pour mieux amorcer la clientèle des acheteurs au numéro.

Le Palais hésitant en face du passé d'Haller, redoutant prudemment une réaction désastreuse pour lui au cas où les débats tourneraient à son avantage, n'a-

vait cependant laissé rien transpirer de son instruction; mais presse et public quand ils ne savent rien inventent, et l'affaire Haller était déjà classé parmi les causes célèbres, le docteur Haller prenait place entre le médecin La Pommeraye et le Pharmacien Moreau.

Anaïs avait appris le drame de la rue de Vaugirard par les conversations de ses camarades du *Prix Fiac* et par la lecture des petits journaux à un sou que l'on se passait de mains en mains dans l'interval- le des besognes.

Elle n'en connaissait les acteurs que par les rares conversations d'Armand, et cependant elle en avait éprouvé un chagrin véritable. Dès le soir de la première nouvelle après s'être bien assurée qu'il s'agissait du docteur Haller et de M. de Fronville, seulement désignés par des initiales dans plusieurs récits, elle avait couru rue de Rivoli pour voir Lévesque, lui en parler et le consoler au besoin.

La jeune femme avait trouvé porte close et ce soir-là et à plusieurs autres visites.

A ses lettres, l'avocat répondit de telle ville et de telle autre par d'insignifiantes cartes postales. Il la priait de ne pas s'occuper de lui, de le laisser à de graves questions électorales et à un procès qui devait lui rapporter de magnifiques honoraires, de se consoler de son veuvage en songeant qu'elle en profiterait et qu'il lui offrait de jolies étrennes.

Anaïs eût préféré un peu d'affection et la présence de celui qu'elle aimait malgré son égoïsme, malgré ses rebuffades, qu'elle aimait peut-être davantage, la pauvrete, qu'il la traitait plus durement, qu'il la comptait pour moins dans sa vie. Elle était si au-dessous de lui qu'il avait raison de ne se souvenir d'elle que les jours où elle pouvait être utile à quelque chose!

Bonne et malheureuse Anaïs qui continuait à voir un dieu dans son bourreau, qui chassait comme des pensées honteuses

les mystérieuses tristesses, les terreurs folles que lui causaient et le souvenir de l'*affaire Haller* et l'indifférence plus absolue d'Armand, lequel semblait la fuir, se cacher d'elle!

Si quelque chose avait pu consoler madame Haller et Germaine, les inconsolables, c'eussent été les témoignages d'affection réelle, de dévouement passionné, de respect absolu dont Félix Haller était l'objet de la part des petits, des humbles, des pauvres, du peuple.

Alors que les prétendants dédaignés par Germaine, les envieux du bonheur de Félix, les confrères jaloux, se réjouissaient sourdement, les domestiques, les malades, les mendiants, tous ceux dont le doux et généreux médecin serrait la main, bandait les plaies, emplissait l'escarcelle,

aussi simplement que s'il le leur eût dû, tous ceux-là le regrettaient, le pleuraient, le défendaient. Aussi impatiemment que le prisonnier lui-même, que sa mère et que sa fiancée, ils attendaient les débats qui devaient le disculper, ils attendaient sa mise en liberté pour le porter en triomphe, pour lui dire que plus clairvoyants ils n'avaient jamais, comme les magistrats, cru à sa culpabilité.

Deux autres personnes l'attendaient aussi avec fièvre l'ouverture des Assises d'octobre; c'étaient Lévesque et Anaïs. Lui parce que ça allait être la fin d'une ennuyeuse aventure, qu'Haller fût renvoyé ou qu'il fût condamné; elle parce qu'elle espérait le revoir un moment, parce qu'elle ne voulait pas douter du coeur et du talent qu'il allait mettre sûrement au service d'un ami malheureux, parce qu'elle... ne savait pas pourquoi. Il lui semblait qu'un poids étouffant lui serait enlevé de dessus la poitrine le jour où elle saurait M. Haller libre.

Transféré à la Conciergerie, le docteur Haller pût enfin voir qui il lui plaisait et préparer sa défense.

Deux lettres simultanées demandèrent à la prison Germaine et M^e Lévesque.

X

Germaine avait été choisi par le détenu afin de servir de messagère auprès de madame Haller, de la préparer par une conversation à une entrevue douloureuse, et puis peut-être aussi parce que l'amour pour la femme aimée a quelque chose de plus ardent et de moins sûr tout à la fois que l'amour pour sa mère.

Certes Félix Haller chérissait, vénérât sa mère, mais sa passion pour Germaine supportait plus malaisément l'absence et... le doute.

Le doute? Oui, le doute. Une mère ne se trompe jamais sur son enfant, elle vit d'une vie double dans la chair de sa chair et rien de ses plus intimes pensées ne saurait lui être caché; pas une seconde le fils accusé n'avait pensé que la vieille dame put le croire coupable. L'univers entier l'aurait crié qu'elle eût protesté. Son Félix assassin! Allons donc! Le bon sang ne ment pas.

Sa mère, oui, mais Germaine n'était point sa mère, elle n'était même point sa femme; une amie seulement, une fiancée généreuse, loyale, voilà tout. Serait-ce assez pour ne point le croire coupable alors que chacun l'accusait d'une manière plausible; serait-ce assez encore pour ne le croyant pas coupable, avoir le courage de rester liée à sa destinée, soit condamnée, soit absous. Il se serait fait tant de bruit autour de lui, et de ces accusations, même tombées à néant, les mauvais savent toujours si bien tirer du fiel et de la boue vingt ans après! Germaine Dulac voudrait-elle jamais porter ce nom d'Haller, ce nom d'un homme passé par les cachots?

Car la terreur que suintent les murs des cellules, la honte que laissent à vos habits les mains de la chiourme, terreur et honte sans raison s'étaient emparées de l'âme

virile du médecin comme une folie. Les plus innocents, les plus braves y sont soumis; l'humanité déteste si vite la vertu et croit si vite au mal!

Haller tremblait et voulait savoir.

Germaine avait pu recevoir la lettre de son fiancé sans que madame Haller s'en aperçut, quant à sortir seule cela lui était facile. Elle avait fait, depuis l'arrestation, une foule de démarches dont la mère lui laissait l'honneur et la responsabilité; la vieille dame s'en remettait à l'amour vaillant et fort de la jeune fille du soin de plaider pour elles deux. Il est naturel, ordinaire qu'une mère défende le plus grand des criminels quand il est son fils; mais il est encore plus naturel, plus ordinaire qu'une fille dont la main est convoitée par tous, qu'une sympathie mutuelle lie seule à un homme, attende à l'écart que cet homme se soit délivré de la formidable accusation qui l'écrase.

Pour que Félix Haller eût inspiré un amour aussi désintéressé, aussi en-dehors des règles, il fallait qu'il fût réellement doué de qualités exceptionnelles, il fallait qu'il ne pût être même soupçonné d'une lâcheté. Aussi madame Haller laissa-t-elle avec raison, sa Germaine répondre aux accusateurs de Félix, à ceux qui le soupçonnaient non d'une lâcheté mais d'un crime. Si une voix était capable de les émouvoir, de les convaincre, c'était la voix d'une pareille fiancée.

Mademoiselle Dulac se présenta le jour même, trois heures après la réception de la lettre, au guichet de la Conciergerie.

Salle d'attente du jugement pour des prisonniers accusés, accusés avec vraisemblance, mais qui peuvent être innocents, la vieille prison historique n'a à l'intérieur rien du sale, du puant, des maisons de forces ordinaires.

Avec ses voûtes élevées, ses piliers sculptés, ses parvis en mosaïque, elle a vraiment grand air. On y croit entendre encore les talons rouges de Louis XIV s'a-

vançant, le fouet à la main, pour chasser le Parlement, les cris des Girondins, les chansons des hommes d'armes. On y voit passer le long des grilles d'une cour étroite (le boulevard de Gand) les dames à poudre et à paniers flirtant avec les gentilshommes dédaigneux de la guillotine et lavant leur linge à une fontaine toujours la même. Derrière les barreaux des fenêtres on aperçoit, en regardant avec les yeux de l'imagination, madame la princesse de Lamballe, André Chénier, Louis Bonaparte; et sous une petite porte, bouchée intentionnellement dans moitié de sa hauteur, la haute taille de Marie-Antoinette qui s'incline pour passer.

La Conciergerie est certainement la plus historique et la plus aristocratique des prisons.

Ça reste néanmoins une prison, et mademoiselle Dulac sentit un frisson la secouer alors qu'elle attendait la permission du directeur au milieu de l'immense salle des Pas Perdus.

On la fit entrer dans un parloir que coupait en deux une double grille, et un gardien s'installa qui devait assister à l'entrevue.

Comme il arrive toujours dans des conditions semblables, la demi-heure pendant laquelle Germaine et Félix furent à un pas l'un de l'autre s'écoula sans qu'ils fissent autre chose que pleurer.

Ils avaient cependant pris tous deux, à part soi, des résolutions énergiques pour ne point s'affliger mutuellement; et ils sanglotèrent.

Il est vrai qu'il y a autre chose aussi que du deuil dans les larmes et que les plus abondantes et les plus douces sont les larmes d'amour.

Qu'avaient-ils besoin de se dire au fait en présence d'un témoin importun que leurs yeux ne se fussent déjà dit d'avance? Les yeux parlent mieux que la langue, ils parlent sans bruit et ne peuvent mentir pour qui voit clair.

Germaine souffrit à son tour chacune des angoisses de Félix depuis la minute où le juge d'instruction lui avait jeté à la face sa qualité d'assassin et Félix entendit le coeur de Germaine répéter à chaque pulsation le "toujours" qu'il répétait pour lui depuis qu'elle le sentait battre.

Coupable, lui? Changée, elle? Il n'en fût question ni en paroles, ni même en pensée. Si dans les tréfonds de leurs âmes des craintes nées de l'excès de leur amour avaient pu s'élever, au seul aspect l'un de l'autre elles s'évanouirent comme ces brouillard légers que le soleil chasse après la nuit.

Ils ne convinrent verbalement que de deux choses: à savoir qu'il était préférable pour madame Haller de ne point venir voir son fils en prison, sa tendresse pouvait en recevoir un coup dangereux, et que la défense de l'accusé devait être combinée avec Lévesque qui allait être prié de prendre la parole aux Assises.

Germaine adhéra pleinement à l'idée d'éloigner madame Haller de la prison, de lui cacher, jusqu'au jour... certain de la liberté, les pleurs, les rides, la maigreur de son Félix; mais elle se soumit avec peine aux vues du médecin en ce qui concernait le choix de Lévesque.

Elle était loin d'avoir sa foi dans le talent et surtout dans l'amitié dévouée de l'avocat; elle eût été heureuse de s'en aller avec cent mille francs à la porte de l'un des trois ou quatre princes du barreau et de lui dire: Sauvez un innocent, monsieur, et ce sera pour vous double bénéfice, une bonne affaire et une bonne œuvre!

Cette idée lui vint cependant que les criminels, les coupables seuls avaient besoin du ministère éloquent d'un défenseur très payé; qu'un homme tel que Félix Haller ne devait point se servir d'une parole vénales et trouver le coeur d'un ami à l'heure de l'accusation suprême.

M. Lévesque n'était pas l'idéal, mais il

passait pour l'ami aux yeux du public, et c'était chose essentielle que lui commensal de la rue de Vaugirard ne parût pas croire, en l'abandonnant, à la culpabilité d'Haller.

Elle comptait du reste réchauffer son éloquence et convaincre sa foi par les arguments auxquels elle le croyait le plus sensible: son orgueil et sa rapacité. Elle prit sur elle de le flatter, quant à lui envoyer autant de billets de banque qu'il en pût rêver, cela lui coûtait peu.

Mademoiselle Dulac, n'eut besoin de recourir ni à l'un ni à l'autre de ces moyens pour que le malheureux docteur trouvât dans son prétendu ami le plus passionné, le plus intéressé des défenseurs.

Appelé à la Conciergerie, chargé de sa défense par un accusé dont la veille il partageait l'existence et serrait la main, Lévesque ne pouvait refuser de s'en charger. Cela n'est pas dans les traditions du barreau d'abandonner les gens qui ont le plus de droits à son dévouement, et tous les confrères de l'avocat l'eussent blâmé s'ils l'avaient vu renier un ami dans la peine.

Lévesque réfléchit que ce qu'il ne pouvait éviter il devait le tourner à son avantage. Qui jamais plus tard après une défense acharnée, émue, sincère, qui jamais oserait se douter de sa culpabilité à lui défenseur? Personne, moins Haller que les autres, quoique se sachant innocent il dût se dire que le coupable existait quelque part.

Et puis l'homme a de singuliers compromis avec sa conscience; Lévesque en arriva à se persuader qu'il ne devrait plus rien à Haller acquitté, et qu'à Haller condamné il pourrait dire, comme Pilate: "Je m'en lave les mains; c'est la fatalité qui l'a voulu!"

Autre chose peut-être était là aussi avec quoi l'assassin n'avait point compté, autre chose qui le suivait comme son ombre révélant de temps à autre par des reins sa

présence importune, dissimulée; quelque chose qui jamais plus ne lui laisserait une seconde de repos absolu, de vrai bonheur.

Ce quelque chose c'était le remords, le remords qui répétait tout bas à Lévesque, quel qu'effort qu'il fit pour le faire taire, que dans la route où il s'était engagé on ne s'arrête plus. Après Fronville asphyxié, ç'allait être Haller jeté sous le couteau, et après Haller deux femmes mourant de chagrin. Deux femmes? Trois femmes peut-être! Car il tuerait aussi Anaïs si le rôle horrible qu'il lui avait fait jouer venait jamais à être connu d'elle.

La mort et encore la mort, des victimes sur des victimes: vraiment c'en était assez et il souhaitait de toutes ses forces la future libération d'Haller, libération qui le laisserait en face de la tombe de Fronville et du pâle visage d'Anaïs seulement, alors qu'on l'introduisait dans le parloir des avocats, à la Conciergerie.

Haller qui n'avait pas les mêmes raisons d'être ému qu'auprès de Germaine arriva d'un pas ferme, voulant faire bonne impression sur l'avocat et dissiper ses préventions s'il avait été capable d'en concevoir.

Il savait à peu près à quoi s'en tenir au fond sur Lévesque et craignait que son égoïsme ne s'effrayât d'une mission où ses rapports intimes avec un accusé seraient continuellement mis en avant.

Le pauvre docteur fut donc surpris de l'accueil affectueux, compatissant, ému de l'avocat qui tremblait en lui touchant les doigts à travers le grillage et qui était devenu tout pâle rien qu'à sa vue.

Lévesque trouva d'abord l'arrestation absurde, déblatéra contre les magistrats, dit qu'Haller avait l'immense majorité du public pour lui, qu'un acquittement à l'unanimité n'était point douteux, opina que rien de cette absurde comédie n'aurait eu lieu si le commissaire du quartier ne s'était point par hasard trouvé un ambi-

tieux pressé d'arriver et si le Ministère des Affaires n'y avait pas mis le nez.

Puis quand il connut par les récits circonstanciés du médecin le raisonnement logique avec toutes les apparences de la vérité, du juge d'instruction, il changea d'avis, se montra inquiet et avoua que l'accusation avait la part plus belle que la défense.

Lui, pardieu! était bien convaincu de l'innocence absolue d'Haller, mais lui et les jurés çà faisait deux; ils n'avaient point eu comme lui l'occasion d'apprécier Haller, d'apprécier assez ses qualités de caractère et de cœur pour que le soupçon même d'un crime leur pût être odieux ainsi qu'il l'était à lui.

Car il n'y avait pas à dire, toutes les apparences étaient contre le médecin accusé: le lieu, l'inimitié jalouse, la connaissance des poisons, l'absence de la nuit, les préparatifs du départ de la victime.

Mais comme en définitive Haller n'était point l'assassin, qu'il fallait trouver autre chose, Lévesque proposa l'exclusion de l'acte de crime dans cette affaire et l'admission de l'hypothèse de suicide.

Il développa sa manière de voir sans rien atténuer des arguments qu'elle avait contre elle:

"M. de Fronville aimait mademoiselle Dulac, c'était évident, et il avait reçu un coup de poignard au cœur le jour où il avait acquis la conviction que tout espoir d'être agréé par elle lui était interdit.— Son caractère si doux, si gai s'était alors profondément modifié; la vie qu'il voyait en rose ne lui avait plus semblé qu'une suite ininterrompue de jours noirs. — Et puis il n'avait pas de fortune, son ambition était de faire un mariage riche qui lui permit ou de donner définitivement sa démission ou de monter plus haut dans sa carrière. Cette chance d'un mariage selon ses rêves lui échappait au moment où il croyait la tenir et il en avait conçu un violent dépit, son orgueil de race avait été

vivement froissé. — De là au suicide il n'y a qu'un pas pour une nature sans grande énergie comme la sienne, pour un tempérament déjà anémié par le séjour des climats brûlants. — Les préparatifs de départ, l'ordre des effets, n'excluaient pas l'idée de suicide pour qui réfléchirait un instant aux habitudes méticuleuses du mort, à sa discrétion, à son amour de la paix. Il avait voulu partir sans bruit, sans causer de peine à des hôtes excellents. — Maintenant en dehors du suicide volontaire il y avait encore la possibilité très admissible d'un suicide par accident..."

Toujours généreux, ne voulant pas que, même pour le besoin de sa défense, on fût à son ancien ami une mort lâche de suicidé, Félix Haller accueillit immédiatement de préférence ce second système. Le premier lui semblait exagéré et il ne se résignait point à admettre que M. de Fronville se fût aussi gaiment jeté dans la mort pour son insuccès auprès d'une femme qui ne lui avait jamais donné le droit d'espérer quoi que ce fût.

L'avocat et lui s'arrêtèrent donc d'un commun accord à cette défense qui était la meilleure parce qu'elle était la plus simple.

"Oui une certaine froideur de rapports amenée par la rivalité de M. de Fronville et de Félix Haller au sujet de mademoiselle Dulac avait nécessité le départ du premier qui n'était après tout qu'un hôte rue de Vaugirard et qui de plus avait eu le tort grave de persister dans sa recherche alors que l'affection profonde, ancienne, de la jeune fille pour le docteur lui avait été démontrée. — Oui il devait partir le lendemain, et rien ni dans sa santé, ni dans ses allures, n'annonçait une mort prochaine; il avait même donné rendez-vous pour le lendemain à Lévesque, un tiers auquel il aurait pu se confier à Lévesque qui lui avait fait préparer une chambre chez lui. Il s'était couché et prévoyant sans doute qu'une nouvelle rage de

dents allait le tourmenter, il avait placé le flacon de chloroforme à portée de sa main, sur la table de nuit, pour n'avoir point à se relever et à allumer. Soit qu'il eût un peu plus tard abusé du chloroforme pour vaincre sa douleur, soit que son bras eût, en rêvant, renversé le flacon, il avait été asphyxié et asphyxié naturellement au cours de la nuit.

Restaient contre le docteur les éraflures de la muraille, la boue sèche du rebord de la fenêtre, son absence prolongée de l'ambulance.

Lévesque promit de se livrer à une contre enquête personnelle, de ne rien négliger, d'étudier à fond l'accusation, de revenir fréquemment voir son ami, de le sauver.

Une enveloppe bourrée de billets de banque et un mot de mademoiselle Dulac qui le priaient délicatement d'accepter cette somme pour que les démarches auxquelles il allait se livrer fussent aussi nombreuses et aussi efficaces que faire se pourrait, ne contribuèrent pas peu à activer son zèle, dans le sens du détournement de la piste vraie bien entendu.

Il se frotta les mains et se promit encore de beaux jours employés à rouler les niais.

A Anaïs qu'il invita à une petite fête pour la consoler de ses absences et de sa bouderie, il raconta le drame par le menu, expliqua ses moyens de défense, protestant de son amitié profonde pour Haller quoiqu'au fond... tout bas entr'eux... il ne fut pas plus sûr que cela de son innocence, les femmes faisant commettre bien des sottises et la jolie Germaine valant ma foi! mieux qu'une foule d'autres.

Après avoir ainsi excité tour à tour l'admiration, la pitié, la jalousie de la pauvre fille, le misérable l'amena à constater qu'avec des dehors rudes il avait en réalité un coeur d'or, une âme très sensible, que l'on pouvait s'appuyer sur lui aux heures difficiles, qu'il lui était atta-

ché pour toujours puisqu'il eût pu sans doute triompher de la belle héritière et qu'il ne s'en était pas même préoccupé, qu'enfin après le retentissement de cette affaire et le succès que son éloquence tragique, éloquence arrivée à sa plus haute expression par suite de l'amitié qui le liait à l'accusé et à la victime, l'avenir, un avenir de grand homme était à lui...

Un avenir de sang, un avenir de remords!

Et l'esclave se prosterna adorant l'idole, lui baisant les pieds, la couvrant de larmes d'amour, elle aussi, de larmes semblables à celles que Germaine avait versées auprès de Félix Haller.

Ah! ah! ah! l'avocat décidément; Fronville ne parlerait plus jamais, et Anaïs il venait de la replonger pour longtemps dans l'abîme d'amour fou, de sacrifice passionné, d'anéantissement volontaire, où elle vivait depuis qu'il en avait fait sa chose: amie, complice, victime.

XI

Quelques jours plus tard s'ouvraient au Palais de Justice les assises d'octobre.

L'affaire du docteur Haller était déjà connue du public, instruit et excité par les journaux à réclame sous le nom de: *Crime de la rue de Vaugirard*.

Elle ne vint malheureusement que la seconde, après celle presque identique d'une actrice dont la rage jalouse avait jeté un bol d'acide sulfurique au visage de la rivale préférée.

L'acquittalment de cette mégère, soutenue par de trop nombreux protecteurs, avait causé du scandale; et honteux de sa faiblesse, le jury semblait résolu à se montrer impitoyable pour le reste de la session.

Rien n'est fatal à un accusé quelconque comme ces préjugés, cette fatigue, ces réactions qui s'emparent, pour la cause la plus futile, d'hommes tenant sa vie et son

honneur dans leurs mains, sans devoir, juges d'un jour, compte de leur bonne ou de leurs mauvaise humeur à qui que ce soit.

Les débats devaient durer au moins deux jours, tant à cause des rapports médicaux sur l'autopsie légale que pour donner aux nombreux témoins à décharge appelés par ME Lévesque le temps de défiler.

L'avocat avait tenu non seulement à faire preuve d'activité mais aussi à se composer à lui-même une belle salle; une foule d'avocats, de comédiens, de journalistes, de femmes à la mode, prévenus et installés par ses soins, se préparaient à lui faire une ovation.

L'ambitieux se préoccupait bien plus de lui-même que de son client, sa victime; et l'argent de Germaine avait servi d'abord à héberger des confrères et à payer des articles élogieux avant d'être employé à grouper le plus de faits possibles en faveur d'Haller.

"L'éminent avocat, le jeune tribun, le futur député de la Seine", disaient les journaux pour le prix de vingt francs la ligne; et tout le talent attribué à l'avocat retombait par contre-coup sur l'accusé qui serait effroyable coupable s'il n'était pas sauvé au moyen d'une semblable éloquence.

L'acte d'accusation était court, clair, précis; la culpabilité de l'accusé en ressortait manifestement pour les esprits superficiels, pour ceux qui ne voient que les faits sans se préoccuper des antécédents et de la personnalité; et les esprits superficiels, les coeurs légers, les gogos, c'est l'immense majorité, ce sont les jurés.

Debout, la tête rejetée en arrière, les bras croisés sur la poitrine, le docteur Haller l'écouta avec attention, noblement, sans dédain comme sans pâlour.

Il était vraiment beau, vraiment grand, vraiment fier, à cette heure, le médecin de la rue de Vaugirard, et le public fémi-

nin ne le quittait pas des yeux pendant qu'au contraire les lorgnettes des privilégiés que cachait les hauts fauteuils de la Cour allaient vers Germaine assise au premier rang des témoins, vers Germaine portant haut son amour, vers Germaine dont le visage d'une pureté idéale et le limpide regard étaient à eux seuls la meilleure des défenses.

Citée, madame Haller cherchait point cherché de prétextes pour se dispenser de comparaître, elle était à la droite de Germaine sur l'épaule de laquelle son pauvre corps brisé par l'émotion, par la douleur de l'attente, s'appuyait légèrement.

En se revoyant après des semaines de tortures, en se revoyant de loin, séparés par une foule étrangère, curieuse, sinon méprisante du moins profane, la mère et le fils s'étaient envoyés leur âme dans un regard d'une inénarrable tristesse mais aussi d'une foi absolue l'un dans l'autre.

Un pâle soleil d'automne mettait des rayons dorés et tremblants sur les sculptures, les boiseries, les lustres; une buée suffocante montait des calorifères, des haleines et des sueurs des gens entassés; un silence avide d'émotions étouffait les plus légers bruits.

La voix du président froide, grasseyante, aux mots lents, aux syllabes articulées et les réponses douces, mais fermes de Félix Haller se répondirent seules pendant une demi-heure.

L'accusé n'eut au cours de cet interrogatoire préliminaire que deux mouvements un peu vifs ce fut quand on lui parla de son père et de sa profession.

— Vous avez passé votre jeunesse en province?

— Oui, monsieur.

— Votre père y exerçait la médecine, — il a laissé, paraît-il, de bons souvenirs?

— A ses compatriotes de répondre!

— C'était un noble exemple qu'il vous laissait?...

— Mon unique héritage! un exemple

que j'ai été fier de suivre... sans défaillances...

— Le ministère public vous accuse de vous être servi des connaissances de votre art pour tuer sûrement et sans laisser de traces votre meilleur ami?

— Etre médecin pour le fils du docteur Haller c'est plus qu'une profession, qu'un art, c'est un sacerdoce et c'est une vertu; l'idée de tourner entre mes mains le remède en poison et cela contre un hôte, un camarade, me semble si odieuse qu'un magistrat lui-même n'aurait osé la formuler s'il avait réfléchi une seconde à qui j'étais, à ce qu'il aurait fallu fouler aux pieds! Et pourquoi?...

Les mobiles du crime ne paraissaient pas en effet bien déterminants, ils le parurent encore moins quand Germaine interpellée déclara que la délicatesse excessive de madame Haller et de son fils n'avait jamais rien sollicitée, jamais laissé rien voir de leurs désirs secrets, que c'était elle et elle seule qui, après avoir toujours aimé Félix Haller lui avait offert d'être sa femme.

— Mais vous êtes, mademoiselle, vous étiez ce qu'on appelle un très riche parti — objecta le président — un parti sans comparaison possible avec la situation modeste du docteur. Celui-ci ne pouvait-il pas craindre que la réflexion vint...

— Les filles comme moi ne retirent point le coeur qu'elles ont donné!

— Que la situation élevée de M. de Fronville, sa naissance, son nom, son avenir ne finissent par vous tenter?

— Félix n'a jamais douté de moi pas plus que je ne douterai de lui jusqu'à mon dernier soupir. Il n'avait aucune crainte, car il savait que pour moi sa profession est la plus sainte de toutes, que son nom valait les plus glorieux, que son avenir est et restera celui d'une intelligence d'élite.

— Quel a été votre sentiment en face de l'accusation dont il est l'objet? Que pensez-vous encore aujourd'hui alors qu'il ex-

iste des présomptions graves, des traces matérielles inexplicables?

— Je pense que je serais moins étonnée de me voir assise sur ce banc où il est que de l'y voir, lui. Lui, l'âme sans fiel, le cœur dévoué, le grand enfant qui n'a jamais su que se donner, que secourir, qu'oublier le mal. — J'en appelle à ses malades. Comment sa main qui depuis des années apporte gratuitement la vie à des inconnus aurait-elle gratuitement apporté la mort à un ami?... — Mais les murs de cette enceinte, s'ils pouvaient parler, vous crieraient de le faire bien sortir d'ici, qu'ils



Quel avenir pouvait-elle espérer malgré sa beauté, son intelligence, sa distinction.

n'ont point été élevés pour renfermer des héros, des martyrs, mais des coupables! — Que toute la terre l'accuse, que vous le condamniez, qu'importe, nous lui resterons, sa mère et moi, nous le chérirons comme la plus pitoyable des victimes, parce que pour être assurée de son innocence nous avons plus que vos arguties, que vos preuves, nous avons nos cœurs. Et les cœurs de femmes qui aiment ne croient que la vérité parce qu'on ne saurait les tromper! Félix assassin? Mais nous l'aurions su les premières, et il nous eût de-

puis longtemps fait horreur. Nous l'aurions plaint, nous en serions mortes, mais nous ne serions point ici pour le défendre. Au-dessus de tous les amours, monsieur le président, il y a le devoir, la conscience, la justice et la vérité.

Nous essayons de répéter les paroles, mais ce qu'il est impossible de rendre et qu'il faudrait avoir vu pour se faire, de ce grand drame et des acteurs qui y ont figuré, une idée exacte, c'est le ton de fierté suprême avec lequel Germaine protestait de son amour, de sa foi dans Félix Haller, dans l'humble médecin cloué au pilori de soupçons révoltants.

L'assemblée entière était suspendue à ses lèvres, buvait avidement chacune de ses paroles, et plus d'un enviait l'accusé pour cette affection si vraie, si dévouée, qu'il avait su mériter.

Des larmes abondantes, douces et chaudes, tombant des paupières d'Haller mouillaient la barre à laquelle il s'était appuyée: les mêmes larmes que celles de la Conciergerie. Ah! on pouvait l'accuser, le torturer, le flétrir maintenant; comme avait dit si vaillamment Germaine, qu'importait? Soit en prison, soit dans la tombe, il emporterait, viatique et consolation, les preuves d'un amour à nul autre pareil. Les épreuves pouvaient venir, les paroles de la fiancée chanteraient toujours à son oreille et les regards de la mère mettraient toujours du baume à son cœur.

ME Lévesque supportait avec impatience le langage et le succès de mademoiselle Dulac; c'était comme si elle lui eut volé une partie de sa gloire auprès du public et c'était aussi comme si elle eut appelé sur sa tête de Judas d'écrasantes malédictions.

Il se leva tout pâle, serra énergiquement la main de l'accusé, et se ramassant sur lui-même, concentrant ses forces pour dompter ses nerfs et jouir de tous ses moyens, il entreprit contre le ministère public une lutte à l'issue de laquelle il

était aussi intéressé par le docteur Haller.

Et à mesure qu'il dépeignait les scènes, qu'il s'apitoyait sur l'intérieur de la rue de Vaugirard et sur l'infortune de la victime, à mesure qu'il développait ses arguments pour les autres, la grandeur de son crime lui apparaissait à lui-même.

Le réquisitoire avait été violent, la tête du docteur Haller étant une tête que le ministère public tenait à ne pas lâcher après avoir entrepris de la faire tomber, la plaidoirie le fut encore davantage. Il semblait vraiment que ce fut de lui qu'il s'agissait, et les bonnes âmes admiraient en silence une liaison d'un aussi beau dévouement, productrice d'accents aussi émus.

Il avait pour lui le passé glorieux d'Haller les siens, le chœur des témoignages de ceux qu'il avait secourus, l'amour et la foi invincibles de la mère, de la fiancée, les protestations énergiques de l'accusé; mais aussi la déposition des domestiques avouant la haine sourde du médecin pour M. de Fronville, l'absence incompréhensible de la nuit du crime, les traces boueuses du passage de quelqu'un par la fenêtre, l'invraisemblance d'un suicide au milieu des préparatifs méticuleux d'un départ et l'impossibilité d'attribuer l'assassinat à autre chose qu'à la vengeance — puisque personne ne connaissait la fortune de l'ancien consul — s'élevaient contre son client.

Lévesque ne pouvait, ne voulait pas plaider la négation du crime, les difficultés d'une escalade, l'absence de prétextes, il ne se sentait pas assez sûr de lui-même, sachant partinement que ledit crime avait eu lieu, que les difficultés avaient été vaincues par Anaïs, que le vol avait été le prétexte.

Obstinément il s'acharna au système du suicide involontaire, ce qui donna à sa défense de fausses et désavantageuses allures de parti-pris.

A mesure qu'il s'avavançait, il se voyait

s'enfoncer dans une bourbe où chaque effort le plongeait davantage au lieu de l'en tirer; ses arguments et ses cris étaient indécis, charlatanesques, parce qu'ils ne parlaient pas de la conscience.

Si, il eut un quart d'heure de véritable éloquence, ce fut quand cessant de démontrer le suicide il affirma que dans tous les cas, quelle que fut la cause de la mort de M. de Fronville, cette cause n'était point imputable à Haller; il le jurait.

Oui, alors il fut éloquent parce qu'il était vrai.

— Messieurs, termina-t-il, nous étions hier encore, trois intimes, trois frères, dont le moins parfait, le moins aimable, le moins doué était, je n'ai point honte de l'avouer, celui qui parle en ce moment devant vous. Fronville, Haller m'avaient attaché par leurs exceptionnelles qualités, par l'élévation et la droiture de leur caractère; si un de nous trois eût été capable d'une lâcheté, d'un crime celui-là ç'aurait été moi... — Et cependant qui oserait m'accuser ici, qui me croirait parmi mes confrères, parmi les magistrats de la Cour de Paris, capable d'un forfait pareil à celui qu'on reproche à Haller, à Haller issu d'une famille si profondément honnête, à Haller intelligence d'élite, à Haller le bienfaiteur des pauvres, à Haller le meilleur ami de Fronville... — Car Fronville, son Fronville, il lui était plus attaché que je pouvais l'être, il était à bien dire son meilleur, son seul ami...

Et se tournant vers l'accusé qui l'observait avec une fixité et une tristesse singulières, il l'apostropha en ces termes:

— Non, va, Haller, pour moi comme pour ta mère et pour ta fiancée tu n'es point coupable, tu n'es pas le coupable s'il y en a un... — Toute ta vie proteste contre une supposition pareille, et notre conviction qui est la conviction de tes domestiques, de tes voisins, de tes malades, de tes camarades, de tous ceux qui ont eu le bonheur de te connaître et de t'appré-

cier, deviendra celle de messieurs les jurés. — Je t'ai peut-être mal défendu, mais du moins ce témoignage suprême ne te manquera pas que, jusqu'à mon dernier soupir, j'affirmerai sur mon honneur la certitude absolue de ta complète innocence!

La plaidoirie de Me Lévesque n'avait cependant point répondu à ce qu'on en attendait, on la sentait gênée, fautive, sans savoir pourquoi, et les jurés interprétèrent ce sentiment commun à tous les auditeurs d'une façon hostile à l'accusé.

Il sait la vérité, pensèrent-ils, et c'est pour cela qu'il est si ému, si embarrassé, pris qu'il est entre ses regrets de la victime et sa commisération de l'assassin. Evidemment il en sait plus qu'il n'en dit et il est peut-être le seul homme au monde qui connaîtra jamais le secret de ce drame. Avez-vous remarqué, se disaient dans leur chambre des délibérations, ces honorables citoyens, qu'il a laissé de côté le point capital: la foulure des plates-bandes, la muraille écorchée, la boue de la fenêtre, l'aveu même du garçon disant que pour sûr ce n'était pas lui qui avait laissé ces traces ni la veille, ni le jour même de la découverte du crime.

Et puis la supériorité intellectuelle de Félix Haller, sa beauté physique, l'amour de mademoiselle Dulac n'étaient pas faits pour lui concilier les sympathies. L'homme est envieux et hait sans même en avoir conscience. Enfin, l'acquittement de la veille, un acquittement scandaleux; non, décidément, il fallait... un exemple.

Trois ou quatre hésitèrent, mais les autres déposèrent leur *oui* dans l'urne sans sourciller.

On rentra en séance et le président du jury prononça sur un mode solennellement grotesque la formule d'usage:

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est *Oui* à la majorité.

Et il s'empressa d'ajouter, presque heureux comme s'il eût déjà vu le sang du

condamné rejaillir sur les mains tremblantes qui tenaient la feuille de papier où il lisait:

Il y a des circonstances atténuantes en faveur de l'accusé.

Les trois juges en robes rouges ôtèrent leurs toques de velours noir à gallon d'or, repoussèrent leurs fauteuils, et se groupèrent sous l'immense toile où est peinte l'agonie du Christ, cet autre malfaiteur qui étend les bras au-dessus des juges pour leur rappeler qu'il ne faut point verser le sang à la légère.

Ils délibérèrent trois minutes à voix basse, se rassirent, lurent le Code, et définitivement condamnèrent Haller aux travaux forcés à perpétuité.

Debout, tranquille comme s'il se fut agi d'un autre, le médecin de la rue de Vaugirard répondit au président lui demandant s'il n'avait rien à objecter contre sa condamnation:

— Si j'ai tué, messieurs, je devrais mourir... Il fallait me condamner à mort et non point au supplice, mille fois plus cruel, du bagne... — La vérité triomphera peut-être un jour... sur ma tombe... — En vous pardonnant, messieurs, je vous jure sur les têtes sacrées de ma mère et de ma fiancée que vous venez de frapper un innocent. Que ma destinée s'accomplisse!

XII

Il y a trois semaines que la condamnation a été prononcée, un brouillard épais enveloppe la Grande Roquette de sa tristesse grise.

Dans une vaste cour sur laquelle, portes ou fenêtres, ne s'ouvrent que des grilles, plusieurs centaines d'hommes en vestes, pantalons et calottes gris-jaune, cette couleur de muraille qui semble être la livrée séculaire des prisons, plusieurs centaines d'hommes pâles, tondu et rasés, sont là qui s'agitent en silence.

Les uns entrent ou sortent des ateliers

qui leur servent momentanément de préaux et de chauffoirs, les autres préférèrent à la nauséabonde, à la suffocante odeur de ces salles trop étroites, le froid humide du dehors, les bancs de pierre sous des auvents de bois.

Les uns sombres, le regard vague, s'isolent dans des coins, les autres sceptiques, ricaneurs, grimaciers, dévorent leur maigre pitance, le pain et les légumes secs, avec une insouciance singulière.

Les uns sont vieux, grisonnants, ont les figures ravagés; les autres jeunes, beaux, robustes, n'ont été amaigris, courbés que par le dure régime des maisons de force.

Tous, presque tous, ont des physionomies fausses, lâches, bestiales, des gestes violents, des allures éhontées, mais avec des nuances, des gradations infinies. C'est qu'il y a là, à la Grande Roquette, le dépôt général, un singulier mélange, et que dans ses cours, ses ateliers, ses dortoirs, ses corridors se heurtent et fraternisent les condamnés à perpétuité qui attendent le départ de la chaîne et les escrocs condamnés à un an qui, sortis demain, regarderont passer la voiture cellulaire sur le boulevard.

L'ensemble des impressions qui assaillent le visiteur traversant les groupes de ces forçats est tout à la fois de la honte et de la terreur; il se sent honteux pour l'humanité des vices sans nom qu'il respire et il craint les convoitises et les haines qu'il sent le presser, le suivre.

Il y a départ de chaîne ce jour-là et les inspecteurs, les gardiens, font des appels, opèrent le triage des malfaiteurs; on les pousse dans ce même couloir où le bourreau se livre à la dernière toilette des guillotins, les greffiers régularisent leurs papiers, les surveillants leurs cadenas, les poignets, et ils partent vers les maisons centrales, vers les ports d'embarquement.

Un détenu, pour lequel on venait de rouler la lourde grille de l'infirmerie, tra-

versa la petite cour que tache en noir la porte de bronze des condamnés à mort, puis la grande cour des détenus ordinaires où une curiosité générale l'accompagna de l'entrée à la sortie, et enfin fut poussé dans le greffe.

Il se tenait chancelant car il relevait à peine de maladie, modeste, résigné; les gardiens le traitant avec douceur.

Ce détenu c'étaient le docteur Haller.

Quinze jours une fièvre cérébrale l'avait tenu entre la vie et la mort; depuis huit jours il allait mieux et déjà on l'embarquait, par faveur spéciale, pour un pénitencier d'Algérie.

De nombreuses démarches avaient été faites auprès du Ministre de la Justice et auprès du Ministre de l'Intérieur par un homme dont le gouvernement tenait à ménager l'influence.

Ce personnage, député de la veille, député radical de la Seine, c'était M^r Lévesque.

Au moment où l'on dressait l'inventaire de ses effets, Félix Haller, devenu le numéro 306, demanda d'y prendre une bague magnifique, au diamant énorme, bague qui lui venait de M. de Fronville.

Il la remit au brigadier, à celui que les pensionnaires de la Grande Roquette appellent le *Transparent* à cause de sa maigreur, et le vieux soldat qui n'avait guère vu dans sa carrière pénitentiaire de détenus aussi calmes, aussi polis, aussi résignés que celui-là, lui promit de la faire parvenir, ainsi qu'une lettre, à la personne qu'il désignait.

Cette bague, Haller l'envoyait à son défenseur de la Cour d'Assises, à son protecteur d'aujourd'hui, à Lévesque en lui disant:

"Le numéro 306 prie M^r Lévesque d'accepter ce souvenir d'un ami commun en dédommagement des peines qu'il a cru devoir prendre à son endroit. Il part pour toujours, sinon heureux du moins résigné, fier de la tendresse et de l'estime

“des seules créatures auxquelles il tienne
“ici-bas, riche du premier des biens, sa
“conscience. Il ne garde de haine pour
“personne et pardonne à son bourreau plus
“à plaindre que lui. Qu’il soit heureux,
“s’il le peut, ce ne seront point des cris
“de rage qui lui arriveront du baigne co-
“lonial; à peine des sanglots et une prière
“de se souvenir! La vengeance est si petite
“et c’est si grand d’oublier le mal!”

Félix Haller à certaines phrases obscures de la défense, à quelques inutiles torsions de la vérité, avait deviné le vrai coupable, et ce secret il s’était juré de l’emporter dans la tombe.

Qui l’eût cru du reste? Où aurait-il pu trouver des preuves? C’était plutôt un pressentiment qu’une certitude, ou mieux une certitude qui n’en était une que pour lui, pour lui auquel Lévesque n’avait pu cacher son trouble, sa gêne dans leurs entrevues, trouble et gêne qu’il ne lui avait jamais connus.

Assassin déjà pour ses juges il leur eût été doublement odieux en devenant accusateur, accusateur de son dernier ami, de celui qui plaidait sa cause avec des larmes; autant valait-il accomplir sa destinée sans récrimination.

La compagnie des infâmes, des voleurs et des assassins, clientèle ordinaire au baigne, devait être pour Haller une torture plus grande que la flétrissure officielle, plus grande que la privation de la liberté; on lui épargna ce supplice.

Non seulement il voyagea seul, mais on lui promit, à son arrivée au pénitencier algérien, de lui confier le poste de pharmacien après deux années de cellule.

La cellule? Il en était arrivé à ce désir du repos, à cette soif de silence et d’oubli qui fait accepter la tombe comme une délivrance: la cellule, c’est-à-dire pis que la tombe pour les malfaiteurs, lui la bénit. Il allait pouvoir y pleurer et mourir tranquille.

C’est un baigne singulier que celui où fut

interné l’ancien médecin de la rue de Vaugirard.

Des collines brunes couvertes d’une végétation d’un vert sombre, des champs jaunes de moissons et rouges de vignes, des bois d’orangers et de lauriers roses, d’immenses plaines de sable gris, et au-dessous, au-dessus, partout, un air tiède, parfumé, brise venue d’un ciel et d’horizons toujours bleus: voilà le décor.

Deux taches blanches, d’un blanc criard, dans l’ensemble des vastes constructions noirâtres: les dalles du cimetière des forçats et les murs du blockhaus cellulaire, dalles et blockhaus blanchis deux fois par an à la chaux.

Oh! ce blockhaus, cette sorte d’enmitagé que domine le croissant de l’Islam, ce blockhaus tout blanc, découpé dans l’azur, comme il semble sinistre au milieu d’une nature radieuse, d’une fête perpétuelle de la lumière, quand on sait qu’y agonisent des Arabes lesquels ne reverront jamais plus ni le ciel bleu, ni le soleil qu’on leur a interdits à perpétuité.

Haller fut renfermé au blockhaus; deux années passées là devaient en quelque sorte racheter sa peine.

Peu lui importait! il avait la solitude et il comptait bien sur la mort avant deux ans.

L’air et un filet de lumière lui arrivaient par les sculptures d’une petite fenêtre mauresque, sorte de tamis placé à trois mètres du sol. De jour il entendait le grincement des machines que faisaient mouvoir les détenus, les jurons des gardiens, le pas cadencé des troupes qui faisaient la manoeuvre; de nuit, pendant ses longues insomnies, c’étaient le cri des oiseaux chasseurs, les glapissements de chacals et la voix du désert qui accompagnait ses sombres rêves, ses hallucinations désespérées.

La mort comme il la trouvait lente à venir; il en voulait à ce corps si robuste

que n'avait jusqu'alors affaibli aucune douleur, aucun excès.

Et cependant du bonheur lui arrivait parfois au fond de son cachot, du bonheur sous la forme de petites feuilles de papier, de lettres où sa vieille mère et Germaine avaient mêlé leurs écritures tremblées et leurs larmes involontaires.

Madame Haller, pour laquelle la vie n'était plus rien, envoyait ses derniers baisers et donnait sa résignation en exemple; Findomptable et fière Germaine ne voulait point courber la tête, sa jeunesse et son amour ne voulaient point mourir et elle disait d'espérer.

Bien faible contre la force brutale, la femme est capable d'énergies surhumaines quand la grande, la seule passion de sa vie, l'amour, la pousse. Oh! alors les orages peuvent venir, comme le roseau de la fable elle plie et ne se rompt pas, les difficultés peuvent s'amonceler, elle les défie; rien ne la décourage, rien ne l'arrête.

Germaine Dulac était aussi sûre de l'innocence de Félix Haller qu'elle pouvait l'être de la sienne propre, et elle s'était jurée de percer le mystère dont il était victime, de trouver le vrai coupable.

Son Félix elle le voulait réhabilité, elle le voulait libre et réhabilité, libre bientôt, car pour peu que la vérité tardât à se faire, madame Haller, son fils et elle-même ne seraient plus là pour en profiter. Elle les sentait mourir, eux surtout, à chaque heure, à chaque minute, de cette horrible blessure d'une condamnation infamante, et se raidissant contre les défaillances, elle luttait, elle cherchait.

L'hiver était tout à fait venu, les dernières feuilles s'étaient envolées et les fleurs étaient mortes; plus de gazon, plus de fouillis de verdure, la terre grise et nue.

Souvent, dans les claires après-midi, Germaine, toute à son idée fixe, parcourait rapidement les allées du jardin; elle allait et venait, tête nue, combinant les

projets les plus divers, heureuse de calmer sa fièvre au vent froid du Nord.

C'est en tournant ainsi le long des allées, les yeux baissés, qu'elle aperçut un jour le porte-bonheur d'Anaïs, ce porte-bonheur rompu et tombé dans une corbeille de dahlias pendant son escalade du mur, la nuit du crime.

La jeune fille le ramassa, l'examina se demanda d'où il pouvait venir, car il n'appartenait certaine à personne de la maison et quoique légèrement oxydé n'était cependant pas là depuis très longtemps.

Aucune femme n'avait franchi la grille du jardin depuis les sinistres événements de l'été, aucune même ne s'y était promenade au printemps.

Ce bracelet n'était point du reste un bijou simplement décroché, qui aurait pu glisser sans qu'on y prit garde; il avait été violemment rompu.

Amenée par cette trouvaille singulière à examiner les environs, Germaine se demanda pour la première fois comment il se faisait que l'on eût pas tenu compte de la brèche du mur en briques. Elle était ancienne, c'est vrai, mais cela n'empêchait pas qu'elle ne fut très commode pour s'introduire dans le jardin et de là dans la maison.

Le bracelet ne semblait néanmoins avoir aucun rapport avec une escalade criminelle; les femmes ne franchissent guère les murs. A moins que, bijou volé, le porte-bonheur ne fut tombé de la poche d'un malfaiteur?

Germaine s'arrêta à cette supposition qui, comme on le voit, ne s'écartait guère de la vérité; et avec un tressaillement mystérieux, la conviction inexplicable qu'elle tenait le premier des fils qui la mèneraient à la lumière, elle glissa le porte-bonheur dans un tiroir de son secrétaire.

Sa tâche était encore loin d'être terminée cependant; sa main n'était pas encore près de toucher au salut.

XIII

Madame Haller à laquelle sa plus longue expérience de la vie avait appris que pour quelques joies on y compte bien davantage de deuils, madame Haller, je l'ai dit plus haut, n'avait pas la belle confiance de Germaine dans l'avenir. Le malheur s'était abattu sur sa maison, il y resterait.

Elle encore si robuste un an auparavant s'était tout à coup affaissée; ses meilleurs amis ne la reconnaissaient plus, et souvenir navrant, je me rappelle l'avoir prise moi-même, moi qui l'avait rencontrée maintes fois, pour une autre personne.

Ce que son âme avait de viril s'était fondu en une douce tristesse, en une soumission à la fatalité qu'aucun nouveau coup ne venait aigrir. Jour et nuit, elle pensait à son martyr, au forçat d'Algérie, et jour et nuit elle priait Germaine, elle priait les rares fidèles qui n'avaient point déserté la rue de Vaugirard, de ne point la laisser à sa douleur, de ne point l'abandonner un instant quand elle, la mère, celle que rien ne remplace jamais, ne serait plus là.

Mademoiselle Dulac, sachant tout ce qu'elle conservait à Félix en lui conservant sa mère, essayait de ramener la vieille dame à la vie, à l'espoir, de la réchauffer de son affection si sincère, si tendre, si dévouée.

Elle ne réussit pas.

Son enfant manquait à la mère, son enfant dont elle eût voulu au prix de mille souffrances racheter les tortures, son pauvre enfant innocent et crucifié; et le fils si tendre, le fils adoré, c'était au coeur de la mère, ce que l'air est aux poumons. Elle étouffait, elle mourait peu à peu.

La mourante n'avait plus qu'une préoccupation: cacher à son fils le chagrin qui la tuait, ne pas augmenter ses peines de la connaissance des siennes propres.

Et se trainant à sa table, elle raffermis-
sait sa main, parlant de santé passable

quand elle sentait déjà la mort venir, assurant Félix de sa résignation patiente, de son éternel amour, d'une pensée qui allait sans cesse vers lui, qui l'accompagnait si étroitement que, même après la mort, il la percevait encore autour de lui.

C'était la manière détournée, lointaine, dont elle le préparait à l'idée de la séparation définitive. Oh! le coeur des mères.

Vers la fin de janvier, se voyant de plus en plus faible, elle voulut régler ses petits intérêts matériels, et désireuse de n'oublier personne, de s'entourer jusqu'à la dernière minute de tout ce qui lui rappellerait plus ou moins son fils, elle pria M^r Lévesque, dont l'abandon lui avait été plus sensible que celui d'un autre, de lui faire par pitié l'aumône d'une dernière visite.

Cette fois encore, comme pour la défense de Félix, l'avocat-député n'osa refuser.

Et cependant il eut préféré quoi que ce fut à cette visite à une mourante, à une mourante qui était la seconde victime...

Car au lieu de se dissiper avec le temps, les remords, les importuns remords grandissaient dans ce qui restait de coeur à l'assassin.

Et voilà qu'après le fils c'était la mère, qu'au lieu d'un spectre lointain, c'était une réalité agonisante qui allait lui mettre le doigt au front.

À la lettre de Félix il s'était vu deviné et quoique rassuré par l'impossibilité presque certaine d'établir sa culpabilité, il tremblait maintenant. Qu'allait-il répondre à la mère du condamné, si plus clairvoyante encore que celui-ci elle allait lui jeter une accusation formelle à la face?

Mais non, des soupçons injustifiés, des idées de gens dans la peine et qui voient partout le salut, des aigreurs de pauvres abandonnés qui en veulent à tout le monde de leur misère, voilà ce que les plus hostiles pourraient trouver dans les récriminations de la vieille dame si elle en formulait.

L'essentiel était d'avoir de l'audace, tou-

jours de l'audace, et encore de l'audace.

Il n'en avait jamais guère, manqué, il n'en manquerait point cette fois encore, la dernière épreuve sans doute à laquelle il serait soumis, car la mère morte, le fils la suivrait de près, et moins inconsolable qu'elle ne le voulait paraître cette endiablée de Germaine oublierait bientôt le passé pour s'endormir dans d'autres amours.

Me Lévesque prit donc le chemin de Vaugirard.

On le pria d'attendre quelques instants à son arrivée, madame Haller, plus souffrante encore que d'habitude, s'étant enfin assoupie, et mademoiselle Germaine étant sortie pour quelques courses dans Paris.

Il faisait assez beau, tiède, et l'avocat s'en alla discrètement du côté du jardin; une force étrange l'attirait aussi vers ce lieu, théâtre d'une partie du crime.

L'assassin, à distance, voulait revoir par lui-même les lieux où l'inconsciente Anaïs était passée, il voulait s'assurer qu'aucune trace n'avait été laissée, et tout en ricanant de ses terreurs chimériques il était heureux d'examiner lui-même, de toucher de ses propres mains, une bonne fois, tranquillement, puisqu'il était seul.

Lévesque, l'esprit fort, le criminel intelligent et audacieux, le juriconsulte expert, subissait comme le plus vulgaire malfaiteur, comme la brute la plus ignorante des mystères de l'âme, cette insurmontable attraction qui ramène tous les coupables sur le champ de leurs sinistres exploits.

En lieu par conséquent de se promener ici et là d'une allure indifférente, en visiteur qui attend patiemment qu'on le reconvoie, il marcha sans s'arrêter vers le mur du fond du jardin, se haussa jusqu'à la brèche, scruta du pied les briques tombées, la terre, les tas de feuilles pourries.

Un secret instinct, une sorte de flair lui donnait le pressentiment du danger.

Après un court arrêt il revint du côté de la maison, choisissant les allées, constatant la couleur du sol, la nature du gra-

vier, les distances, fixant les fenêtres de la chambre funèbre.

Il haussait les épaules, se demandant néanmoins en même temps que pourrait penser un curieux qui le verrait fureter de la sorte dans un jardinet sans fleurs, sans fruits, sans intérêts d'aucune espèce.

Les domestiques, vaquaient à leurs occupations dans l'intérieur, aucun rideau n'était soulevé, madame Haller dormait toujours et mademoiselle Dulac était toujours dehors sans doute; il était seul!

Fort de cette assurance, Lévesque en vint à s'approcher de la plate-bande courant au bas des fenêtres du rez-de-chaussée, à mettre ses pieds sur les crampons de fer, à se soulever sur le rebord de pierre; puis, regardant sa montre, il retourna une seconde fois rapidement jusqu'à la brèche du fond du pardin.

Il refaisait pas à pas, minute par minute, le trajet, les pauses d'Anaïs, effrayé en lui-même des difficultés qu'elle avait dû vaincre, des dangers qu'ils avaient courus, l'un comme l'autre, pendant cette nuit dont il eut voulu à jamais perdre le souvenir.

Puis admirant quel merveilleux instrument de fortune le somnambulisme lui avait placé entre les mains, combien absolue était sa sécurité à lui assassin et voleur sans l'être, par commission, il eut un frisson de joie cynique et se frotta nerveusement les mains.

Il était seul? Non...

Germaine n'était point sortie; désireuse tout à la fois de laisser reposer quelque peu sa chère vieille amie depuis si longtemps sans sommeil et aussi de ne point s'entretenir avec l'avocat, l'avocat qui lui répugnait plus que jamais, elle avait prétexté une absence.

L'avocat, dis-je, lui répugnait plus que jamais, car si habile qu'il fût, Lévesque ne l'était pas encore assez pour lutter contre une femme, une femme dont l'intelli-

gence et la finesse natives étaient décu- plées par le malheur, par l'amour.

L'isolement dans lequel il n'avait point eu honte de laisser la mère du meilleur des amis, la mère infortunée d'un martyr à l'innocence duquel il croyait, il devait croise, cet isolement sans raisons même de la part d'un égoïste ordinaire, avait frappé mademoiselle Dulac.

De là à se douter qu'il fut l'assassin il y avait encore loin; mais pour elle déjà cet homme en devait savoir plus long qu'il ne l'avouait sur le mystère de la rue de Vaugirard.

Il avait été, dans les derniers jours, le confident de Fronville, il avait connu les rancunes secrètes de l'ancien consul, ses relations extérieures; un inviolable serment lui clouait peut-être les lèvres, mais il savait...

Pénétrée de cette conviction qu'elle dé- duisait logiquement des apparences, Ger- maine avait acceptée l'idée de madame Haller mourante, illusion d'une âme droi- te, que nul mieux que M^r Lévesque ne pou- vait l'aider dans le petit règlement de ses intérêts matériels, malgré son indifférence apparente.

La pauvre mère trouvait naturel qu'on s'éloignât d'elle, qu'on ne compromit point son avenir pour lui tendre la main; elle défendait encore l'ami de son fils par amour pour celui-ci.

Cette visite de l'avocat, mademoiselle Dulac avait songé, elle, à l'utiliser autrem- ent et mieux que la vieille Alsacienne.

Pendant qu'elle réfléchissait aux moyens de tirer, soit par la pitié, soit par la con- voitise, quelque chose de ce coeur de mar- bre, et que, soucieuse, elle allait et venait dans sa chambre, sa vue et son esprit fu- rent subitement frappés par les allures de Lévesque fouillant le jardin.

Ce fut comme un éclair qui ne montre le chemin qu'une seconde et permet cepen- dant de faire un pas en avant.

L'espèce de contr'expertise à laquelle se

livrait l'avocat se fût encore expliquée par la connaissance qu'il avait eue des moindres détails du procès criminel; mais la joie non dissimulée qui se peignait sur ses traits, ses gais mouvements ne s'expli- quaient plus.

Comment une promenade dans ce jar- din où tant de fois Félix l'avait accueilli, une visite à chacun des détails qui avaient fait condamner ce modèle des amis, le sou- venir palpable d'une cause sacrée qu'il n'a- vait ou pu ou su défendre; comment toutes ces choses qui eussent dû l'écraser et faire jaillir de ses yeux des larmes de sang, toutes ces choses le faisaient rire, danser? Ah!...

Lévesque, dans le jardin, eut encore deux ou trois grands gestes d'insouciance de la destinée, de défi et de mépris pour les faits et les êtres qu'il écrasait sous ses pieds; puis prenant un visage de circons- tance, un masque de compassion glacée, il arpenta désormais la terrasse du pas étouffé, grave, d'un invité venu à un en- terrement.

Mademoiselle Dulac n'avait plus rien à savoir pour le moment; elle appela sa femme de chambre à voix basse, lui fit d'aller adroitement fermer la porte d'entrée avec bruit, comme si c'eût été elle qui rentrait, puis d'introduire M. Lévesque pendant qu'elle préparerait madame Hal- ler à sa visite.

Avant de quitter son appartement la jeune fille ouvrit son secrétaire, y prit le porte-bonheur brisé et le glissa dans sa poche.

Brèche, porte-bonheur, Lévesque, mal- faiteurs probables, semblaient dans sa pen- sée et depuis quelques instants avoir de singuliers rapports; elle voulait savoir à son tour.

L'avocat fut introduit auprès de mada- me Haller.

Pour s'excuser il prétextait d'un ton pleu- rard la trop grande peine que lui faisait la vue d'une semblable infortune; il en

avait tellement souffert à la suite de sa dernière visite qu'il avait été forcé de s'aliter. Or il lui fallait gagner sa vie... il était pauvre... son mandat de député lui prenait plus de temps qu'il ne lui rapportait de bénéfices... au moins avait-il été heureux de le faire servir à améliorer le sort de ce pauvre Félix qu'il aurait tant voulu sauver...

Quand arriva l'instant de parler d'affaires, mademoiselle Dulac, qui s'était tenue cérémonieusement au pied du lit de sa vieille amie, voulut se retirer malgré la prière qui lui faisait celle-ci de rester à ses côtés.

Lévesque et madame Haller demeurèrent seuls pendant que Germaine descendait tranquillement l'escalier se dirigeant, un journal à la main, vers le fond du jardin.

L'avocat avait demandé ce qu'il faut pour écrire, et après avoir tiré du papier timbré de sa poche, il s'était installé sur une petite table que mademoiselle Dulac avait apportée. La jeune fille ne craignait pas qu'il sût où elle allait, qu'il la vît, car la chambre à coucher de la vieille dame avait été, depuis sa maladie, transportée du rez-de-chaussée au premier étage et sur la rue, pour que Germaine fût prête à courir vers elle dès que les circonstances l'exigeaient.

Arrivée au jardin, et tout en continuant de marcher, la jeune fille laissa tomber le porte-bonheur d'une façon bien apparente parmi des débris du mur, puis elle retourna vers la terrasse et vers la maison après quelques tours de promenade indifférents ici et là.

Quand Lévesque dut avoir à peu près achevé sa besogne d'hommes d'affaires confidentiel, elle rentra auprès de madame Haller, demandant à profiter, elle aussi, de sa présence pour quelques conseils.

L'avocat se mit avec empressement aux ordres de la millionnaire.

Sous prétexte de s'entendre avec mada-

me Haller au sujet d'une donation, la jeune fille pria gentiment M. Lévesque de feuilleter les albums du salon voisin ou de visiter la serre dont la douceur de la température l'avait décidée à transporter une partie des plantes dans le jardin.

Elle était bien sûre que par excès de discrétion il ne resterait pas dans le salon, mais qu'il descendrait à la serre et de là au jardin; c'est ce qu'elle voulait.

Au lieu de rester elle-même auprès de madame Haller, elle courut se remettre à son poste d'observation, donnant à entendre à la malade qu'elle avait désiré par ce petit stratagème lui ménager seulement quelques minutes de repos.

Ce que mademoiselle Dulac avait prévu se produisit en effet, Lévesque après une visite rapide à la serre reprit encore les allées du jardin.

Il n'était plus aussi avide de tout examiner, de tout fouiller que la première fois, sa curiosité inquiète semblait apaisée, et cependant il ne put s'empêcher de monter encore sur le talus de l'extrémité, de jeter ça et là un regard scrutateur sur les boués, les décombres, les fondrières des terrains vagues du voisinage.

En redescendant il faillit tomber, se tourna brusquement du côté du jardin et de la maison pour s'assurer que personne ne le voyait, puis brusquement il se pencha, ramassa le bracelet cassé et le coula dans la poche de son pantalon.

Il était devenu tout pâle, et quand il reprit sa marche il tremblait, chancelant comme un homme ivre.

— Tonnerre! Quelle chance! Petite sotte qui laisse là de quoi nous envoyer à la guillotine... si on savait. — Comment diable n'a-t-il pas encore été ramassé? Des feuilles le cachaient sans doute qui se sont envolées depuis... Evidemment c'est en sautant qu'elle se sera heurtée. — Enfin, l'essentiel est de le tenir! — et puis je déraisonne, est-ce que j'aurais peur, qu'apprendrait ce bibelot à qui que ce soit?

Qui pourrait jamais deviner d'où il vient? Il vaut mieux l'avoir néanmoins. — Quand ça ne serait que pour l'autre... le jour où elle aurait des doutes... où elle se demanderait quand elle l'a perdu...

Mademoiselle Dulac avait anxieusement épié chacun des mouvements de l'avocat; elle lui avait vu ramasser le bijou, le glisser dans sa poche, et maintenant elle se demandait s'il allait le garder ou... le lui rendre.

S'il le rapportait, s'il en parlait, il n'y avait plus rien à chercher de ce côté; mais s'il le gardait... ah! elle tiendrait le salut.



La jeune femme était plongée dans un profond et lourd sommeil.

Il était inadmissible en effet qu'un homme dans la situation de Lévesque se fit voleur pour un objet de quelques francs; s'il cachait le porte-bonheur c'est qu'il n'ignorait pas à qui il avait appartenu, c'est qu'il y voyait un indice grave, c'est qu'il était sinon l'auteur principal du moins le complice du crime commis, crime commis après introduction par escalade.

La vérité! Le salut! La vie! Germaine Dulac entrevoyait déjà tout cela et elle aussi tremblait, elle tremblait plus fort que ne tremblait Lévesque, elle était peut-être plus pâle que lui; mais ses frissons et sa pâleur étaient différents des siens. Pauvre humanité que l'épouvante et la joie secouent également, qui menace de se briser au moindre choc!

La vaillante jeune fille sut se dominer; elle ne se pressa pas, ne s'étonna de rien, apporta des titres, se fit expliquer le chapitre du Code qui traite des donations, reconduisit l'avocat jusqu'à la porte en le remerciant avec sa plus gracieuse révérence.

Le désir d'arriver à son but la rendait impassible, dissimulée, elle si sensible, si franche.

Enfin! il était parti et... il n'avait pas rendu le porte-bonheur.

Germaine, à nouveau défaillante de joie, remonta dans sa chambre et s'approchant les mains jointes, les yeux humides, d'un magnifique portrait du docteur Haller achevé par Carolus Duran quelques jours avant l'assassinat de la rue de Vaugirard, elle lui cria comme s'il pouvait l'entendre, comme si sa voix devait avoir un écho jusqu'au bain: "Espère, mon Félix, patiente encore, je te sauverai!"

Et voulant faire profiter la malade de cette lueur d'espoir sans rien dire cependant, elle alla vers son lit pour lui murmurer, en l'embrassant: "Je ne sais quel pressentiment j'ai aujourd'hui, mère, mais il y a au fond de mon coeur quelque chose qui me dit d'espérer. Ne vous laissez point abattre, forcez-vous à vivre pour Félix, pour moi!"

Interprétant toujours généreusement ce qui lui survenait d'heureux, madame Haller crut à des démarches secrètes de M. Lévesque, à une confidence qu'il aurait faite à Germaine seulement, pour ne point trop l'émotionner, elle; et se soulevant sur

l'oreiller, elle répondit avec un sourire navré :

— Son influence adoucira le régime de la prison, lui rendra peut-être même la liberté mais non pas l'honneur ; et les Haller vivent encore plus de cela que du reste !

— L'honneur ? répliqua sourdement Germaine — l'Honneur ? Peut-être !...

XIV

Un grand vestibule dans lequel sont assis, se promènent sans bruit, ou regardent mélancoliquement, et les mains derrière le dos, ruisseler la pluie contre les vitres, trois huissiers en lévite noire à boutons d'argent : voilà l'aspect de l'antichambre de M. le Secrétaire Particulier du Préfet de Police.

Sur un fauteuil de cuir vert se tient assise, la voilette baissée, une jeune femme en toilette à la fois riche et simple.

Depuis quelques instants à peine elle a fait passer sa carte, et un homme de trente-cinq ans, à la redingote boutonnée et ornée du ruban rouge de la Légion d'honneur, reconduisant un peu brusquement un employé chargé de paperasses, s'est précipité, l'échine pliée en deux, pour l'introduire dans son cabinet.

La jeune femme c'est mademoiselle Dulac, et le fonctionnaire dont elle sollicite une audience, le Secrétaire Particulier du Préfet de Police.

Pour lutter contre un adversaire aussi rusé et aussi puissant que Lévesque, la jeune fille avait senti qu'il lui fallait des alliés, des alliés qui cherchassent là où elle ne pouvait chercher, des alliés dont elle restât la tête mais qui fussent des bras robustes.

En fouillant ses souvenirs, elle se rappela d'un ancien attaché aux bureaux de son père, lequel avait quitté les Finances pour l'Administration et suivait la fortune

politique du député Préfet de Police en fonctions à ce moment.

M. Dulac aussi estimé qu'aimé de ses inférieurs ne pouvait avoir été oublié par son élève-financier d'autrefois ; mieux même, Germaine croyait ne pas se tromper en supposant qu'il avait été du nombre de ses prétendants secrets.

Or, une femme ne doute jamais de son empire sur les hommes qui l'ont admirée, aimée, fût-ce après vingt ans, serait-elle aussi modeste, aussi droit que l'était la fille de l'ancien Receveur des Finances.

Et elles ne se trompent jamais, car quel est l'homme riche de si peu de cœur, que ce soit qui n'aime à évoquer le passé, à revivre quelques-unes des illusions de sa jeunesse en contemplant et en saluant une image parfois effacée mais toujours chère.

Il y a dans ce retour de la dédaigneuse d'autrefois comme un aveu tardif, comme des regrets qui les flattent.

Mademoiselle Dulac fut donc d'autant mieux accueillie qu'elle n'était point encore ni comme âge, ni comme position, passée à l'état d'ancien objectif ; elle était toujours jeune, belle, fortunée, libre (en apparence du moins), et M. le Secrétaire Particulier était resté garçon jusqu'alors.

Elle exposa le but de sa visite, sans rien préciser cependant en ce qui concernait la personnalité de Lévesque, car elle avait compris d'instinct que c'eût été se mettre à dos un fonctionnaire que de lui parler de combattre des gens auxquels il devait sa position.

Après avoir rappelé avec émotion le souvenir de son pauvre père, donné quelques détails sur sa fin tragique, elle dit au Secrétaire Particulier qu'elle avait pensé ne point être importune en recourant à lui, et en demandant de l'aider par la mise à sa disposition de deux ou trois li-miers de la police.

M. le Secrétaire Particulier, après les plus chaleureuses protestations de respect et de dévouement absolus, essaya de faire

comprendre à la belle sollicitieuse que les agents de la Sûreté étaient exclusivement réservés aux services officiels, qu'ils ne pouvaient être prêtés à des particuliers pour des entreprises quelconques. C'était même cette impossibilité qui avait déterminé la création d'agences des recherches par des employés sortis de la Préfecture.

En même temps qu'il exprimait ses regrets, le fonctionnaire songeait à ses prétentions d'autrefois, à la fortune de mademoiselle Dulac, à un mariage possible... lui aussi comme l'infortuné Fronville; et il lui avoua que la refuser était au-dessus de ses forces, il dit qu'il préférerait compromettre sa position.

Après avoir bien fait sentir qu'il rendait un service et que mademoiselle Dulac lui devrait au besoin quelque peu de reconnaissance, le Secrétaire Particulier ne voulut plus accepter les refus de sa discrétion.

Sur son bureau se trouvaient rangés, à droite et à gauche, une série de boutons de sonnette électrique avec l'indication du service auquel ils correspondaient écrite en lettres rouges sur de l'ivoire.

Le Secrétaire Particulier sonna en appuyant longuement son doigt sur un des boutons, puis il se remit à causer galamment avec la visiteuse.

Cinq minutes plus tard le Chef de la Sûreté entra dans le cabinet et M. le Secrétaire Particulier, s'excusant profondément, le prit dans l'embrasure de la fenêtre pour lui dire quelques mots à voix basse.

Ces quelques mots n'étaient certes point un grand mystère, car c'était journellement que le Chef de la Sûreté prêtait des agents de son service au Secrétaire Particulier pour ses petites affaires personnelles, mais ce dernier voulait continuer son système et donner une importance considérable à ce qu'il faisait pour mademoiselle Dulac.

Le chef de la Sûreté salua et sortit; il avait été convenu qu'il enverrait à domi-

cile, chez mademoiselle Dulac, un de ses inspecteurs les plus intelligents, lequel prendrait des ordres et tâcherait de lui être utile aux heures où il n'était pas de service pour la Préfecture.

Ainsi prises les mesures arrangeaient tout le monde: le Secrétaire Particulier obligeait mademoiselle Dulac, le Chef de la Sûreté obligeait le Secrétaire Particulier, et l'un et l'autre fournissaient, sans qu'il leur en coûtât rien, une bonne aubaine à leur subordonné qui leur revaudrait cela à l'occasion.

Le Secrétaire Particulier ne doutait point en effet de la générosité de la jeune fille qu'il savait aussi bonne qu'opulente.

Mademoiselle Dulac, tout heureuse, ne quitta le cabinet de l'ancien attaché de son père qu'après lui avoir exprimé plus de gratitude que n'en méritait vraiment un service qui n'en était pas un; peut-être même fût-elle plus gracieuse que son *te* coeur ne l'eût permis en d'autres circonstances, mais elle voulait ces gens de la police dans son jeu, et elle rusait.

Le Secrétaire Particulier rentra dans son cabinet en faisant de beaux rêves pendant que la jeune fille roulait vers Vaugirard en en faisant aussi; malheureusement les siens étaient de nature à troubler ceux du fonctionnaire s'il avait pu les connaître.

Les inspecteurs de la Sûreté ont leur temps employé de telle sorte qu'ils peuvent suivre une piste pendant un intervalle assez long sans s'occuper de jour ou de nuit, de veille ou de sommeil, puis ensuite se reposer pendant fort longtemps dans les mêmes conditions.

Ce qu'ils appellent leur *petite journée* va de 9 h. à 12 h. et de 2 h. à 6 h. 1-2; leur *grande journée* commencée à 8 h. du matin se continue jusqu'à 8 h. du matin le lendemain, soit vingt-quatre heures, avec quelques heures seulement pour manger et se reposer. Puis ils ont vingt-cinq heures de libres, c'est-à-dire jusqu'au lendemain

à neuf heures, moment précis où reprend la petite journée.

Le lendemain du jour où la visite de mademoiselle Dulac à la Préfecture avait eu lieu, un jeune homme de mise élégante, aux manières irréprochables, se présentait vers deux heures de l'après-midi rue de Vaugirard et demandait à lui parler.

C'était l'inspecteur de la Sûreté envoyé par les ordres de M. le Secrétaire Particulier et qui n'avait voulu ni donner son nom, ni dire au domestique de la part de qui il venait.

Mais mademoiselle Dulac, qui attendait avec impatience, le fit introduire immédiatement et l'emmena dans la serre où elle était plus sûre d'être à l'abri de toute indiscretion en même temps qu'elle restait bien à portée des gens de la maison dont il fallait éviter les commérages.

Mademoiselle Dulac partageait, cela se comprend du reste, les préjugés ordinaires du public contre la police; elle fut donc étonnée de la parfaite aisance, du langage correct, du savoir-vivre de l'inspecteur Vergenne.

Il faut dire qu'on l'avait bien servie, et que sans être une exception parmi ses collègues celui-ci avait des qualités rares en dehors des aptitudes particulières nécessitées par sa profession.

Fils d'un banquier ruiné vers 1895, Charles Vergenne s'était vu obligé de gagner sa vie et celle de deux jeunes soeurs restées à sa charge, alors que depuis son enfance il avait l'existence insouciant, oisive d'un héritier de famille riche.

Son père et sa mère étaient morts après avoir satisfait leurs créanciers et en lui laissant un nom honorable, mais avec une instruction plus ou moins complète et une bonne santé comme seul patrimoine.

Charles brutalement jeté dans la lutte pour l'existence, n'avait point reculé devant la peine, devant les devoirs nouveaux qui lui incombaient.

Il avait immédiatement songé à tirer

parti de sa connaissance de Paris, des sociétés diverses qui s'y agitent, et il avait accepté l'emploi d'inspecteur de la Sûreté qu'un ancien ami de son père lui avait fait obtenir.

Plaçant ses deux petites soeurs, tout ce qu'il aimait au monde, dans une modeste pension de la banlieue, il n'avait plus désiré que faire son devoir, se rendre utile, arriver à quelque chose.

S'il respectait ses chefs il en était encore plus apprécié; on savait son histoire et les privations qu'il s'imposait pour élever ses soeurs, aussi lui réservait-on les affaires avantageuses quand il s'en présentait comme dans le cas actuel.

Son éducation, ses manières lui permettaient de pénétrer dans des milieux où d'autres inspecteurs eussent été impossibles: c'était donc par une délicate attention que le Chef de la Sûreté l'avait choisi pour le mettre en rapport avec la si belle et si distinguée mademoiselle Dulac.

Placé en face de la jeune fille pour une mission qu'il soupçonnait devoir être extraordinaire, Charles Vergenne ne crut rien de plus habile que de se présenter lui-même en racontant son passé, en montrant simplement qui il était.

Il n'ignorait pas les préventions, les dégoûts d'une femme du monde; ces préventions, ces dégoûts, il fallait les faire tomber du premier coup, il fallait amener de la confiance.

Et les choses arrivèrent comme il l'avait prévu.

En trouvant dans l'inspecteur de la Sûreté, dans l'aide qu'on lui envoyait, non point un mouchard douteux, vénal, cynique, mais un homme bien élevé, digne de sympathie, loyal, Germaine Dulac se sentit toute rassurée, toute confiante.

Elle répondit à la franchise de l'inspecteur par une franchise pareille, ne lui cachant rien des difficultés qu'il auraient à vaincre, n'omettant aucun détail, décou-

vraient ses soupçons, mettant son cœur à nu.

Au bout d'une demi-heure Vergenne connaissait les familles Haller et Dulac, Félix, Fronville, Lévesque, comme s'il eût toujours vécu dans leur intimité; il savait l'amour de son interlocutrice pour le fils du médecin victime du devoir, les déceptions de l'ancien consul, les allures douteuses de Lévesque.

Le drame surtout, le drame de la rue de Vaugirard vivait dans son imagination, imagination qui avait le privilège de se représenter avec une intensité exceptionnelle les personnes et les lieux dont on lui parlait et d'en garder indéfiniment la mémoire.

Ce drame il allait de la joyeuse rentrée de Félix Haller tenant à la main la lettre de Fronville au départ de Lévesque se sauvant avec le bracelet.

Tout de suite, sans qu'il l'avouât à mademoiselle Dulac, l'innocence du médecin apparut à son esprit; ceci l'attachait encore davantage à un mystère dont la solution touchait non seulement à de grands intérêts mais devait encore satisfaire la justice.

Physionomiste habile, l'inspecteur avait du reste été prévenu tout de suite en faveur du condamné qu'il s'agissait de sauver par la vue de Germaine Dulac, par la passion qu'elle avait mise dans son récit, il s'était dit, ce que s'étaient dit déjà bien des auditeurs de la Cour d'assises, que l'homme capable d'avoir gardé, malgré tout, l'amour d'une femme pareille à celle-là n'était certainement ni un homme ordinaire, ni un criminel.

Une courte visite, fait sous un prétexte quelconque, à la vieille mère de ce même homme, à madame Haller mourante, n'avait fait qu'enraciner davantage dans le cœur de Vergenne une foi absolue dans l'honorabilité des malheureux habitants de la rue de Vaugirard.

Le bon sang ne ment pas, il le savait

pour lui-même, et en touchant la main de la vieille dame mourante, il avait senti comme un courant sympathique aller de ses doigts tremblant à son cœur.

Il se jura de délivrer ces martyrs; il promit à la mémoire vénérée de sa pauvre mère de rendre son enfant et avec son enfant l'honneur à cette autre pauvre mère.

L'influence du député de Paris qu'il sentait être l'ennemi dans cette affaire, les haines dont il pouvait être poursuivi pendant le reste de sa carrière n'arrêtaient pas un instant l'inspecteur; elles l'arrêtaient d'autant moins que mademoiselle Dulac lui garantit son avenir et celui de ses soeurs.

Afin de lui laisser toute liberté d'action et que ses allées et venues ne parussent point suspectes aux domestiques et aux voisins, il fut convenu qu'il passerait désormais pour un parent éloigné de mademoiselle Dulac, parent amené extraordinairement à Paris par un procès considérable. Il ne coucherait pas dans la maison, mais son couvert y serait mis en tout temps; de cette façon les recherches se combindraient et se poursuivraient sans crainte d'amener aucune indiscretion.

L'inspecteur ne remit point au lendemain son entrée en campagne et débuta par une promenade au jardin et dans les appartements en compagnie de mademoiselle Dulac.

Son oeil scrutateur allait rapidement d'un objet à l'autre, il voyait des détails que nul n'avait encore soupçonnés: de la main, du pied, du souffle, il soulevait, il retournait, il tâtait; du nez et de la langue il flairait, il goûtait.

Quant à ses déductions successives, à son opinion, à ses craintes ou à ses espoirs il les gardait pour lui-même, interrogeant brièvement, parlant peu.

Maison et jardin examinés, il partit en promettant de revenir dîner dans trois jours, le soir de son premier repos.

Mademoiselle Dulac le laissa libre d'a-

gir à sa guise, le priant d'accepter tout l'argent dont il aurait besoin.

Il ne jugea pas encore utile d'en prendre et partit dans la direction de l'usine de Grenelle brûlée la nuit même du crime.

Trois jours se passèrent, trois jours qui parurent des semaines à mademoiselle Dulac: la jeune fille voyait en effet la maladie baisser de plus en plus et elle songeait en même temps aux souffrances de Félix là-bas, de Félix que le chagrin pouvait terrasser lui aussi.

Une découverte précise de l'inspecteur, quelque chose que l'on pût annoncer, c'était la vie pour l'une et pour l'autre.

A six heures, exactement, Vergenne sonna.

Mademoiselle Dulac le fit passer à la salle à manger et ils se mirent à table.

Tant que dura le service l'inspecteur parla de choses indifférentes, de nouvelles du jour, et ce fut en vain que Germaine chercha dans ses yeux une réponse quelconque à ses interrogations muettes, un espoir.

Ils entrèrent au salon où Vergenne continuant son rôle de parent, de familier, se mit à fumer sans façon; mademoiselle Dulac congédia les domestiques.

Dès qu'ils furent seuls, tranquille, la question qui tourmentait les lèvres de la jeune fille depuis l'arrivée de l'inspecteur s'échappa vivement:

— Eh bien! dit-elle, savez-vous quelque chose? Avez-vous bon espoir? L'attente dans des conditions pareilles à celles où je vis, l'attente ça devient un supplice...

L'inspecteur haussa évasivement les épaules et continua de fumer en silence; il poursuivait en pensée la recherche de son problème, et s'il entendait les paroles de mademoiselle Dulac il ne s'y arrêta pas.

La jeune fille comprit qu'il ne fallait plus l'interroger et que la réponse arriverait quand elle serait prête.

Vergenne s'était levé et marchait à grands pas d'un coin à l'autre de la pièce; mademoiselle Dulac avait pris machinalement un album et le feuilletait sans voir.

Tout-à-coup l'inspecteur s'arrêta, jeta le reste de son cigare au feu, et tirant une boîte et une pince de sa poche, approcha un fauteuil de celui de la jeune fille.

El aviva la lumière de la lampe, écarta les albums, les livres, les revues qui encombraient la table et s'assit.

— Etait-ce le pareil? — dit-il brusquement, en prenant dans la boîte posée sur la table un porte bonheur ordinaire, en argent — ou bien était-ce plutôt ce genre-ci?...

La jeune fille prit les deux objets qu'on lui présentait et, après examen, s'arrêta encore au premier.

La mémoire de la description qu'elle avait fait de cet objet capital dans l'affaire, la connaissance des bijoux du même genre portés en ce moment par les demoiselles de magasin, avaient été telles chez l'inspecteur qu'il avait immédiatement deviné quel modèle il fallait choisir.

Et par le fait ce petit bracelet était tout ce qu'il y a de plus commun; Anaïs autrement élégante dans le reste de sa toilette ne gardait que comme souvenir cet anneau de pacotille. Lévesque le lui avait acheté un jour qu'il était de bonne humeur, et en plaisantant, à la foire de Neuilly..

— L'autre est peut-être plus mince... remarqua mademoiselle Dulac.

— C'est l'usure qui vous produit cet effet... — J'amincirai celui-ci, de même que je l'oxyderai quelque peu pour imiter l'action de l'humidité sur la trouvaille de votre jardin... — Quant aux dimensions j'en étais certain, j'ai vu le bras de la dame...

Germaine eut un sursaut.

— De la dame qui a perdu cet objet au bas du mur... acheva l'inspecteur.

— Alors!

— Alors... tout à l'heure, si vous le voulez bien... — Pour le moment revenons au

bracelet. Vous m'avez dit que la brisure?... —

Se trouve de biais près du fermoir; les deux agrafes sont rompues, et avec l'une d'elles la moitié de la petite chaîne réunissant les deux portions du bracelet a disparu.

L'inspecteur saisit le porte-bonheur d'une main et sa pince de l'autre, prit une partie du bracelet entre les deux extrémités, tout en suivant du regard mademoiselle Dulac qui approuvait de la tête, et la tordit.

Les deux agrafes se rompirent, la chaînette sauta et une longue fissure se dessina de biais dans le métal, un métal mou, de qualité inférieure.

L'opération terminée, il enveloppa soigneusement le bracelet brisé, se réservant d'en achever la ressemblance avec celui qu'avait repris Lévesque, par l'usure et par l'oxydation, plus tard, chez lui.

Puis il ferma la boîte, remit la pince dans sa poche, alluma un autre cigare et s'approcha du feu, en faisant signe à mademoiselle Dulac de le suivre.

Leurs deux fauteuils roulèrent auprès de la cheminée.

La jeune fille anxieuse attendait que Vergenne voulût bien parler.

L'inspecteur écouta les bruits du dehors, ouvrit une fenêtre, puis la porte, regarda, écouta encore, et enfin revint s'asseoir.

— Malgré mon estime pour vous, mademoiselle!... — dit-il d'une voix sourde, lente — malgré ma confiance dans votre caractère exceptionnellement ferme, j'étais résolu à ne vous rien révéler de mes démarches, de mes soucis, de mes espoirs. — Le secret chez nous c'est en effet la chose élémentaire, l'indispensable... — Je suis revenu sur ma décision première, non point pour satisfaire une curiosité dangereuse quoique très légitime, mais pour m'éclairer de quelque chose que je ne puis avoir, que n'aura jamais aucun homme de police, de votre instinct, de votre divination de femme...

— Oh! si je pouvais vous aider, si je pouvais être bonne à quelque chose, si je pouvais hâter la délivrance de Félix et sauver sa pauvre mère qui agonise... — murmura Germaine dans un sanglot étouffé.

Et les mains jointes, à la hauteur de son front, elle heurtait avec une énergie désespérée en fixant sur l'inspecteur un regard de sphinx.

Vergenne eut pitié de cette douleur si vraie et se hâta de parler pour ne point en prolonger les angoisses.

— Je suis d'abord allé à l'usine de Grenelle... — reprit-il — j'ai calculé les distances, j'ai refait le chemin. M. Haller aurait eu plus de temps qu'il ne lui en fallait pour revenir et commettre le crime... — Il n'y avait donc rien à tenter de ce côté-là! — J'ai fait causer sur M. de Fronville au Ministère des Affaires Etrangères; on n'y savait rien d'intéressant, rien encore! — Je me suis définitivement attaché à la piste de Lévesque...

— La vraie! Croyez-le! interrompit mademoiselle Dulac.

— La vraie en effet car... j'ai réussi! — Vous allez voir jusqu'à quel point...

Et Vergenne de sa voix toujours lente, sourde, pesant les mots, mais passionnée, aux accents sincères, raconta comment il avait visité l'appartement de la rue de Rivoli et fait causer le concierge sous prétexte de logement à louer; comment il avait déjeuné à une table voisine de celle de Lévesque dans son restaurant habituel; comme il l'avait entretenu lui-même assez longuement dans la salle du public à la Chambre des Députés, sous prétexte d'affaires électorales.

De Lévesque il était passé à ses parents et de ses parents à sa maîtresse.

Grâce à des inventions merveilleuses, à un sang-froid que rien n'aurait pu troubler, à un peu d'argent et à beaucoup de fatigue, l'inspecteur était arrivé dans l'espace de deux jours et de deux nuits envi-

ron à savoir sur Lévesque et sur les siens tout ce qu'il était utile de connaître.

Il avait trinqué, rue de Lourcine, avec le père Lévesque, embrassé sa femme comme pays, examiné leurs photographies, écouté religieusement leurs interminables anecdotes sur le député leur illustre fils.

Aux *Grands Magasins du Prix Fixe* il avait flirté avec Anaïs, acheté d'énormes livraisons, ménagé de nouvelles visites.

Sa conviction était faite sur la valeur morale de Lévesque et sur la plupart des évènements qui avaient dû se passer.

Pour lui Lévesque était venu de nuit rue de Vaugirard, il avait perdu le bracelet de sa maîtresse, destinée à une réparation sans doute et qu'il portait à cet effet, en sautant le mur, il avait empoisonné M. de Fronville avec le chloroforme qui lui était tombé sous la main, mais dans quel but!

Il ne savait pas, il ne pouvait encore savoir.

C'était la maîtresse qu'il fallait séduire, faire parler, bien des choses alors s'éclairciraient qui semblaient obscures.

Pour cela beaucoup d'argent était nécessaire, et Vergenne conclut en demandant trois billets de mille francs à mademoiselle Dulac.

Certes la jeune fille voulait la vérité à tout prix, et cependant elle avait eu un mouvement de répugnance en entendant l'inspecteur parler de séduction.

Son honnêteté et son cœur se révoltèrent à la fois; ne s'agissait-il point de jouer avec la faiblesse d'une femme et de voler au misérable la seule affection qu'il eût jamais inspirée?

L'inspecteur s'en aperçut et lui expliqua doucement qu'il ne pouvait être question d'intrigue amoureuse avec Anaïs, fille honnête en dehors de sa liaison, fille modeste et gagnant largement sa vie, enfin maîtresse ancienne, dévouée, paraissait-il à l'avocat.

Il espérait arriver sans cela.

Ce qu'il désirait c'était, par des visites fréquentes et des achats répétés, devenir peu à peu une connaissance pour elle. Il voulait en lui faisant des confidences supposées en amener de véritables de sa part.

Et pour cela l'intervention de mademoiselle Dulac était précieuse, car l'inspecteur écartait impitoyablement toute tierce-personne.

Il raconterait à Anaïs qu'un mariage inespéré venait de le faire riche, qu'il se meublait un appartement somptueux. Il l'inviterait à venir le visiter à un de ses instants libres pour lui donner quelques idées de son bon goût, pour être présentée à sa jeune femme.

Toutes les isolées, toutes les déclassées de l'espèce d'Anaïs aiment à se rapprocher du monde régulier, à y être accueillies, fêtées. Elles ont si soif d'un peu d'estime et ont presque toujours si besoin d'un peu d'affection!

— Il faut absolument, et je vous en demande pardon... — acheva Vergenne — que vous deveniez, en apparence et pour quelque temps ma femme que je vous parle et vous traite respectueusement comme telle en présence de la vendeuse des *Grands Magasins du Prix Fixe*... — Consentirez-vous à jouer ce rôle que je juge indispensable à la réussite de notre entreprise?

— Je consens à tout ce que vous voudrez, — répondit la jeune fille, — du moment qu'il s'agit de sauver Félix et parce que j'ai foi dans votre discrétion et dans votre habileté!

— Vous pouvez avoir une confiance absolue, mademoiselle. — A une autre je ne prendrais point la peine de donner les raisons qui me font agir, à vous, si intelligente, si généreuse, si dévouée, si grande en un mot, ces raisons je les dois!

— Je vous le répète monsieur Vergenne, j'ai confiance et je ne vous demande rien.

— Mais il me plaît, à moi, de vous dire... — Ecoutez donc!...

— J'écoute...

— L'appartement d'Anaïs Dubreuil, que je connais, est des plus modestes; il ne nous sera donc pas difficile d'en trouver, aux environs du sien, un somptueux comparativement. — En égoïste, en orgueilleux qui ne se défie de rien parce qu'il se croit supérieur à tout, Lévesque la néglige, ne la promène presque jamais. Ses dimanches sont donc presque toujours solitaires et nous aurons sa visite quand nous la voudrons, même le soir en semaine, pour prendre le thé et se reposer un peu à la sortie de son travail...

— Ça va donc être bien long tout cela! Et mon pauvre ami qui attend, et sa mère qui se meurt!...

— En brusquant nous perdront tout... — Dès qu'elle se sera familiarisée, qu'il y aura eu de notre part assez de démonstrations sympathiques pour qu'elle ne puisse deviner le but auquel nous voulons atteindre, je lui montrerai, au cour d'une scène préparée, l'imitation du bracelet que je crois lui avoir appartenu et alors... nous saurons, je vous le promets!

Dix minutes plus tard l'inspecteur de la Sûreté partit en emportant trois billets de mille francs que mademoiselle Dulac lui avait remis, et comme dix heures sonnaient seulement il voulut terminer sa journée en compagnie de Lévesque.

Quand celui-ci arriva, vers minuit, à son cercle, il ne fit même point attention à un jeune homme, quelque stagiaire sans doute pensa-t-il, qui plongé d'abord dans la lecture des journaux se leva peu après pour passer dans la salle de jeu et regarder ceux qui mangeaient les cartes.

Lévesque joua et perdit, joua de nouveau et perdit encore; quand il se fallut aller coucher il était débiteur d'une somme assez considérable.

Sa bonne humeur n'en parut cependant point affectée, ce qui avait lieu d'étonner

chez un homme sans fortune et réduit à son indemnité de député car, absorbé par la politique, l'avocat ne plaidait plus guère.

Ça étonna aussi l'inspecteur, qui, sans affectation, ne l'avait point quitté des yeux; il rapprocha ce fait de renseignements sur le dernier séjour de M. de Fronville comme consul, renseignements qui lui avaient été adressés, le matin même, par un collègue de la police anglaise.

Et une grande lumière chassa les dernières ténèbres de son esprit.

Fronville avait emporté d'Orient le prix d'une mine secrètement vendue.

Qu'était devenu cet argent?

Pour Vergenne, Lévesque l'avait volé après avoir assassiné son ami?

Il puisait évidemment au magot car il commençait à jouir d'une réputation de beau joueur.

Peut-être en cherchant, en se faisant l'ombre invisible de l'avocat, mettrait-il la main sur ce dépôt, sur ces banknotes souillées de sang.

Lévesque était habile, dissimulé, mais aussi c'était un rêveur, un maniaque; il n'était pas toujours sur ses gardes.

Et ça ne parut pas bien difficile à l'inspecteur de surprendre un geste, d'épier une démarche.

Pourquoi par exemple avait-il jeté un coup d'oeil inquiet du côté de la bibliothèque en la voyant remplie d'avocats qui en bousculait les vitrines pour retrouver un volume de Dalloz égaré?

Pourquoi? Il allait décidément falloir revenir de temps à autre au cercle et même s'y mettre à étudier les juriconsultes de la bibliothèque.

C'est là qu'il passerait ses instants libres désormais.

Et Vergenne regagna sa petite chambre garnie en se frottant les mains.

Lévesque lui aussi avait un rire muet en ouvrant la porte de la rue de Rivoli.

Les deux adversaires, inconnus l'un de l'autre, étaient joyeux.

Le premier se disait qu'il tenait son criminel; le second qu'il jouissait de son crime.

Qui allait l'emporter? L'inspecteur était bien fin, mais l'avocat était bien fort.

Des preuves! Il fallait des preuves! Et où en trouver? Lévesque avait peut-être cent fois plutôt raison de ricaner dans sa barbe que le policier de se frotter les mains.

XV

Madame Haller ne devait point assister soit à la défaite, soit au triomphe, de ceux qui luttèrent pour son cher enfant, pour elle, pour l'honneur du nom.

Elle tomba à toute extrémité aux premiers jours d'avril; au lieu de la déchauffer, le gai soleil fut une tristesse de plus à son deuil noir.

que pour un adieu suprême, pour le remercier de ce qu'il avait fait en assises et

Une fois encore elle voulut voir Lévesque depuis, pour lui dire que la mère de Félix emportait dans la tombe son amical souvenir uni à celui de Félix.

Et l'avocat assassin se rendit une fois encore à cet appel; malgré la solennité du moment il comptait beaucoup sur ce sang-froid égoïste qui ne l'abandonnait jamais.

Son sang-froid l'abandonna quelque peu cependant à la vue de cette femme à cheveux blancs, de cette fière épouse, de cette mère admirable qu'il avait condamnée à l'isolement, à l'opprobre, à la mort.

Une sueur froide lui glaçait le dos; ses mains tremblaient.

Au lieu de continuer à se tenir debout, il tomba au pied du lit, sur ses deux genoux; il avait besoin d'un point d'appui.

Cette émotion si apparente, si réelle, fut interprétée en sa faveur par la mourante, mais par la mourante seulement.

Elle fut au contraire la plus convain-

cante, la plus terrible des preuves pour deux autres témoins de la scène: mademoiselle Dulac et Vergenne.

Vergenne qui s'était arrangé pour y assister sans être vu et qui, d'un cabinet de toilette contigu, vit et entendit tout.

Lévesque, dans les divers rôles qu'il avait compté jouer n'avait pas prévu ce-lui-là, il était fort gêné, il balbutiait.

Le comédien ordinaire avait disparu et l'homme vrai, le misérable, retenait avec peine sur ses épaules les lambeaux de la défroque qui le cachait aux yeux.

Madame Haller avait placé sa main ridée, osseuse sur l'épaisse chevelure du député de Paris, elle l'y promenait lentement pendant qu'un sourire d'une douceur et d'une amertume infinies éclairait son visage décomposé déjà.

Avant de fermer pour jamais ses yeux à la lumière, avant de voir sa pensée s'éteindre pour toujours dans son cerveau; elle revivait sa vie de trente ans auparavant, elle reportait ses souvenirs aux heures lointaines où elle caressait ainsi la tête de son Félix.

Que de deuils, que de ruines, quelles angoisses et quelle agonie depuis! Son bon, son glorieux mari, la terre des ancêtres le père de Germaine, Fronville, et enfin Félix, tous ils s'en étaient allés les uns après les autres dans les larmes, dans le sang, dans la honte. Qu'avait-elle donc fait pour mériter un sort aussi dur?

— Il vous aimait bien, Armand—balbutia-t-elle enfin comme si chacun eût dû suivre sa pensée, comme s'il eût été impossible qu'en cet endroit et à cette heure il pût être question d'un autre que de Félix — il vous aimait bien; il avait deviné quelle confiance on pouvait avoir en vous, quel bel avenir votre grand talent vous réservait. — Lui aussi il aurait réussi, il serait arrivé, car il travaillait avec passion, car il voulait sa mère, sa Germaine, heureuses et fières de lui. Comme si nous ne l'étions pas déjà assez! — Pauvre cher

enfant, ne crains rien, va, ta mère sera généreuse comme tu l'es, elle n'aura point de fiel, mais des paroles de pardon sur les lèvres en mourant. N'est-ce pas, Armand, qu'il faut que je pardonne au malheureux qui a déshonoré mon fils, qui m'a tuée? N'est-ce pas?

— S'il le mérite, madame, s'il se repent, murmura Lévesque atterré. Vous... le connaissez donc?

— Félix le connaît lui, je l'ai compris par ses lettres... Non, il ne saurait s'agir dans cette tragédie d'un concours de circonstances fatales, d'un accident... Fron-



M. de Fronville avait la même respiration bruyante et régulière.

ville ne s'est point empoisonné; il a été assassiné par...

Lévesque ne respirait plus: il ne put s'empêcher de relever anxieusement la tête vers le visage de la mourante, d'interroger ses yeux.

— Par une vengeance qui le suivait de loin sans doute, par quelque haine germée aux pays où il avait vécu. — Mais tôt ou tard, fût-ce dans dix ans, fût-ce après la mort de Félix... qui me rejoindra peut-être bientôt!... fût-ce pour la paix de sa tombe, de nos tombes, seulement vous trouverez la vérité, Armand, et vous la proclamerez!

— Je la proclamerai! Je confondrai le misérable s'il existe encore, je le livrerai au bourreau! — s'exclama Lévesque avec trop d'emphase pour être sincère et en poussant un gros soupir de soulagement.

— Laissez-lui la liberté et la vie, Armand... il est trop dur de les perdre; et puis peut-être a-t-il une mère, une femme, des enfants qui souffriraient, eux innocents, plus que lui... — Abandonnez-le à ses remords; ils se chargeront de nous venger... — Mais faites savoir la vérité à la justice, établissez l'innocence de mon enfant sans le perdre... l'autre... — Jurisconsulte, homme de Gouvernement, vous trouverez les moyens de justifier Félix sans jeter l'assassin véritable sous la guillotine... — Vous chercherez, n'est-ce pas?

— Je n'aurais plus d'autre souci, madame, je vous le promets... — Et faire une fausse promesse à la mère de mon meilleur ami, du plus infortuné des hommes, ça serait...

— Un sacrilège! en ce moment-ci surtout... mon pauvre ami. Car je vais mourir et mourir avec le seul regret de ne point embrasser mon Félix... — Venez, Armand, venez que je vous embrasse à sa place, en vous bénissant... — La bénédiction d'une honnête femme, d'une mère-martyre, ne saurait porter malheur; et ce baiser sera comme la signature d'un pacte entre nous, la promesse que vous me faites de ne l'abandonner jamais... jamais!

Et se soulevant avec peine sur les oreillers, la pauvre femme avançait ses lèvres décolorées et ses deux bras sans force.

Plus pâle qu'elle, mademoiselle Dulac s'était retirée épiaut sur la figure convulsée de l'assassin quel effet allait produire ce baiser donné par la mère de la seconde des victimes.

Si fort qu'il fût, Lévesque ne l'était point assez pour ce baiser de Judas; il se redressa d'un bond et cherchant la porte de ses yeux troubles et de ses mains hésitantes, il cria d'une voix lamentable:

— Pitié! Pas moi! Mademoiselle Dulac... plutôt! Votre chagrin me tue... — Je ne puis supporter...

Et il descendit l'escalier en trébuchant.

Madame Haller avait changé de visage; son masque de moribonde s'était transformé en marbre de statue de la Vengeance; et le doigt tendu elle sauta hors de sa couche en prononçant d'une voix forte, d'une voix venue de l'outre-tombe déjà:

— L'assassin! C'est lui...

Et elle tomba morte sur le parquet.

Avec la double vue des mourants elle avait, à la dernière minute, compris toute la vérité et crié sa malédiction.

Vergenne s'était précipité à l'aide de mademoiselle Dulac, et quant la morte fut recouchée sur le lit, l'inspecteur lui ferma les yeux en disant:

— Dormez, mère martyre! — La condamnation vous l'avez proclamée... — Votre mémoire sera vengée... et votre fils sera libre! Je vous le jure!

Germaine accablée sanglotait dans un coin; elle souffrait d'une double souffrance, de sa douleur à elle et de celle qu'elle allait encor causer à Félix en lui apprenant la mort de sa mère.

Mais là-bas, bien loin, elle entrevoyait aussi déjà la délivrance.

Et elle n'avait point honte de compter sur cet espoir entrevu pour calmer la douleur même de Félix.

Car la vérité serait non seulement la liberté et l'amour pour eux deux, mais encore la paix et la gloire pour la tombe de la chère madame Haller.

Courageusement elle se releva afin d'achever l'oeuvre commencée.

XVI

Quinze jours après la mort de madame Haller, Vergenne et mademoiselle Dulac étaient installés, en nouveau mariés, dans un riche appartement aux environs des *Grands Magasins du Prix Fixe*.

La rue, la maison, l'étage, avaient été habilement choisis par l'inspecteur de la Sûreté.

Rue étroite, sombre, peu passagère, et cependant à quelques mètres seulement d'une vaste place, de deux boulevards, et d'une série d'autres rues des plus commerçantes: c'étaient tout à la fois la rapidité des communications par les voitures et la tranquillité à domicile assurées.

La maison, habitée par de vieux rentiers ou par des employés qui partaient à l'aube pour revenir dans la nuit, n'était point exposée aux rencontres gênantes, aux cancans. La concierge était devenue l'âme damnée du jeune ménage supposé, grâce à quelques pièces de vingt francs; elle ne devait rien voir, rien savoir, rien répondre en ce qui concernait les locataires du premier sur la rue, *M. et Madame Vergenne*, ainsi que le portait la plaque de sonnette.

Un petit salon de forme ronde situé à l'angle de la maison et ayant vue de tous côtés par trois fenêtres de face et d'angles, servait de poste d'observation.

D'ordinaire occupés à lire, à écrire, chacun vaquant à ses travaux personnels et avec respectueuse déférence réciproque, mademoiselle Dulac et l'inspecteur reprenaient leurs rôles dès que la présence de mademoiselle Anaïs était signalée.

La pauvre vendeuse des *Grands Magasins du Prix Fixe* avait donné complètement dans le panneau, et toute heureuse d'être accueillie par des gens bien élevés, d'être consultée sur une foule d'objets dépendant de sa vente, de procurer enfin de beaux achats à sa maison en même temps qu'elle faisait des bénéfices pour sa part, elle arrivait dès que possible passer une heure ou deux en semaine et toute l'après-midi du dimanche.

Il était rare en effet que Lévesque la retint ce jour-là.

Sa vue semblait le gêner, sa présence l'agacer, plus que jamais maintenant.

Et plus son amant la dédaignait, la re-

poussait, plus la jeune femme avide d'affection, de sympathie, d'estime, se rejetait sur mademoiselle Dulac et sur Vergenne.

Après quelques jours d'une sorte de répulsion, après ne lui avoir accordé d'abord que les marques d'intérêt qui lui étaient imposées par les nécessités de la comédie à jouer, mademoiselle Dulac s'était réellement attachée à cette nature excellente sous beaucoup de rapports, à cette fille cent fois plus à plaindre qu'à critiquer.

Avec sa vive intelligence, Germaine avait eu tôt fait de la connaître à fond, de se rendre compte des tentatives, des luttes qui l'avaient fait succomber, d'apprécier ce qu'il restait de loyauté, d'abnégation, de tendresse dans cette pauvre âme dont avait abusé un misérable.

Et puis la femme, si haut placé qu'elle soit aux sommets de l'honneur de son sexe, n'en veut jamais beaucoup aux victimes de l'amour.

Elle a pour elles des pardons infinis et des tendresses singulières; c'est qu'en mettant bien froidement la main sur son coeur, la pure, la chaste, l'immaculée, se demande s'il est beaucoup plus fort que le coeur de la femme qui jadis eut un passé.

Mademoiselle Dulac aimait donc Anaïs Dubreuil, et répugnant à tromper, dans une certaine mesure une âme aussi droite, aussi dévouée, il lui prenait parfois des envies folles de tout lui avouer.

Heureusement que l'inspecteur, défiant et sceptique, était là pour la retenir.

Il ne niait pas les qualités de la vendeuse du *Prix Fixe*, il avouait qu'il la croyait sincèrement dévouée à ses amis de rencontre, mais ce qu'il essayait de faire comprendre à l'innocence de mademoiselle Dulac c'était la solidité de la chaîne qui la rivait à Lévesque.

Estimant qu'en dehors de la foi, de l'estime, il n'y a pas d'amour possible, Germaine se figurait une Anaïs heureuse de

répudier l'avocat, de secouer son joug, dès qu'on le lui montrerait voleur, assassin, infâme.

Vergenne, lui, prétendait au contraire que le danger, l'infortune, la prison, rendraient Lévesque plus intéressant que méprisable aux yeux d'une passionnée, d'une fidèle comme Anaïs.

N'avait-elle pas le droit de se considérer comme autre chose qu'une amie vulgaire, et depuis quand l'épouse abandonne-t-elle le seul homme qui l'ait connue et qu'elle ait aimé, au pied de l'échafaud?

Après un moment de stupeur, l'avocat assassin grandirait encore dans l'imagination affolée d'Anaïs; toutes ses lâchetés, toutes ses crimes, elles les tournerait à l'avantage de son amour.

Elle se persuaderait que c'était pour elle, afin de la rendre riche, libre, heureuse, qu'il avait tué, volé, encore tué et envoyé au bagne son meilleur ami.

Il ne fallait donc point écouter le coeur, mais marcher impitoyablement vers la vérité quelle qu'elle fût.

Mademoiselle Dulac se soumit aux volontés de l'inspecteur avec d'autant plus de promptitude qu'elle le savait de coeur excellent.

S'il exigeait des duretés, des hypocrisies, c'est qu'il fallait que les choses se passassent de la sorte dans l'intérêt supérieur de la justice.

Anaïs fut choyée plus que jamais, et comme l'été s'approchait avec ses gaietés et son soleil, les époux Vergenne l'emmenèrent souvent avec eux à la campagne.

Afin que le nom de Germaine n'éveillât point de soupçons dans l'esprit d'Anaïs pour le cas où Lévesque lui aurait eu parlé des habitants de la rue de Vaugirard, Vergenne l'avait changé en celui de Camille.

Le véritable, le seul danger existait du côté de Vergenne; tout eût été perdu si le hasard des courses, des fêtes foraines, des expositions, avait fait se trouver nez à nez

l'avocat-député et les promeneuses qu'escortait Vergenne.

L'astucieux assassin eût immédiatement flairé un piège, averti d'une façon quelconque Anaïs, et peut-être disparu.

Aussi Vergenne trouva-t-il, après quelques promenades, le moment venu de tenter l'épreuve décisive.

La première fête qui se présenta sur le calendrier lui fournit l'occasion d'une réunion au cours de laquelle il eut le talent d'amener la confiance d'Anaïs à son abandon le plus complet.

Par une grande volubilité de paroles, par un peu de boisson, par sa soi-disant propre confession, il excita la jeune femme à parler elle-même un peu à tort et à travers.

Quand il la vit à point, il fit un signe à mademoiselle Dulac pour la prier de ne plus intervenir en rien, de lui laisser tout diriger, et il entreprit la vendeuse sans défiance.

Comme un juge d'instruction qui choisit son jour et la position dans laquelle il veut examiner celui qu'il interroge, l'inspecteur avait médité les conditions et étudié le théâtre où il voulait jouer sa grande scène.

Les promeneurs étaient assis tous trois sur le bord de l'eau, dans une prairie plate, ombreuse, plantée de saules et de hauts peupliers, non point aux environs de Paris, dans la banlieue où chaque buisson cache, le dimanche, toute une famille en villégiature, mais à trois heures de chemin de fer des *Grands Magasins du Prix Fixe*, en vraie Normandie, dans un chef-lieu de canton solitaire quoique connu pour son cidre.

Vergenne avait voulu le silence, l'absence de curieux, l'espace et le temps, pour le cas où Anaïs se fut montrée récalcitrante.

Il ne fallait ni larmes, ni cris, ni violences, et, il fallait surtout du temps, beau-

coup de temps, pour la laisser réfléchir, se calmer, avant la rentrée à Paris.

L'inspecteur qui ne pouvait prévoir les manoeuvres de Lévesque, qu'aucun indice n'avait encore pu amener à l'idée de crime par suggestion magnétique, croyait arriver du premier coup à une explication décisive et par conséquent orageuse.

Il allait être déçu, en partie du moins.

A un moment qu'il jugea favorable, Vergenne poussa un petit cri en se retournant sur le pardessus d'été qu'il avait étendu à terre pour s'asseoir.

Se relevant tout à fait, il fouilla dans les poches afin d'y chercher ce qui pouvait l'avoir blessé.

Il en tira, avec une exclamation d'étonnement, le porte-bonheur brisé.

— Comment — dit-il — j'ai encore ce bracelet dans ma poche depuis la semaine dernière où tu l'as trouvé, Camille? — Je n'y pensais, ma foi, plus!

Anaïs qui, assise elle aussi, regardait d'en bas, avança vivement les mains.

— Donnez-moi un instant, je vous prie, monsieur? supplia-t-elle.

Vergenne remit le bracelet entre ses mains.

La jeune femme l'examina, le soupesa, fit jouer le fermoir, puis conclut enfin:

— Voilà qui est curieux! — C'est à moi ce bracelet... — Où avez-vous pu trouver cela; car il y a bien près d'un an que je l'ai perdu...?

Vergenne avait jeté un coup d'oeil rapide à mademoiselle Dulac pour lui dire de redoubler de prudence dans les paroles et dans les gestes.

Cette réponse franche et sans émotion d'Anaïs le déroutait momentanément.

— Mais vous d'abord — interrogea-t-il — où avez-vous perdu un bracelet pareil...? — Ça pourrait bien ne pas être le vôtre... — Celui-ci est brisé?

— Oh! pour sûr c'est le mien; seulement je ne m'explique pas plus comment il se retrouve entre vos mains que je ne

me souviens de l'endroit où je l'ai perdu...
— J'ai beau fouiller dans mes souvenirs!
— En juillet de l'année dernière je l'avais encore au bras, un soir, et le lendemain, dans la journée, je m'aperçus qu'il s'était décroché.

— Peut-être dans les allées du *Prix Fève*, ou sur un comptoir en maniant des marchandises...?

— J'ai demandé aux balayeurs, ils n'ont rien trouvé.

— Celui-ci a été trouvé rue de Vaugirard... dans des terrains vagues...

En même temps l'inspecteur fixait son oeil pénétrant sur les traits d'Anaïs Dubreuil pour y surprendre le moindre tresaillement.

— Rue de Vaugirard? — fit-elle avec découragement — alors c'est une ressemblance, mais le bracelet ne m'appartient pas...

— Vous n'êtes point allée rue de Vaugirard à l'époque où vous l'avez perdu?

— Je ne me souviens de rien... — C'est peu probable!

— Voilà qui est étrange!

— Quelqu'un de ma connaissance allait quelque fois à cette époque rue de Vaugirard, chez un ami... — Mais ceci n'a aucun rapport avec la perte de mon bracelet dans cette rue; mon bracelet n'ayant jamais quitté mon bras pour le bras ou pour la poche de qui que ce fut depuis le jour où je l'avais acheté... — Pour une excellente raison, c'est que je le regardais comme un talisman que je ne devais jamais abandonner... — Voyez! quelquefois on rit de ses pressentiments; eh bien! j'ai été toute triste, sans cause réelle, depuis cette perte de mon porte-bonheur... — Je n'ai eu de bons moments que ceux que j'ai passés auprès de vous... et c'est entre vos mains que je le retrouve ou mieux que je croyais le retrouver!

Et la pauvre Anaïs laissa couler les grosses larmes d'une petite fille qui a perdu ou cassé sa poupée.

Vergenne réfléchissait, car les difficultés ne faisaient que grandir; de quel côté devait-il porter son attention, sur quel point interroger à propos d'un misérable petit bijou sans éveiller les soupçons?

Le bracelet trouvé par mademoiselle Dulac dans le jardin de madame Haller avait évidemment appartenu à la jeune femme; il y avait été perdu à l'époque de l'assassinat de Fronville et cette perte se rattachait au drame. Oui, mais comment se faisait-il qu'Anaïs l'eût perdu rue de Vaugirard sans y être jamais venue, sans l'avoir jamais remis aux mains de quelqu'un?

Car il n'y avait pas à en douter, ses réponses étaient faites sur un ton de sincérité absolue; elle ne connaissait rien de la rue de Vaugirard et du rôle que Lévesque avait pu jouer dans la mort de son ami. Et cependant...

— Peut-être — reprit l'inspecteur d'une voix indifférente — avez-vous confié votre bracelet, pour une réparation à y faire, à la personne qui venait rue de Vaugirard... Vous ne vous en souvenez plus!...

— Par exemple! Je ne suis pas d'âge à perdre la mémoire... — Du reste ce jour où j'ai égaré mon talisman a été un jour de mystère... Je m'étais couchée bien portante et je me suis réveillée toute courbaturée... Je n'étais revenue que du *Prix Fève* chez moi, par un temps orageux il est vrai mais sans pluie, et j'ai retrouvé, en m'habillant mes vêtements trempés d'eau... Je n'y ai jamais rien compris!

Vergenne en savait assez et conclut avec un air de bonne foi absolue:

— Ce porte-bonheur n'est point à vous... Rien n'explique qu'il se serait retrouvé brisé dans des terrains à bâtir de la rue de Vaugirard... — Je le remettrai au commissaire du quartier.

Peu à peu on parla d'autre chose, en oubliant le bracelet ou en feignant de n'y plus penser, car de fait il restait dans le cerveau des trois personnages.

Anaïs revenait par le souvenir à cette perte de bijou qu'elle considérait dans sa superstition, comme un grand malheur.

Germaine se demandait si tout n'était point perdu; si l'inspecteur pourrait se retrouver dans ces apparentes contradictions, au milieu de pareilles impossibilités.

Vergenne cherchait parmi vingt systèmes différents, et à chacun de ceux construits par son imagination il adaptait les péripéties complètes du drame de la rue de Vaugirard pour juger si tout concordait; absolument comme un serrurier essaie tout son trousseau à une serrure dont la clef a été perdue.

Sans doute qu'il trouva enfin quelque chose, car il fut d'une gaieté folle pendant le dîner du soir, amusa beaucoup les deux jeunes femmes avec des tours d'escamotage, puis leur proposa de les magnétiser, de leur dire la bonne aventure.

— Oh! je sais un peu ce que c'est que le magnétisme — dit en riant et en rougissant Anaïs — je connais quelqu'un... un de ces messieurs du *Prix Fixe* qui magnétise parfois... — Il disait même que je suis très bon sujet!...

— Tiens! — s'exclama l'inspecteur — mademoiselle Anaïs somnambule!... extra lucide!... Un talent de plus!... Tous mes compliments, mademoiselle!

— Une pauvre somnambule sans doute, car depuis longtemps mon magnétiseur ne m'endort plus... — Je radotais peut-être... — Tenez, c'est justement ce monsieur qui allait souvent rue de Vaugirard.

— Ah! Ah!... — Moi, à votre place, je le prierais de m'endormir encore, quand ça ne serait que pour faire retrouver mon bracelet...

— Farceur!

— Ma foi! Ce n'est déjà pas si sot ce que je dis là! puisque les somnambules les voient à des distances prodigieuses les choses les mieux cachées... — Vous avez vu dernièrement encore dans les journaux

qu'un magistrat avait retrouvé de cette façon le malfaiteur échappé!

— Je n'y crois guère!

— Cependant... les faits sont là... — Enfin vous étiez un excellent sujet pour le magnétiseur... J'en profiterai quand je serai plus habile... — Aujourd'hui nous avons trop bu de cidre; le magnétisme nous casserait la tête!

Et l'on reprit le train de Paris.

Vergenne était content de sa journée quoiqu'il n'eût point obtenu de résultat décisif.

XVII

L'inspecteur fut quelques jours sans se retrouver en compagnie de mademoiselle Dulac, soit à leur logement des environs du *Prix Fixe*, soit rue de Vaugirard.

Il alla, pendant cet intervalle d'une semaine environ, suivre les cours de médecin connus pour leur science dans les choses du magnétisme.

Par une petite lettre, il s'invita à dîner rue de Vaugirard, le lendemain d'un retour de Nancy; il préférerait encore cet endroit pour y entretenir mademoiselle Dulac en toute sécurité.

Dès que la table fut desservie et qu'ils eurent passé au salon, Germaine anxieuse, ne comprenant plus rien à ces longs délais, souffrant autant à Paris que Félix dans sa cellule de la prison africaine, Germaine ne put s'empêcher d'interroger l'inspecteur, de le stimuler sans paraître le faire.

— J'ai de mauvaises nouvelles de là-bas — gémit-elle en secouant la tête — la mort de sa mère a enlevé à mon pauvre ami la moitié de son courage, de ses forces... — Pourvu que, comme avec madame Haller, nous n'ayons bientôt plus qu'un cadavre à venger! — Ça me semble interminable notre recherche, monsieur Vergenne... — Sont-ce de mauvaises nouvelles que vous aussi vous allez m'apprendre!...

L'inspecteur leva sur mademoiselle Dulac un triste regard, regard où il y avait tout à la fois des reproches et de la compassion. Ne faisait-il donc rien, lui qui usait depuis plusieurs mois sa santé et son intelligence à la solution de ce problème criminel? N'avait-elle donc plus confiance dans ce serment du cœur fait par lui sur le lit de madame Haller, serment par lequel il avait grandi, il était devenu autre chose qu'un agent salarié?

Oui, mais il était aussi toujours un homme de police, un pauvre diable peinant pour vivre, et ces gens-là... c'est toujours douteux!

Germaine comprit le regard de Vergenne et l'amertume de ses réflexions subites, elle lui prit la main, la serra :

— Oh! ne m'en veuillez pas! — s'écria-t-elle. — Je souffre tant! — Vous êtes mon seul espoir... notre ami, à nous deux Félix... — Si nous ne vous avons pas, tout serait perdu... — Il ne me resterait plus qu'à le rejoindre pour mourir! — Monsieur Vergenne, je vous estime, je vous admire, j'ai en vous confiance absolue!!!

L'inspecteur s'inclina pour remercier, serra longuement la main que Germaine laissait dans les siennes, et dit gravement, avec une nuance passionnée qu'une femme seule pouvait saisir :

— Vous pouvez avoir confiance, mademoiselle, car je vous demanderai assez cher pour le peu de peine que j'aurai pris; le salaire que je veux sera assez magnifique pour que je ne néglige rien... — Je vous demanderai, quand plus tard vous aurez oublié les jours noirs, quand vous inclinerez votre tête radieuse sur le cœur de Félix Haller délivré, de vous souvenir parfois de l'humble fonctionnaire qui aura retrouvé votre bonheur perdu!

— Vous resterez notre meilleur ami pour la vie; je vous le promets au nom de Félix... — Vos deux soeurs seront les miennes. Le voulez-vous?

Germaine Dulac touchait l'inspecteur à

la corde sensible et accordait à son involontaire effusion une marque de tendresse qui sauvagardait sa dignité.

Germaine ne pouvait répondre au dévouement chevaleresque, à l'amour sans espoir de Vergenne d'une façon plus indulgente et plus douce: elle lui offrait d'aimer cette moitié de lui-même qu'étaient ses soeurs.

L'inspecteur avait l'âme tendre mais il avait la volonté encore plus forte.

Une nature basse se fut laissée séduire par le rôle infernal qu'il pouvait jouer dans cette affaire; il n'y songea pas un instant.

La femme qu'il adorait dans le secret de son âme et une fortune qui l'eût égalée à elle, les ressources de son génie lui avaient offert une exceptionnelle occasion de les posséder peut-être l'une et l'autre.

Il n'avait pour cela qu'à détruire ce qu'il avait fait, à déclarer qu'il ne trouvait rien tout en semblant s'épuiser en efforts apparents, à prévenir anonymement Lévesque qui se tiendrait sur ses gardes, et enfin à voler le trésor caché par l'assassin dans un buste de la Bibliothèque au Cercle des avocats.

Car il connaissait maintenant ce trésor, il s'était expliqué, après de longues et sournoises séances, au milieu des manuels de jurisprudence, pourquoi l'œil de Lévesque se dirigeait toujours du même côté quand il entrait dans la bibliothèque.

Ça avait été difficile, mais il était parvenu à savoir.

Il avait d'abord feuilleté des quantités d'in-folio croyant trouver là ce qu'il cherchait, puis il avait fini par glisser sa main dans le creux du buste.

Quelle joie orgueilleuse pour le chercheur au moment de cette découverte! Comme Vergenne s'était senti payé en une seconde de toutes ses peines par le frisson de triomphe qui avait parcouru son être!

S'il ne s'était point servi de cette découverte merveilleuse, s'il n'en avait même

point parlé à mademoiselle Dulac, c'est qu'il en avait compris du premier coup l'inutilité.

Lévesque avait raisonné juste. Comment prouver d'où venait cet argent et qu'il l'avait déposé là? L'avocat assassin aurait eu une défense facile, et bien plus il devenait à jamais impossible de le mêler à cette affaire.

Il fallait que la petite fortune de Fronville restât pour le moment où elle se trouvait; quitte à l'employer plus tard comme preuve supplémentaire.

Mais si l'inspecteur n'avait point jugé à propos de se servir du trésor dans le sens de sa recherche judiciaire, il pouvait l'utiliser pour lui-même.

Qu'arriverait-il?

Abandonné dans sa prison, Haller y mourait après plus ou moins de temps, et Germaine attachée peu à peu par la reconnaissance, par l'habitude à Vergenne et à ses soeurs, se laissait consoler en épousant l'inspecteur devenu riche, avec une explication habile du trésor volé.

Trésor que Lévesque, le seul qui en connaît comme lui l'existence, se serait bien gardé de réclamer.

Cette perspective pouvait griser d'autant plus un homme vulgaire qu'on y arrivait à un résultat plutôt par l'indélicatesse que par un méfait proprement dit.

L'argent de Fronville n'appartenait à personne et l'Etat en devait profiter.

J'ai dit que toutes ces pensées viles ne s'étaient même point présentées à l'esprit cependant inventif de l'inspecteur.

Quand mademoiselle Dulac lui eût parlé de ses soeurs en les lui demandant comme les siennes, Vergenne sentit son coeur s'amolir de reconnaissance.

Il essuya les larmes qui lui étaient montées aux yeux et murmura:

— Elles sont à vous, mademoiselle... — Leur frère ne sera point jaloux, car elles ne vous aimeront jamais autant qu'il leur fera de vous aimer!

Puis aussitôt il rejeta sa tête en arrière par un mouvement brusque, ses yeux se fixèrent dans le vide avec une sombre ardeur, et repoussant mademoiselle Dulac jusqu'au canapé il la força à s'y reposer à demi-couchée, pendant que lui-même prenait une chaise et s'asseyait à un pas.

— Eh bien! j'ai trouvé — dit-il lentement, sans jactance. — Ne m'en veuillez pas trop s'il vous a fallu attendre; c'est que les moyens employés par l'adversaire se sont trouvés être de nature si étrange... — J'ai été dérouté... je l'avoue...

— Vous? Il faut alors que ce crime de la rue de Vaugirard dont a été accusé mon pauvre Félix soit un véritable mystère d'iniquité!... — remarqua mademoiselle Dulac qui voulait donner à l'inspecteur une nouvelle preuve de confiance absolue.

— Etrange en effet mais plutôt nouveau, car le procédé commence à être connu s'il n'est encore guère employé... — L'assassin est trop intelligent pour ne pas s'être mis à l'abri de ténèbres presque impossibles à dissiper.

— Et vous y êtes arrivé... cependant?

— Non sans peine; mais à l'heure actuelle je le tiens et vous assisterez à un étrange spectacle, celui du coupable ou mieux de sa complice involontaire vous racontant, détail par détail, toute la scène de l'assassinat et du vol.

— Ce sera mademoiselle Dubreuil alors? interrogea Germaine dont la rapide conception entrevoyait déjà une partie de la vérité. Est-ce possible?

— Ce sera mademoiselle Dubreuil, comme vous le dites; ou mieux Anaïs, la belle amie de Lévesque.

— Anaïs est complice? Elle que j'aurais crue si franche, si douce... — Anaïs a du sang sur les mains; et elle mentait effrontément quand elle niait connaître la rue de Vaugirard... Jusqu'où l'amour d'un misérable peut-il nous faire descendre, grand Dieu!

— La pauvre fille est plus à plaindre

qu'à accuser; elle n'a été dans tout ce drame qu'un instrument inconscient. C'est la fatalité qui l'a fait tomber aux mains de Lévesque, de Lévesque malfaiteur, de Lévesque non pas son amant, mais son bourreau. — Quand vous saurez la vérité, quand vous l'aurez entendue, vous pleurez avec elle, vous lui ouvrirez vos bras! Elle va avoir besoin de consolations, je vous assure, car cet homme que nous allons lui arracher, de gré ou de force, cet homme c'est la vie, c'est plus que la vie pour elle... C'est la foi! — Demain, seule et sans croyance à rien, elle sera prise de vertige et se précipitera dans... la mort!

— Oh! Ne dites pas cela! A quel prix sauver l'innocent et pourquoi faut-il que la vérité coûte si cher à établir.



“C'est vous. Vous, l'assassin de votre ami Fronville.”

— Dans la mort... Si vous ne la soutenez. — Vous pouvez tout, mademoiselle avec votre cœur; peut-être réussirez-vous à la guérir, quoique... Mais écoutez; notre tâche d'abord. On ne peut faire la guerre sans avoir à pleurer des morts.

— J'écoute.

— Croiriez-vous que l'inspecteur Vergenne puisse de mademoiselle Dulac faire à son gré... — Pardonnez-moi ces comparaisons personnelles, je vous en prie! — Une voleuse, une incendiaire, une... n'importe quoi?

— Félix lui-même à qui j'ai donné ma

vie, Félix dont les volontés et les affections sont les miennes, Félix n'aurait point cet empire sur moi! Car plus forte que l'amour le plus fort, le plus admirateur, le plus tyrannique, il y a... la conscience. Il me semble que mon dégoût des actes vils de l'homme serait assez puissant pour tuer l'amour, tout en me tuant moi-même peut-être! — La femme est une cire molle aux mains de celui dont elle a fait son roi, c'est vrai, cependant elle ne descend avec lui à l'infamie que si son amour est infâme aussi!

— C'est vrai! Et Anaïs Dubreuil qui a l'âme droite, un cœur généreux, n'est pas descendue au crime par la voie ordinaire... Elle a agi sans le vouloir, sans pouvoir résister à une force dominatrice... — Car ce que votre esprit refuse à admettre est vrai... absolument vrai! Demain, vous voyez, si je... le... veux!...

— Moi?...

— Vous!

— Essayez-donc votre pouvoir!

— Inutile; vous allez être de mon avis, et comme moi trembler, mais admettre ce qui est indéniable... — Le magnétisme est vieux comme le monde...

— Ah! le magnétisme...

— Oui, le magnétisme arrivé dans ces derniers temps à des résultats prodigieux, broie les volontés, annihile la conscience, fait de l'être le mieux doué une marionnette qui agit et se promène dans le rêve, un cadavre qu'une invincible obsession conduit là où le suggestionneur a voulu qu'il aille.

— C'est terrible!

— Je vous l'ai dit. — Ainsi savez-vous ce qu'a fait Lévesque?... — Il s'est servi de la puissance de son regard sur Anaïs, regard où la pauvrete buvait l'amour, pour l'endormir peu à peu sans même qu'elle s'en doutât, pour lui faire dire ce qu'il voulait savoir d'abord... — Puis une nuit il est entré chez elle alors qu'elle se lui a pétri en quelque sorte le cerveau et

enfin lui a imposé ses volontés... — Elle a dû lutter, se débattre, même dans le rêve, mais le lendemain ou huit jours plus tard, peut-être la nuit même, je ne sais pas, elle a pris le chemin que lui avait tracé la volonté du misérable et...

— Et!...

— Et elle est venue rue de Vaugirard, par la pluie, elle a franchi le mur, s'est introduite dans la chambre de M. de Fronville, après avoir perdu son bracelet dans le jardin, l'a empoisonné avec le flacon de chloroforme, lui a volé un portefeuille contenant une fortune secrète, l'a porté à son amant, puis... est devenue tranquillement se coucher... — Je puis me tromper dans les détails du double crime, mais l'ensemble est exact... — J'en suis sûr!

— Et tout cela sans avoir conscience de ce qu'elle faisait? Sans se souvenir de rien?

— Sans conscience et sans mémoire! Vous avez pu juger vous-même de la parfaite tranquillité avec laquelle elle nous a répondu au sujet du bracelet, tranquillité à laquelle le plus roué et le plus endurci des criminels n'aurait su atteindre... — Elle est en réalité aussi innocente que vous!

— Mais alors à quoi?...

— A quoi pourra-t-elle nous servir? Voici. Lévesque lui a ordonné sans aucun doute de ne se souvenir de rien à la sortie de son sommeil magnétique, mais il est à peu près certain qu'il n'a pas pris la précaution de lui défendre de se souvenir si on l'endormait à nouveau et de revivre le crime alors qu'elle serait replongée par lui ou par d'autres dans le rêve somnambulique... Il a même dû se ménager ainsi la possibilité d'avoir des détails précis sur les péripéties du drame, pour le cas où il en aurait besoin.

— Qu'allez-vous faire?

— Tout simplement endormir mademoiselle Dubreuil à sa première visite, lui faire nous raconter le crime dont vous

écrirez le récit à mesure qu'elle parlera, la convaincre de la réalité, éveillée, par le rapprochement de faits inexplicables pour elle comme la perte de son bracelet rue de Vaugirard et l'humidité de ses vêtements sans être sortie, en faire notre témoin principal et dénoncer Lévesque.

— Oui: mais le Parquet admettra-t-il la révélation de faits obtenus par d'aussi étranges moyens?

— Il y a été déjà forcé dans des cas semblables; et du reste il serait lui-même dans l'impossibilité d'expliquer certains mystères que je lui réserve, comme, par exemple, la découverte d'une liasse de billets de banque dans le creux d'une statue...

— Mais soyez sans inquiétude, tout ira au mieux.

— Vous avez retrouvé le trésor qui a motivé l'assassinat!... Oh! comme la vérité se fait jour dans mon esprit, comme tout s'explique, comme il était impossible à mon Félix de lutter contre une machination pareille... — Merci, monsieur Vergenne... merci!... — Patience, ami, patience nous arrivons!

Et Germaine Dulac, qui avait résisté à la douleur, brisée cette fois par une joie immense, se mit à sangloter.

XVIII

Anaïs Dubreuil fut invitée pour le dimanche suivant à venir dîner à l'appartement voisin du *Pria Five*, et elle n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Dans cet intervalle, Vergenne s'était exercé à la suggestion sur plusieurs hystériques de la Salpêtrière; il avait parfaitement réussi, ce qui lui fit espérer un autre plein succès avec la vendeuse du *Pria Five* déjà entraînée par des sommeils magnétiques précédents.

Un peu plus tard dans la soirée, après le thé, il pria sa prétendue femme, madame Camille, de se mettre au piano et de jouer quelques airs de valse.

Puis il offrit à Anaïs de la faire danser

Tout en la grisant par un mouvement rapide de la danse, il fixait sur elle un regard pénétrant et frottait le cou et le derrière de la tête de la paume de sa main sans seulement que la danseuse y prit garde.

Peu à peu les allures de la jeune femme se ralentirent, elle inclina sa tête sur l'épaule de l'inspecteur pendant que ses yeux s'éteignaient.

Vergenne la prit doucement dans ses bras et vint la coucher sur un canapé.

Tout émue, mademoiselle Dulac avait cessé de jouer; elle se leva et prit place aux côtés de la pauvre Anaïs comme pour la protéger contre la souffrance, lui demander pardon du coup terrible qu'elle allait lui porter, qu'il fallait qu'elle lui portât.

Leurs deux destinées se trouvaient ainsi liées par la fatalité que le salut de l'une entraînait la perte de l'autre, que l'une ne pouvait sauver celui qu'elle aimait sans envoyer l'amant de l'autre à l'échafaud.

— Si Lévesque ne lui a pas défendu de se souvenir alors même qu'elle serait endormie à nouveau — prononça lentement Vergenne — nous allons tout savoir... — Prenez une plume, je vous prie; approchez le guéridon et écrivez ce que vous allez entendre.

Mademoiselle Dulac s'installa.

Aux premières questions de l'inspecteur la sonnambule s'agita, sembla reculer et vouloir fuir en songe; ce qu'elle allait dire la terrifiait.

Mais la volonté du magnétiseur s'imposa plus énergiquement et l'endormie dut céder.

Mot par mot, incident par incident, on lui arracha le récit complet du dramatique assassinat de la rue de Vaugirard tel que je l'ai raconté.

On fit plus, on lui fit indiquer la cachette de l'argent et on l'envoya à la recherche de Lévesque pour préciser son état

d'âme, pour révéler ses inquiétudes, ses remords, son égoïste indifférence à son endroit.

Vergenne aurait voulu tuer l'amour chez elle par la vue d'un portrait exact du misérable avocat et lui adoucir ainsi les souffrances du réveil.

Mademoiselle Dulac avait écrit posément, sans adjonctions ni réticences, ce que la sonnambule venait de dire; elle possédait ainsi entre les mains un véritable dossier de juge d'instruction.

L'inspecteur passa à nouveau les mains sur le corps de la jeune femme, lui souffla au visage et s'empressa de se rasseoir et de lire un journal pendant que mademoiselle Dulac recommençait elle-même à glisser doucement les doigts sur les touches du piano.

Vergenne n'avait point voulu qu'Anaïs connût brusquement le subterfuge employé; il se proposait de la préparer peu à peu par une conversation ordinaire.

Mademoiselle Dubreuil jeta, en s'éveillant, un petit coup d'oeil défiant à droite et à gauche pour se rendre compte de l'attitude de ses hôtes.

Les voyant occupés chacun de son côté, elle crut s'être assoupie quelques instants par mégarde et s'appliqua à dissimuler cette petite impolitesse en rentrant peu à peu en scène.

Elle allongea la main jusqu'à un éventail déposé sur le bord du piano, l'ouvrit et se mit à s'éventer doucement, en rêvant.

Bientôt l'inspecteur jeta son journal et tournant complètement son fauteuil du côté d'Anaïs il lui dit en souriant:

— Vous êtes pensive ce soir, ma belle amie! Seraient-ce peines de coeur qui causeraient cette mélancolie?...—Voyons, racontez-nous un peu vos amours!

— Monsieur que vous êtes indiscret! — répondit Anaïs sur le même ton de plaisanterie. — Je n'aime personne!

— Ce n'est pas très sûr... — Tenez je vais vous dire la bonne aventure, moi, et

nommer celui qui a été assez heureux pour vous prendre votre excellent coeur... Voulez-vous? Donnez-moi votre main!

— Oh! tant que vous voudrez... — Je vous défie bien par exemple d'en tirer un renseignement quelconque?

— La vérité entière ne vous fâchera point? Vous me la pardonnerez alors même qu'elle...

— Qu'elle serait toute nue!

Et la bonne et riieuse fille tendit sa main mignonne un peu durcie et noircie par l'aiguille et par les ballots des *Grands Magasins du Prix Fixe*.

Vergenne sembla se recueillir quelques instants tout en tournant et en retournant la main qu'il tenait dans les siennes.

Mademoiselle Dulac, pâle et s'appuyant du coude au clavier, contemplait tristement la jeune femme.

On entendait le coeur d'Anaïs, plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître, battre à grands coups.

Les femmes sont toutes et toujours plus ou moins superstitieuses: le mystère les attire fatalement en même temps qu'il les effraye.

— Vous n'êtes point heureuse, vous ne l'avez jamais été autant que vous méritiez de l'être! — lut Vergenne dans les lignes de la main. — Une sorte de fatalité semble peser sur vous... et je ne crois pas que vos épreuves soient encore terminées!...

— Ce n'est pas gai cela, dites donc?

— Vous vous êtes liée pour la vie dans un amour de hasard, dans un amour où vous avez toujours joué le rôle de sacrifiée...

Anaïs fit un mouvement et son visage si gai, si moqueur, devint sérieux.

— Celui auquel vous avez donné le meilleur de vous-même ne vous en sait aucun gré... — Il se sert de vous, il en abuse, mais il ne vous aime pas, il ne vous a jamais aimée!

— Continuez! Ça ne va pas trop mal...

— dit la jeune femme avec un rire forcé.

— Autant tout vous dire immédiatement reprit Vergenne en précipitant ses paroles et en serrant fortement les mains d'Anaïs pour qu'elle fût forcée d'écouter quand même. — Votre amant est le deuil et l'humiliation de votre vie de travailleuse intelligente, de femme au coeur d'or... C'est un avocat, un député, mais aussi un voleur et un assassin!!

La jeune femme se souleva d'un bond, les lèvres tremblantes, les yeux durs, et elle cria en gémissant:

— Mais vous êtes fou! Laissez-moi! Laissez-moi! Vous me feriez perdre la tête!... Madame Camille, dites-lui de me laisser!... — Oh! que je souffre... d'une plaisanterie... — Est-ce sot de ma part d'être aussi impressionnable... — Je n'ai rien; je veux rire... rire...

Et elle s'évanouit entre les bras de mademoiselle Dulac qui s'était élancée.

Vergenne avait une pitié profonde pour la malheureuse Anaïs, mais l'oeuvre commencée il fallait l'achever coûte que coûte et frapper sans pitié.

Cependant il attendit un certain temps pour donner à la jeune femme la force nécessaire.

Quand il la vit plus calme, presque joyeuse, et s'évertuant à jouer le rôle d'incrédule, l'inspecteur dédaigna des feintes plus longues et marcha droit au but.

— Mademoiselle — dit-il gravement, avec sympathie, — je vous estime trop pour vous déguiser encore la vérité, j'ai trop confiance dans votre courage, votre esprit, votre coeur, pour ne pas croire que vous préférerez la connaître immédiate, entière... — Ne vous récriez pas avant d'avoir tout entendu, soyez calme et alors vous jugerez de quel côté sont ceux qui vous aiment!

Et Vergenne accéléra son récit, précipitant ses coups comme le bretteur qui ne veut point laisser à son adversaire le

temps de se reconnaître ou comme aussi le chirurgien qui enfonce vite et profondément le fer pour abrégier les souffrances du patient.

— Madame — reprit-il en montrant mademoiselle Dulac — est mademoiselle Germaine Dulac, la fiancée de M. Félix Haller, médecin de la rue de Vaugirard et ami de messieurs de Fronville et Lévesque... — Je suis, moi, Vergenne, inspecteur de la Sûreté! — Maintenant vous allez comprendre pourquoi nous sommes réunis ici tous trois, pourquoi nous vous fréquentons depuis des semaines... — C'est que M. de Fronville, assassiné et volé, ne l'a point été par Félix Haller, aujourd'hui forçat innocent, il l'a été par... Maître Lévesque... il l'a été par... vous!

Anaïs fixait l'inspecteur de la Sûreté avec des yeux hagards: elle voulait parler, et les mots venus à ses lèvres expiraient dans un bégaiement; elle voulait fuir, et ses jambes sans force la laissaient retomber sur son siège.

— Par vous! continua Vergenne — par vous instrument tombé aux mains d'un misérable, par vous qui devriez être aujourd'hui la vendeuse la plus riche, la plus pure et la plus fière des *Magasins du Prix Fixe*, et qui n'êtes qu'une travailleuse pauvre, exténuée, que l'amie dédaignée de Lévesque... voleur et assassin!

— Vous mentez! Mais... vous mentez! Dites-donc que ce n'est pas vrai!... hurla enfin la jeune femme qui s'était élancée sur l'agent et qui lui arrachait les habits. Ah! de moi racontez ce que vous voudrez; pour Armand je ne veux pas qu'on y touche, je ne le veux pas avoir accuser! — Lui si bon, un assassin... un voleur... allons donc! — Si vous le connaissiez, vous l'aimeriez comme je l'aime... oh! oui, je l'aime!... Une femme connaît bien le cœur de celui qu'elle aime peut-être!...

Comprimée par l'inspecteur Anaïs était retombée assise, en sanglotant.

Vergenne préférait pour elle les larmes à la colère, il continua:

— Je ne vous en veux pas! Je vous comprends! Vous êtes toute pardonnée! Mais, de grâce, écoutez... — Lévesque avait besoin d'argent, il s'est laissé griser par l'or de son ami Fronville et l'a tué; il a tué aussi madame Haller, morte de chagrin; il a laissé accuser, et condamner son autre ami! — Voilà la vérité! — Croyez-vous donc que nous vous torturions pour la diabolique jouissance de vous torturer?...

— Regardez mademoiselle Dulac, elle pleure et souffre autant que vous!... — Moi-même... — Des preuves? Mais rappelez-vous donc ces habits trempés d'eau, cette fatigue anormale qui vous ont étonnée un jour à votre réveil... — Le jour du crime de la rue de Vaugirard, remarquez-le! — Des preuves? mais voici le fac-similé du bracelet perdu par vous dans le jardin de madame Haller, alors que suggestionnée par Lévesque vous veniez chloroformiser Fronville et lui enlever son portefeuille... — Des preuves? Mais rappelez vos souvenirs et vous retrouverez aux bottines de cette même époque une boue épaisse, jaunâtre, que vous n'aviez pu ramasser en allant de votre travail à votre domicile. Aussi ne l'aviez-vous pas ramassée là, mais dans les terrains vagues de la rue de Vaugirard où Lévesque vous a envoyé, endormie... — Des preuves? Mais je viens de vous endormir à nouveau, moi il n'y a que quelques instants, je vous ai interrogée sur ces faits et voici ce que vous avez raconté... à nous deux!

Vergenne prit les feuilles écrites par mademoiselle Dulac et les lut.

Anaïs qui, si elle aimait toujours follement l'avocat, savait cependant à quoi s'en tenir à peu près sur son égoïsme, sur sa dureté, sur son ambition féroce, ne protestait plus, mais au contraire elle écoutait avec une attention extrême. Elle doutait encore peut-être, mais... elle voulait savoir.

La vérité lui apparut tout entière à la

fin de cette lecture et cependant elle essaya de résister encore.

— Et qui me dit que ce ne sont pas des machinations destinées à retirer votre ami, à vous, et son amant, à elle, du baigne... — gronda tout bas l'infortunée vendeuse. — C'est lâche de m'avoir endormie, c'est lâche d'avoir abusé de ma confiance, c'est... lâche! lâche!

Avec la douleur et la rage immense qui s'emparaient d'elle, Anaïs n'était plus la bonne et douce fille que chacun aimait. Des flots de mots amers, grossiers, des injures basses, des défis sanglants se succédaient dans sa bouche.

Elle faisait de la belle, de la pure, de la noble Germaine une courtisane, de Vergenne le dernier des mouchards.

La vendeuse délirait.

Puis cette crise finit, les nerfs se détendirent, l'amie reprit le dessus, et la fille des Dubreuil, celle dans les veines de laquelle roulait le sang honnête de plusieurs générations de paysans, redevint elle-même.

Elle en mourrait; c'était certain, mais le devoir avant tout!

Aimante, dévouée, oui; fidèle même à un forçat, oui; ça serait là son honneur et sa rédemption!

Les filles comme elles n'aiment pas deux fois, et si elles continuent à aimer celui qui se souille, c'est que les femmes ne peuvent vivre sans amour et que si leur cœur est fermé pour la passion il reste ouvert à la pitié.

L'épouse, l'amie qui n'aiment plus en épouse, en amie, aiment encore en mères.

Elles n'acceptent pas pour cela les vices et la flétrissure de l'homme auquel leur cœur les a rivées.

Anaïs avait maintenant horreur de Lévesque et cependant... elle l'aimait toujours.

Ses caresses, un avenir avec lui, elle n'en voulait plus; les caresses eussent été

faites par des mains teintes de sang et l'avenir eut été acheté avec de l'or volé.

Elle ne voulait plus de lui, mais elle ne voulait plus d'elle-même non plus; et au misérable elle allait faire son dernier sacrifice, donner sa vie.

Vergenne, la tête baissée, mademoiselle Dulac en larmes et les bras ouverts, attendaient.

Anaïs tomba sur ses deux genoux.

— Pitié! Oh pitié! — gémit-elle en se traînant de l'inspecteur à la jeune fille — Je ne sais plus qui je suis... où je vais... encore pitié!... — Vous êtes bons et je n'ai plus que votre appui... Ne m'abandonnez pas pour les quelques jours qui me restent à passer en ce monde... Car ça ne sera plus long, allez!

Germaine l'avait prise sur ses genoux, elle la berçait en l'embrassant.

Vergenne, admirateur passionné de mademoiselle Dulac, frère tendre, pleurait en regardant l'un et en songeant aux deux autres.

— Vous voulez savoir ma vie? dit-elle doucement, du ton d'une mourante ou de celui d'un enfant qui s'endort. — Ma vie? Elle n'a pas été drôle, allez! et elle ne va guère finir plus mal que je l'avais toujours craint! — Il y a des natures destinées à souffrir, à payer sans doute pour les autres, et je suis de celles-là... Quel repos ça va être enfin pour toi, que la tombe, Anaïs!

Et la pauvre enfant raconta son enfance à la campagne, ses rêves, ses années tranquilles à Paris, son travail, son fatal amour, ses courtes joies, ses sacrifices, ses deuils.

Il eût fallu que toutes les autres Anaïs et encore mieux tous les autres Lévesque pussent l'entendre; ça en aurait sauvé quelques-unes et ça en aurait peut-être fait repentir quelques autres!

— Je me suis attachée à lui — ajouta-t-elle — de tout l'effort que j'ai fait pour me hisser à sa taille. On ne saura jamais

ce que j'ai souffert, combien de fois j'ai eu faim quand il me fallait de jolies toilettes pour l'accompagner. Je ne voulais pas qu'il me reniât, qu'il eût honte de moi qui n'étais pas assez Parisienne avec mes pieds trop gros, mes mains rouges et mon teint hâlé. Une après-midi de promenade et toutes les heures dures étaient oubliées; j'avais eu l'air d'être sa femme, et après cela je pouvais, sans révoltes et sans honte, me courber une semaine entière sur la besogne...

Pauvre Anaïs!

— Je ne rougissais pas d'être son amie puisque je n'étais pas son égale. Et puis lui qui devine tout, avait su si bien s'y prendre pour dompter la fille des Dubreuil... Il avait compté sur ces heures là-



Et elle tomba morte sur le plancher.

ches où on n'est plus soi, où la bête se réveille... Et il ne s'était point trompé!

— Pour votre malheur!

— Esclave? Son esclave? Je l'étais peut-être, oui; mais qu'importe l'esclavage à l'esclave qui aime sa chaîne, n'est-ce pas, mademoiselle?

Et la jeune femme, fiévreuse, exaltée, allait, allait dans son récit sans se préoccuper des interruptions qui le coupaient, des réprobations qu'il excitait ou des sympathies dont il était l'objet.

— Et puis aussi il y a des choses qu'on ne peut pas dire, que je ne saurais expliquer... — J'étais ignorante, j'étais pure, et il m'a ouvert les yeux sur une foule de choses, il m'a possédée dans la plénitude

de mon innocence; c'était à la fois le père de mon esprit et l'époux de mon cœur... — Vous ne pouvez pas vous figurer de quels liens solides notre faiblesse même nous attache, pauvres femmes, au premier homme qui nous a prise!... Vous, mademoiselle, vous, restée ce qu'on appelle... honnête fille! — Moi aussi cependant... Mais j'ai aimé, mais j'aime Armand autrement que vous n'aimez votre Félix. Vous aimez mieux, j'aime peut-être davantage; en réalité notre amour, à tous deux, est du sacrifice. Vous avez voulu, vous voulez M. Haller grand et libre, je rêvais Armand célèbre et encore aujourd'hui, aujourd'hui vous entendez?... Je le veux! libre!

— Voleur et assassin?

— Est-ce qu'il l'est pour moi? Est-ce qu'il le sera pour quelqu'un, demain, quand... — Il vous faut une victime pour sauver l'innocent n'est-ce pas! Cette victime ça sera moi!... — Oh! ne vous récriez pas! Ça sera moi, mais je serai libre de m'accuser quand et comme je l'entendrai. Ne craignez rien, je ne me ménagerai pas, et les délais que je vous demanderai ne seront pas longs... Mais je veux être seule coupable et me dénoncer moi-même!

— Cependant...

— Je n'écoute rien, rien!... Si vous n'acceptez pas, ça sera la guerre entre nous... Il n'y aura rien de fait... Maintenant que je suis avertie, je nierai tout... Je protesterai contre les moyens employés par vous, contre ce charlatanisme que n'admet point la justice, auquel le sentiment général répugne... Et l'accusation retombera sur les accusateurs!

— Mademoiselle!... Anaïs!... Calmez-vous! Nous arriverons à nous entendre, à sauvegarder ce qui doit l'être! Pourquoi?

Anaïs s'était levé; ses cheveux qui s'étaient dénoués dans sa lutte précédente, contre Vergenne, tombaient sur ses épaules; la résolution suprême et le sacrifice accomplir la transfiguraient.

— Car croire que l'on me fera avouer de sang-froid la culpabilité d'Armand, à moi, c'est de la folie! Jamais!... — Tenez... Vous entendez ce tramway qui passe? Eh bien! si à l'heure même je devais le sauver en me précipitant sous les roues, je jure que tout misérable qu'il soit, je le ferais à l'instant... — Toutes celles qui ont vraiment aimé me comprendront!

Puis faisant un douloureux retour sur elle-même, la pauvre jeune femme ajouta :

— C'est triste cependant de mourir à mon âge, alors que je voulais le bonheur de ceux qui m'entourent, alors qu'un sourire, un merci et quelques rayons de soleil me suffisaient après beaucoup de travail! — Chers vieux parents, si loyaux, si tendres! Malheureux Armand si follement adoré! Vous aussi, vous mes bourreaux involontaires, vous qui avez été compatissants... Il va falloir vous quitter et vous quitter en... maudite! — Personne ne peut, ne doit savoir la vérité... Anaïs Dubreuil sera devenu pour tous une criminelle... Ah! que votre estime, à vous deux qui posséderez le secret de ma mort, votre estime avec un peu de reconnaissance chez celui que je sauve m'aident à dormir dans ma tombe!!!

Il n'y avait pas à lutter contre pareil amour, et comme d'autre part, Anaïs, qu'aucun pouvoir ne donnait à l'inspecteur le droit de l'arrêter, était capable de rejoindre Lévesque et de détruire en sa compagnie toutes preuves de criminalité, l'inspecteur jugea à propos d'entrer dans la voie du sacrifice qu'elle avait le généreux courage de lui ouvrir.

Vergenne n'était pas plus rassuré qu'il ne fallait sur la valeur de la suggestion somnambulique, soit quant au crime, soit quant à son neveu, auprès du juge d'instruction.

Il ne lui resterait comme preuves que le bracelet et le portefeuille; un bracelet pareil à ceux d'une quantité d'autres personnes, qu'aucun ne se rappellerait avoir

vu plutôt qu'un autre entre les mains d'Anaïs, et un portefeuille sans marque particulière, sans titres nominatifs, qui pouvait avoir appartenu à M. de Fronville comme à n'importe qui, un portefeuille que la fortune de mademoiselle Dulac lui permettait d'avoir fait cacher par l'inspecteur pour servir les besoins de sa cause.

Voilà tout! Faibles armes pour lutter contre un avocat de valeur ayant plaidé lui-même chaleureusement la cause du condamné, contre un député de Paris dont l'influence paralyserait les membres du Parquet, contre une femme décidée à tout pour sauver celui qu'elle aimait toujours.

L'inspecteur fit signe à mademoiselle Dulac de se réserver; ils ne doutaient du reste ni l'un, ni l'autre, de la bonne foi absolue d'Anaïs, de son inébranlable résolution à vouloir la vérité et la justice.

Ils avaient lu dans son regard sa crovance à la culpabilité d'Armand, à la part involontaire qu'elle avait prise à cet assassinat odieux, comme aussi son désir de faire tomber les chaînes de Félix Haller, son désir de mourir en rachetant... l'autre...

Et tout en l'admirant et en l'aimant, tout en souhaitant de la sauver à quelque prix que ce fut si cela était possible, ils la laissèrent aller.

Pour dire vrai un dernier espoir restait à Vergenne.

Anaïs, quoique femme intelligente, et quoique résolue à garder un mutisme de martyre, ne serait pas assez habile pour tout prévoir en s'accusant elle-même.

Les magistrats auraient vite fait de trouver des contradictions dans ses récits, outre qu'elle avait une figure bien honnête, bien franche pour une criminelle.

Elle ne saurait pas mentir.

L'instruction d'autant plus méticuleuse, défiante, qu'il s'agirait de revenir sur une condamnation prononcée mettrait sa vie entière à jour.

Ses habitudes de travail de moralité, de

calme, connues on en arriverait à sa liaison avec Lévesque lequel serait certainement appelé.

Comment expliquerait-il son ignorance absolue du rôle capital joué par son amie, une amie ancienne rangée, qui le craignait beaucoup, dans le drame de la rue de Vaugirard ?

Peut-être que lui qui avait déjà fait trois victimes reculerait devant cette dernière, et que vaincu il avouerait ?

Peut-être aussi serait-il possible à l'inspecteur de sauver Anaïs malgré elle par un récit complet, clair, fait aux magistrats, mais seulement après qu'elle se serait enlevé toute possibilité de nier en s'accusant elle-même la première ?

Enfin ce ne serait qu'à la dernière extrémité que Vergenne se déciderait à perdre un métier qu'il aimait, mais s'il le fallait il aurait recours à un moyen suprême pour ne point laisser l'innocente jeune femme se crucifier de ses propres mains.

Il est une force à laquelle rien ne résiste qui veut tout voir, qui rompt les plus infranchissables barrières et pulvérise les tyrannies, une force avec laquelle doivent compter les gouvernements et la justice.

Cette force c'est l'opinion publique avertie, entraînée, par la presse.

Vergenne jouerait gros jeu, mais la fortune de Mademoiselle Dulac le lui permettant il ferait passer une note aux journaux de Paris et malgré tout il faudrait que chacun arrivât à être traité selon ses oeuvres.

Félix Haller devait être réhabilité et sortir du bagne.

La mort de madame Haller et celle de Fronville seraient vengées.

Lévesque traîné à l'échafaud, il n'y aurait plus qu'à empêcher Anaïs de mourir.

Il fallait attendre; la conduite de cette dernière dans sa propre dénonciation indiquerait les meilleurs moyens à employer pour obtenir bonne et complète justice.

XIX

Anaïs était rentrée à son petit logement dans un état de prostration absolu.

Partie joyeuse, confiante dans un avenir meilleur, elle revenait avec une blessure mortelle au coeur, avec une incurable désespérance.

Autour d'elle tout lui semblait vide, noir; elle n'avait le courage de rien, la force de rien.

Et tombée au hasard sur une chaise longue, un bras frôlant le tapis et l'autre replié sous la tête, elle se laissait aller à son engourdissement.

Le corps était comme paralysé; les nerfs après avoir été tendus à outrance s'étaient rompus; mais le cerveau bouillonnait, le délire y précipitait et y remuait un flot renouvelé d'idées, de sentiments, de passions.

L'infortunée jeune femme aimait, haïssait, pleurait tour à tour dans les profondeurs de son être.

Elle comprenait Lévesque, elle l'excusait, elle se persuadait que c'était pour elle, pour elle seule qu'il avait commis une série de crimes. Il la voulait riche, s'élevant par le luxe à mesure que lui montait par son talent. Et dans une période de rêves fous, il n'avait plus rien calculé, il n'avait plus vu qu'elle et que lui. Au lieu de lui faire horreur, il devait lui sembler de la taille des héros en amour.

Puis presque aussitôt l'enthousiasme tombait. Elle voyait le misérable à peu près tel qu'il était: (à peu près! car il reste toujours un recoin pour l'idole au coeur de la femme qui a aimé) faux, égoïste, lâche, ambitieux, féroce. Pourquoi l'avait-elle rencontré? Pourquoi s'était-elle laissée prendre le coeur, la volonté, tout l'être? Pourquoi d'elle si droite, si fière, si gaie, l'avocat avait-il fait en quelques années la désespérée d'aujourd'hui, la criminelle, la morte de demain? Pourquoi?

Elle ne songeait pas un instant à nier

la vérité révélée par Vergenne et par mademoiselle Dulac; elle sentait que ces gens avaient pour eux la justice, le droit.

Oui, elle avait été un mannequin aux mains de Lévesque, poupée pour la jouissance, travailleuse pour les jours de misère, automate pour les conceptions criminelles; et cependant elle ne pouvait, de sa courte existence, effacer quelques heures inoubliables, quelques heures pendant lesquelles ce démon l'avait initiée aux plus grandes joies que la femme puisse goûter sur terre.

Le Lévesque qui subsistait dans son âme n'était plus le Lévesque d'aujourd'hui, il était mort celui-là de même que l'Anaïs vendeuse du *Prix Five*, l'Anaïs amie du député de Paris, l'Anaïs dévoyée, viciée, allait disparaître en face du sacrifice et de la mort.

C'était Anaïs Dubreuil, l'Anaïs des anciens jours, l'Anaïs au sang honnête qui allait disparaître en face du sacrifice et nir de Fronville, la dette contractée par celui qui l'avait perdue.

Grâce à cette vision consolante d'une Anaïs régénérée, la jeune femme se sentit plus fort; elle se trouva presque consolée.

Toujours prompte, résolue, généreuse, elle eut vite pris ses dispositions.

L'essentiel était que jamais plus elle ne revît Lévesque en chair et en os, et qu'il ne se doutât de rien tant que l'oeuvre qu'elle méditait ne serait pas accomplie.

Ni l'une, ni l'autre de ces deux choses n'était bien difficile, l'avocat ne se souvenant guère d'Anaïs que de loin en loin et ne se préoccupant jamais de ce qu'elle devenait tant qu'elle n'allait pas le trouver elle-même.

À tout hasard cependant elle prévint sa concierge de répondre jusqu'à nouvel ordre, à qui que ce fût, qu'un décès subit dans sa famille l'avait forcée de retourner au pays.

Elle écrivit dans le même sens au Directeur des *Grands Magasins du Prix Five*,

se préoccupant peu de l'effet que cette prise de congé produirait sur lui puisqu'hélas! elle ne devait plus retourner jamais à sa besogne.

Puis, ayant acheté de magnifiques couronnes, elle se fit conduire aux tombes de M. de Fronville et de madame Haller.

À l'un comme à l'autre elle voulait déjà demander pardon.

Dans la nuit suivante elle partit pour Mataincourt.

À cette malade de l'âme il venait de ces irrésistibles envies qui viennent aux mourants de contempler une dernière fois les lieux où ils se sont sentis vivre une première.

N'était-elle pas du reste, elle aussi, une mourante puisque sa généreuse loyauté l'avait condamnée à s'accuser de crime capital, à disparaître?

Elle voulait revoir tous ceux qui l'avaient connue, qui l'avaient aimée, ses parents, ses camarades, ses voisins, embrasser les uns et pardonner aux autres, montrer à chacun une figure si riante, un coeur si bon, des intentions si droites, que leur sympathie lui fit, malgré ce qui pourrait arriver, plus tard, un éternel cortège d'estime et de regrets quand même.

Elle voulait qu'après sa flétrissure prochaine Mataincourt incrédule ne la reniât pas, et que jusqu'à leur mort les mains se tendissent vers ses vieux parents pendant que, hochant la tête, les anciens murmuraient ainsi que les légionnaires romains au pied du Golgotha: Non, vraiment celle-là n'était point coupable!

On était en septembre et, descendue à une gare lointaine, elle s'en alla à pied par la plaine rose, foulant tous les prés et traversant tous les bois pour arriver à la maison paternelle dans le silence du repos, dans la grande tristesse de midi à la campagne.

Les quelques jours qu'Anaïs passa à Mataincourt, eussent été pour elle une succession d'enchantements si le deuil, un

deuil cruel, infamant, n'avait coupé le fond de sa pensée et assombri son âme jusqu'à l'agonie.

Le village entier lui fit fête. On savait ses succès, sa belle position aux *Grands Magasins du Prix Fixe*, ses gros appointements, et à la campagne, comme ailleurs, plus peut-être qu'ailleurs, on est adorateur du Veau d'Or quelque soit son piédestal.

Ses discours à elle, ses actes, ses dons, ses visites, ses démarches tendaient uniquement à ce but : de ne pas être mal jugée au jour de la fatale révélation.

Mais loin de l'affaiblir, loin de la rattacher lâchement à la vie, cette visite au sol natal, ces embrassements des siens, cette fréquentation des travailleurs sans tache, la décidèrent davantage encore, l'affermirent inébranlablement dans son idée de sacrifice.

Ce fut de Mataincourt qu'elle voulut dater ses deux dernières lettres pour que la pensée en fut complètement pure, pour montrer à quelles sources Anaïs Dubreuil avait puisé cette force, cet héroïsme d'aimer par-dessus tout le vrai et le bon.

L'une était destinée à mademoiselle Dulac et l'autre à Lévesque.

Elle ne devait les mettre à la poste qu'à son retour à Paris, pour se donner, avant leur réception par les destinataires, le temps de se rendre au Parquet, de s'accuser et d'être écrouée.

"Ne me plaignez pas trop — disait-elle à la première — et surtout ne m'admirez point ! Je ne fais que mon devoir d'abord, j'éprouve une âpre jouissance à le faire et enfin il n'y avait plus de vie possible pour moi. Vous voyez !..."

"Des regrets ! Je mentirais si je feignais de n'en point avoir... à mon âge. Oui, je regrette l'existence tranquille, honorée, que j'aurais pu mener entre un mari aimant et des enfants adorés ; celle qui sera bientôt, dans un autre milieu, la vôtre, mademoiselle. Des enfants ! C'est-à-dire la

seule grande et vraie joie de la femme après... Après un amour fou, un amour de passion et de sacrifice comme celui qui m'a gâché la vie, qui va me jeter sous le couteau ou me faire pourrir dans une colonie lointaine. Je regrette des amis tels que vous et que M. Vergenne, mes vieux parents, et ce beau soleil, ces verdure des bois, ce bleu de la mer que je ne verrai bientôt plus... Car vous ne supposez pas que ce drame puisse se terminer autrement pour moi, et dans tous les cas, que par la mort ?

"J'ai à vous faire une prière que j'ose à peine formuler, une demande qui paraîtrait insensée, injurieuse à... tout autre qu'à un cœur comme le vôtre, un cœur de femme qui aimerait, elle aussi, jusque dans la mort. Cette demande je vous la fais en échange de mon sacrifice, et il me semble que j'ai un peu droit à ce que vous l'écoutez.

"Faites toujours, comme je pourrais le faire moi-même, ténèbres et silence autour... d'Armand ! Que ma mort lui serve, qu'il profite d'une destinée dont la gloire aura coûté si cher ! Vous me le promettez ? Protégez-le même... de loin ! C'est monstrueux n'est-ce ce que je vous demande ? Oui, et cependant laissez-moi espérer que, moi disparue, il y aura encore sur terre des êtres assez généreux pour ne pas l'abandonner quand sonnera cette heure terrible, de la misère, de l'agonie, du remords !"

La lettre de la pauvre Anaïs à Lévesque était encore plus navrante et plus sublime à la fois. Elle lui parlait comme si ce fût elle qui eût été la coupable, demandant pour ainsi dire pardon, à celui qui l'avait perdue et qu'elle allait sauver de la flétrissure et de l'échafaud au prix de sa propre vie et de la condamnation de sa mémoire, pardon des ennuis, des terreurs, des privations, que ses faux aveux, son jugement, sa perte, pourraient lui causer.

Elle écrivit :

“Je t'impose le secret! Ne te crois pas obligé de laver ma réputation par une franchise tardive, par une confession faite alors qu'il n'y aura plus de danger pour toi. Ma mémoire? Eh! que m'importe l'opinion des autres pourvu que, toi, tu saches que je suis morte, innocente, que j'ai poussé l'amour aux dernières limites du dévouement.

“Je n'ai pas besoin de te dire que je te pardonne; tu n'as pas de pardon à recevoir de moi, hélas! sans quoi ton... erreur d'un jour serait si bien effacée qu'il n'en resterait plus rien. Mais je veux te dire encore que je te suis reconnaissante de m'avoir donnée, de m'avoir aimée jusqu'à la folie... Car c'est pour moi n'est-ce pas que tu as commis ces vilaines actions; c'était pour me faire riche, belle, enviée, n'est-ce pas? Dis-le... dis oui!

“J'ai voulu te dire adieu en pleine liberté, avec les illusions d'un retour ordinaire de la campagne, afin que dans ces dernières lignes que tu ne conserveras pas, car elles pourraient te compromettre, rien ne se trouve qui rappelle la prison et la mort.

“Que ma mort te serve!... N'avoue jamais!... Tu ne me dois rien car je suis trop heureuse de me sacrifier à ton bel avenir d'homme politique, à ton génie. Il faut ici-bas qu'il y en ait comme cela, dont les épaules servent d'échelle aux autres, qu'il y ait des faibles, des petits dont la chair et l'âme servent à nourrir les forts, les grands; j'étais destinée à être pour toi la faible, la petite.

“Je te paie nos années heureuses. Garde ta photographie de la pauvre Anaïs, tous ses chers bibelots, et quelquefois, aux heures d'ennui, plus tard quand tu seras puissant, ministre, songe, en la regardant, qu'elle t'aimait bien; plus tard encore, quand tes cheveux auront grisonné, quand tu seras triste, abandonné, des autres... femmes, crois qu'invisible elle tournera autour de ton fauteuil et se penchera sur

ta couche afin que son âme console et réchauffe ton âme.

“Si tu es bon, très bon... Si tu veux... sans que cela te contrarie, quand les années auront passé sur ma fosse sans nom de condamnée, ramène ma poussière, ce qui fût ton Anaïs, dans une tombe, entre celle de ta mère et celle qui te sera destinée. Les passants du moins, en lisant nos trois noms, ne nous sépareront pas dans leur souvenir et te feront honneur d'avoir rapproché dans l'éternel sommeil celles qui furent tes meilleures amies dans la vie.

“Pardonne si je t'importune. Fais ce que tu voudras... Toi, toi, et encore!... Moi qu'importe?...”

Quand quelques jours plus tard la vendeuse des *Grands Magasins du Prix Fixe* rentra à Paris, elle jeta elle-même ces deux lettres, chargées, au bureau de poste qui se trouve au coin du quai, près du Tribunal de Commerce, puis elle n'eût qu'à traverser le boulevard pour se trouver contre la grille massive et dorée du Palais de Justice.

Sur sa demande un huissier la conduisit au cabinet d'un des Membres du Parquet.

Sa voix était si douce, son regard si loyal, sa physionomie si franche, que ce magistrat crut d'abord à une folie subite, à un délire de la persécution, et qu'il demanda pour le consulter celui des médecins qui était de service ce jour-là.

Après un examen attentif et un sérieux interrogatoire, le médecin conclut à la lucidité parfaite de l'intelligence de la jeune femme et à son entière responsabilité.

L'un comme l'autre cependant, le médecin et le magistrat, avaient une trop grande habitude des criminels, une science d'observation trop réelle pour ne pas s'étonner, douter, flairer un mystère.

Ce que Vergenne avait prévu se produisait dès le premier instant: Anaïs, malgré toute sa bonne volonté, jouait mal le rôle de criminelle.

Ses déclarations étaient néanmoins si formelles qu'elles méritaient examen et le substitut donna l'ordre de la conduire à Saint-Lazare où elle resterait à la disposition du Parquet et à celle des magistrats instructeurs.

La sinistre voiture que les habitués des prisons appellent le *panier à salade* prit Anaïs dans un de ses étroits compartiments et se dirigea, au trot lent d'une rosse, vers la gare de l'Est dans les environs de laquelle se trouve la célèbre maison de force destinée aux femmes, à Paris.

Le portail de Saint-Lazare est bas, sombre, ancien; rien ne révèle, à l'extérieur, l'importance de la prison. Que de misères cependant sont passées sous cette voûte depuis plusieurs siècles, misères du corps et misères de l'âme!

Ce nom de Saint-Lazare sonne d'une effrayante façon aux oreilles de toutes les prostituées de la grande ville; Saint-Lazare c'est la géhenne que la femme perdue évite à quelque prix que ce soit.

Le public, abusé par les criaileries des intéressés et par les descriptions fantaisistes d'écrivains qui n'y ont jamais mis les pieds, se fait aussi, lui, une idée terrible, fausse, de Saint-Lazare.

Saint-Lazare est tout à la fois un dépôt, un hôpital, une maison de correction paternelle, une prison; c'est-à-dire que l'on y entre et que l'on y reste à des titres bien différents.

La plus honnête femme du monde peut y séjourner quelque temps, en cellule, soit qu'elle se trouve faussement accusée, soit que la nature des dépositions qu'elle a à faire, comme témoin, exige sa séquestration provisoire.

La majorité des détenues se compose de prostituées en traitement administratif, mais les simples accusées, les fillettes incorrigibles, les condamnées à des peines légères, les reléguées y sont en nombre aussi.

Saint-Lazare est le grand et lugubre

entrepôt où police et justice tiennent en réserve toutes les femmes que leurs mains ont plus ou moins touchées, saisies.

On n'est pas plus malheureux à Saint-Lazare que dans une autre prison, mais il faut dire aussi que les autres prisons ne sont point des prisons de femmes pareilles et en semblable milieu.

Paris à deux pas, Paris qui étincelle, qui rit, qui chante, Paris qui fête la femme, la divinise; Paris avec de la lumière, des toilettes, des bijoux, des filles belles, saines, parées, heureuses, et...

Et ici des corridors sombres, des cours étroites, des paillasses sur le pavé humide, du linge grossier, des salles empestées, des femmes que rongent des maladies hideuses.

Qui saura jamais les pleurs, les haines, les crimes, les héroïsmes, les secrets de Saint-Lazare?... Il faut avoir vu les masques de cire et les jolis minois des vieilles prostituées et des jeunes vicieuses, les faces bestiales des reléguées et le profil d'oïse de proie des femelles d'assassins, les têtes résignées de pauvres mendiants et les figures abandonnées, pour se douter un peu des mystères féminins de Saint-Lazare!

Toute préparée qu'elle fût aux plus durs sacrifices, Anaïs gémit cependant dans le fond de son cœur quand elle franchit le seuil de la prison infâme, quand les deux battants d'une porte latérale se refermèrent et qu'elle se trouva sur le pavé d'une cour en compagnie de femmes ivres, criardes.

On la soumit à la fouille, et après lui avoir enlevé les vêtements dont elle n'avait pas un besoin immédiat on la conduisit à une cellule du premier étage.

Avec ses lits de fer, sa table, son poêle, ses paillasons, la cellule était une chambre de petit hôtel de province; les grillages des fenêtres et les judas de la porte rappelaient seuls la prison.

Anaïs Dubreuil, pensionnaire du Pa-

lais de Justice, en était déjà à la seconde station de sa voie douloureuse.

XX

L'impression ressentie par les deux destinataires des lettres qu'Anaïs avait jetées à la poste en entrant au Parquet fut bien différente; bien différentes aussi furent leurs démarches.

Mademoiselle Dulac n'avait pas douté un seul instant de la bonne foi d'Anaïs, mais elle craignait que des circonstances indépendantes de sa volonté ne l'empêchassent d'accomplir son sacrifice héroïque ou du moins n'en reculassent l'échéance.

Et il s'agissait de la liberté, de la vie, de l'honneur de son Félix!

Maintenant que la vendeuse du *Priz Fice* était aux mains de la justice, le plus fort était fait; il n'y avait plus qu'à attendre, car de quelle que façon que les affaires tournassent il ne pouvait en résulter que la délivrance du médecin.

Certes elle plaignait sincèrement la maîtresse de Lévesque, elle souhaitait que selon les prévisions de Vergenne le misérable avocat fut seul atteint, mais enfin cette révélation indirecte du vrai coupable, l'affirmation prochaine de l'innocence de M. Haller, étaient une grande joie pour elle.

L'inspecteur était de service ce jour-là et ne devait venir rue de Vaugirard que le lendemain soir.

Germaine fit atteler et courut à sa recherche.

Elle le trouva au restaurant voisin de la Préfecture où il prenait d'ordinaire ses repas.

L'inspecteur se réjouit comme mademoiselle Dulac de l'effort courageux d'Anaïs, et il lui promit d'aller l'appuyer en se rendant au Palais de Justice à son premier instant libre.

Il comptait s'aboucher discrètement avec le magistrat chargé de cette instruc-

tion, et sans vouloir empiéter sur son domaine, lui faire simplement savoir qu'un agent des mieux informés se tenait à sa disposition pour des renseignements complémentaires.

L'essentiel était de ne pas perdre de temps car Lévesque, Lévesque que sa situation de député de Paris rendait tout puissant, Lévesque allait sans doute agir vigoureusement de son côté.

Mademoiselle Dulac pria l'inspecteur de l'informer au fur et à mesure des événements et de ne rien ménager pour atteindre promptement le but désiré.

Un crédit pécuniaire illimité lui était ouvert en cas de besoin; il n'avait qu'à apprécier les circonstances et à faire mouvoir tels ou tels ressorts.

Vergenne avait assez des premiers fonds à lui confiés; ce n'était pas de l'argent mais la lettre d'Anaïs à mademoiselle Dulac qui lui était nécessaire pour légitimer son intervention dans la mystérieuse affaire.

Sans elle il s'exposait à froisser le magistrat jusqu'alors seul dépositaire du secret, à se voir soupçonner d'intrigues payées au profit du docteur Haller, à être brutalement renvoyée à sa besogne habituelle.

La lettre d'Anaïs était suffisante pour couvrir l'inspecteur et pour ménager la susceptibilité du Parquet qui n'aime à voir la police s'occuper de ses dossiers qu'alors qu'elle est appelée à le faire.

Mademoiselle Dulac remit à Vergenne la lettre de la pauvre vendeuse, pièce d'une importance capitale et dont Anaïs n'avait pas prévu l'usage qu'on pouvait en faire contre Lévesque.

Contre Lévesque tout en la sauvant, elle.

Cette lettre allait donner du premier coup au magistrat la clef du mystère qu'il devinait dans cette accusation d'un crime affreux par une belle, douce et vaillante fille.

Ayant obtenu, sous un prétexte quelcon-

que, une permission de deux heures d'absence, l'inspecteur courut au Palais de Justice, interrogea huissiers et greffiers, et finit par connaître le nom du magistrat qui avait entendu mademoiselle Dubreuil et l'avait fait écrouer.

Vergenne se hâtait de prendre les devants craignant les manœuvres de Lévesque, mais cette fois il se trompait.

En réfléchissant mieux il eût compris que Lévesque n'était point à craindre.

L'égoïsme implacable et l'habileté de l'avocat devaient s'accorder pour le faire rester tranquille.

Et c'est ce qui était arrivé en effet.

A la lecture de la lettre d'Anaïs l'avocat avait d'abord été atterré; cette découverte



L'amour est plus fort que la mort

d'une trame aussi bien ourdie lui semblait diabolique, et sa superstition de criminel aidant il se vit déjà broyé par la fatalité.

Mais il ne fût pas longtemps à se remettre, à constater qu'il n'existait après tout contre lui aucune preuve, (le misérable croyait encore au secret impénétrable de sa cachette) et à se décider pour ce qui lui avait réussi admirablement jusqu'alors: une indifférence superbe, un sang-froid imperturbable.

Anaïs? Il la laisserait se perdre avec son honnêteté; aux questions il répondrait qu'il l'avait toujours considérée comme folle; que les crises de manie hystérique de la vendeuse du *Prix Five* étaient même la cause du refroidissement de plus en plus

marqué qu'il avait apporté dans leurs anciennes relations.

Faux, lâche, cruel tout ensemble, Lévesque alluma immédiatement son cigare avec la lettre d'Anaïs, (il avait pour principe de ne jamais garder de papiers compromettants), et prenant sa serviette il s'en alla à la Chambre des Députés d'abord puis au Palais de Justice où il aurait pu croiser avec Vergenne.

Les juges? Ah! la bonne farce; il n'en avait guère peur de ces imbéciles qu'il bernait chaque jour au profit des accusés, de ces intrigants qui lui léchaient les bottes pour obtenir sa protection.

S'ils désiraient se mesurer à lui, ils pouvaient venir; il les attendait.

Vergenne fit passer sa carte au Procureur de la République en y ajoutant au crayon: *pour affaire grave et urgente*.

L'inspecteur était connu des membres du Parquet qui avaient eu occasion de le rencontrer et de l'apprécier dans plusieurs circonstances; ils savaient qu'un jour ou l'autre il arriverait au poste de Chef de la Sûreté que ses antécédents le mettraient à même d'occuper d'une façon exceptionnelle.

Aussi ne le fit-on attendre que le temps indispensable pour achever la besogne commencée, pour donner quelques signatures pressées.

Le magistrat s'était dit du reste que l'inspecteur devait avoir de sérieux motifs, autrement il ne se serait jamais permis de venir au Parquet sans y être appelé.

Introduit, Vergenne estima que le meilleur était de tout raconter au Procureur de la République, de ne lui rien cacher des moyens employés comme de l'importance des personnages, et de s'en remettre pour la suite à sa prudence, à son honnête professionnelle.

La lettre d'Anaïs d'une part, et de l'autre la permission expresse que lui avaient donné ses chefs de s'occuper de cette affaire en dehors du service, devaient ache-

ver de l'accréditer auprès du magistrat le plus défiant.

Le Procureur de la République écouta l'incroyable récit de Vergenne sans surprise apparente; il examina attentivement mais froidement les preuves qu'il produisait à l'appui de ses dires, lui demandant des explications par quelques mots brefs précis, ne se laissant aller à aucune causerie.

Puis il le congédia en lui rappelant la discrétion habituelle aux gens de sa profession.

Il devait ainsi laisser désormais la justice agir seule et ne revenir au Palais que s'il y était mandé.

Vergenne était habitué au mutisme relatif des magistrats, à leur froideur dans les rapports qu'ils sont forcés d'avoir avec les gens de police; cependant il trouva que le procureur de la République avait cette fois exagéré son mutisme et sa froideur.

Cela le confirma dans ses craintes premières, à savoir que la situation élevée de Lévesque paralyserait les meilleures volontés, et que s'il n'était pas absolument possible d'étouffer l'affaire du moins se terminerait-elle officieusement, par compromis.

C'est-à-dire que l'on maintiendrait Anaïs dans une maison centrale ou dans un asile d'aliénés, si elle ne voulait pas de sa liberté au prix de son silence, que l'on mettrait Félix Haller hors du baigne mais en l'invitant à ne plus reparaitre et à se fixer à l'étranger, qu'on n'inquiéterait en aucune façon Lévesque tout en lui faisant savoir adroitement que l'on avait barre sur lui et qu'il devait voter désormais dans le sens du Gouvernement.

La vérité? L'inspecteur était certain de l'avoir montrée clairement aux yeux du Procureur de la République; pour des chercheurs comme ils l'étaient tous deux, pour des hommes habitués aux mille riens révélateurs des affaires criminelles, il n'y

avait pas de doute possible: Lévesque était coupable.

Oui, le Parquet connaissait la vérité, mais il était juge de l'opportunité qu'il y avait à en tirer des conséquences.

La justice humaine aime peu se contredire; il lui en coûte d'avouer qu'elle s'est trompée, qu'elle n'a pas vu assez clair une première fois, de casser ses arrêts.

Et impossible de lutter désormais contre cette force d'inertie qui allait être le moyen employé pour lasser la révolte des innocents; impossible puisqu'il avait promis de ne plus agir, de se taire, d'attendre.

Impossible! A moins d'en appeler à la suprême sentence de l'opinion publique.

C'était une grosse partie à jouer et pour le moment il fallait mieux attendre; peut-être qu'un événement inattendu dénouerait la situation au profit de tous.

Ce que Vergenne savait du moins c'est que les âmes fières de Germaine Dulac et de Félix Haller ne comprendraient, n'accepteraient aucune transaction; ni l'une, ni l'autre ne voudraient d'une vie lâchement tranquille au prix de l'honneur.

Non, la mémoire du médecin sans peur et sans reproche, celle de madame Haller, le souvenir de M. Dulac demandaient autre chose; leurs enfants mourraient dans la lutte peut-être, mais ils crieraient jusqu'à la fin: Justice!

C'était au grand soleil, à la face de tous, qu'ils voulaient s'aimer, qu'ils voulaient élever leurs fils et leurs filles, à eux, sans que jamais un doute blessant vint les faire rougir.

Vergenne comprenait mieux ça qu'un autre, lui qui avait tout sacrifié à la réhabilitation du nom commercial de son père.

L'inspecteur avait promis de vaincre; il vaincrait!

Il s'était pour cela gardé une arme; car quand j'ai dit plus haut qu'il avait tout dit au Procureur de la République, tout n'était pas le terme exact à employer.

L'inspecteur estimant que les preuves se

trouvaient suffisantes pour vaincre les magistrats sans parler de la cachette de la Bibliothèque, avait réservé ce point.

Il ne devait le joindre au reste qu'en cas de réussite presque assurée et l'apporter comme une découverte toute récente, postérieure aux autres événements.

Mais maintenant que la mauvaise volonté de la justice en ce qui concernait Lévesque ne faisait plus guère de doute; maintenant il allait garder précieusement pour lui ce moyen redoutable et s'en servir au moment opportun comme d'un assommoir qui ne manquerait certainement point son coup.

Ce fut dans ce sens qu'il parla à mademoiselle Dulac d'autant plus navrée des résultats qu'elle avait cru davantage toucher au but impatientement désiré.

Si douloureuse que se montrât une prolongation dans les souffrances de Félix, Germaine, comme s'y attendait l'inspecteur répudia tout compromis au nom du captif.

Ce qu'il fallait c'était un débat public, contradictoire, la condamnation du vrai coupable, l'affichage de la vérité.

Autrement rien!

Ils décidèrent donc de laisser au Parquet le temps nécessaire pour poursuivre l'enquête et amener une solution; puis d'agir pour leur propre compte, par eux-mêmes, aussitôt qu'il serait bien établi que la justice ne voulait rien faire, à la première proposition d'arrangement qui leur serait faite.

Vergenne y perdrait sa position s'il le fallait.

Et il arriva ce qu'il avait prévu qui arriverait: les jours et les semaines passèrent sans qu'on le fit appeler, sans que personne parût se souvenir du dossier.

Anaïs était toujours à Saint-Lazare, Félix Haller toujours au bagne, et Lévesque digérait et se promenait comme un parfait honnête homme.

Quelqu'un qui l'eût observé aurait pu

remarquer cependant qu'il n'avait jamais été aussi affable, jamais aussi prodigue de promesses, aussi conciliant dans les affaires du Palais comme dans celles de la Chambre.

Il aidait, de loin, à l'enterrement de son affaire, et il n'y réussissait que trop bien.

Quand Vergenne estima que de plus longs retards préjudiciaient à l'excellence de la cause même, il donna sa démission d'inspecteur de la Sûreté.

Aussi délicat que loyal, il ne voulait point reconnaître les bontés des chefs qui l'avaient autorisé à seconder mademoiselle Dulac en leur attirant des désagréments.

Simple citoyen il redevenait libre d'agir comme tout le monde.

Un journal à la mode, très répandu, enchanté d'un scandale énorme à servir aux lecteurs lui ouvrit ses colonnes toutes grandes.

Et deux jours après que Vergenne avait quitté la Préfecture de Police, une lettre très digne, très claire de mademoiselle Dulac au rédacteur en chef de la feuille en question rappelait succinctement le passé du *Crime de la rue de Vaugirard*, la condamnation intervenue, et demandait la réparation d'une grande injustice.

Le lendemain et les jours suivants, le journal devait commencer et continuer la publication des pièces propres à éclairer l'opinion publique.

Aucun nom n'était cité, mais les allusions étaient transparentes, et le bruit qui se fit autour de ce drame ressuscité si étrangement devint considérable.

Dès l'apparition du premier article, Vergenne et mademoiselle Dulac furent appelés au Parquet.

On leur y demanda de cesser immédiatement leur campagne par la presse, les menaçant de poursuite pour chantage au profit d'un condamné.

Ils ne voulurent rien promettre, ne souhaitant qu'à venir en justice afin de bénéficier de la publicité des débats.

Le journal continua, le lendemain, son récit, et le gérant vint s'asseoir quelques jours plus tard sur les bancs du tribunal correctionnel en compagnie de mademoiselle Dulac et de Vergenne.

Puisqu'il voulait étouffer l'affaire cette traduction en correctionnelle était une faute de la part du Parquet; et Lévesque le comprit ainsi, car il commença à perdre de sa tranquillité.

Mais il n'y avait pas de preuves; et il estimait s'en tirer définitivement avec un gros scandale, scandale plus profitable que nuisible à sa célébrité, à une époque où le bruit c'est la vie pour ceux qui vivent sur le public.

Cependant il se tint prêt à tout événement, usant sans vergogne des moyens de pression les plus éhontés pour mettre les juges complètement de son côté.

Une première déception fut le renvoi de l'affaire en assises, renvoi qu'obtinrent les avocats des inculpés.

Là, en assises, il n'y avait plus de protection politique possible: le jury, c'est-à-dire tout le monde, serait appelé à se prononcer dans son indépendance absolue.

Le *Crime de la rue de Vaugirard* eut le temps de surexciter la curiosité publique par les articles quotidiens de journaux qu'il provoquait, et la salle d'audience se trouva envahie au jour de l'ouverture des débats.

Cette lutte à mort entre une jeune fille d'une admirable beauté, qu'entourait une gloire de souffrances et d'amour, le meilleur agent de la police française, un médecin-forçat et le député de Paris, le plus en vue, l'une des vendeuses du *Prix Fève* les plus jolies et les plus connues des acheteurs, avait en effet de quoi intéresser

Vergenne qui, lui aussi, avait travaillé et pris ses précautions dans l'intervalle, laissa le ministère public l'accuser de mensonge, échafauder tout un roman de suppositions outrageantes pour lui et pour

mademoiselle Dulac, ne répondant rien ou presque rien.

Quand arriva son tour de prendre la parole il raconta froidement, simplement, l'affaire comme il l'avait fait tant dans le salon de mademoiselle Dulac que dans le cabinet du Procureur de la République.

Lumineuse, incisive, sonore, la parole de Vergenne avait des mots qui frappaient son adversaire comme l'eussent fait des coups d'épée, des mots qui faisaient entrer la conviction dans l'esprit des auditeurs.

Le courage, l'habileté de l'inspecteur, l'héroïsme de la jeune fille se montrèrent dans leur plein éclat, mais cependant rien de décisif n'avait été produit contre Lévesque.

Les dires d'Anaïs pouvaient passer facilement pour de la folie aux yeux des gens les plus sympathiques au docteur Haller.

Et néanmoins Vergenne s'arrêta aux faits connus, ne se servant que des moyens sur en sa possession.

Le ministère public reprit donc son argumentation et crut l'avoir battu, avec peine peut-être, mais enfin acculé à une impossibilité de preuves certaines.

C'est ce qu'avait voulu l'inspecteur: livrer d'abord la bataille et y rester au milieu d'un résultat douteux, pour frapper ensuite un grand coup au moment même où l'adversaire le supposerait en déroute.

Il avait fait dans les jours précédents de fréquentes visites à la Bibliothèque du Cercle, y surveillant l'état de la cachette dans laquelle Lévesque puisait de temps à autre.

Avec un crayon gras il avait marqué chacun des billets de banque qui y restaient d'une petite croix sur les angles, laissant ensuite le voleur en emporter chez lui autant qu'il en désirerait.

L'inspecteur pensait bien qu'il serait trop défiant pour les déplacer tous, à un moment où il se savait menacé surtout.

Quand le ministère public se fut rassisi triomphant, assuré d'une condamnation pour Vergenne, mademoiselle Dulac et le journal et assuré aussi par conséquent de la haute gratitude de Lévesque dont il replongeait les accusateurs dans l'obscurité, dans l'impuissance, brusquement Vergenne se leva et d'un ton sarcastique demanda au Procureur de la République, aux jurés, à la Cour, ce qu'ils penseraient des quelques mots qui lui restaient à dire.

ME Lévesque, député de Paris, était si bien l'assassin et le voleur de M. de Fronville, que lui, Vergenne, offrait de faire retrouver immédiatement par une descente de justice, la plus grande partie de la fortune du mort (une fortune dont il précisa l'origine) tant entre ses mains que dans la cachette où il l'avait déposée.

Il défia Lévesque de rester dans le cabinet du Président des Assises jusqu'au retour de deux agents de police que l'on allait envoyer faire des recherches, l'un chez lui et l'autre dans l'endroit qu'il allait indiquer.

L'incident était si grave qu'il amena, sur le désir exprimé par les jurés, une suspension d'audience.

Manifestement l'avocat s'était troublé à cette dernière attaque, et quoiqu'il eut paru se prêter avec insouciance et bonne grâce à l'épreuve demandé, un doute général s'élevait contre lui depuis les paroles de Vergennes.

Quand les deux agents délégués par le Président des Assises se présentèrent à la reprise de l'audience, ils étaient porteurs l'un de cent vingt-sept billets de mille francs, l'autre de cinq seulement.

Les cent vingt-sept venaient de la Bibliothèque du Cercle et les cinq de chez Lévesque.

Les deux agents firent leur rapport :

Aussi bien au Cercle, dont Lévesque était un des membres importants, qu'à son domicile, on avait été étonné de leurs perquisitions.

L'un avait trouvé l'argent dans le creux d'une statue, l'autre dans un coffret en fer.

Vergenne, aux regards interrogateurs qui semblaient lui demander le rapport qu'il y avait entre les deux sommes de cent vingt-sept mille francs et de cinq, répondit en priant le Président de faire passer d'abord les billets de banque de la cachette entre les mains des jurés.

Il leur signala, pendant que ceux-ci les tenaient, les croix au crayon gras faits par lui aux angles.

Quand ils eurent examiné et constaté les uns après les autres, il leur demanda d'examiner à nouveau les billets trouvés chez Lévesque et de voir si des croix semblables ne s'y trouveraient pas.

Elles s'y trouvaient nécessairement.

Interrogé, Lévesque répondit en balbutiant qu'il ne s'expliquait pas cette coïncidence; mais la preuve était si écrasante que toute négation devenait inutile.

La vérité était faite dans l'esprit du jury qui se retira pour délibérer.

Pendant ce temps on laissa, par une dernière et coupable condescendance, l'avocat libre de ses mouvements, au lieu de le mettre en état d'arrestation, séance tenante, comme on aurait dû le faire.

Il en profita, pour courir s'enfermer aux lieux l'aisance.

Au moment précis où les jurés rapportaient un verdict d'acquiescement pour mademoiselle Dulac, Vergenne et le gérant du journal, trois coups de revolver successifs retentirent dans les corridors du Palais.

ME Lévesque, député de la Seine, venait de se suicider.

.. .. .

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Lévesque, assassin et voleur, de Lévesque que ses vieux parents déshonorés ont suivi dans la tombe.

Un groupe de plusieurs personnes est assis sous les palmiers du Jardin d'Essai. à Alger, de l'autre côté de la route poussiéreuse qu'encombrent les âniers kabyles, en face de la mer bleue, de la ville blanche, des coteaux vert-sombre.

Au centre une malade dont la poitrine se déchire de temps à autre en toux sèche, convulsive; tout près, attentifs à la soulager, à la distraire, trois femmes et deux hommes.

La malade c'est Anaïs, Anaïs la dévouée, Anaïs la martyre, qui meurt de la mort de ses illusions et de son amour.

Des deux hommes, l'un est le docteur Haller que l'épreuve a blanchi, a marqué de rides précoces, mais dont le regard brille d'intelligence, de volonté, d'espoir: le docteur Haller réhabilité, plus que réhabilité célèbre, libre.

L'autre, c'est l'inspecteur Vergenne, son sauveur, devenu pour la vie son inséparable ami.

Les femmes sont Germaine l'heureuse dame Germaine Haller et mesdemoiselles Vergenne, ses sœurs d'adoption.

Ils n'ont pas besoin, eux, du grand soleil d'Afrique, des parfums de cette terre divine, pour retrouver la foi, la santé, la paix, pour croire qu'il y a encore des jours de bonheur et des amours vrais ici-bas.

Ils ont foi dans l'avenir, la santé, le

calme tranquille; ils savent ce qu'est le bonheur et ce que sont les amours vrais, Haller, Germaine, Vergenne, ses sœurs. Ils se reposent après la lutte, ils se reposent, l'inspecteur en souffrant seul d'une douleur, d'un sacrifice, qui est encore du bonheur pour lui.

Pauvre Vergenne!

Mais Anaïs c'est la désespérée, c'est la vivante déjà morte; après Fronville, après madame Haller, l'assassin de la rue de Vaugirard l'a encore tuée celle-là.

L'affection, les soins de ceux que la condamnation et le suicide de Lévesque a sauvés, a rendus heureux, ne peuvent la sauver, elle.

Elle veut l'oubli, le silence de la tombe; peut-être est-ce aussi qu'elle compte y retrouver celui qu'elle aime toujours?

Elle leur dit qu'elle espère bien s'en aller par les tristesses grises de l'automne, alors qu'il ne restera plus que les mésanges bleues dans les haies aux fruits rouges; et quand ils reconduiront son cercueil en France ce ne sera pas au village qu'il faudra le déposer, mais comme elle le lui avait demandé entre celui du suicidé et celui de sa mère.

La somnambule a vu le repentir dans le suicide de Lévesque; le repentir là où il n'y avait qu'une lâcheté de plus.

L'amour est plus fort que la mort!



UN PEU DE PHRENOLOGIE

Les bosses, les saillies du crâne et leurs diverses significations.

COMBIEN de fois ne dit-on pas de telle ou telle personne: "Ce n'est pas étonnant pour elle de tant réussir, puisqu'elle a la bosse de ci, la bosse de ça!"

Mais la plupart du temps, on s'imagine qu'il s'agit d'une chose en l'air, et que la fameuse "bosse" n'existe que dans l'imagination des gens qui en parlent.

La science phrénologique est plus positive, elle est sérieuse et donne à chaque "bosse" sa position exacte sur la crâne humain, ainsi que ses attributs ou ses significations.

Consultons donc la vignette ci-contre, étudions le court résumé explicatif, ci-dessous, auscultons-nous avec patience la boîte crânienne pendant quelques instants et essayons de nous "trouver" les "bosses" phrénologiques que nous avons ou que nous n'avons pas.

Plusieurs y trouveront leur compte, d'autres éprouveront peut-être des surprises, mais en tout cas, ils auront la satisfaction de s'être initiés à une science pas du tout dédaignée des chercheurs, des psychologues et des savants reconnus, dans l'histoire de l'humanité. Souvenons-nous qu'il s'agit d'une science basée sur l'expérience et que les déductions qui ont été faites sont le résultat de longues et minutieuses comparaisons entre individus soigneusement classés par catégories. Cette étude, spécialement résumée pour les lecteurs de la "Revue Populaire" a été faite d'après les travaux les plus récents des phrénologistes, et, partant, elle est plus

complète que les autres de ce genre qui auraient pu être publiées.

* * *

Au bas du crâne, par derrière, au point où commence l'épine dorsale, s'il y a une grosseur, un gonflement de muscles, c'est la *Génération*, la procréation, l'amour matériel.

Au-dessus de cette saillie, sur la boîte osseuse même, à la naissance du crâne, la bosse qu'on y peut rencontrer est l'*Amour des enfants*.

Justa au-dessus de celle-ci et au-dessous de la suivante, existe derrière la tête une saillie assez rare, c'est *Concentration*, autrement dit la possibilité de ramener, de concentrer, sans se laisser distraire, toutes ses facultés, toute son attention, sur un point unique. Cette proéminence, étant très peu fréquente, n'est pas, faute de place, marquée sur les figures ci-contre.

Immédiatement au-dessus encore, s'il y a une protubérance, une bosse, c'est l'*Amour de chez soi*, la répugnance native du dérangement, du déplacement, des voyages.

A côté, un peu au-dessous de celle-ci, à droite et à gauche (car il faut remarquer une fois pour toutes que les saillies ou bosses sont doubles), la grosseur, palpable facilement au toucher, est l'instinct de l'*Amitié*, de l'attachement sincère et dévoué.

Elle fait défaut à pas mal de gens.

Au-dessous de cette dernière, et atte-

nant à la saillie de l'amour des enfants, c'est un sentiment d'un ordre tout différent, celui de la *Défense*, la propension à riposter. Ceux qui en sont pourvus ne manquent pas d'énergie et savent se protéger tout seuls.

Juste au-dessus de l'oreille, c'est la marque peu flatteuse de la brutalité dans le sens de *Destruction*, de meurtre, etc.

Au-dessus de l'oreille et de la saillie précédente est la bosse de la *Ruse*. Son exagération dénote l'hypocrisie.

Au-dessus, un peu à gauche est le sentiment de l'épargne souvent excessive, confinant à l'avarice, l'âpreté au gain l'instinct de la *Propriété*, en une mot.

En avant de la bosse de la destruction, au même niveau, dans la direction de l'oeil, est la saillie des ingénieurs, des mécaniciens, des architectes, même des auteurs dramatiques, bref de tous ceux pour qui, d'une façon quelqueconque, la *Construction* est un goût ou un besoin.

Presque au sommet du crâne, en arrière, au-dessus de l'amour de l'intérieur, du chez soi, se trouve la bosse de la *Suffisance*, de la confiance extravagante dans son propre mérite, la croyance en sa supériorité sur tout le monde.

Exactement au-dessous, c'est la *Recherche de l'approbation*, des compliments d'autrui, la recherche des honneurs sans reculer devant les courbettes de la flatterie pour arriver à ses fins; c'est, en même temps que la vanité dissimulée sous les dehors d'une humilité fausse, l'envie fielleuse qui n'ose se montrer au grand jour.

Au-dessous, allant dans la direction de l'oeil, est la marque de la *Prudence*, de la *circospection*. Celui qui la possède ne livre rien au hasard.

En haut du front, au milieu, est la bosse de la *Bonté*, de la bienveillance, la charité vraie, sincère, sans réclame, l'amitié sur laquelle on peut compter, le dévouement, l'oubli de soi pour aider les autres.

Mais quand, au lieu de présenter une saillie, même légère, le front est absolument plat et uni, c'est juste le contraire.

Droit au-dessus, c'est la propension à s'incliner devant tout ce qui représente l'autorité à un degré quelconque, même infime, c'est la vénération, le *Respect* de l'uniforme, etc.

Si la saillie est très forte, c'est l'humilité extrême; ce peut être aussi le fanatisme. Quand le front n'offre qu'une surface plane à cet endroit, c'est l'incrédulité, le besoin de critiquer, de saper les choses admises.

A sa suite, au sommet du crâne, mais à sa partie postérieure, du côté de la nuque, et formant pointe sur le haut de la tête, est la bosse de l'*Energie*, de la fermeté, de l'opiniâtreté raisonnée et persistante.

Quand elle est trop forte, c'est l'entêtement irréfléchi.

Quand elle n'existe pas, c'est l'irrésolution, le manque de suite dans les idées.

A côté, plus bas, en suivant la courbe de la tête, se trouve, à droite et à gauche, naturellement (puisqu'il est bien entendu que les bosses sont doubles, il ne faut pas l'oublier) la saillie de la *Probité*, de la droiture, de la simplicité, de la justice, du devoir et de la loyauté.

Lui faisant suite, identiquement placée comme elle, mais sur le devant du sommet, à droite et à gauche de la bosse du respect, est la saillie de l'*Espérance*, de la confiance dans l'avenir.

Son absence ou ses trop faibles dimensions indiquent sinon le découragement, du moins la vue des choses présentes et l'attente des choses futures sous le jour le moins attrayant et le moins consolant.

A sa suite, au-dessous, à la hauteur de la bosse de la bonté, mais sur le côté de la face, en haut, est la saillie de l'*Amour du merveilleux*, du surnaturel, du mystérieux, de la croyance dans les apparitions.

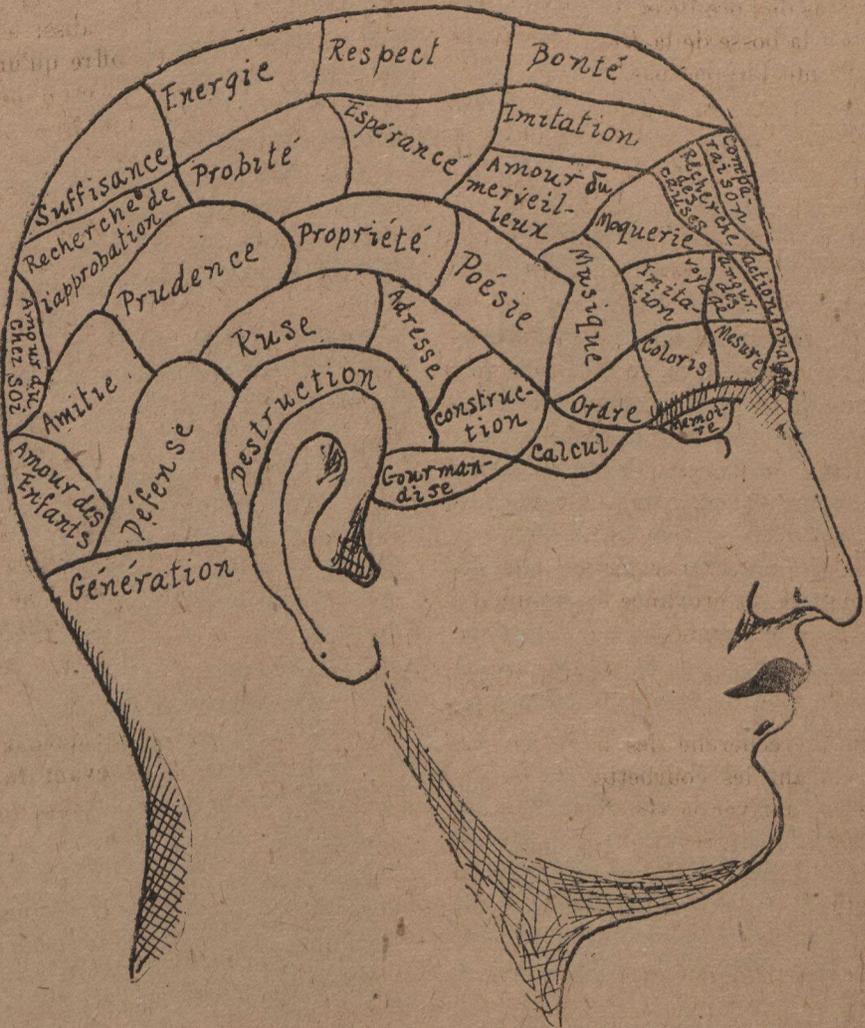
Sur les côtés de la face, au-dessus des tempes, est la bosse de la *Poésie* par excel-

lence; non seulement une disposition à versifier, mais à aimer et à créer, dans toutes les branches de l'art, des oeuvres élevées, où le rêve a une grande part.

Suivant la bosse précédente, allant vers le milieu du front, mais sur le côté, droit au-dessus de l'oeil, est la saillie de la Mo-

ouvrages, des gestes, des tics, des paroles, des autres.

Au-dessus du nez, entre les sourcils, est la bosse du classement, de l'Analyse, du détail, de la subite perception et de la mémoire des visages ou des objets vus une seule fois même, et très rapidement.



querie, de la cousticité, de la gaité et de la malice; et aussi de la non-acceptation des paroles ou des faits sans contrôle.

Tout à côté et en-dessous de la bosse de la bonté, en avant du front, est celle de l'Imitation, de la copie, de l'adaptation des

A la base du nez, au coin intérieur de l'oeil, existe, chez beaucoup de personnes, la bosse toute spéciale de la Mémoire des figures.

Egalement à la base du nez, un peu plus haut, sous le commencement du sour-

cil, c'est la bosse de la *Mesure*, à vue d'oeil, des distances, des dimensions, excellente prédisposition pour les géomètres, les généraux, les marins et aussi les peintres.

Au-dessus de l'oreille et à droite de la bosse de la construction, est la saillie de l'*Adresse* des doigts, de la délicatesse du toucher, de l'équilibre et de la dextérité, chez les musiciens entre autres.

Au milieu de l'arcade sourcilière, sous le sourcil, est la bosse du *Coloris*. Ceux qui la possèdent ont, inné chez eux, le sentiment de l'harmonie des couleurs, et ce don se trouve non seulement chez certains peintres, mais aussi chez des couturières, des modistes.

Droit au-dessus de la base du nez, du sourcil et de la saillie de la mesure, est la bosse de l'*Amour des voyages*.

C'est l'impossibilité de séjourner longtemps à la même place, le désir de voir toujours de nouvelles régions. C'est également le don de retrouver sa route partout où on se trouve et le souvenir exact des monuments, des paysages, vus même une seule fois.

Quand elle est trop saillante, elle devient, dans son exagération, l'apanage des vagabonds, des nomades, que l'instinct pousse à ne rester jamais au même endroit, et pour qui le foyer n'a aucune espèce d'attrait.

Au bout du sourcil, en allant vers l'oreille, est la bosse du *Calcul*, le besoin de compter toujours, même des futilités: les marches d'un escalier, les pétales d'une fleur, ses voisins d'omnibus, les boutons de leurs vêtements; d'additionner les numéros des fiacres, etc.

Immédiatement avant celle-ci, sur l'arcade sourcilière même, au-dessus du coin externe de l'oeil, est la bosse de l'*Ordre*, de la symétrie, du rangement, du soin de sa personne.

Au-dessus de l'arcade sourcilière et de la nalyse est la bosse des actes, des faits, de

l'*Action*; c'est le désir de connaître les choses qui se passent.

Au-dessus de l'arcade sourcilière et de la saillie du coloris, exactement au-dessus du milieu de l'oeil, est la bosse de la *Notion du temps*. Son possesseur connaît l'heure approximativement sans consulter ni montre, ni pendule; il danse et chante en mesure, possède la première des qualités pour bien conduire un orchestre et, n'arrive jamais en retard à un rendez-vous.

À côté, la touchant, au-dessus de l'arcade sourcilière et du coin de l'oeil, dans la direction de l'oreille, est la bosse de la *Musique*, c'est-à-dire l'instinct, l'amour, la compréhension de l'harmonie, de la mélodie, et aussi, quand les circonstances le permettent, le goût heureux de la composition.

La forme variée qu'affecte cette saillie, quand elle est très prononcée: arc, triangle, carré ou cercle, n'a aucune importance.

Le résultat est toujours le même.

Ici c'est la saillie de l'oeil lui-même qui indique la *Mémoire* proprement dite, et aussi une extrême facilité de parole.

Quand elle est très forte, on abat des kyrielles de mots à la suite l'un de l'autre avec un très médiocre souci, quelquefois, de leur importance ou même de leur sens.

Quand elle n'est pas disproportionnée, on est un causeur charmant, et non plus un bavard uniquement verbeux.

Au milieu du front, au-dessus de la bosse de l'action et au-dessous de celle de la bonté est la saillie de la *Comparaison*, c'est-à-dire l'instinct, la recherche du "pourquoi" des choses, de ce qui manque à celle-ci pour être égale ou supérieure à celle-là, et, par conséquent, le goût de l'amélioration, du perfectionnement.

Exactement à côté de cette dernière est une bosse qui a beaucoup d'analogie avec elle et la complète: la *Recherche des causes*, des raisons d'un fait, même acquis, d'une théorie même universellement ad-

mise. Son possesseur ne s'incline devant une convention que quand il l'a bien comprise.

Lorsqu'elle est seule, non accompagnée de sa voisine, elle indique un ergoteur, un nuageux, qui s'enfonce à perte de vue dans le brouillard, et n'en sort plus.

—:o:—

MEUBLES POUR LIRE COUCHE

Ce canapé et cette table sont de style hollandais. La table est faite de telle sorte qu'on peut facilement la glisser sur un canapé de manière à ce qu'une personne couchée puisse lire ou écrire sans être obligée de se lever.

Quoi de plus agréable que de lire un roman ou un journal étendu sur un bon canapé, malheureusement au bout de quelques instants, le lecteur est forcé d'abandonner sa lecture, car ses bras enkilosés refusent de porter plus longtemps le livre ou le journal.



Canapé et table réunis

Avec la réunion de ce canapé et de cette table, la fatigue n'est plus à craindre.

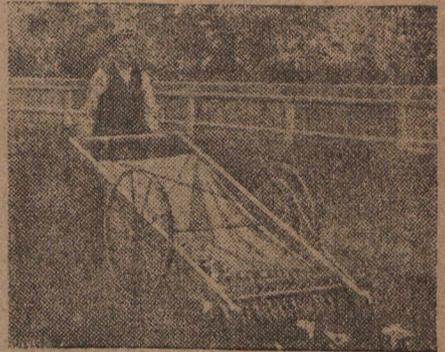
De plus ces meubles étant très élégants, ne sont qu'un ornement de plus dans un salon.

POUR NETTOYER UN TERRAIN

Avec un peu d'ingéniosité, tout homme peut fabriquer lui-même cette nettoyeuse.

En poussant sur l'instrument, non seulement les feuilles mortes et les papiers, mais les débris de verre eux-mêmes sont ramassés et jetés dans le drap placé à cet effet.

L'instrument consiste en un grand cadre de bois porté par deux roues et à l'avant duquel on a placé un balai



de rotation. Une courroie ou une simple chaîne à bicyclette passant dans une des roues de la voiture et s'enroulant dans celle du balai donne son mouvement de rotation au balai.

La différence dans la circonférence des roues fait tourner le balai à une grande vitesse, quoique le conducteur ne marche qu'à petit pas.

Toutes les immondices sont rejetées dans le drap placé à cet effet entre les quatre côtés du cadre.

—o—

L'entrée en France, sous un régime quelconque, des billets de banque, de la monnaie et de tous autres instruments monétaires allemands vient d'être interdite par un décret.

LA GYMNASTIQUE INTENSE

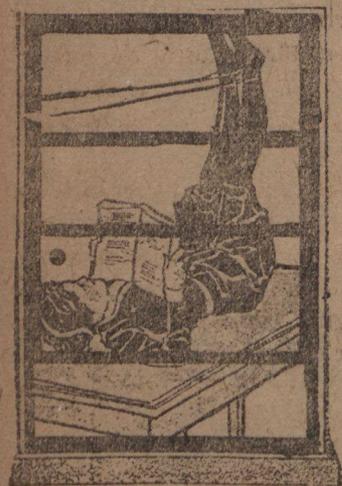
Comment on peut faire de la culture physique à toute heure du jour, même en travaillant ou en vaquant à ses occupations.

La culture physique est à l'ordre du jour.

La guerre, malgré les maux qu'elle a fait fondre sur l'humanité, a fait beaucoup pour l'amélioration de la race humaine. Presque toutes les casernes de France, d'Angleterre et des Etats-Unis ont leur "gymnase", où les soldats, tout en se di-

vertissant, développent leurs muscles et leurs biceps.

Au Canada, voire à Montréal, depuis la grande campagne organisée par le Club National, la culture physique est devenue une question primordiale. La culture physique est un besoin qui se fait sentir depuis longtemps pour le relèvement de la race



canadienne. Les exercices physiques ont pris un essort considérable depuis quelques années. Dans la plupart de nos écoles, la gymnastique est en tête des programmes.

Dernièrement, nous avons eu le plaisir d'assister à une séance donnée par les élèves de l'école de Réforme de Montréal. Les pensionnaires de cette institution nous ont donné des exercices de gymnastiques absolument étonnants. La culture physique est très en vogue dans cette institution. Aussi il faut voir la santé dont jouissent la totalité des élèves de l'école.

Les grands clubs athlétiques de Montréal sont munis de gymnases, où, moyennant une faible indemnité annuelle les membres ont à leur disposition, trapèze, anneaux, barres fixes, haltères, mils, etc, etc.

Mais tout le monde n'a pas toujours le temps de se rendre à ces institutions après le travail terminé; cependant tous peuvent faire de la culture physique chez eux et même à leur travail.

L'ex-président Taft des Etats-Unis était un fervent de la culture physique. Il s'était fait faire, chez lui, un cheval de bois monté sur un piédestal. A l'aide de pédales comme celles d'une bicyclette, il donnait un mouvement de va-et-vient au cheval; ce qui procurait un excellent exercice. Aussi l'ex-président Taft a-t-il toujours joui d'une santé excellente.

Mais tout le monde n'a pas les moyens de se procurer un appareil aussi dispendieux et aussi encombrant.

Les mils et les haltères de prix beaucoup moindre, sont à la portée de toutes les bourses, et un exercice de 5 minutes le matin et 5 minutes le soir amènera des résultats étonnants dans l'amélioration de votre santé. Un peu de fantaisie n'est pas déplacé en l'occurrence.

Ainsi, lorsque vous demandez la communication au téléphone, vous pouvez avec une haltère, faire des exercices de cultu-

re physique pendant dix minutes, avant d'avoir la communication; en agissant ainsi, vous n'aurez pas perdu votre temps à l'appareil; seulement faites attention de ne pas frapper les personnes près de vous.

En faisant de l'escarpolette, une servante peut très bien épousseter ses murs sans aucune fatigue. Seulement, gare aux cadres et bibelots de prix!

Et que d'exemples encore pourrions-nous donner.

La série de gravures illustrant cet article est plus éloquent que notre plume, et donnera sous une forme plutôt badine au premier abord, d'excellents moyens d'acquérir des biceps sans qu'il en coûte trop d'efforts.

En avant la culture physique!

—:o:—

LA CHIRURGIE et LA GUERRE

MALGRÉ les terribles moyens de destruction qui ont été mis en oeuvre, la proportion des morts par suite de blessures a été moindre, eu égard aux effectifs, dans cette guerre que dans les précédentes.

Jadis, il y avait cinq tués dans une bataille pour dix à douze qui succombaient à leurs blessures.

Dans la guerre civile américaine, il y eut 67,000 tués et 43,000 morts de blessures; dans la guerre Russo-Japonaise, ce fut 47,000 tués pour 11,000 seulement morts de blessures.

Dans l'armée britannique, pour les trois premières années de guerre, les guérisons ont été de 90 pour cent pour les blessés qui purent être recueillis par les ambulances de première ligne; cette proportion s'est élevée à 95 pour cent pour les hôpitaux de l'arrière et à 98 pour cent pour ceux qui furent soignés en Angleterre.

—:o:—

LES PERTES DE LA RUSSIE

BEAUCOUP de personnes, parmi les nations alliées, ne pardonnent pas à la Russie sa défection qui a prolongé la guerre de dix-huit mois et failli assurer la victoire à l'Allemagne.

Pourtant, la guerre a coûté cher à nos ex-alliés ainsi qu'on va s'en rendre compte; la Russie a subi des pertes véritablement effroyables.

En tués et morts: 1,700,000. Mutilés incurables: 1,450,000. Blessés: 3,500,000. Prisonniers: 2,500,000. Soit un total de neuf millions cent cinquante mille hommes.

En octobre 1917, huit mois après la révolution, mais avant les bolsheviks, il y avait neuf millions d'hommes sous les armes; la Russie a donc fourni à la cause commune dix-huit millions cent-cinquante mille hommes.

En deux ans et demi, ce pays a dépensé soixante milliards de roubles, soit environ vingt-huit milliards de dollars.

Et tout cela pour en arriver aux horreurs du bolshévisme...

UTILITE DE LA MER MORTE

LA mer Morte qui est située sur l'emplacement des villes de Sodome et de Gomorre, justifie bien son nom. Ses eaux extrêmement salées ne contiennent aucun poisson et l'herbe elle-même ne pousse pas sur son rivage. Les oiseaux et les insectes ne s'en approchent pas et le touriste qui la visite y éprouve la sensation d'être dans un endroit où s'est apesantie la malédiction Divine.

Pourtant, la mer Morte, ou du moins ses rivages peuvent rendre de grands services à l'industrie; on y trouve d'énormes quantités de bitume qui peuvent être facilement recueillies et employées à divers usages.

Il est évident que ce bitume a déjà été employé dans les anciens temps; il a servi

à la construction des murailles de Minive et de Babyloë ainsi qu'à celles de nombreuses citernes dans la Syrie.

Aujourd'hui le bitume est d'un usage courant pour la fabrication des chemins et des rues en macadam et il y en a, paraît-il, dans les environs de la mer Morte, de quoi construire des milliers de milles d'excellentes routes.

C'est une richesse encore inexploitée mais qu'on ne négligera certainement plus aujourd'hui en Europe où il y a tant de routes à réparer.

LA MARINE ANGLAISE

UNE censure très rigoureuse n'a pas permis au public de savoir, pendant qu'elles avaient lieu, les opérations de la marine. Sans doute, les quelques grandes batailles ont été connues mais le blocus effectué par l'Angleterre a frappé beaucoup moins l'imagination et cependant a été d'une extrême efficacité.

Il y a quelque temps, Georges Lloyd et Sir Goddes ont déclaré ceci: "Notre marine a été le salut du monde et ce ne fut pas la première fois. Il n'y a pas eu anéantissement de l'ennemi dans le choc de la bataille, mais cela vient uniquement de ce que l'ennemi avait reçu une rude leçon au Jutland et n'a plus voulu sortir.

"Il a choisi la sécurité physique, avec la perte morale qui en est la conséquence et il a fini par la mutinerie et la capitulation sans gloire.

Voilà à quoi nous avons réduit la flotte allemande déshonorée maintenant aux yeux du monde entier. Ce fut le blocus qui enleva la vie aux empires centraux; le blocus a été effectué par la dixième escadre de croiseurs dont le nom restera dans l'histoire. De 1914 à 1917, cette escadre a occupé les 800 milles de mer qui s'étendent des Orcades à l'Islande; dans ces eaux, elle a arrêté quinze mille navires apportant des vivres à nos ennemis.



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE



Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes

Existe-t-il encore des monstres préhistoriques, autrement qu'à l'état de fossiles? — Ce que racontent des explorateurs scientifiques de la Nouvelle-Guinée. — Ce que devait être la vie animale aux premiers âges de la terre.

Après avoir si souvent parlé des autres mondes et de leurs habitants hypathétiques, si nous parlions un peu, jeunes amis, de la vie préhistorique sur notre propre planète; qu'en dites-vous?

Cette étude devrait avoir d'autant plus d'attraits pour vous qu'au lieu de rester dans le vague et les suppositions, nous allons nous trouver en face de documents incontestables qu'on trouve tous les jours, au cours de diverses fouilles du sol, même en Amérique, même au Canada et dans notre province.

Ces ossements gigantesques, la plupart pétrifiés et parfaitement conservés, nous démontrent qu'aux premiers âges de la terre, — il y a peut-être vingt-cinq ou trente mille ans, ou même plus, — les hommes qui vivaient dans les cavernes et se servaient de massues et de couteaux de pierre ou de silex, avaient à se défendre contre des monstres d'une taille gigantesque et dont la férocité devait être terrible. Heureusement pour nous que les descendants de ces terrible carnivores ont sensiblement réduit leur taille, au cours du long défilé des siècles. Nous constatons même avec une satisfaction non déguisée que certaines espèces sont à jamais disparues.

Mais, les savants qui s'occupent de re-

cherches géologiques et paléontologiques, sont des gens patients. Ils cherchent, cherchent sans cesse, et lorsqu'ils croient avoir réussi à réunir tous les membres de ces monstres antédiluviens, ils les montent soigneusement, les reconstituent en entier et en ornent les musées. Je ne parle pas bien entendu des musées de Montréal, car malgré nos prétentions à l'instruction et à la science, notre métropole n'a pas encore réussi à organiser le moindre musée qui vaille réellement la peine. A Ottawa, il y a un musée déjà fort intéressant, et nombre d'autres de nos grandes villes ont aussi leur musée.

Mais, c'est surtout dans les grandes villes Etats-Unis que nous trouvons des musées, que nous trouvons des squelettes entiers de ces animaux que devaient combattre nos ancêtres primitifs des premiers âges de la terre.

L'*Allosaurus* authentique que nous montrons dans les deux vignette ci-contre, est à l'*American Museum of Natural History*. C'est un carnivore de la famille des Dinosaures, remontant à la période jurassique, dont les ossements ont été trouvés, au complet, dans les terrains argileux du Wyoming. On a même trouvé un peu plus loin le squelette complet d'un *Brontosaurus*



Le plus terrible monstre qu'on aurait rencontré vivant, dans la Nouvelle-Guinée. Ce "Diprodon", semblable à ceux des âges primitifs, mesurerait vingt-cinq pieds de hauteur, debout. Voyez son aspect terrible et féroce.

Marsh ou herbivore dinosaure géant. On remarqua même que dix des vertèbres caudales du dernier monstre portaient très distinctement les marques des dents du premier dinosaure. Cette constatation nous permet de reconstituer par l'imagination, l'épouvantable combat qui se déroula, il y a quelques milliers d'années, entre ces formidables antagonistes. Le dinosaure ci-contre mesure près de 30 pieds de longueur, de la tête à la queue. Le travail de montage de ce précieux squelette a été effectué sous la direction des professeurs de paléontologie de l'université de Columbia, Etats-Unis.

le phénoménale, comparable aux monstres des âges préhistoriques?

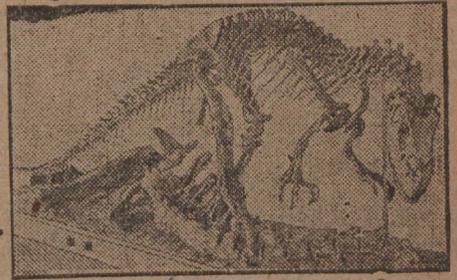
Plusieurs savants prétendent que l'espèce en est à jamais éteinte depuis des milliers d'années. D'autre part, le récit authentique qui suit semble prouver, au contraire, qu'il est encore quelques contrées du globe où l'on peut rencontrer d'aussi fantastiques carnivores.

UN "DIPODON" VIVANT, PLUS GROS QU'UN MASTODONTE.

Il y a à peine quelques années, dans les forêts vierges de la Nouvelle-Guinée, juste au nord de l'Australie, une mission d'explorateurs, sous la direction du docteur W.-D. Matthew, de l'*American Museum of Natural History*, s'aventurait à gravir la montagne Snow, une éminence de 2,000 pieds, située à l'embouchure de la rivière Mimika, sur la côte sud de la Guinée hollandaise. La mission se divisa en deux groupes qui partirent chacun dans une direction opposée, dont l'un des groupes, sous le commandement du naturaliste bien connu Walter Goodfellow, découvrit une tribu d'anthropophages de petite taille, environ 4 pieds de hauteur, très féroces et ne connaissant pas encore l'usage du vêtement. De son côté, l'autre groupe découvrait, à plusieurs milles dans la di-

rection opposée, une tribu de Papous géants d'une taille ordinaire de sept pieds au moins, et habitant des huttes de cinq à six cents pieds de longueur, ou les sommets des arbres géants, pour se protéger contre leurs ennemis. Ces indigènes, malgré leur manque de civilisation étaient parvenus à se fabriquer des armes d'une très grande précision, avec projectiles à pointe empoisonnée.

Dans le premier groupe d'explorateurs, celui qui découvrit les anthropophages pygmées, se trouvait M. C.-A. W. Monton, un ancien explorateur des Philippines et de la Nouvelle-Guinée, qui fut le premier à découvrir les traces d'un monstre vivant, pour le moins aussi gigantesque que les premiers carnivores de notre pla-



Un "Allosaurus" des premiers âges, dont le squelette fut trouvé entier dans le sol argileux du Wyoming. Son squelette a été monté par les savants de l'université Columbia.

nète. Alors qu'il faisait l'ascension du mont Albert-Edward, dans la Nouvelle-Guinée britannique, il aperçut des pas et autres indices du passage récent d'un animal aux proportions fantastiques qui probablement, habitait les profondeurs des forêts voisines, jusque-là fort peu explorées. Ces forêts sont situées à 12,000 pieds d'altitude.

Suivi de quelques aides, il suivit les traces mystérieuses toute la journée, et il finit par découvrir le monstre au crépuscule, alors qu'il était en train de dévaster

toute une tribu de pygmées anthropophages. Les habitants liliputiens de cette région se sauvaient de tous côtés en poussant des hurlements de frayeur. Par intervalles ils se retournaient pour décocher dans la direction du monstre, des flèches empoisonnées.

Moncton ne se laissa pas effrayer par les proportions terrifiants du monstre; il attendit de pied ferme, choisit son moment et tira juste au moment où la bête allait s'élancer sur lui, dans un bond fantastique. Il visa juste, et avant de s'abat- tre sur le sol, le monstre, mortellement atteint, se leva sur les pattes de derrière. A ce moment, il parut à M. Moncton, qu'il était aussi haut et presque aussi volumineux qu'une maison ordinaire de 25 pieds



L'«*Allosaurus*» préhistorique, l'un des plus formidables carnivores, reconstitué d'après son squelette.

d'élévation. Cependant, la bête ne s'abattit pas immédiatement et put s'enfuir dans la brousse. Il était trop tard pour s'aventurer à sa poursuite, mais il était visible par les traces de sang qu'il laissait sur le sol, qu'il ne pouvait pas aller bien loin, et qu'on trouverait probablement sa dépouille, le lendemain.

Le lendemain, en dépit de toutes les recherches, on ne put retrouver le monstre de la veille. Cependant, son existence ne saurait être mise en doute, puisque les traces de ses pattes puissantes sont là pour confirmer sa présence, et puisque les explorateurs qui accompagnaient M. Mon-

ton, ont vu comme lui l'énorme bête. Ils croient avoir eu affaire à un *gazeka*, géant de l'espèce si rare qu'on les croit presque tous disparus, et voici la description officielle qu'ils en ont donnée; un animal barré de blanc et noir ayant le nez d'un tapir et le facies d'un «démon», le tout formant un aspect gigantesque et terrifiant.

Les savants prétendent, de leur côté, que ce ne peut être un tapir, même géant, puisqu'il n'existe aucun tapir dans cette région de la Nouvelle-Guinée. Dans des fouilles pratiquées en Australie, on a trouvé le squelette d'un tapir dit «marsupiel», de plus de trente pieds de hauteur, une fois debout, mais cet animal avait existé, il y a plusieurs siècles. Il ne serait pas impossible cependant, au dire des savants, que quelques rares spécimens aient pu se reproduire jusqu'à nos jours, et alors nous nous trouverions en face de l'antique et préhistorique «Diprodon». Ce «Diprodon», selon que le démontrent certains ossements fossiles, aurait en effet l'aspect d'un tapir, mais sa taille était supérieure à celle d'un énorme éléphant. Son crâne seul mesure plus de trois pieds en longueur. On peut le voir au Musée Adélaïde, en Australie.

Enfin, le monde savant a été tellement intéressé par cette découverte, que plusieurs partis d'explorateurs sont actuellement en train de découvrir un deuxième spécimen vivant de ce monstre unique. On admet la possibilité de son existence, et la découverte d'un tel spécimen vivant causerait toute une sensation dans le monde des savants. Jusqu'ici, nous n'avons pas eu de rapports officiels relativement aux recherches des nouveaux explorateurs de l'Australie et de toutes les îles si peu connues de la Polynésie.

—:o:—

Il y a beaucoup d'hommes qui sont moins sensibles au mépris qu'au ridicule.

COMMENT SE DANSENT LES DANSES LES PLUS EN VOGUES!

Le "Fox-Trot" américain.

ON DANSE! Eh! oui, on danse! Que ce soit dans les clubs de villégiature, les excursions au clair de la lune, par les troublantes soirées d'été; que ce soit aux fêtes du joyeux carnaval ou tout simplement aux

critique que le tango, des danses à pas longs, avec d'inattendus changements de mesure un peu espiègles, malicieux, qui déroutent et surprennent, la silhouette devant rester élancée, fière, irréprochable.

The image displays a musical score for a piece titled "Le 'Fox-Trot' américain". The score is written in G major and 2/4 time, consisting of four systems of piano accompaniment. Each system includes a treble clef staff with a key signature of one sharp (F#) and a bass clef staff. The music features a mix of eighth and sixteenth notes, with some measures containing chords. The fourth system concludes with a double bar line and a final cadence marked with a double bar line and a small 'S' symbol.

sauteries improvisées, dans les familles, on danse, du haut en bas de la société.

On danse encore la valse, la polka, certains menuets et des pas américains connus comme le Boston et le "one-step", le "two-steps", etc. Mais, ce qu'on semble surtout rechercher, ce sont les danses nouvelles, plus nouvelles et moins sujettes à

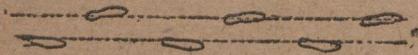
Des danses simples, joyeuses, de gens fiers et heureux; des danses que nous pouvons d'autant mieux comprendre que nous sommes voisins des Américains qui en ont inauguré un si grand nombre, maintenant populaires en France même.

Dans le genre, le "One-Step Fox-Trot" est une des danses les plus populaires ac-

tuellement: le rythme, — surtout celui contenu dans les quelques-mesures ci-contre, — en est gai, assuré, cadencé, comme une marche de fête ou de victoire.

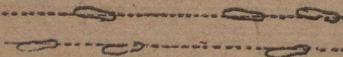
Nous avons pu nous procurer les explications suivantes sur la manière de danser le "Fox-Trot", et nous avons cru plaire à un grand nombre de nos lecteurs et lectrices, en les initiant aux dernières transformations de la chorégraphie de société.

1^{re} figure.



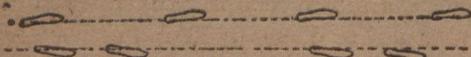
Une marche... chaque pas compte deux temps. Le cavalier part en avant du pied droit, la dame en arrière pied gauche, en comptant deux temps par pas. (Cette marche dure le nombre de pas que le cavalier désire et constitue le pas fondamental).

2^e figure.



De temps à autre le cavalier fait à son gré trois petits pas plus vite en comptant un temps par pas.

3^e figure.



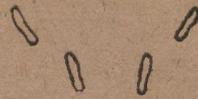
Le cavalier fait à son gré, en glissant de côté, deux pas à droite, puis deux à gauche, puis reprend la marche à deux temps par pas.

4^e figure.



Pendant cette marche le cavalier s'arrête deux temps sur le pied droit, puis reprend deux temps rapides en arrière et retombe sur le pied gauche en avant, la dame fait de même en arrière.

5^e et 6^e figures.



Le fox-trot reprend ensuite deux temps par pas avec la variante de trois pas rapides et deux pas glissés sur le côté.

CE QU'IL FAUT ÉVITER DE FAIRE.

Il faut éviter dans le "Fox-Trot" le balancement des épaules auquel on se laisserait très facilement entraîner par la musique très rythmée, mais qui enlève à cette danse toute son élégance et sa correction. On peut donner un mouvement légèrement cadencé en hauteur... Mais les épaules doivent rester immobile, et les pieds s'écartent à peine l'un de l'autre.

le "Fox-Trot", et il y en a d'imprévus, d'amusants, mais là aussi le choix est difficile... Faire sauter sa dame devant soi, très haut et à plusieurs reprises paraît sans doute amusant, même un peu périlleux et attire à coup sûr le cavalier, mais qu'il prenne garde de passer pour un professionnel! Ne pas se laisser aller à trop d'acrobaties et danser posément c'est aussi une manière de se faire remarquer.

LE PRINCE DE GALLES ET LES AMÉRICAINES

Il y a à peine quelques semaines, les grands journaux de New-York ne publiaient-ils pas l'intéressante dépêche suivante destinée à donner un regain d'actualité au "Fox-Trot":

"Mademoiselle Ethel Hinton, arrivée, récemment, à Boston, a déclaré que le prince de Galles danse très bien le "one-step" mais ne réussit pas aussi bien à danser le "Fox-Trot".

“Mademoiselle Hinton, qui est allée en Europe avec la “American Theatrical League Players”, a dansé avec le prince, à Coblenz.

“En réponse à mademoiselle Hinton qui demandait au prince durant une danse ce qu'il pensait des Américaines comme danseuses.



“—Les meilleures danseuses du monde, et je n'ai qu'un seul désir c'est qu'elles enseignent à leurs soeurs anglaises un pas aussi gracieux”.

CE QUE L'ALLEMAGNE A PERDU

S'IL Y A encore des Boches qui ne se rendent pas compte de l'immensité de la défaite subie par leur pays, c'est qu'ils ont la tête dure.

En voici les grandes lignes: 1,580,000 tués; 4 millions de blessés; 260,000 disparus; 490,000 prisonniers.

De plus, toutes les colonies allemandes ont été conquises: celle de l'Est de l'Afrique a une superficie de près d'un million de milles carrés; les possessions du Paci-

fique ont 96,160 milles; celles d'Asie 200 milles carrés.

Tout le commerce allemand est disparu, sauf avec les neutres et les anciens alliés de l'Allemagne. Cette nation exportait, avant la guerre, chaque année, pour un milliard et demi de dollars, soit pour les quatre ans écoulés six milliards de perte.

La marine marchande a été détruite, internée ou confisquée; celle de guerre s'est rendue lâchement comme on le sait.

Un tiers des mines de fer allemandes a été rendu à la France avec la Lorraine; de vastes gisements de potasse se trouvent également dans les provinces reconquises.

En ce qui concerne les moyens de transport, c'est par des dizaines de milliers qu'il faut compter les autos et camions divers complètement hors d'usage maintenant et ce n'est pas tout, il y a l'indemnité formidable de guerre à payer aux alliés, en plus d'un emprunt de 40 milliards fait à la population allemande pour frais de guerre.

Ajoutez à cela les bienfaits du Bolshévikisme c'est-à-dire la désorganisation des services publics, le régime de la terreur et de l'anarchie, la réduction de son armée à une simple force d'ordre inférieure, la destruction de ses principales forteresses, le manque de nourriture et de matières premières et vous aurez, dans les grandes lignes la situation actuelle d'un pays qui a voulu conquérir le monde entier.

Tout de même, Guillaume doit avoir des regrets du beau temps écoulé où il changeait vingt fois d'uniforme par jour, se déguisant en amiral et en général selon sa fantaisie, arborant les plus hautes décorations de presque tous les pays et acclamé dans son empire avec une platitude qui n'avait d'égale que son orgueil à lui-même.

Ce roi des bluffeurs n'a même pas eu le courage de se rendre à ses adversaires; sa chute a été déshonorante, celle de son ancien empire est complète.

LE MELODRAME A TRAVERS LE SIECLE

*Vive le mélodrame
Où Margot a pleuré.*

MUSSET.

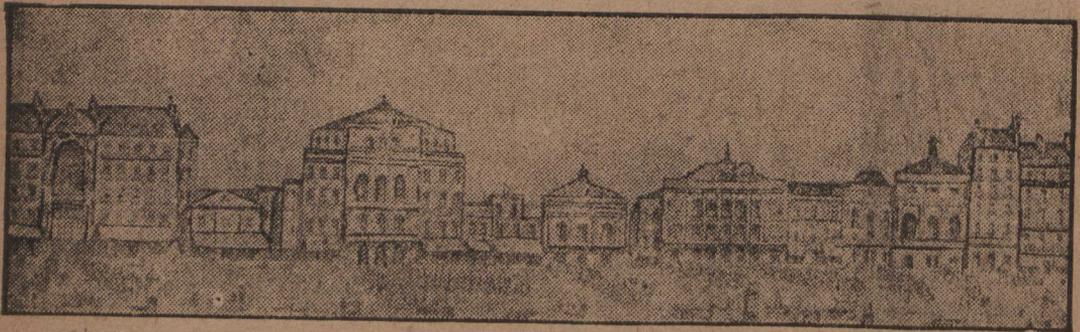
Le mélodrame tel que compris par les anciens était une sorte de drame où le dialogue était coupé, et où les entrées de chaque artiste étaient accompagnées par les sons d'une musique instrumentale.

De nos jours, le mélodrame est un ouvrage dramatique visant à émouvoir la foule par l'accumulation de situations violentes et de péripéties imprévues.

Parmi les prophètes du mélodrame, il est peut-être assez curieux de rencontrer un homme qui fit de la tragédie en action: Robespierre. Robespierre proclame qu'il est d'autres catastrophes que celles des rois et des héros: "Nous éprouverons, dit-il, que nos larmes peuvent couler pour d'autres malheurs que ceux d'Oreste et d'Andromaque".

Le mélodrame doit encore dans sa formule, un grain au bon Sedaine et quelques autres grains aux dramaturges allemands.

La partie comique indispensable à tout



Vue des théâtres du Boulevard du Temple, en 1830, à Paris. Il y avait tellement de théâtres de drame sur ce boulevard, qu'on l'avait surnommé "Le Boulevard du Crime".

Le poignard, le poison et l'incendie jouent le premier rôle dans le mélodrame, avec complications d'enfants volés et retrouvés.

Une des lois fondamentale du mélodrame est aussi de mêler les scènes gaies aux scènes tragiques.

Le mélodrame a triomphé, en France, près de 40 années et il n'est pas encore certain qu'il soit tout à fait mort.

Le mélodrame n'est pas né tout d'une pièce. Il est le fils du drame sentimental qu'essaya la fin du XVIII siècle, il a mis son oeuvre les théories de Diderot et les leçons de Beaumarchais.

mélodrame qui se respecte ne fut pas introduite du premier coup. Ce n'est que le 2 septembre 1800 avec Coelina ou l'Enfant du mystère que le mélodrame prend sa forme définitive; quatre personnages essentiels: le troisième rôle, tyran ou traître, souillé de tous les vices, animé de toutes les passions mauvaise: une femme malheureuse ornée de toutes les vertus; un honnête homme protecteur de l'innocence: le comique ou le "niais" comme on l'appelait jadis, qui fait surgir le rire au milieu des larmes.

Le traître persécutera sa victime, celle-ci souffrira jusqu'au moment où son in-

fortune étant au comble, l'honnête homme arrivera pour la délivrer et tirer de son ennemi une vengeance exemplaire, assisté du comique qui se rangera du côté des opprimés.

La structure du mélodrame primitif avait un développement uniforme: le premier acte consacré à l'amour: le second au malheur: le troisième au triomphe de la vertu et au châtement du crime.

Le mot de "mélodrame" a été créé par Jean Jacques, pour son monologue scénique de Pygmalion, où il entremêla la prose et la musique; il ne se doutait guère de l'emploi que l'on ferait de ce terme.

Ce sont là les données générales sur le mélodrame primitif. Il naquit en un temps "où le peuple tout entier venait de jouer dans les rues et sur les places publiques le plus grand drame de l'histoire". Il fallait au public des émotions fortes au théâtre.

Parmi les principaux auteurs dramatiques qui ont illustrés le mélodrame, au cours du siècle dernier, citons: Guilbert de Pixérecourt, auteur dramatique et directeur de la Gaité de Paris; Caignez, Ducange, Bouchardy; puis de nos jours, Anicet Bourgeois, Jules Mary, Allain, Souvestre, D'Ennery, etc.

Le mélodrame a presque complètement disparu de nos jours et Paris ne possède plus que quelques théâtres de quartiers, comme le Théâtre Moncey, ou le théâtre Montparnasse ou on donne encore asile au bon vieux mélodrame.

A Montréal également, le mélodrame a fini ses beaux jours, il n'y a guère plus que quelques théâtres qui donnent encore du mélodrame à leurs habitués, et encore, ces théâtres sont obligés de jouer de temps à autre des revues pour emplir leurs coffres.

L'Arcade donne du mélodrame et des revues du terroir.

Le Family donna du mélodrame et des féeries, jusqu'à ces derniers temps.

Le National, après trois tentatives in-

fructueuses dans le mélo, a dû fermer ses portes comme théâtre régulier.

Le Chanteclerc tend de plus en plus à abandonner le mélodrame pour se jeter dans la Comédie Dramatique.

Le Canadien après avoir été pendant quatre ans le siège d'une troupe de mélo, joue maintenant la Comédie Bouffe et des Revues du terroir.

Québec possède aussi un théâtre de mélodrame, mais là comme à Montréal, il faut alterner et jouer quelquefois de la Haute Comédie et des revues.

Généralement parlant le mélodrame ne bat que d'une aile et dans un avenir prochain, il n'existera plus qu'à l'état de souvenir.

Parmi les meilleurs pièces que le mélodrame nous a laissées, citons: La Citerne d'Alby; L'Honneur de la Maison; L'Homme à trois Visages; La Closerie des Genets; Les Deux Orphelines; Les Deux Gosses; La Femme X; Paillasse; etc., etc.

— : o : —

LES GROS CANONS

IL Y A eu de véritables monstres d'acier en fait de canons tant sur terre que sur mer. Toutefois, sur un navire, il y a une limite de poids qu'il est préférable de ne pas dépasser ainsi que l'expérience l'a prouvé.

Les canons de 18 pouces de diamètre à l'intérieur de l'âme ont été remplacés par des canons de 16 pouces avec un meilleur résultat car ils fatiguaient moins la structure du bateau tout en ayant, contre l'ennemi, une puissance de destruction à peu près équivalente.

Un canon de seize pouces pèse 128 tonnes et son obus 2,100 livres; l'obus de dix-huit pouces pèse près de 3,000 livres et le canon lui-même environ deux cent tonnes.

Ce ne sont pas précisément des joujoux de poche.

LE NEZ DE L'AVIATEUR

PARMI les qualités requises pour être bon aviateur, il faut avoir un bon nez, chose dont bien peu de personnes se seraient doutées mais qu'il est facile de comprendre.

La respiration par le nez est nettement supérieure à la respiration par la bouche car dans ce dernier cas les poumons reçoivent un cinquième d'air en moins et souffrent plus rapidement du manque d'oxygène aux hautes altitudes.

Ce n'est pas tout. Il y a d'importantes communications entre le nez et les oreilles; durant les descentes rapides, les membranes du tympan sont déprimés à l'intérieur par la pression atmosphérique qui augmente, ce qui cause du mal d'oreille et de la surdité.

Normalement, cela ne se produit pas si les oreilles sont équilibrées intérieurement par l'air, mais cet air n'y a accès qu'à la seule condition que les conduits du nez soient en bon état de fonctionnement.

Conclusion: si vous voulez aller en aéroplane, soignez bien votre nez, cela vous évitera peut-être le désagrément de vous le casser.

LE ROLE DU CANADA

LE Canada a fait largement sa part dans la guerre. Sa population est de 7,206,643, moins que la Belgique et la Roumanie, mais un peu plus que le Portugal. Ses pertes totales ont été de 211,358 hommes, soit en nombre rond presque la moitié des troupes qui ont traversé l'océan.

Il y a eu 34,877 hommes tués à l'ennemi, 15,459 morts de leurs blessures, au total 50,336 morts.

Les blessés se chiffrent par 162,779.

Pour donner une idée frappante de l'effort canadien, comparons les pertes de ce pays à celles des Etats-Unis. Les pertes en

tués et morts en mer de ce dernier pays sont de 24,992; avec les blessés, ce chiffre s'élève à 71,169.

Au Canada on peut évaluer qu'un homme sur dix-huit de la population mâle totale a été tué ou blessé; pour conserver la même proposition, les pertes des Etats-Unis devraient s'élever à trois millions cent soixante-cinq mille.

— : o : —

MANGEONS DE LA BALEINE

IL paraît que la viande de baleine va devenir populaire au point de remplacer dans une large mesure la viande de boeuf qui ne se vend pas précisément bon marché.

Beaucoup de gens prétendaient et croient peut-être encore que la viande de baleine était d'apparence désagréable et que sa saveur était nulle; or, au contraire, elle constitue une nourriture de premier choix avec l'avantage d'être d'un prix peu élevé.

Deux grandes fabriques de conserves qui se sont installées sur la côte du Pacifique ont entrepris de faire connaître cette viande au public et elles paraissent réaliser d'excellentes affaires; récemment un large convoi de "baleine en boîte" arrivait à Toronto et il est à présumer que Montréal également en sera vite approvisionné.

En définitive, les anciens préjugés contre cette viande disparaissent et son usage contribuera sans doute à équilibrer le budget de bien des familles, problème parfois difficile en ces temps de vie chère.

— : o : —

On peut appliquer aux conversations des gens du monde, en général, le proverbe persan: "J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine."

PREMIER DEBUT

(Piécette de salon, pour deux personnages)
par Matrat et Verso

Plusieurs élèves de conservatoire, membres de cercles dramatiques, ainsi que maints particuliers de Montréal et d'ailleurs, nous ont écrit et nous ont félicité d'avoir songé, dans notre dernier numéro, à publier de courtes piécettes faciles à dire en société et qui aident à passer agréablement une soirée. Puisque cette innovation leur plaît, c'est avec plaisir que nous leur offrons dans ce numéro, une scène des plus amusantes, faciles à apprendre, pouvant être interprétée sans costumes ni décors. Il n'y a pas de doute qu'elle vaudra à plus d'un de nos lecteurs de légitimes succès de société.

Personnages.

Le professeur.

L'élève.

(L'élève entre en scène. Le Professeur est dans la salle.)

L'élève, *saluant et annonçant*. — “La Conscience”, de Victor Hugo.

Le professeur, *applaudissant de la salle*.

— C'est mon élève, il faut l'encourager.

L'élève, *encouragé et ému* — “La Conscience”, de Victor Hugo.

Le professeur. — Vous l'avez déjà dit.

L'élève, *ému*. — “Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux.....”

Le professeur, *l'interrompant*. — Pas de temps après peaux... Reprenez.

L'élève. — “Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, échevelés et livides au milieu des tempêtes.”

Le professeur. — Bien!

L'élève. — “Cahen...”

Le professeur. — Pas Cahen... Caïn. “In”, in, pas comme “an”, an. Caïn.

L'élève, *bégayant*. — Ca... ca...

Le professeur, *scandalisé*. — Oh! oh!...

Non... Caïn.

L'élève, *ému*. — “Caïn... Caha...”

Le professeur. — Non, pas cahin-caha...

Caïn!

L'élève. — “Caïn, ce fut enfin de... de... de... de... de... de...”

Le professeur. — Il n'y a pas de: de... de... de... *Au public*. Il bégaye maintenant, c'est pas son habitude, vous savez.

L'élève. — “Caïn s'enfuit enfin de devant Jého...”



“Caïn se fint enfuit de devant Jéhovah.”

Le professeur, *soufflant*. — Vah!

L'élève. — Quoi?

Le professeur. — Vah!

L'élève. — Où ça?...

Le professeur. — Comment où ça?

L'élève. — Où faut-il que j'aille? *Fausse se sortit.*

Le professeur. — Restez-là... je vous souffle: vah... Jéhovah!

L'élève, *comprenant*. — Ah! bien... "Jéhovah".

"Comme le soir tombait, l'homme sombre
[arriva

"Au pied d'une montagne en une grande
[plaine..."

Il indique d'un geste horizontal la montagne et la plaine d'un geste en hauteur.

Le professeur. — C'est bien, ça... mais c'est tout le contraire... C'est la montagne qui est comme ça, *Geste en hauteur*. ...et la plaine comme ça. *Geste horizontal*.

L'élève, *faisant le geste du nageur*. — Au pied d'une montagne en une grande plaine,"

Le professeur. — Vous nagez dans la plaine... alors, c'est la mer. Continuez.. *Au public*. C'est son premier début, faut être indulgent... Allez!

L'élève, *continuant*. — "Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine."

Le professeur. — Asseyez-vous.

L'élève. — Comment?

Le professeur. — Allez vous asseoir sur le banc.

L'élève. — Mais il n'y a pas de banc.

Le professeur. — Ça ne fait rien, on fait le simulacre sur: "sur sa femme fatiguée"; vous faites le mouvement... de vous asseoir.

L'élève, *étonné*. — Je m'assois sur sa femme fatiguée?... Bien!...

"Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine, lui dirent: *Souriant*. Couchons-nous.

Le professeur. — Qu'est-ce qui vous a fait rire sur: "couchons-nous"?

L'élève, *souriant*. — Personne, je trouve ça drôle...

Le professeur, *navré*. — Et c'est mon meilleur élève... Du reste c'est le seul... Eh bien c'est fini?

L'élève, *hurlant*. — Ce n'est pas fini.
"Lui dirent couchons-nous sur la terre et dormons, Cahen..."

Le professeur. — Pas Cahen... Caïn... *Au public*. Il a la tête dure!

L'élève. — Caïn, ne dormant pas, songeait aux pieds des monts, ayant levé... levé...

Le professeur. — Qu'est-ce qu'il a levé? Ce n'est point des poids lourds bien sûr, puisqu'il était fatigué!

L'élève. — Ayant levé la tête, au fond des cieus funèbres,

"Il vit un oeuf..."

Le professeur. — Un oeil... pas un oeuf, tête de pioche.

L'élève. — "Il vit un oeil tout grand, tout vert dans les ténèbres..."

Le professeur. — Il avait un oeil tout vert?

L'élève. — Non...

"Tout grand ouvert dans les ténèbres,
"Et qui le regardait dans l'ombre fixe-
[ment."

Le professeur. — Venez dire ça au trou.

L'élève. — Quel trou?

Le professeur. — Il est bouché... Au trou du souffleur.

L'élève. — Je suis trop près...

Le professeur. — Non, vous êtes bien.

L'élève. — "Je suis trop près, dit-il, avec un tremblement..."

Le professeur. — Eh bien, et le tremblement?

L'élève. — Pardon. *Tremblottant des deux mains*.

"Avec un tremblement.

"Il réveilla ses fils dormant, sa femme

[lasse,

D'un air mystérieux.

"Et se remit à fuir, sinistré dans l'espace."

Le professeur. — Ça c'est bien, mais donnez plus de voix.

L'élève, *hurlant*. — Il marcha 80 jours.

Le professeur. — Ce n'est pas le tour du monde... il est au-dessous de tout. Je vous demande pardon, mesdames et messieurs, mais il ne fait rien de ce que je lui ai indiqué.

L'élève. — C'est l'émotion inséparable...

Le professeur. — Séparez-vous et continuez...

L'élève, *embêté*. — Je ne sais plus...

Le professeur. — Vous ne savez plus...

L'élève. — Non.

Le professeur. — Voilà deux ans que nous travaillons ça!

L'élève. — Il n'y a pas deux ans d'abord, il y a 23 mois.

Le professeur. — C'est malheureux d'avoir un idiot pareil pour unique élève! Dites autre chose, alors.

L'élève. — C'est tout ce que je sais de Victor Hugo.

Le professeur. — Dites: "Le Mystère d'Adolphe".



"C'te bêtise".

L'élève. — "Le Mystère d'Adolphe"?

Le professeur. — Oui... "Le Mystère d'Adolphe" que je vous ai donné à apprendre.

L'élève. — C'est pas de Victor Hugo.

Le professeur. — Non... c'est de moi... On ne peut pas toujours dire du Victor Hugo. Et puis, c'est mieux, c'est moderne. Allez-y. *Au public.* Savez-vous ça... *A l'élève.* Eh bien... quand vous voudrez?

L'élève. — Je n'ai pas appris votre petite machine, moi.

Le professeur, *scandalisé*. — Une petite machine, ma poésie superbe, malhonnête. ...Tenez, je vais le dire, moi, "Le Mystère

d'Adolphe" et remarquez l'effet que je tire de ces admirables alexandrins.

L'élève. — Je veux bien.

Le professeur, *saluant à droite, à gauche et partout*. — J'aurais pu intituler mon oeuvre: "L'enfant Naturel", mais je préfère: "Le mystère d'Adolphe", c'est plus m...

L'élève. — Mystérieux!

Le professeur. — Merci. Je commence et attention aux attitudes, vous.

"Il s'appelait Adolphe et n'avait pas de [père,

"Jamais, hélas! il ne connût sa mère.

"On le mit en nourrice, il ne fut pas

[heureux,

"Et soit dit entre nous, par la faute à [Brieux."

L'élève, *applaudissant*. — C'est mon professeur, faut l'encourager.

Le professeur. — "Un gardien de la paix veilla sur son enfance.

"Il était bien Français, car il naquit en [France."

L'élève. — C'te bêtise!

Le professeur, *à l'élève*. — Vous osez m'interrompre, c'est trop fort! Silence! *Au public.* N'est-ce pas que c'est joli?... Non... sans flatterie?

L'élève. — C'est ridicule!

Le professeur, *furieux*. — Ce n'est pas votre avis que je demande; j'ai le public intelligent pour moi. Ça me suffit... Je continue:

"Adolphe grandissait et devenait savant, "Cependant à l'école, il n'allait pas

[souvent,

"Bientôt à ses progrès il fallut mettre un [terme

"Car c'était le moment de lui dire...

L'élève. — Ah! la ferme!

Le professeur, *furieux*. — Hein! Qu'est-ce que vous dites?

L'élève. — Je dis: la ferme, c'est razer!

Le professeur. — Fichez-moi le camp!

L'élève. — Je veux t'entendre.

Le professeur. — Il me tutoie... Il in-

sulte son professeur... un garçon qui me donne un mal de chien... Il ne paie que demi-tarif, comme fils d'un fonctionnaire de l'état... il me doit trois mois de leçons... Voilà comment je suis récompensé!...

L'élève. — J'en ai soupé de tes leçons... Adieu. *Il sort en chantant.* Si vous me revoyez ce sera dans un songe."

Le professeur. — Voilà bien l'ingratitude des élèves; je leur donne du talent, et dès qu'ils connaissent le succès, ils m'abandonnent. *Avec un sourire.* Mesdames et messieurs, je vous demande pardon de cet incident, mais vous avez pu apprécier ma méthode d'enseignement, si vous connaissez des élèves, envoyez-les à mon cours: Théodule Biendisant, rue Maubueé, 142; 3 francs parmois, 3 francs 50 avec le café au lait.

—:o:—

LES ANCIENS MONSTRES

On a peine à croire aujourd'hui que nos villes modernes ont été jadis le lieu de promenade de monstres gigantesques dans le genre de celui qu'on voit sur notre gravure.

Il en est pourtant ainsi mais il y a bien longtemps de cela car c'était à



Un mégathérium.

la période glaciaire où l'homme n'existait pas encore.

Le mégathérium était un des plus grands animaux de cette époque et il n'y a plus aujourd'hui que l'éléphant qui puisse lui être comparé pour la grandeur. Ce qui en donne une idée, c'est le volume énorme des os de ces animaux qu'on a retrouvés dans divers endroits. Le seul os du talon d'un mégathérium, trouvé près de New-York pesait environ vingt livres.

Il n'aurait dû certes pas faire bon se faire marcher sur les pieds par ce bétail-là...

—o—

LE MACARONI EN CHINE

Jusqu'ici l'Italie avait la réputation d'être la plus grande productrice et la



plus grande mangeuse de macaroni; elle va la perdre si l'on en croit certaines statistiques commerciales.

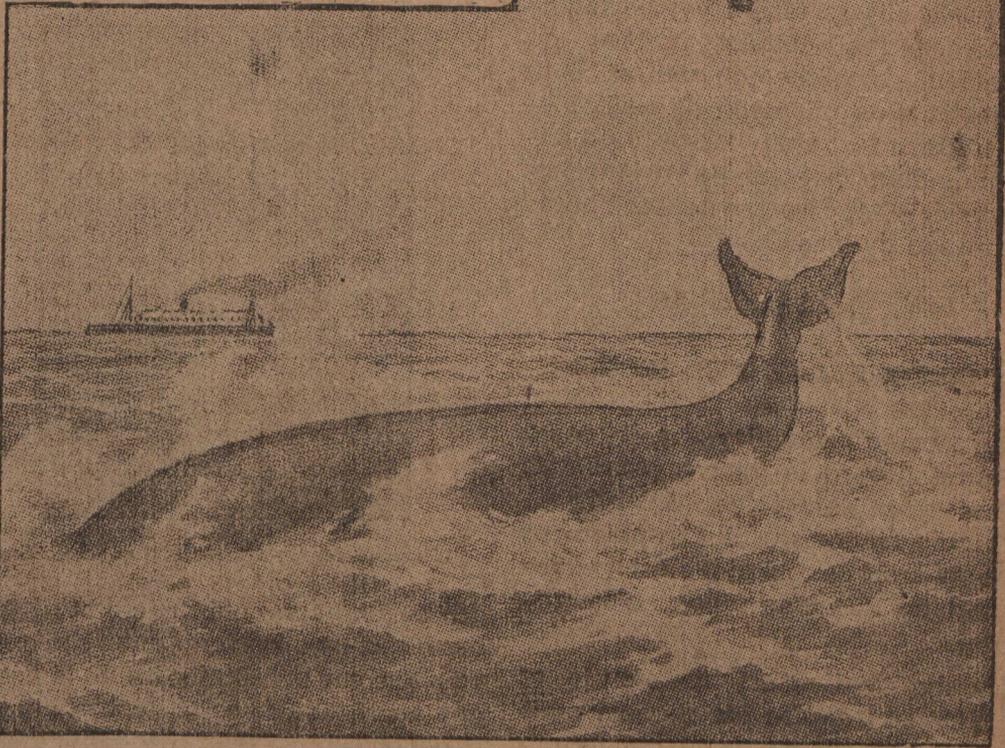
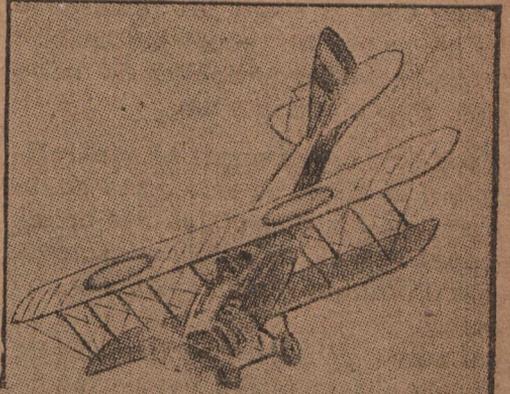
Voici en effet que les Chinois prennent goût à ce plat vermiforme et le fabriquent en grande quantité; les farines employées dans ce but sont celles de blé, de haricots et de riz.

Le vermicelle est également en honneur en Chine et ce pays, après s'en être copieusement nourri, en exporte encore dans divers pays environ quinze milles tonnes chaque année.

UN NOUVEAU SPORT

Nous voici loin du temps où la capture d'une baleine ne s'opérait qu'avec les plus grands dangers et des chances de succès très réduites.

Après le harpon lancé à la main, le canon lance-harpon fut en usage mais



aujourd'hui il y a mieux: l'aéroplane de chasse... à la baleine.

C'est un lieutenant de l'armée américaine qui a eu cette idée et l'a mise en pratique le premier. Une baleine ayant été signalée à quatre milles environ du rivage, il monta dans un aéroplane rapide muni d'une mitrailleuse et, en quelques instants il arrivait au-dessus de l'énorme cétacé.

En moins de temps qu'il n'en faut

pour le dire, il donnait à son appareil l'inclinaison convenable et faisait crépiter sa mitrailleuse. Mortellement touchée, la baleine eut quelques soubresauts furieux, plongea, revint à la surface et resta définitivement immobile. La chasse n'avait pas duré longtemps ce qui ne l'empêchait pas d'être rémunératrice car une baleine, même de taille moyenne, représente un assez joli montant d'argent, tant pas la

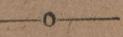
viande que par l'huile qu'elle fournit.

Celle dont il s'agit fut remorquée sans peine par un canot automobile qui avait suivi les péripéties de cette chasse d'un nouveau genre.

Peut-être cet exemple se généralisera-t-il et alors, ce sera, sans doute à bref délai, la disparition des baleines dont le nombre a déjà considérablement diminué depuis quelques années.

On verra peut-être également ce genre de chasse utilisé contre les tigres et autres animaux féroces qui dévastent certaines contrées et dont la destruction nécessite de véritables expéditions fort coûteuses et desquelles plus d'un chasseur ne revient pas.

Ce siècle est en passe de voir l'homme oiseau de proie...



LE CAMOUFLAGE D'UN INSECTE

Le terme "camouflage" a été assez employé durant la guerre pour être connu de ce côté-ci de l'Atlantique. D'origine française, il a rapidement conquis droit de cité et il s'écrit exactement de la même façon en langue anglaise.

Sa signification est très simple et pourrait se traduire par un seul mot: déguisement. Il ne s'agit pas, pourtant, d'un déguisement ordinaire car le camouflage consiste à peindre, habiller ou dissimuler des édifices, des bateaux, de l'artillerie, des animaux, des hommes, etc., de manière à les faire confondre le plus possible avec le milieu qui les environne.

L'oeuvre d'ouvriers spéciaux, de véritables artistes parfois, est naturellement nécessaire et c'est là, une fois de plus, où l'homme se montre

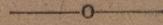
inférieur à certains insectes. Ce n'est peut-être pas le flatteur pour le "roi de la Création", mais c'est néanmoins ainsi. On peut constater la chose avec "l'insecte-feuille d'arbre" originaire de l'Inde.

Ce curieux petit animal a une conformation et une couleur telles que lorsqu'il est posé sur une branche quelconque, il est autant dire impossible, même à un oeil exercé, de le découvrir; tel est le cas dans la photo



L'insecte feuille-d'arbre sur une branche

qui accompagne cet article et il faut certes en être prévenu pour s'apercevoir que sur les six feuilles de la branche représentée, celle du bas qui est la plus grande n'est autre qu'un de ces insectes, lequel bien que non caché est cependant parfaitement dissimulé.



La Rochefoucauld a défini la gravité: "un mystère de corps inventé pour dissimuler les défauts de l'esprit". Confucius, le philosophe chinois, a dit d'elle: "La gravité n'est que l'écorce de la sagesse, mais elle la conserve".

POUR FABRIQUER SOI-MEME UNE MAISON DE BILLOTS

Voici un article qui, je crois, ne manquera pas d'intéresser les nombreux lecteurs de la "Revue Populaire".

Dans notre dernier numéro, nous avons enseigné à nos lecteurs le façon de faire un canot dans un tronc d'arbre.

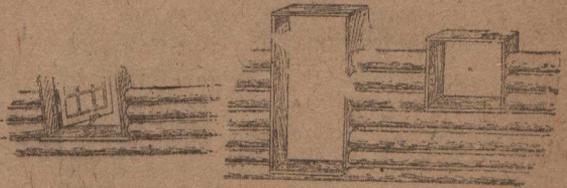
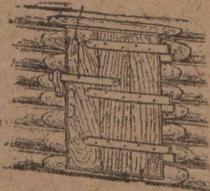
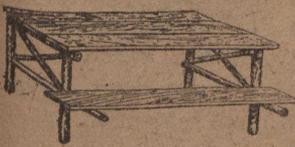
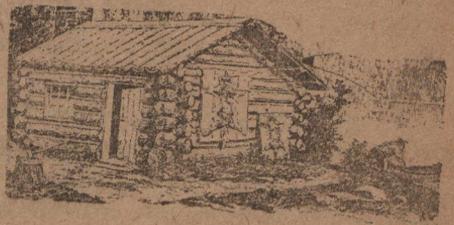
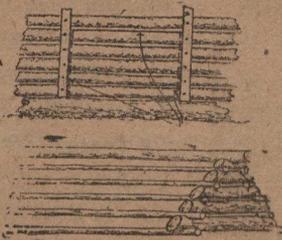
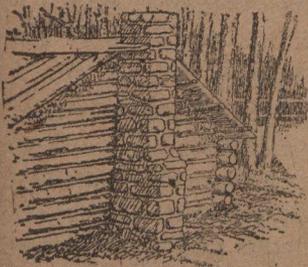
Aujourd'hui, nous leur montrerons comment se fabriquer une maison en billots, tels que celles que nous voyons dans les régions du Lac St-Jean et du St-Maurice.

Premièrement, il s'agit de choisir un endroit propice près d'un lac ou d'une

lots ayant huit pouces de diamètre sont les plus pratiques.

Les billots ne doivent pas avoir moins de deux pieds plus long que les dimensions intérieures de la maison que vous désirez construire, afin que les extrémités s'emboîtent bien les uns dans les autres.

Une maison de 10 pieds par 12 pieds sera suffisante pour deux personnes, et une maison de 12 par 16 pieds sera assez grande pour une famille complète.



rivière, afin de n'avoir pas à courir des milles pour avoir de l'eau potable. Il faut aussi que l'endroit soit boisé afin d'avoir tout le bois nécessaire sous la main.

Comme bois, le pin, le sapin et l'épinette sont les plus pratiques, cependant tous les genres de bois peuvent être utilisés.

Lorsque vous abattez vos arbres ne choisissez que les arbres absolument droits et d'un diamètre uniforme. Des billots de toutes tailles peuvent être pris, mais il faut que le diamètre de tous soit de même dimension. Comme taille moyenne, les bil-

Pour les "murs" d'une maison de 10 par 12 pieds, il faut 36 billots de 8 pouces de diamètre. La moitié de ces billots doit avoir 14 pieds de long et l'autre moitié, 12 pieds de long. Ce nombre de billots donnera des murs d'une hauteur de six pieds. On peut également faire la maison plus haute en augmentant le nombre de billots.

Tous les matériaux nécessaires pour la construction peuvent être en billots; cependant on obtient un plus joli coup d'oeil en se servant de planches polies pour les

portes, les fenêtres et le plancher.

Les tables, les chaises, les lits et les bureaux peuvent également être fait de billots ce qui ajoute du pittoresque à l'intérieur.

Commencez la construction de votre maison en nivelant le terrain et en prenant bien vos proportions de longueur et de largeur. La maison peut reposer sur la terre même, mais il est de beaucoup préférable d'enfoncer dans la terre des poteaux de cèdre ou de chêne, à 3 pieds de profondeur, laissant dépasser les bouts de chaque poteau d'environ six pouces du sol. Placez un poteau à chaque coin de la maison et un au centre de chaque billot: soit 8 poteaux.

Montez les quatre murs de la maison en même temps; échancrez à coups de hache les extrémités de chaque billot, afin qu'ils s'embarquent bien les uns dans les autres.

Les ouvertures pour la porte et les châssis se font également pendant que l'on monte la maison. Les billots près de la porte et des fenêtres doivent être coupés à angle droit et reliés les uns aux autres par des clous ou des chevilles.

Les cadres des portes et des châssis peuvent aussi être fait de billots. Pour éviter des difficultés, il ne serait peut-être pas mal de construire les cadres des châssis et celui de la porte avant d'élever la maison. Les dimensions justes étant prises, l'on a qu'à tailler les billots pour laisser passer les châssis. Les cadres des fenêtres et de la porte doivent dépasser à l'extérieur pour laisser couler l'eau les jours de pluie. Quand la hauteur des murs a atteint six pieds et demi, on commence les pignons de la maison. Dix billots de taille différente suffisent pour cela. Deux billots de 8 pieds; deux de 6; deux de 4; deux de 2; deux de 1 pieds. Pour la couverture prenez des billots plus petit que vous joignez aux billots formant les pignons de la maison (voir figure). Vous pouvez re-

couvrir la couverture avec des morceaux d'écorces d'arbres, de la paille ou du papier goudronné.

Le plancher doit être fait de billots que vous sciez par la moitié et que vous polissez au rabot.

La porte et les châssis doivent être posés de manière à ouvrir à l'intérieur. Les lits doivent être superposés. Tous les meubles doivent être en billots si l'on veut donner du pittoresque à la maison.

Les illustrations ci-contre vous donnent la manière de construire la maison en billots.

— : o : —

LE JOURNAL MYSTERIEUX

On sait qu'en Belgique, pendant la guerre, le journal "La Libre Belgique" circula de tous côtés malgré tous les efforts de l'ennemi pour le supprimer.

Aujourd'hui, le mystère est dévoilé.

Ce journal était publié par les frères Jourdain, ex-proprétaires du "Patriote". Avant la guerre ils manifestaient des sentiments pro-allemands mais l'invasion de leur pays leur ouvrit les yeux. C'est alors qu'ils fondèrent la "Libre Belgique". Ce qui ajoute une note étrange à leur étonnante histoire, c'est que les deux frères moururent quelques jours seulement avant l'armistice.

Nombre de femmes et d'hommes ont été emprisonnés et fusillés pour avoir aidé à répandre "La Libre Belgique". Aucun d'eux n'a trahi son secret.

Le plus drôle de l'affaire, c'est que des soldats allemands — achetés sans doute un bon prix — ont été aux ordres des frères Jourdain, spécialement deux des domestiques des gouverneurs boches von Bissing et von Falkenhausen. Ceci explique comment il se fait que ces généraux ont trouvé plusieurs fois le mystérieux journal sur leur table sans savoir d'où il pouvait provenir.



ETERNEL FEMININ

L'hygiène, le "shake hand" ou le baiser, et les diverses manières de se faire "bonjour", chez les différents peuples et sous les cieux les plus lointains.
—Notes d'un voyageur.

J'AI un vieil ami qui a beaucoup voyagé. Il a déjà fait plusieurs fois le tour du monde et ses conversations sont la preuve que les voyages, — pour ceux qui peuvent s'en payer, bien entendu, — sont un bien meilleur mode d'enseignement que tant de réformes, pourtant nécessaires, que l'on voudrait introduire dans notre système d'enseignement.

A peine revenu à Montréal, après une randonnée formidable de plus de huit ans, dans tous les pays de notre planète, il a eu la gracieuseté de se rappeler le bon vieux temps, et de venir causer avec moi toute une soirée. J'en ai profité pour m'instruire sur bien des choses, et comme la conversation roulait sur le projet encore tout récent, mais non adopté par les peuples civilisés, de substituer le salut militaire à la traditionnelle poignée de mains,

lorsqu'on se rencontre sur la rue, parce que plus hygiénique, bien que combien plus glacial, mon vieil ami s'est empressé de me fournir des détails tellement intéressants que je le priai de me donner le temps de prendre ma plume fontaine et mon bloc-notes.

C'est un peu le résultat de cette conversation que je résume, du mieux que je le puis, pour les lecteurs de la *Revue Populaire*. Puissent-ils s'y intéresser autant que je m'y suis captivée moi-même? D'autant plus qu'une chronique sur un tel sujet, c'est toujours de l'éternel féminin ou de l'éternel masculin. En tout cas, c'est de la grande actualité, puisque la récente guerre n'aura pas été étrangère dans cette réforme proposée dans la manière de s'aborder. Notez bien, surtout, que je ne préconise en aucune façon la substitution

du salut militaire à la poignée de mains américaine, et encore moins au baiser, vieux comme le monde lui-même, mais symbole le plus éloquent de deux âmes ou deux cœurs qui se sont compris sans avoir eu besoin de se servir d'un langage conventionnel.

* * *

“Dans mes voyages, j'ai constaté, me dit mon interlocuteur, que dans tous les pays, même les moins civilisés, on avait adopté une manière de se reconnaître, lorsqu'on se rencontrait, d'une éloquence évitant tout malentendu soit que ce fut simplement par la parole ou le geste, ou la parole et le geste, simultanément. Et si j'ai pu noter une infinité de nuances dans la salutation parlée, je n'en ai pas notées moins et souvent de plus bizarres dans la salutation mimée. Pour nous autres, Occidentaux, qui ne connaissons que le coup de chapeau, le “shake-hand” américain ou le simulacre du baiser qu'on prétend si anti-hygiénique aujourd'hui, les autres manières de se saluer peuvent sembler barbares, baroques ou tout au moins exagérées, mais lorsqu'on s'est donné la peine d'étudier la vie intime des différents peuples, avec un peu de leur histoire, on finit par comprendre que leur manière de se saluer n'est pas plus ridicule que la nôtre, même que souvent elle est moins inoffensive, en tout cas moins hypocrite.

“Entre civils, on ne se salue pas à moins de se connaître. Du reste, s'il fallait saluer tout ceux qu'on ne connaît pas, ce serait la fin à brève échéance du règne du chapeau. Entre militaires, c'est autre chose; l'inférieur comme le supérieur se saluent, au moins du geste, parce qu'ils portent un uniforme qui les distingue et qui veut dire que tous sont exposés aux mêmes dangers extrêmes, à la même vie faite d'imprévus, de privations, de sacrifices. C'est le moderne “*Caesar morituri te salutant!*” (César, ceux qui vont mourir te saluent!).

“Mais le salut civil a sa philosophie, son histoire, sa psychologie et le voyageur, s'il est un tant soit peu observateur, voit autre chose qu'une manifestation banale, dans la parole ou le geste échangés rapidement par deux personnes qui se rencontrent.

* * *

“Exemples:

“Les ministres du culte n'ont-ils pas une manière empruntée aux anciens Hébreux, spécialement du temps du Christ, avec leur “*Pax tecum*”, la Paix soit avec vous? Ils ne sont pas les seuls à monopoliser cette formule puisque les Bédouins et les Arabes l'ont également, avec leur “*Salem aleikum*” (la Paix soit avec vous), à quoi ils répondent: “*Wa-alaikum assalam*” (Et que sur vous descende la Paix!).

“Les Turcs, plus fatalistes, ont la même formule à laquelle ils ajoutent: “si c'est le désir d'Allah”. Mais leur salutation paraît bien froide et bien terne comparée à la salutation persane. Chez les Perses, on s'aborde en disant: “Que votre ombre ne diminue jamais”; il est évident que nous avons affaire à des citoyens habitant un pays où le soleil fort éblouissant projette une ombre d'autant plus en relief.

“Les Egyptiens, lorsqu'ils se rencontrent, ne manquent jamais d'évoquer leur climat, puisqu'ils se demandent, comme dans une annonce de remèdes: “*Transpirez-vous beaucoup?*” ou “*Comment va votre transpiration?*” On s'aperçoit vite qu'ils sont habitués à un climat qui occasionne au thermomètre des voltiges extraordinaires vers les sommets.

“Les Chinois sont des gastronomes incomparables et des gourmands affolants. Ils s'abordent en se demandant: “*Avez-vous mangé votre riz? Votre estomac est-il en bon ordre?*” Parfois, ils ont la fantaisie de pousser le souci de la politesse jusqu'à

l'humiliation la plus outrée. C'est ainsi que j'ai entendu dire à quelques Chinois, modestes fonctionnaires, à leurs chefs de bureau : "Illustre mandarin, croyez bien que je ne suis que l'infime rognure d'ongle du plus petit des orteils du plus vil du dernier de vos esclaves!"

"Les anciens Grecs avaient la salutation affectueuse mais surtout joviale, — je sais même certains de mes compatriotes Canadiens-Français, tout en restant dans le cercle fort restreint de notre journalisme, qui seraient dignes d'être des contemporains de feu Démosthènes, — puisqu'ils s'abordent en disant, mais en français, et c'est la seule différence: "Santé, joie!" Quant aux Grecs modernes, il faut bien



Le "bonjour" à la Terre-de-Feu.

l'avouer, ils n'ont rien trouvé de nouveau sous le soleil, et ils se contentent du banal "Ti kamahis" (Que faites-vous?).

"Les anciens Romains avaient les "Ave", "Salve", "Vale", qui voulaient dire à peu près: "Salut, portez-vous bien!"

"Naturellement, dans les langues dérivées du latin, nous retrouvons, malgré les siècles, à peu près les mêmes formules, avec cependant des modifications parfois notables. Ainsi, les Gênois du Moyen-Age (il en reste aujourd'hui tout comme nous avons encore nos contemporains de Louis XIV), disaient: "Sanita i guadagno", "Santé et gain!" C'était des hommes après au gain, presque au "bedit gommerce". Moins marchands, les Italiens moder-

nes, surtout les Napolitains, se contentent de dire: "Crescete in sanita" ou: "Augmentez en santé!" Les Piémontais poussent l'humilité jusqu'à l'exagération, comme certains de par chez nous du reste, en disant: "Je suis votre humble serviteur." Un grand nombre d'Autrichiens ne disent pas autre chose avec leur "Gehorsamster Diener", ou leur "Kashmaster", en dialecte viennois. En Italie on dit aussi la plupart du temps: "Come esta?" ou: "Comment ça va-t-il?"

Les Espagnols ont conservé 75% d'hispanisme; ce sont de modernes "talons-rouges" avec leurs "Beso à las manos", "Je vous baise les mains!" Quant aux peuples de langue française, nous nous contentons du "Comment allez-vous?" "Comment vous portez-vous? Le "How do you do?" américain ou anglais signifie: "Comment faites-vous?"

Les Boches disent: "Wie Gehts?" "Comment ça va-t-il?" Les Hollandais ont une légère variante avec "Hoc yaart's ge?" — textuel, "Comment conduisez-vous?"

"Les Suédois, à part l'universel "Gud dag", (Good day) ou "Bonjour!", ont aussi "Hur marni?" ou littéralement, "Comment pouvez-vous?" ou mieux: "Êtes-vous fort et courageux?" tout comme nos Forestiers. Ils disent aussi "Gad sei lav", "Dieu soit béni!", ou "Fâr vâl" (Fare well), portez-vous bien. Plus positifs, les Danois emploient souvent l'expression "Lev vel", (Live well) ou "Portez-vous bien!" Les Ecossais ont le "Hoo's a'wi ye" — ou "How is every thing with you?" ou en bon Canayen: "Ça va-t-il toujours comme vous voulez?" Les Irlandais ont diverses formules de salutation dont en voici quelques-unes de typiques, en langue anglaise: "Long live your honor" (Longue vie à votre honneur!) ou "May you make your bed in glory!" (Puissiez-vous faire votre lit glorieusement!).

"Les Slaves, si turbulents et si révolutionnaires à l'heure actuelle, avec leur bol-

shévisme, ont un mot bien court pour signifier une chose qu'ils ne semblent pas fort apprécier, c'est: "Nin", signifiant: "Paix", et emprunté aux Turcs aussi bien qu'à la Bible. La formule la plus usitée de salutation en Russie, est: "Zdrastvooyte" ou (Be well), "Portez-vous bien!" On disait encore, il n'y a pas très longtemps, mais on ne le dit plus et pour cause: "Robe vash", (Votre esclave!) "Hlop vash" (Votre cerf!).

"Les Polonais avaient jusqu'à ces temps derniers une formule bien aplatissante, avec: "Padam do nog", (Je tombe à vos pieds!), spécialement si un roturier saluait un noble. Entre roturiers on se dit communément: "Niech bedzie pan bog pochwalony", ou: "Dieu soit loué!" Aussi bien: "Na wieki, wiekov amen", ou: "En toute éternité, ainsi soit-il!" Les bourgeois polonais s'abordent souvent avec le "Jak sie masi, Pan?" ou le: "Comment allez-vous, monsieur?", emprunté à tant d'autres nations.

"Quant aux habitants du Basutoland ou les Basutos, ils ont une bien curieuse manière d'être polis. Ils s'abordent en se disant: "Tama sevata", ce qui veut dire: "Mes salutations, bête sauvage!"

* * *

"Mais, comme je l'ai dit, la salutation entre personnes qui se rencontrent ou s'abordent ne se borne pas en paroles seulement, elle est accompagnée de gestes souvent autrement éloquents que la parole même, chez les différents peuples. Il y a dans ces gestes souvent bizarres pour les civilisés toutes les nuances du respect et de la considération.

"Ainsi, depuis les âges les plus reculés, chez les orientaux il est admis que le geste de bienveillance par excellence devant un supérieur est celui qui exprime le plus éloquentement le renoncement ou le dépouillement.

"En Polynésie et dans certaines régions de l'Afrique ce n'est pas une petite affaire que de saluer un supérieur que l'on rencontre. A Tahiti notamment, j'ai vu des hommes comme des femmes prendre la peine de défaire les bandelettes qui leur entourent le corps, jusqu'à la ceinture. Cette opération respectueuse doit être bien gênante, quand on est un tant soit peu pressé. Chez d'autres peuples on se contente d'incliner seulement la tête, comme le font parfois certains rustauds soi-disant civilisés; mais on doit par contre se déchausser, ce qui prend encore un certain temps.

"Se frapper les mains ensemble, s'écraser les phalanges ou donner une poignée de main inerte ou molle, c'est le geste bien connu de nous tous pour signifier notre amitié ou notre camaraderie. En France, il y en a encore qui s'embrassent entre hommes, bien que cette coutume tende à disparaître, parce que d'un caractère plutôt efféminé. En Afrique centrale au lieu de se serrer la main, on appuie les pouces l'une contre l'autre comme si l'on se mesurait les doigts. Nombre de Juifs ont conservé l'habitude de courber l'échine en rencontrant un supérieur. Les Arabes, pourtant fiers par tempérament, touchent le sol de la main gauche et portent la main droite à leurs lèvres.

"Au Dahomey et dans le royaume de Siam, j'ai vu des gens du peuple se jeter à plat ventre devant le souverain.

"En Sibérie, il y a à peine quelques années, j'ai vu des paysans embrasser la poussière ou le sol durci par la glace, devant un représentant de la noblesse slave.

* * *

"L'accolade ou le baiser, voilà un autre geste qu'on rencontre chez différents peuples éloignés, bien que sous des formes parfois fort bizarres. Les anciens Aryens aussi bien que les antiques Hébreux en

avaient trouvé l'esquisse dans la Génèse ou dans l'Odyssée, et Hérodote nous décrit les premiers Perses s'embrassant entre eux lorsqu'ils se rencontraient. Cette coutume qui tend à disparaître entre hommes, dans les pays civilisés, ne se perd pas — ne criez pas "shocking", ma chère Mannon! — lorsqu'il s'agit de personnes de sexes différents! Mais, je m'éloignerais de mon sujet.

"J'ai vu des choses bien curieuses en Malaisie, en Polynésie, en Chine et chez certains Mongols. Quand deux hommes se rencontrent, ils ne s'embrassent pas positivement, mais ils s'approchent, figure contre figure et font le simulacre de renifler, de se sentir. Chez les Esquimaux et chez certains Lapons, j'ai vu des individus se saluer en se frottant, nez contre nez,



"*Bésos las manas!*" s'écrie l'Espagnol.

J'admets de tout cœur que ce sont là des manières tout à fait contre l'hygiène et même répugnantes.

"Chez plusieurs peuplades indigènes d'Australie, des hommes se pressent, poitrine contre poitrine. Chez les femmes c'est autre chose. Lorsque deux femmes indigènes se rencontrent, elles s'atteignent et se frottent un genou d'une main, tandis que de l'autre elles s'égratignent la figure jusqu'au sang en poussant des lamentations aiguës, ce qui signifie un haut degré de satisfaction et de joie. Autres pays autres moeurs: par chez nous on appellerait cela faire de la lutte libre ou se crêper le chignon.

"A la Terre de Feu, les hommes se sa-

luent en se lançant des coups de "pattes" formidables, comme s'ils étaient des ours polaires, en train de jouer ou de se chamailler, autour de la dépouille d'un phoque mélomane.

* * *

"Le bonjour entre hommes et femmes varie aussi grandement selon les zones et les pays. Ainsi à Manille, j'ai vu des femmes caresser amoureusement le visage de leur préféré, lorsqu'elles le rencontraient. Quant au "chéri" il ne semblait pas incommodé de cet étrange opération. Dans les îles Philippines, lorsque deux "promis" se rencontrent, l'un d'eux s'empare de l'un des pieds de l'autre et s'en caresse les joues et le nez. Seulement comme tout le monde est nu pieds dans ce charmant pays, il arrive souvent qu'on se farde d'étrange manière avec cette mode. Aux Indes, j'ai vu dans certains villages, une fiancée danser devant son fiancé, avant de lui tirer les cheveux, en chantant une drôle de mélodie sur des paroles dont je ne sais pas leur signification mais qui se prononcent: "Hib-Nib".

"Dans des îles de la mer Indienne, les indigènes secouent devant vous leurs colliers de perles pour vous saluer, après quoi ils tendent de vous embrasser sur les reins. A Sokotra, on se contente d'embrasser sur l'épaule la personne à qui l'on veut favoriser de son affection. Dans les îles de la mer Egée les naturels vous versent une amphore d'eau sur la tête et vous embrassent ensuite dans les cheveux. Plusieurs Lapons vous saluent en se frottant le nez sur votre front, tandis qu'un nègre du cap Lopez s'agenouille devant vous, frappe trois fois ses paumes et vous baise les genoux. Dans certains villages du Japon, on se déchausse avant de vous sauter au cou.

* * *

Et comme mon vieil ami continuait sur ce ton, j'eus la fantaisie de l'interrompre et de lui demander ce qu'il pensait personnellement de toutes ces formules, tous ces gestes bizarres.

Il me répondit: "Tout cela, ma chère Manon, peut vous sembler ridicule, à vous autres Occidentaux et civilisés; mais quand on a voyagé comme moi, on ne trouve pas si bête le geste affectueux de la petite fiancée de Manille. Vous avez bien, vous autres, le baiser sur le front, sur les mains, sur les yeux et même sur les lèvres."

"C'est peut-être plus éloquent que tous les langages imaginables, comme geste, mais, dites-moi, franchement, est-ce plus hygiénique?"

"Est-ce surtout moins ridicule pour celui qui n'est que spectateur, car bien entendu je ne demande pas l'opinion des acteurs eux-mêmes, dans cette éternelle scène de la comédie humaine, parce qu'elle serait trop intéressée."

"Il s'est pourtant trouvé des piètes pour nous dire que de tous les gestes qui se comprenaient entre différents peuples de langue différente, sans avoir recours à l'Espéranto, le baiser n'avaient pas besoin d'études préliminaires pour sa... conjugaison. Quant à moi, je n'en sais rien, puisque je ne suis qu'un enragé célibataire... même trop vagabond ou migrateur pour payer sa taxe!"

Craignant de lui voir dire des sottises, je mis deux doigts sur les lèvres de mon ami le voyageur. Il comprit, se tût et me laissa vous rédiger en le résumant, même en gazant un peu, tout ce qu'il venait de m'apprendre en une seule soirée.

MANON.

— : o : —

La jeunesse plante ses idées et ses espérances; l'âge mûr plante ses combinaisons et ses actes, et la vieillesse plante ses choux, quand elle ne se borne pas à planter ses regrets.

TRAPPES POUR LES SOURIS FABRIQUEES A LA MAISON

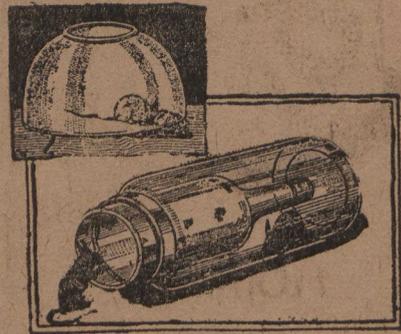
La plus petite de nos vignettes nous fait voir une trappe à souris fabriquée avec un simple bol en verre, appuyé sur un bouchon.

Sur ce bouchon attachez un appât quelconque, soit de la viande ou du fromage. Lorsque la souris mangera l'appât elle fera infailliblement tomber le bol de verre, restant ainsi prisonnière à l'intérieur.

L'autre vignette nous donne une autre trappe à souris faite d'un verre et d'une bouteille.

Prenez un long verre dans lequel vous introduirez une bouteille dont vous aurez fait partir le fond à l'aide d'un fil de fer rougi au feu.

Placez la bouteille le goulot tourné vers



Deux trappes à souris.

le fond du verre. Laissez un espace entre le fond du verre et le goulot de la bouteille, afin que la souris puisse passer pour aller manger l'appât que vous aurez placé dans le fond du verre.

Une fois entré dans le verre, la souris ne peut plus en sortir.

Ces trappes sont faciles à faire soi-même et ne demande aucune dépense.

— : o : —



HOMMES

La louange la plus flatteuse pour une jolie fille, c'est le mal que l'on dit des autres femmes.

Il n'y a rien de plus fou que de se couper la gorge pour une femme, il n'y en a pas une qui voulut se priver du plus faible de ses charmes pour l'homme qu'elle aime le plus.

Un homme marié embrasse sa femme en partant de chez lui et en arrivant, non pas par amour mais plutôt comme habitude; quelque chose comme le coma de l'amour.

FEMMES

Quand les femmes ont passé trente ans, la première chose qu'elles oublient, c'est leur âge; lorsqu'elles sont parvenues à quarante ans, elles en perdent entièrement le souvenir.

Il n'y a rien qui flatte la vanité d'un homme comme de lui pardonner trop vite d'avoir flirté avec une autre femme.

Le désir de vengeance porte les meilleures femmes à d'étranges extrémités: pour le plaisir de crever les deux yeux à l'homme dont elles se croient offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

Être aimé par une femme qu'on n'aime pas est bien ennuyeux; mais ne pas être aimé par la femme qu'on aime est beaucoup plus triste.

Ne frappez jamais une femme qui tombe, attendez qu'elle soit relevée et... dites-lui qu'elle a gagné.

Rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime.

L'instinct du dramatique est si inné chez l'homme qu'il peut tomber à genoux aux pieds d'une jolie femme et lui jurer un amour éternel tout en se demandant s'il n'arrivera pas en retard à son autre rendez-vous.

Si un homme mange des pastilles de "violette", cela est peut-être un signe d'amour ou de vanité; mais s'il mange des pastilles de "menthe" vous pouvez être certain qu'il est marié.

Quand un homme peut montrer à sa femme comment préparer une salade, il s' imagine immédiatement qu'il a l'air de la "liberté éclairant le monde".

Un homme qui a remporté une victoire porte son trophée, sous forme de médaille, sur son habit; une femme qui a remportée une victoire porte son trophée, sous forme de jonc, à son doigt.

Le temps, les coeurs, les baisers, les idées et les parapluies sont des choses que même les hommes honnêtes passent leur temps à voler.

La meilleure preuve d'amour qu'un homme puisse donner à une femme, c'est de sortir avec d'autres femmes et de leur parler constamment de la femme qu'il aime.

Le dépit et l'envie sont naturels aux belles; on en voit souvent s'attacher à un homme désagréable par la seule inquiétude qu'un autre ne s'en empare.

Les femmes ne doivent pas exiger de leurs maris autant d'amitié qu'elles en ont pour eux. Les hommes sont moins tendre que les femmes. Elles se rendent malheureuses si elles sont trop délicates en amitié.

Une jeune fille tombe en amour avec un jeune homme parce qu'il la sort le soir, la mène au bal, au théâtre et l'épouse pour se faire un chez elle d'où il l'empêchera de sortir.

L'amour et le mariage ont souvent été confondus tout comme Noël et la neige, tout simplement parce qu'on s' imagine que l'un ne peut pas venir sans l'autre.

Quoique le facteur ne soit pas un de nos flirts, c'est pourtant lui qui nous donne le plus de lettres d'amour.

A 30 ans une femme jette un regard sur ses illusions de vingt ans à propos des hommes et... pleure; un homme à 30 ans jette un regard sur ses illusions de vingt ans à propos des femmes et... rit.

Une émotion vitale qui n'a pas passé à la conférence de la paix, c'est tous les petits chiffons de papier que les célibataires envoient aux jeunes filles.

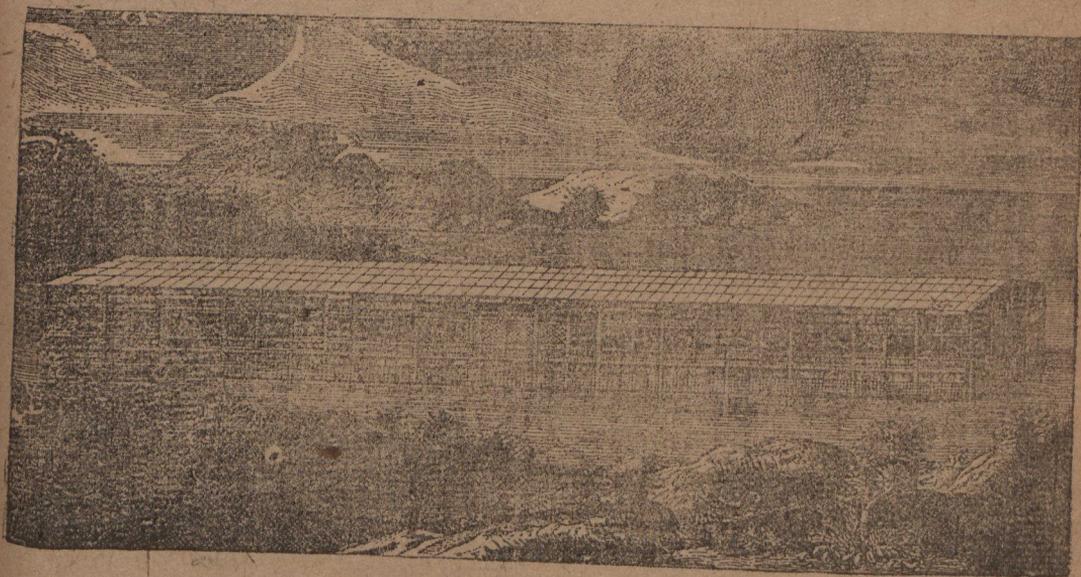
Il n'y a rien de plus charmant qu'un amoureux qui peut nous écouter avec plaisir lorsque nous parlons de nous.

Le désir ardent d'une femme est de trouver un homme qui ne la trompera pas; le désir ardent d'un homme est de trouver une femme sur laquelle il ne se trompera pas.

L'ARCHE DE NOÉ, SA FORME ET SA CAPACITE, SELON LES ANCIENS DOCUMENTS

Le grand problème est de savoir si Noé, lorsqu'il construisit son arche, — construction qui, paraît-il, dura un siècle, — avait l'intention d'y loger toutes les espèces d'animaux existants ou seulement ceux dont l'usage domestique est reconnu. De l'avis des historiens les mieux connus ainsi que celui des biologistes les plus réputés,

Allez donc attraper un tigre, un lion, une panthère, un boa constricteur, un mastodonte, un "Dinosaure" ou un "mégalo-saure", ou mieux, deux animaux de chaque espèce, et essayez de leur faire comprendre qu'il va pleuvoir au moins quarante jours, et de façon si torrentielle qu'ils feraient bien mieux de s'enfermer à l'abri dans



— et le sens commun l'exige, du reste, — il était évident que Noé n'avait guère songé à s'encombrer d'animaux dont l'utilité n'était pas reconnue; et que, du reste, l'eût-il voulu, qu'il lui aurait été parfaitement impossible de loger dans son arche des animaux dont la "domesticité" était absolument illusoire.

un beau bateau étanche!...

Il est donc logique de croire que Noé, qui s'y connaissait en élevage, n'a pas cherché à sauver autre chose du grand désastre universel, que les animaux ou bêtes ailées qui pouvaient être d'une véritable utilité. Quant aux poissons, il n'avait pas à s'en occuper puisqu'ils allaient se trouver au

bal, dans cette inondation hors de l'ordinaire.

Moïse lui-même, (qui fut à peu près un contemporain de l'arche de Noé, qui vécut tout au moins à une époque considérablement plus rapprochée de cet événement que nous,) dans sa description qu'il fait de l'arche de Noé, ne nous montre pas cet ancêtre de nos léviathans des mers, comme une carcasse ayant vaguement la forme d'un navire moderne. Il apparaîtrait plutôt que ce fut une immense boîte carrée n'ayant aucune autre ambition que celle de se maintenir à la surface des flots, sans chercher à faire de la vitesse et sans chercher à se diriger sûrement vers un but déterminé.

Moïse nous apprend que l'arche avait trois étages en hauteur, chaque étage ayant environ dix ou quinze pieds de plafond. Il est même presque admis que l'étage du bas était pour les bêtes, le deuxième pour la nourriture de ces bêtes, et que le troisième étage ou pont supérieur, était réservé à Noé et sa famille et aux oiseaux. Joseph, Philo et autres commentateurs de l'ancien testament ont bien ajouté un quatrième étage, mais ils ne trouvèrent à y loger en réalité que du lèpreux ou autres articles d'importance secondaire. Un autre commentateur, plus moderne celui-là, est d'opinion que ce quatrième étage de l'arche, n'était, à vrai dire, qu'un ajout à l'avant ou la quille du bateau, où l'on conservait l'eau fraîche pour les habitants de l'arche.

Quant au nombre des habitants, hommes et bêtes de l'arche, l'archéologue Buteo déclare qu'il pouvait être comparé au plus à cinq cents têtes de bêtes à cornes. La quantité de nourriture emmagasinée pouvait toujours, selon le même auteur, être compara-

ble à 40 ou 50 livres de fourrage ou autre aliment par bête par jour. A part le logement de Noé et sa famille l'arche comprenait, selon l'évêque Wilkins, des greniers assez vastes pour contenir toute la graine de semence amassée en vue des semailles après le déluge.

Somme toute, l'arche de Noé ne devait contenir que les bêtes d'une utilité vraiment productive, puisque c'est par ces couples épargnés par le déluge que devait s'accomplir le repeuplement de l'univers.

—o—

CE QUE LA GUERRE NOUS A COUTÉ

La dépense totale de guerre du Canada a été de \$1,227,273,000.

Par année, cette dépense a été comme suit :

1914-1915 :	\$60,750,000
1915-1916 :	66 millions.
1916-1917 :	306 millions.
1917-1918 :	343 millions.
1918-1919 :	347 millions.

Ce dernier montant est incomplet, et atteindra facilement 400 millions lorsque tous les comptes seront soldés.

Il y a un item qui ne peut être donné d'une façon précise et c'est celui des frais demaintien des troupes canadiennes au front par l'Angleterre. L'entente accordait d'abord six shillings par jour, par homme, mais il fut porté à 9 shillings, pour couvrir la dépense de munitions et il se pourrait que ce chiffre ne fut suffisant. Un arbitrage a lieu actuellement pour déterminer ce chiffre.

—:o:—

Les fautes ne se suivent pas seulement, elles s'engendrent.

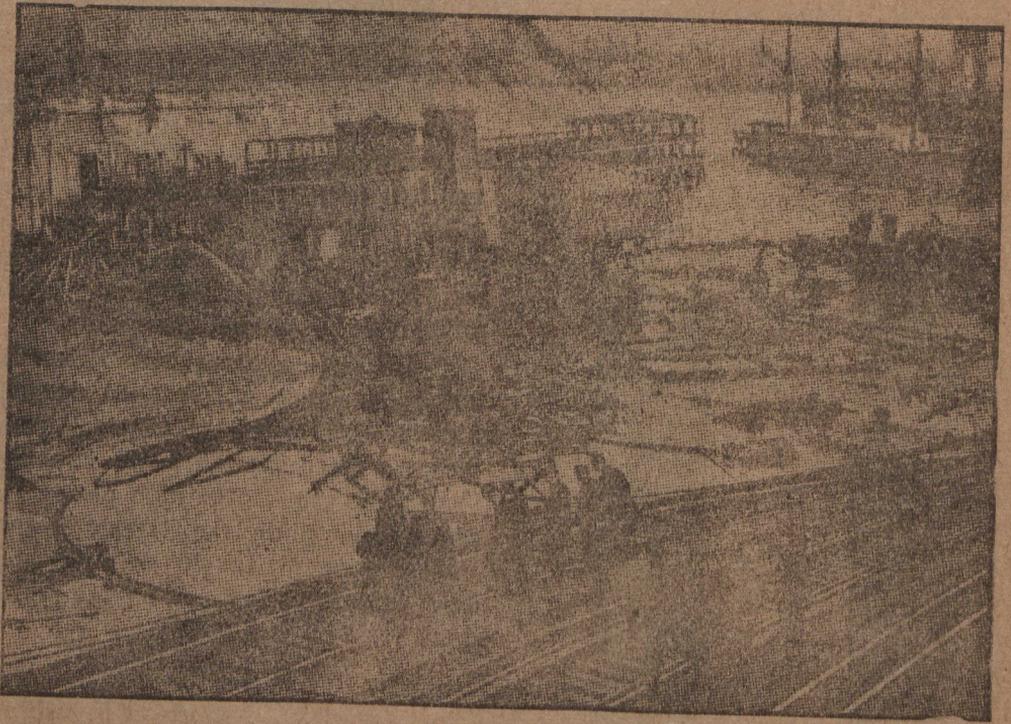
UN EXPLOSIF INATTENDU

On connaissait jusqu'ici des douzaines d'explosifs divers et la guerre a mis, de façon cruelle, leurs mérites respectifs en valeur mais personne n'aurait cru que la douce et pâteuse mélasse se conduirait un jour à la façon de la dynamite.

Et c'est pourtant ce qui est arrivé à Boston en février dernier. Un vaste

pandirent alors de tous côtés comme un véritable déluge.

La seule explication plausible de cette explosion a été celle-ci: On croit qu'il se sera formé dans l'énorme masse de cette mélasse une grande quantité d'alcool qui s'est vaporisé au point de produire une pression considérable. Le fait est d'autant plus ad-



réservoir de mélasse a fait explosion dans cette ville, tuant douze personnes, en blessant cinquante et démolissant des constructions aux environs.

Sans que rien eût pu le faire prévoir, la couverture de ce réservoir sautait pendant que les parois étaient violemment projetées au loin. Deux millions de gallons de mélasse se ré-

missible que des tuyaux de vapeur étaient placés à l'intérieur de la "tank" afin de maintenir la mélasse suffisamment liquide.

C'est égal, être tué par une explosion de mélasse, c'est ce qui peut s'appeler une mort peu banale.

UN NOUVEAU BLAIREAU POUR LA BARBE

La vignette ci-contre nous fait voir un blaireau d'invention récente qui fournit lui-même son propre savon.

Le manche du blaireau est vide et remplie de savon en pâte. Perdu dans les soies, se trouve un petit tube vide qui se prolonge jusque dans le manche du blaireau. En tournant l'extrémité du manche on fait tomber un peu de pâte dans les soies; on a plus qu'à mouiller le blaireau et à se le passer sur la figure pour avoir de la mousse de savon.

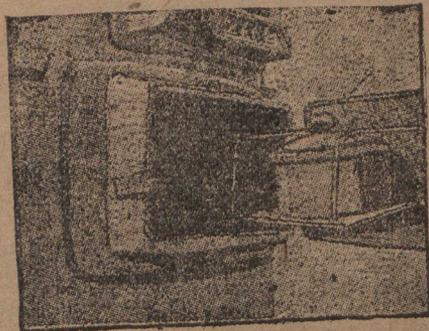
Un étui, d'un très jolie effet, en nickel, recouvrant les soies et les protégeant contre la poussière et les saletés en fait un blaireau absolument hygiénique.



Ce blaireau est d'invention canadienne, ayant été inventé par M. Hargraft, de Toronto, on le trouve en vente dans toutes les grandes pharmacies du Canada.

COMMENT SE SERVIR D'UNE FOURNAISE POUR LA CUISSON

Dans la plupart des maisons où on se sert de fournaies à eau chaude, celles-ci dégagent un surplus de chaleur que l'on peut facilement utiliser pour la cuisson de certains plats.



Sur la porte même de la fournaise placez deux fils de fer recourbés de manière à ce que vous puissiez y installer un morceau de fer ou d'acier à plat sur vos fils, de manière à former un plateau assez large pour y mettre un plat de moyenne dimension.

Cette idée est très utile pour faire cuire les haricots, plat qui demande une cuisson lente et longue; ce qui devient assez dispendieux si vous vous servez du gaz. Cette idée peut également servir pour les pommes de terre. On ne peut se servir de ce système que lorsque le feu est bas et peu ardent.

L'opinion américaine a toujours été d'avis que le secret dont on entoure un traité après sa conclusion ne peut que nuire à sa force et à son autorité. En Amérique, aucun traité international ne peut être valable s'il n'est pas ratifié par le Sénat et publié officiellement. La Constitution américaine assimile les traités internationaux aux lois intérieures. Or, nul ne doit ignorer la loi.

OS DE BALEINE AYANT UNE APPARENCE HUMAINE

A première vue ceci pourrait être pris pour une caricature faite par un habile dessinateur. Pas du tout. La vignette représente l'os de l'oreille d'une baleine.



L'oreille de la baleine est assez compliquée au point de vue anatomique ; elle est composée de plusieurs petits os de grandeurs et de poids différents.

L'os représenté ici est le plus gros de ces os, il a la grosseur d'un oeuf de canard.

Cet os a du séjourner de longues années dans l'eau après la mort de la baleine, car il est entièrement rongé par le salin de la mer.

Il a cependant conservé sa forme primitive originale.

Il a été trouvé par des pêcheurs sur les côtes de la Gaspésie.

— o —

Les châteaux en Espagne sont les édifices qui nous coûtent le moins à construire, mais le plus à démolir.

LA DERNIERE GUERRE ET LES RELIQUES DES ANCIENNES GUERRES

Le Nord et l'Est de la France ont toujours été les grands champs de batailles de l'Europe depuis les temps reculés de l'âge de pierre. C'est dans ces régions que les Romains ont combattu les hordes germaniques et depuis ce temps les batailles se sont succédés à intervalles plus ou moins rapprochées dans les Flandres ou dans les terres basses de la Lorraine.

Durant la dernière guerre, des soldats creusant des tranchées pour arrêter l'invasion des "casques à pointes" ont mis à jour une relique de l'époque napoléonienne.



C'est un vieux pistolet du premier empire. Ce pistolet est assez bien conservé, et tel qu'il est, on peut se rendre compte qu'il était assez puissant pour causer quelques "dégâts" dans les cervelles ennemies.

— o —

On dit que le diabolo et même le jeu "des grâces" de nos grand'mères reviennent avec les beaux jours, et que des essaims de jeunes filles se retrouvent chaque matin dans nos parcs pour s'essayer à ces sports gracieux.

LES DIX COMMANDEMENTS DE FOCH

L'ILLUSTRE maréchal qui a si bien réglé le compte des boches est l'auteur de dix commandements dont l'observation a sûrement été pour beaucoup dans la victoire définitive.

1.—Aie toujours l'oreille et l'oeil ouverts et les lèvres closes, car c'est ton devoir de soldat de tout voir et de tout entendre principalement quand tu es en sentinelle.

2.—Obéis aux ordres sans hésitation, même au péril de ta vie et ne réclame qu'après avoir obéi si tu crois que l'on a eu tort envers toi.

3.—Maintiens tes armes et ton équipement en bon état, sois bon pour les animaux, aie soinn de ton moteur comme s'il t'appartenait et que tu ne puisses pas t'en procurer un autre. Ne gaspille pas tes munitions, ta gazoline, ta nourriture ni ton temps.

4.—N'essaie jamais d'employer un fusil déchargé contre une tranchée vide, mais quand tu tiens la crosse tire pour tuer et n'oublie pas qu'à courte distance la bayonnette est plus efficace que la balle.

5.—Dis toujours la vérité et accepte tes punitions comme un soldat.

6.—Aie pitié des femmes de l'ennemi et ne leur inflige pas de honte; aie pitié des blessés et protège-les en territoire conquis, car toi aussi, tu as été jadis un enfant sans défense.

7.—Souviens-toi toujours que l'ennemi est ton ennemi et celui de l'humanité tant qu'il n'est pas tué ou fait prisonnier; dans ce dernier cas, il est ton frère ou ton camarade, soldat malheureux que tu ne dois pas humilier davantage.

8.—Fais de ton mieux pour conserver ton esprit clair et réfléchi, ton corps propre, tes pieds en bonne condition, parce que tu as besoin de tout cela pour penser, lutter et marcher.

9.—Sois toujours courageux, ne crains

ni le travail ni le danger, souffre en silence et encourage tes camarades par ta bonne humeur.

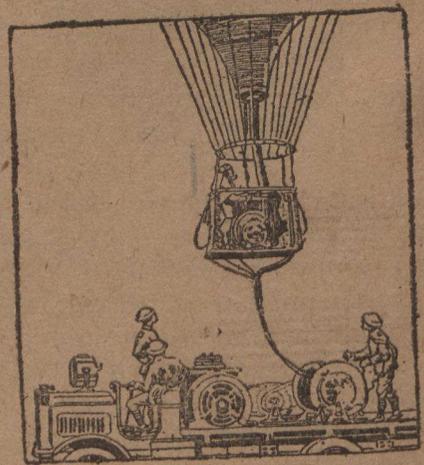
10.—Redoute la défaite mais non les blessures; crains le déshonneur et non la mort et souviens-toi toujours de ta devise: "Cela doit être fait".

—:o:—

UN BALLON ELECTRIQUE

Les ballons captifs ont joué un grand rôle durant la dernière guerre; ils ne datent pas d'aujourd'hui et ont fait l'admiration de nos arrières grand-pères.

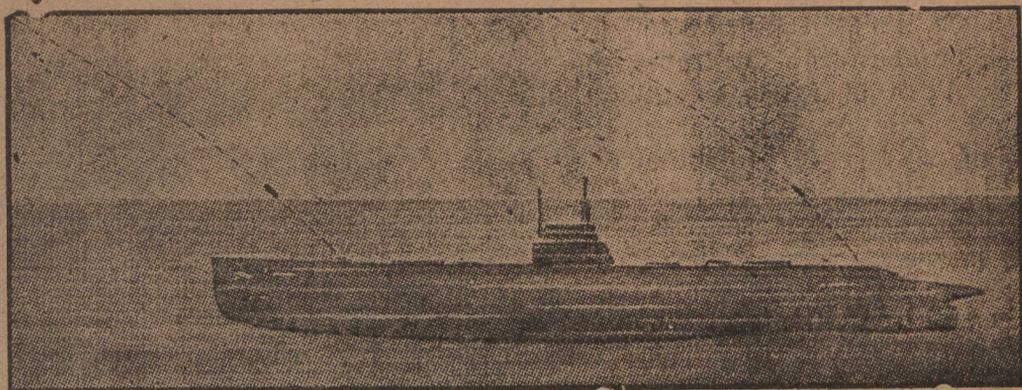
Ces ballons, jadis, étaient gonflés à air chaud, aussi leur est-il arrivé souvent de prendre feu, vouant à une mort certaine les héros de l'air des temps passés.



Mais maintenant avec les ballons modernes, on se sert de l'électricité pour chauffer l'air intérieur des ballons, il n'est évidemment question ici que des ballons captifs, qui peuvent cependant s'élever à des hauteurs vertigineuses.

L'essai de l'électricité pour les ballons captifs fut fait durant la dernière guerre et ce mode fut immédiatement adopté par les puissances alliées.

—o—



Le périscope d'un sous-marin constitue une cible très difficile à toucher avec un obus ordinaire mais avec l'obus-plongeur c'est le navire tout entier qui est en danger.

LES OBUS PLONGEURS

Il est extrêmement difficile d'atteindre avec un projectile un objet qui est en dessous de la surface de l'eau. Si vous en doutez, essayer de frapper un poisson avec une pierre.

A l'arrivée du projectile au contact de l'eau il se produit souvent un fait bien connu: le ricochet, c'est-à-dire que le projectile rebondit à la surface de l'eau une ou plusieurs fois avant de s'enfoncer; dans tous les cas la direction suivie par le projectile s'écarte beaucoup de celle qui lui avait été donnée tout d'abord.

C'est ce qui a donné pendant quelque temps une fausse confiance aux sous-marins boches car ils se croyaient bien à l'abri des obus quand ils naviguaient en plongée. De fait, ils ont pu jouir quelque temps d'une sécurité relative qui diminua déjà beaucoup quand les bombes de profondeur furent en usage.

Cette bombe ne différait, en somme que peu des autres; elle était chargée d'un violent explosif et l'efficacité qu'elle avait résultait de sa chute presque verticale. Il ne se produisait alors aucun ricochet à la surface de la

mer, la bombe s'enfonçait rapidement et sa fusée était réglée pour en provoquer l'éclatement à une profondeur déterminée d'avance.

L'explosion était désastreuse même si le sous-marin n'était pas touché directement; il suffisait que cette explosion eût lieu dans la voisinage du navire pour l'endommager gravement et le faire sombrer.

Toutefois, il n'était pas toujours possible de laisser tomber ces bombes de la façon désirée et beaucoup d'entre elles n'ont fait comme victimes que les imprudents poissons qui avaient le malheur de passer un peu trop près d'elles.

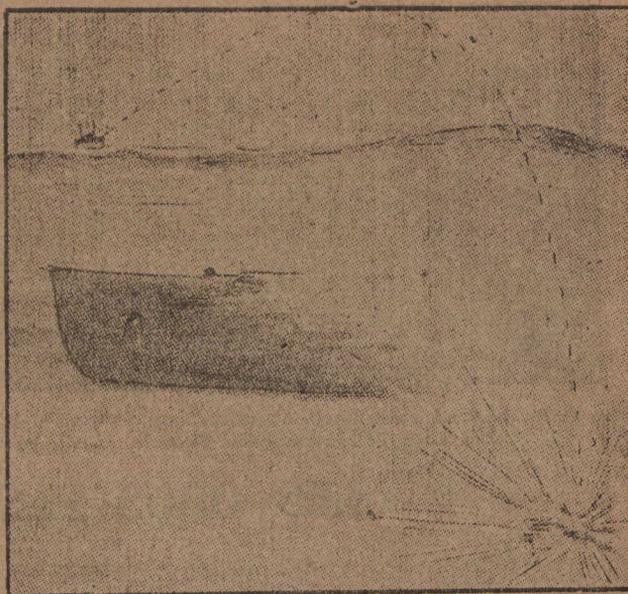
Il fallait trouver mieux et cela n'a pas manqué.

Les alliés finirent par fabriquer un "obus plongeant" dont les effets ont été absolument satisfaisants. Cet obus continue sa course dans l'eau exactement avec le même angle que dans l'air et dès lors, le sous-marin s'est vu aussi en danger sous l'eau qu'à la surface; la protection donnée auparavant par la couche d'eau disparaît complètement.

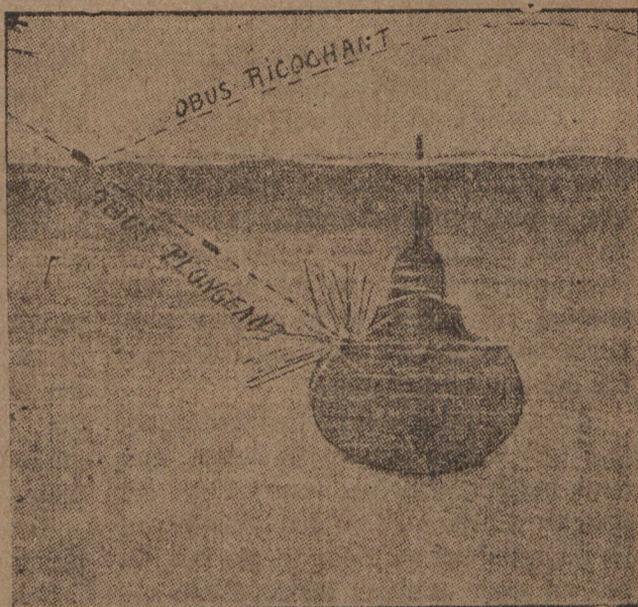
Jadis, il n'était pas rare de voir un obus ordinaire frapper l'eau et faire un saut d'un mille de longueur ; d'autres fois le projectile continuait sa course presque horizontalement et très près de la surface ; avec l'obus-plongeur tout se passe différemment, le tir en mer devient aussi précis que sur terre et le sous-marin ne peut plus compter que sur la chance pour échapper.

Quand on sait que les alliés avaient de plus, à leur service de multiples procédés de destruction des sous-marins, on ne s'étonne plus du peu d'enthousiasme que les marins du Kaiser manifestaient pour les promenades entre deux eaux. Quand Guillaume parut faire relâcher la rigueur de la guerre sous-marine, ce ne fut certainement pas par humanité mais parce qu'il se rendait compte que, là encore, tous ses beaux projets avaient fait un fiasco lamentable.

Ce n'est certes pas quand il pense à tout cela que ses pensées deviennent couleur de rose...



L'éclatement d'une bombe de profondeur



L'obus-plongeur va droit à son but.

LA LOI DE L'EQUILIBRE

Il n'y a que les hommes occupés qui soient exacts ; il n'y a que les pauvres qui soient bons payeurs. Les premiers n'ont pas le temps de se retarder ; les seconds n'ont pas le droit de se faire attendre.

LE COEUR ET L'AMOUR

Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré, qu'un coeur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si doux si aimable, si aimant, qu'un coeur que l'amour divin possède et anime.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



BOUTON-DE-ROSE

Conte

DEPUIS quelque temps déjà ses compagnes la trouvaient plus triste, plus songeuse. Susanne, le Bouton-de-Rose, — surnom que lui avaient mérité sa jeunesse et sa beauté, — ne se mêlait plus à leurs jeux, restait à l'écart; et plus d'une s'était aperçue que furtivement la jeune fille essayait une larme qui perlait au bord de ses longs cils.

Les vieux pêcheurs, eux aussi, remarquaient sa mélancolie.

Bouton-de-Rose n'avait plus son gai sourire, lorsqu'elle leur rapportait les filets qu'elle savait si bien raccommoder; ses joues perdaient leurs fraîches couleurs, et ses beaux yeux semblaient voilés de larmes.

On la plaignait, car c'était une bonne et honnête fille, serviable, active et travailleuse; chacun l'aimait, car le malheur semblait vouloir s'acharner contre la pauvre.

Elle était seule au monde maintenant.

Orpheline dès son jeune âge, Susanne vivait avec son frère, plus âgé qu'elle de plusieurs années, chez un oncle, marin comme l'avait été son père. Dans ce pauvre intérieur la vie s'écoulait difficile, parfois bien amère. L'oncle se faisait vieux; le jeune gars Pierre se trouvait encore trop jeune pour gagner de quoi subvenir au ménage, et la *petiote* n'était qu'une charge.

C'étaient tous trois de braves coeurs, vivant dans la crainte du Seigneur.

Il n'est pas rare de trouver une foi profonde et de touchants sentiments religieux parmi ces populations de pêcheurs. Habitué presque chaque jour à exposer sa vie, le marin croit à ce Dieu, maître des tempêtes, et se confie en Marie, l'étoile des mers, qui peut encore, lorsque tout est perdu, ramener au port la barque en péril.

Lorsque Pauvre-Pierre, — comme on appelait le frère de Susanne, — se sentit assez fort, il dit adieu au vieil oncle, embrassa bien fort sa chère petite soeur, et alla s'embarquer comme mousse sur un grand vaisseau qui partait pour l'Amérique.

“Adieu! adieu, petite soeur! Ne pleure pas tant; courage! tu verras, bientôt je reviendrai, et Pauvre-Pierre aura fait fortune; car il veut que Bouton-de-Rose soit riche, très riche!”

Et ce disant, un beau sourire perçait à travers les larmes du bon garçon. Puis il s'éloigna.

Suzanne adressait de loin de tendres baisers à celui qui s'exilait pour elle; Pierre se retournait toujours pour lui envoyer un dernier adieu; enfin, au croisement de la route, il disparut.

La petite fille éclata en sanglots. ~~Cap~~ pendant, à la longue, elle se raisonna.

“Et m’a promis de revenir, disait-elle, patience!... Que je serais contente pour mon Pauvre-Pierre, s’il revenait riche! nous pourrions avoir une barque à nous!”

Car l’oncle Christophe était si pauvre, qu’il n’avait pas de barque “à lui”; il travaillait pour le compte de ses camarades.

Hélas! l’oncle Christophe vieillissait bien. Il maniait moins adroitement le gouvernail, carguait la voile avec plus de lenteur, montrait moins de force pour tirer les filets; alors on ne l’employait plus si souvent qu’autrefois, et la misère augmentait. Pourtant il y avait une bouche de moins à nourrir, puisque le garçon était parti là-bas, bien loin, pour faire fortune. Et puis Bouton-de-Rose grandissait, et son travail rapportait quelques sous. Malgré tout, on n’arrivait pas à mettre de côté la moindre épargne; et que deviendrait-on si le vieux Christophe tombait malade?

Cette pensée augmentait les soucis de Susanne, car elle ne pouvait se consoler de l’absence prolongée de son frère.

Bientôt se réalisèrent les funestes sentiments de la jeune fille. On est vite usé à ce dur métier de marin, et le bon oncle, qui se plaignait déjà de violents rhumatismes, se trouva un matin dans l’impossibilité de quitter son lit.

Au bout d’une année de souffrances, il rendit son âme à Dieu, non sans avoir recommandé son cher Bouton-de-Rose à une charitable voisine. Celle-ci, qui avait déjà onze enfants, — parmi lesquels se trouvaient trois grands garçons forts et vigoureux, capable de travailler avec le père, — la prit chez elle en lui disant avec un bon sourire: “Tu feras la douzaine; me voilà avec une enfant de plus, mais vois-tu, quand il y en a pour onze, il y en a pour douze, et comme tu es bonne travailleuse, tu me rendras bien des services.”

En pleurant, Susanne l’embrassa. Ce fut sa seule réponse, tant son cœur était brisé.

Et depuis ce temps-là Bouton-de-Rose fut moins gaie. Les années s’écoulaient, Pierre n’envoyait aucune nouvelle. Ah! lui aussi est donc mort? C’est fini maintenant, la voici seule au monde! Pourtant... pourtant il a promis de revenir, et elle croit à sa parole comme en celle de Dieu le Père. Aussi parfois, contre toute espérance, elle espère encore; et puis, à d’autres moments, elle se lamente et gémit sur son malheureux sort.

Voilà pourquoi les vieux pêcheurs entre eux se disaient: “Notre Bouton-de-Rose se fane; pauvre mignonne, comment la ravigoter?”

On n’osait lui faire entendre des paroles d’espoir, car personne ne croyait plus au retour du jeune mousse.

Que de fois Susanne montait le sentier rocailleux qui aboutit au sommet de la falaise! Là s’élève la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. Elle va s’y agenouiller, y prie, y pleure, comme tant d’autres déjà, suppliant la Consolatrice des affligés de ramener au bercail ce frère tant aimé, le seul parent qui lui reste.

Et la pieuse jeune fille quitte le sanctuaire non pas consolée, mais fortifiée et plus courageuse pour aller reprendre le fardeau de la vie quotidienne.

De temps à autre, le dimanche de préférence, — car ce jour-là est consacré au repos, — Susanne reste de longues heures assises sur la crête de la falaise, et toujours, toujours, elle regarde, aussi loin qu’elle peut voir, cette grande mer qui lui a emporté son Pierre. Comme elle sressaille en apercevant au large un gros bâtiment!

“Ah! peut-être est-il là, murmure-t-elle d’une voix plaintive. Le temps de débarquer au Havre, et dans deux jours il me reviendra; quelle joie de se retrouver!”

Mais les jours, les semaines, les mois se passent, toujours sans nouvelles du voyageur.

Alors on la retrouve encore gémissant à

sa place accoutumée. Pauvre Bouton-de-Rose! elle cède au découragement et s'étirole comme une fleur sans eau, qui languit sur sa tige; elle pleure, mêlant ses plaintes à la grande voix des flots qui viennent expirer à ses pieds.

Aujourd'hui son cœur est plus engoissé. Elle n'y tient plus. Sa douleur la mine, ses forces l'abandonnent. Mais que lui importe la vie, si elle ne doit plus revoir son frère bien-aimé? C'est fini maintenant, voici douze années qu'il est parti.



L'oncle se trouva dans l'impossibilité de quitter son lit.

Lasse de pleurer, Susanne entre à la chapelle et prie avec ferveur. Soudain elle croit apercevoir une vision. Le beau ciel bleu s'entr'ouvre; la Vierge lui apparaît toute blanche, le visage rayonnant, et la regarde avec un ineffable sourire; ses lèvres remuent, la pauvre fille croit entendre ces mots: "Je te le rendrai."

En proie au doute, à l'espérance, à la crainte, Susanne sanglote dans ses mains

et les retire pour mieux voir: mais plus rien, la radieuse apparition s'est évanouie.

Ce n'est donc qu'un effet de son imagination? Cependant elle se sent plus forte, moins désolée.

"Bonne mère, s'écrie-t-elle, oh! rendez-le-moi, ce frère chéri, et sou par sou nous économiserons, jusqu'à ce que nous puissions vous apporter, comme témoignage de reconnaissance, un beau cœur en argent."

Et, longtemps encore, la pauvre jeune fille demeura agenouillée sur la dalle, à pleurer, à prier.

* * *

Tandis que Susanne se trouvait à la chapelle de la falaise, le village est en émoi, car un canot vient d'aborder sur cette petite plage inconnue de tous, sauf de ses habitants. Un étranger saute à terre, et commande de l'attendre aux matelots qui conduisent l'embarcation.

Il aperçoit un groupe de jeunes filles et se dirige vers elles avec précipitation.

"Pardonn, mesdemoiselles, de vous importuner; mais je suis chargé d'une mission, et vous pouvez me renseigner. D'après votre âge, je présume que vous devez être les compagnes de Susanne Launoy? Parlez, ne me déguisez rien; c'est la soeur de mon meilleur ami, du compagnon de mes souffrances et de mes joies. Là-bas, dans de lointains pays, ensemble nous avons vécu. Où est-elle? Oh! vite, faites-moi connaître la demeure de cette soeur qu'il chérissait tant.

— Comment l'appellez-vous? demande Nicette.

— Susanne Launoy.

— Je ne connais pas ce nom.

— Moi, je connais Susanne Moreau, dit une autre.

— Oui, il y a encore mon amie, Susanne Legrin; mais ce nom de Launoy est inconnu au pays," reprend Nicette.

Un soupir douloureux soulève la poitrine de ce jeune homme aux traits mâles, bronzés par le soleil des tropiques.

— Ah! serait-ce possible! Mais ses parents sont morts depuis si longtemps, que peut-être ce nom est oublié; n'avez-vous donc point entendu parler du départ de son frère, qu'on appelait Pauvre-Pierre, et elle Bouton-de-Rose?

— Mais alors c'est Suzette, qui vivait avec le vieux Christophe; depuis qu'il est défunt on ne l'appelle plus que Susanne Legrim, du nom de la famille qui l'a adoptée.

— Et tenez, justement la voici!" s'écrie l'une des jeunes filles qui conversaient avec l'inconnu.

Bouton-de-Rose, en effet, redescendait le sentier de la falaise.

En sortant de la chapelle, elle avait cru apercevoir un bâtiment dans le lointain, et, se souvenant de la douce vision, un peu d'espérance et de joie réchauffait son pauvre cœur. L'émotion, la marche rapide, redonnaient à ses joues leur éclat d'autrefois, et vraiment en cet instant Bouton-de-Rose rayonnait de grâce et de fraîcheur.

— "Qu'elle est belle! murmure le jeune homme."

— Faut-il la prévenir que vous avez quelque chose à lui dire? demande l'obligeante Nicette. Allez-vous au moins lui donner de bonnes nouvelles de son frère? car elle en dépérit."

Les jeunes filles ensemble se mettent à appeler: "Suzette! Suzette! allons, dépêche-toi, viens par ici! Ohé! Suzette, attends-tu?"

— Eh oui! qu'y a-t-il donc pour que vous fassiez tout ce tapage?"

Ses compagnes courent au-devant d'elle. — "Viens vite, regarde ce jeune monsieur, ~~il~~ il connaît ton frère."

Susanne presse le pas; émue, elle met ~~un~~ un ~~doigt~~ sur son cœur pour en apaiser les palpitations.

— "Quoi! monsieur, vous l'avez connu, mon Pierre? pourquoi ne revient-il pas au pays? Il me l'a promis pourtant. Où est-il? voici douze ans qu'il m'a quittée."

— Il pensait bien à vous, je vous assure.

— Ah! veuillez m'informer de tout ce qui le touche.

— C'est à Batavia que je l'ai rencontré; nous travaillions ensemble chez le même maître; nos goûts, notre pauvreté, nos sentiments se trouvaient à l'unisson. Vous ne quittiez guère ses pensées. Que de fois parlait-il de cette soeur chérie, laissée au pays! Pour elle il voulait s'enrichir, et mettait de côté presque tout son salaire, se refusant parfois l'indispensable. Nous résolûmes de mettre en commun nos économies; la Providence les fit prospérer au delà même de nos prévisions, et bientôt il nous fut possible de nous établir colons.

— "Cette île de Java est un pays magique: tout prospère dans ce sol fertile, mais aussi que de dangers! Mille fois la mort nous a menacés; tantôt les bêtes féroces, tantôt la trahison de nos mercenaires, et puis surtout un terrible fléau qui ne pardonne pas: la fièvre jaune, qui fait tant de victimes; ah! pauvre Pierre!"

— Ciel! mais pourquoi me le cacher si longtemps? Quoi! mon frère n'est plus?

Et Bouton-de-Rose devint plus blanche qu'une boule de neige.

— "Il me semble l'entendre encore; en proie à un délire affreux, il murmurait: "Ma soeur, ma soeur chérie! Si je meurs, qu'on lui porte mon héritage, c'est pour elle que j'ai voulu devenir riche." Et m'adressant des regards émus: "Pars, deviens son appui; elle est pauvre encore, mais la voici riche..." Il ne put en dire davantage; je l'aimais comme un frère et lui ai obéi."

— "Voyez ce vaisseau là-bas, jeune fille: il contient votre part d'héritage."

— Non, monsieur, non; gardez ces biens

qu'ensemble vous avez su acquérir, je n'en saurais jouir. Pauvre orpheline, comme j'ai vécu je veux mourir. Sous la volonté du Ciel je me courbe; Dieu m'a vouée à un deuil éternel en me prenant mon frère.

— Vous l'avez peu connu, ce frère, et vraiment vous l'aimez tant! Moi aussi, j'ai habité autrefois les beaux rivages de la Normandie; plusieurs au pays me trouvaient une grande ressemblance avec Pauvre-Pierre. Et vous, rappelez vos souvenirs, ne m'avez-vous jamais vu? ne me reconnaissez-vous pas?

— Vous, monsieur? Hélas! je n'en sais rien; mes pleurs m'empêchent de voir, pourtant je ne vous reconnais point.

— Votre frère, il est vrai, avait la voix plus douce, il était si jeune quand il partit! Son teint moins coloré ne ressemblait guère au mien; mais là-bas nous avons peiné, travaillé, souffert, loin d'une soeur... (sa voix tremblait, ses traits cachaient mal une violente émotion), et quand nous revenons au pays qui nous a vu naître, personne ne sait nous deviner, pas même ma soeur... Ah! Susanne, Susanne!

— Quoi! par pitié, ne me rendez pas folle, j'ai déjà tant souffert! Vous seriez... mon frère? Mais non, puisque vous m'avez dit venir de sa part.

— Oui, c'est Pierre, soeur chérie; je suis Pauvre-Pierre, mais riche aujourd'hui pour toi, mon Bouton-de-Rose. Nous serons heureux maintenant; tu n'auras plus ton pain à gagner, Dieu l'a permis ainsi."

Et il veut l'embrasser.

"Vous mon frère! Ah! mon coeur se brise, n'abusez pas, monsieur, d'une pauvre fille; je ne vous connais point, une erreur est possible. Oh! ne vous jouez pas de moi, ne me rendez pas le bonheur pour me le reprendre ensuite!

— Souviens-toi, Susanne; ensemble nous montions dans le grand noyer de l'oncle Christophe pour dénicher des nids ensemble nous avons planté deux châtaigniers la veille de mon départ, et puis...

— On peut vous avoir raconté tout cela; donnez-moi d'autres preuves.

— Ah! Bouton-de-Rose, tu veux douter encore; rappelle-toi: je t'aimais tant, que, toujours heureux de satisfaire tes moindres désirs, un jour je montai à l'arbre pour te cueillir des cerises; la branche cassa, je me blessai en deux endroits; vois cette cicatrice au front et cette autre à la main, peux-tu douter encore?"

Et, défaillante, Susanne tombe dans les bras de son frère.

"Alors pourquoi m'avoir trompée d'abord?"

— Pour mieux connaître ton amour; l'absence est si cruelle, tu pouvais m'avoir oublié.

— Ingrat! jamais! ne m'avais-tu pas promis de revenir? Je t'attendais; la bonne Vierge aussi me consolait. Viens vite la remercier; j'ai fait le voeu, à ton retour, de lui offrir un coeur en argent; mais puisque nous voici riches, tu lui en donneras un en or."

Tout le village rassemblé entourait les deux jeunes gens, et beaucoup pleuraient d'attendrissement.

Les vieux pêcheurs eux-mêmes ne pouvaient retenir leurs larmes devant ce touchant spectacle du frère et de la soeur réunis après douze ans d'absence.

"Salut, mes vieux amis! s'écrie le voyageur. Qu'il est doux de revenir au pays, de revoir tous les siens! Salut, mes bons camarades; promettez-moi d'aimer toujours de même Bouton-de-Rose et Pauvre-Pierre."

— : o : —

Le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud a fait l'acquisition de remorqueurs pour la pêche en mer profonde et les met en service. On ouvre à Sydney et dans les faubourgs six autres magasins gouvernementaux pour y vendre du poisson.

ACROBATIES et CURIOSITES POETIQUES DU VIEUX TEMPS

LA rime était présentée, dans les poésies du quatorzième et du quinzième siècle, sous diverses formes singulières et compliquées, que certains troubadours de l'époque considéraient comme le suprême degré de l'art.

On trouve ainsi des rimes annexées, enchaînées, fraternisées. Mais les plus curieuses, à coup sûr, sont les suivantes: la couronnée, formée de deux mots en écho:

*Toujours est en vie envie,
Qui le jour et la nuit, nuit...*

L'emperrière, formant double écho:

*Béni lecteurs, très diligents gents gents,
Prenez en gré imparfaits faits, faits...*

Avouons que bien des poètes contemporains ont fait tout autant et mieux.

La senée où les mots commencent tous par la même lettre:

*Ciel! c'est Clément contre chagrin Cloué
Et est Etienne Esveillé, enjoué...*

La rétrograde, où les vers, lus de droite à gauche, ou de gauche à droite, présentent toujours un sens:

*Triomphalement, cherchez honneur et prix
Désolés coeurs, méchants infortunés,
Terriblement êtes moqués et pris.*

Changeons de vers, nous avons:

*Prix et honneur cherchez triomphalement,
Infortunés méchants, coeurs désolés,
Prix et moqués êtes terriblement.*

Ce genre d'acrobatie ne saurait prétendre à l'élégance, au rythme et à la musicalité du vers.

Enfin la brisée, qui permet de lire la poésie entière ou tronquée:

De coeur parfait chassez toute douleur,

*Soyez soigneur n'usez de nulle feinte,
Sans vilain fait entretenez douceur,
Vaillant et preux abandonnez la crainte,
Par bon effet montrez votre valeur
Soyez joyeux et bannissez la plainte.*

Et l'on s'escrimait ainsi à torturer des vers qui n'en pouvaient mais!...

Aujourd'hui, on n'est plus partisan des tours de force en poésie. On préfère la vraie inspiration, les plus clairs et les plus vastes horizons, et l'on a bien raison.

ZON-ZON-ZON!

— : o : —

PAYS OU LES JOURNAUX SONT CONSIDERES COMME DES TRESORS SANS PRIX

QUI donc a dit que la Chine était un pays arriéré?

Ce n'est toujours pas en Chine qu'on trouverait des magazines ou des revues, dans les chalets de nécessités, comme la chose arrive, même dans notre province.

En Chine, on a le respect de l'instruction et aucun journal n'est mis au rebut avant de n'être plus qu'une "guenille" illisible. Les abonnés à un journal chinois ne paient que pour le droit de lire les premiers leur journal; ils n'en sont pas les propriétaires. Ils sont servis d'abord et on leur alloue un temps raisonnable pour leur lecture; alors le porteur repasse, reprend le journal et le porte à un abonné de deuxième classe payant moins cher que le premier. Viennent ensuite les lecteurs de troisième, quatrième, cinquième et vingtième ordre. et le prix va toujours en diminuant. Enfin, lorsque le journal ou magazine est littéralement en lambeaux, on se décide à le jeter.

Un missionnaire américain raconte qu'il a fait lire un magazine à 300 chinois avant qu'il fut devenu illisible et hors d'usage.

— : o : —

LE RECORD DE LA PLACIDITE

Liszt, dont on fêtait il y a quelques années le centenaire fut, on le sait, le plus extraordinaire des virtuoses du piano, et dans son oeuvre de compositeur qui est considérable, il se révéla comme l'un des plus puissants génies musicaux modernes, avec ses poèmes symphoniques, ses oratorios, ses pièces orchestrales, etc., qui toutes témoignent de la grandeur de son inspiration, originale parfois jusqu'à l'étrangeté, abondante jusqu'à l'excès.

Liszt, chose remarquable pour un artiste d'un tempérament aussi fougueux, avait l'âme douce et le caractère égal, aussi fut-il inaccessible aux violences de la colère.



Un jour, deux musiciens de ses amis prièrent de le faire sortir de sa placidité coutumière et dans ce but s'en vinrent trouver sa vieille bonne et lui demandèrent quelle était celle des habitudes du maître dont celui-ci souffrirait le plus d'être privé.

Après avoir réfléchi, la servante répondit que ce serait sans doute celle de se coucher dans un lit bien fait.

Les deux compères, avec quelques louis, gagnèrent la servante à leurs desseins et celle-ci ne fit pas ce soir-là le lit de son maître.

Liszt dormit mal et le lendemain dit simplement: "Vous avez oublié de faire mon lit." Deux jours de suite

l'oubli se renouvela. Enfin, le troisième jour le grand musicien dit à sa bonne: "Je vois que vous vous êtes décidée à ne plus faire mon lit; au demeurant je commence à m'y habituer!"

Enfin, l'anecdote suivante peindra mieux que tout la modeste bonhomie de l'auteur des célèbres rapsodies: Le peintre norvégien Diriks, qui ne pouvait souffrir la musique, s'était retiré pour travailler en paix dans une petite ville d'Allemagne et y avait loué une petite maison, loin du bruit et du mouvement.

Comme le lendemain de son installation il se mettait au travail, il entendit près de lui résonner les sons d'un piano. Pendant presque toute la matinée la musique continua, si bien qu'exaspéré, le peintre se mit à sa fenêtre et interpella le malencontreux musicien. Il vit alors, sur le balcon de la maison voisine, apparaître un grand vieillard au masque glabre, au nez aquilin et aux longs cheveux blancs.

—C'est vous, monsieur, qui avez tout à l'heure joué du piano?

—Oui, monsieur, répondit le vieillard.

—C'est bien exaspérant.

—Vraiment? vous n'aimez pas le piano, monsieur?

—Je l'ai en horreur.

—Je le regrette, mais que voulez-vous, c'est mon métier.

—Vous m'empêchez de travailler. Et puis, laissez-moi vous le dire, vous jouez affreusement mal.

—Vous trouvez? c'est la première fois qu'on me le dit.

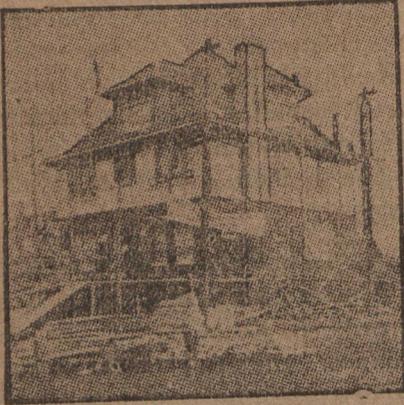
—Il y a longtemps qu'on aurait dû vous le dire.

Après un silence, le vieillard laissa tomber:

—Je m'appelle Liszt!

MAISONS CONSTRUITES EN UN JOUR

C'est en Amérique, bien entendu, que s'accomplissent ces tours de force, car les autres pays se soucient peu de battre le record en pareille matière. Et surtout n'allez pas vous imaginer



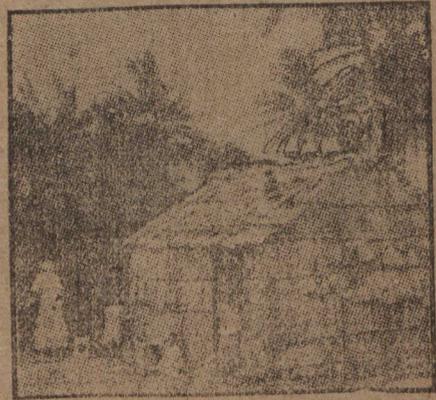
qu'il s'agit simplement d'une baraque en planches ou d'une case insignifiante, la maison qui fut construite en 24 heures est un charmant cottage, située à Hamilton (Ontario) comportant 2 étages et des mansardes et dont le prix est de 6,000 dollars.

D'un autre côté la bâtisse en question n'est pas en ciment, mais bien en briques et pierres, ce qui nécessite l'emploi de nombreux matériaux et d'ouvriers appropriés à chaque spécialité. La construction fut commencée le 12 août 1913 à 5 hrs du soir, et le 13 août de la même année, c'est-à-dire le lendemain à la même heure, elle était prête à recevoir ses locaux.

L'équipe d'ouvriers employés pour cette construction consistait en 25 charpentiers, 40 briquetiers, 10 mécaniciens, 4 vitriers, 8 électriciens, 64 manoeuvres, 2 tapissiers et un assez grand nombre de peintres et de plâtriers. Il va sans dire que pendant toute la durée des travaux de jour et de nuit, une foule compacte de cu-

rieux envahissait les abords du chantier, les paris s'engageaient, les discussions allaient leur train, bref le contrôle était parfait. Il n'y a donc pas à douter du fait raconté par des centaines de personnes et ce n'est pas là un vulgaire "canard" à faire pâmer d'aise les Marseillais.

A Porto Rico, la construction va plus vite encore, il est vrai que les maisons de campagne sont beaucoup moins compliquées. Tel qui a choisi un emplacement adéquat à ses aspirations, peut en 50 minutes posséder sur ce lieu même une habitation, pas très somptueuse sans doute, mais susceptible de l'abriter des intempéries et de la dérober aux regards extérieurs. Les matériaux se trouvent à pied d'oeuvre, des troncs de cocotiers sur lesquels sont ajustées des branches bien garnies forment les murs,



ceux-ci recouverts de lattes, sur lesquelles sont placées en guise de tuiles de larges feuilles de palmiers, le tout relié par des fibres de coco.

— 0 —

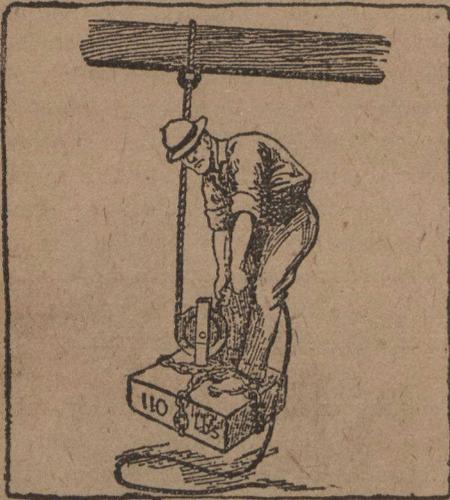
Dites, que sert à une femme de dépenser des sommes folles pour rajeunir son visage si elle laisse vieillir son coeur.

Quel âge à une femme née il y a vingt ans?

UN INTERESSANT PROBLEME

Il est admis par tout le monde que personne ne peut se soulever soi-même en faisant effort sur des courroies ou des poignées quelconques fixées aux pieds; ceux qui auraient la simplicité d'en douter n'ont d'ailleurs qu'à essayer...

Un professeur de physique du Kansas, J. P. Drake, a envisagé ce problème d'une manière différente mais qui donne lieu à deux interprétations qui ont chacune leurs partisans.



300 livres ou 600?

Un homme pesant 190 livres se place sur une pierre munie d'une poulie et attachée comme le montre notre gravure; cette pierre pèse 110 livres. En faisant effort sur le câble, l'homme s'élève, naturellement, lui et la pierre et une balance à ressort que l'on peut fixer à l'extrémité du câble, où il est attaché, enregistra 300 livres, soit le poids combiné de l'homme et de la pierre.

Jusqu'ici rien d'extraordinaire mais, où les avis sont partagés, c'est lorsqu'on réfléchit à l'effort de réaction que l'homme doit produire avec ses

pièds sur la pierre pour s'enlever; il est hors de doute que cet effort doit également être équivalent à 300 livres, qui ajoutées aux 300 livres à soulever donnent donc 600 livres comme résistance à vaincre.

L'autre opinion prétend que l'homme ne soulève seulement que 300 livres en tout; c'est d'ailleurs ce que nous pensons nous-même et il est assez surprenant que le professeur Drake n'ait pas réfléchi à ceci: l'effort produit par les pieds se combine avec celui des mains bien qu'exercé en sens inverse et, mécaniquement, aucun avantage ne peut être ainsi gagné ou perdu.

La revue américaine dans laquelle nous lisons ce problème dit que les lecteurs trouveront sans doute intéressant de le discuter et de déterminer quelle est la vraie solution; pour nous, nous sommes persuadés que n'importe lequel de nos jeunes étudiants canadiens tant soit peu versé dans les principes de la dynamique n'hésitera aucunement et dira que le poids à soulever n'est que de 300 livres.

La participation des Etats-Unis à la guerre ne peut manquer d'avoir les conséquences les plus importantes en ce qui concerne la paix permanente du monde entier. Les Etats-Unis, avec leur centaine de millions d'habitants, leurs richesses incalculables ne pourront plus jamais demeurer les spectateurs désintéressés et silencieux d'un grand conflit européen. Ils se souviendront de nouveau, comme ils l'ont déjà compris une fois, que le sort infligé aux traités de neutralité et aux droits des non-combattants serait également appliqué à la doctrine de Monroë.

LE DUC DE BEDFORD A VENDU UN QUARTIER DE LONDRES POUR 40 MILLIONS

Il semble difficile d'imaginer que tout un quartier d'une grande capitale puisse être la propriété d'un seul homme. C'est pourtant ce qui existe en Angleterre, où le droit d'aînesse a conservé intactes d'énormes fortunes: on sera surpris de savoir que la ville de Londres appartient en presque totalité à sept grands lords de l'aristocratie anglaise.

Le Parlement anglais ayant mis à l'étude un projet de loi destiné à modifier sensiblement les rapports des propriétaires et des locataires ou profit de ces derniers, on s'attendait à ce que des transactions nombreuses et importantes eussent lieu à la requête de certains propriétaires effrayés de l'avenir. Mais celle qui s'est conclue le 16 décembre 1913 a surpris l'Angleterre entière par l'énormité de son chiffre, le plus élevé que, de mémoire d'homme, on ait eu à enregistrer.

Ce jour-là en effet le duc de Bedford, pour une somme qui ne fut pas rendue publique mais qu'on place diversement entre 40 et 50 millions de dollars, céda à un membre du Parlement, M. Mallaby Dewley, près de 336 arpents situés en plein centre de Londres.

Nombreux sont les édifices qui figurent et ont figuré dans l'histoire ou la chronique depuis des siècles et qui sont bâtis sur les terrains qui viennent d'être cédés.

Le théâtre de Drury Lane, le plus ancien de Londres, puisque lui, ou tout au moins un de ses prédécesseurs — car il fut rebâti fréquemment — existait déjà au temps de Shakespeare; l'Opéra de Covent Garden, qui est également une des institutions contre lesquelles le temps et le progrès n'ont pas de prise; les théâtres d'Aldwich et du Strand, qui paient chacun, pour le seul terrain sur lequel ils sont bâ-

tis, plus de \$20,000 de loyer annuel; le tribunal de Bow Street, qui vit passer tant de causes célèbres; le "National Club", temple de la boxe, et, enfin, le marché aux fleurs et aux légumes de Covent Garden, les halles de Londres, pourvues, par une charte de Charles II, d'une sorte de monopole des marchés à trois milles à la ronde. Covent Garden rapportait au duc de Bedford plus de \$120,000 par an alors que, quand il fut donné, en 1552, au premier duc de Bedford, John Russell, son rapport annuel était, d'après les documents de l'époque, d'environ \$32 par an.

Le domaine cédé, qui comprend un énorme pâté de maisons, desservi par vingt-cinq grandes rues, comporte encore de nombreux autres théâtres, qui présentent tous cette particularité que le duc de Bedford, qui avait dans son quartier comme des privilèges royaux, y possédait sa loge personnelle, précédée d'un appartement et généralement reliée à la rue par un escalier et une entrée à lui réservés.

L'acquéreur, M. Mallaby Dewley, est un homme d'une cinquantaine d'années, fils d'un grand négociant de Liverpool. Il fut reçu au barreau en 1885: il est président de la puissante compagnie d'assurance la "Norwich Union" et membre du Parlement pour la division de Harrow. Au cours de ces dernières années, il figura dans plusieurs transactions fort importantes et acheta notamment, en juillet 1913, pour une somme de 2 millions et demi le terrain proche du palais de Buckingham et sur lequel est élevé l'hôpital Saint-George.

Quant au duc de Bedford, 336 arpents de plus ou de moins comptent à peine pour lui. C'est, en effet, le cinquième de ce qu'il possède en Angleterre. Il est vrai que ses milliers d'arpents sont loin d'avoir partout la même valeur.

— : o : —

COMMENT CULTIVER LA POMME DE TERRE DANS SA PROPRE CAVE

VOILÀ une recette qui eut été fort populaire, il n'y a pas si longtemps aux débuts de la guerre, alors que les "patates" se vendaient au prix des diamants. Cependant, à cause de la vie dont le coût est encore exorbitant, elle n'est pas encore en dehors de l'actualité, et il est probable que plus d'un lecteur apprendra avec plaisir qu'il n'est pas nécessaire d'être fermier ou d'avoir du terrain, pour récolter soi-même les pommes de terre qu'il aura semées.



Comment on coupe les filaments, après trois semaines de séjour des pommes de terre.

Mais, comment et où les sèmera-t-il, ces pommes de terre, s'il n'est pas fermier ou s'il ne possède pas de terrain autour de son domicile? Voilà la grande question.

Les locataires qui habitent des seconds ou des entre-sols n'ont pas à se préoccuper de ce problème. Seuls, ceux qui habitent des rez-de-chaussée pourvu d'une cave peuvent entreprendre la culture intensive de la pomme de terre à la maison. Encore, faut-il qu'ils aient dans leur cave, un coin pas trop humide et absolument à l'abri de la moindre lumière.

S'ils possèdent un tel coin, ils n'ont qu'à se procurer des boîtes vastes, de sept à huit pouces en hauteur, qu'ils rempliront de terre et qu'ils superposeront à volonté, en ayant soin d'élever la première à environ une quinzaine de pouces au-dessus du sol. Dans ces boîtes ils mettront de la terre légère, un peu sablonneuse, et sur cette terre, sans creuser de trous, ils placeront, en rang et à la surface seulement, des pommes de terre ordinaire qu'ils abandonneront à leur sort.

Pourvu que pas un seul rayon de soleil ne pénètre à l'endroit où sont ainsi élevées les pommes de terre ordinaires, chacune d'elles produira en quelques jours des filaments ou racines qu'il importera de couper à environ deux pouces de la pomme de terre, environ trois semaines après que lesdites pommes de terre auront été seulement déposées sur leur lit de terre. Deux ou trois mois plus tard, on n'a qu'à aller voir, et l'on sera tout surpris de constater que chaque pomme de terre ainsi déposée sera environnée d'une progéniture de trois, quatre, cinq ou parfois six petites pommes de terre de belle apparence et aussi bonnes que la pomme de terre-mère. Le procédé peut se renouveler en toute saison et il est ainsi possible d'avoir une récolte de "patates" chez soi, d'un bout de l'année à l'autre, et cela au moins quatre fois par année, parfois cinq ou six fois, selon que l'endroit de la cave où elles ont été mises en germination sera plus ou moins propice. Seulement qu'on fasse bien attention à ce que le soleil ne pénètre jamais dans l'endroit où les pommes de terre sont en culture.

Cela n'a l'air de rien au premier abord, mais supposons le cas d'un homme qui

ferait "couvrir" ainsi 300 pommes de terre, il lui serait loisible de récolter chaque année, en ne prenant qu'une moyenne de quatre rejetons par pomme de terre, et cela que quatre fois par années, 4,800 rejetons pour ses 1,200 pommes de terre déposées dans ses récipients, ce qui après tout ne requiert pas un espace considérable. Or, cela prend encore assez de temps à une famille ordinaire pour manger 4,800 pommes de terre. Voici comment on peut se dispenser d'acheter des "patates" et en



Manière de disposer les pommes de terre reproductives à la surface du sol des caves.

manger quand même lorsqu'il prend fantaisie aux spéculateurs de leur donner une valeur marchande comparable à des diamants de haut prix.

Un peu de patience, un peu de surveillance, un peu d'attention, et c'est tout.

—:o:—

LES CHARETTES A VOILES EN CHINE

Les véhicules à voiles en Chine, produisent une impression délicieuse aux yeux d'un amateur de "yachting", particulièrement dans le district de Shensi, où des processions de voitures de ce genre atteignent parfois la longueur d'un mille. Le transport dans des voitures ordinaires est presque impossible dans cette contrée.

Surtout à cause des dunes de sable qui se forment sous l'action du vent. Nuit et jour, pendant plus de quatre mois, sans une minute de répit, le vent souffle de l'est à l'ouest avec une vitesse de plus de 30 milles à l'heure. Voyager dans ces conditions deviendrait extrêmement pénible, si les indigènes n'avaient eu l'idée d'utiliser à leur profit l'élément qui devait être pour eux la cause de sérieux ennuis.

Ils ont adopté à de légères voitures, une voilure spéciale qu'ils manoeuvrent avec la plus grande dextérité, ce qui leur permet d'utiliser une force motrice continue et gratuite. Point ne leur est besoin d'avoir toujours "vent arrière", car par un dispositif ingénieux ils arrivent à se diriger sur terre comme le plus fin régatier sur les flots, et jamais ils ne perdent le plus petit souffle de brise.

Par un vent de 20 milles à l'heure, à la condition de ne pas rencontrer trop de monticules de sable, un coolie Shensi, transportera 1000 ou 1500 livres à la vitesse de 6 ou 7 milles à



l'heure, c'est-à-dire aussi vite qu'un "schooner", roulant sous un vent de sud-est.

Le conducteur se sert lui aussi d'une barre exactement comme les marins, et doit constamment surveiller les rafales et exécuter les manoeuvres avec autant de rapidité que le matelot à son bord.

—o—

POUR TROUVER DE L'OR



LE Canada contient des gisements aurifères d'une richesse incalculable, et nombreux sont les mineurs qui, par des moyens tout à fait primitifs, ont ravi au sol des trésors énormes qui les

ont faits puissants et riches.

L'or se manifeste de différentes façons, dans le quartz ou dans les alluvions. Un ingénieux dispositif pour indiquer la présence de l'or dans les alluvions nous est montré dans cette gravure.

Cette baguette magique a été inventée pour les chercheurs isolés, qui fouillent les dépôts d'alluvions aurifères.

C'est un avertisseur de la présence de l'or.

Elle consiste en une longue pique d'acier, que le mineur enfonce en terre; dans ce tube est une tige qui affleure à son extrémité inférieure.

Ces deux pièces métalliques sont isolées et en communication avec les pôles d'une pile portative. Dans le circuit est introduit une petite sonnerie. Aussitôt que l'extrémité de l'instrument rencontre une parcelle d'or, le circuit est fermé et le carillon se met en branle.

CASSE-NOIX RAPIDE ET PRATIQUE



Voici un nouveau casse-noix qui s'ajuste à une table, à la manière d'un étai.

Le casse-noix est actionné par une vis qui court sur le casse-noix. En fai-

sant tourner la vis, la tête de celle-ci appuie sur la noix que vous avez placée à l'extrémité et la brise sans abîmer l'amande.

L'appareil est construit en fonte et rend de grands services dans les établissements de bonbons.

Les noix de toutes grosseurs peuvent être brisées avec cet appareil. A cet appareil est adapté un crampon avec vis de serrage, ce qui permet de le fixer au rebord de la table.

—:o:—

FERMOIRS AUTOMATIQUES POUR BOUTEILLES

LE petit appareil que nous vous montrons dans notre vignette est un bouchon automatique pour les bouteilles contenant des liquides gazeux. L'appareil est garni de caoutchouc et se fixe au goulot de la bouteille.



Le bouchon est maintenue sur le goulot de la bouteille par un ressort puissant. En prenant la bouteille par le goulot et en serrant, la pression de la main suffit pour soulever le bouchon et l'on peut ainsi verser le liquide; il suffit de desserrer l'étreinte de la main pour que, par la force du ressort le bouchon revienne refermer la bouteille.

L'ouverture du bouchon est très étroite, ce qui permet de ne laisser passer qu'une petite quantité de liquide à la fois.

—:o:—

Dans la vieillesse des peuples comme dans la vieillesse des hommes, l'imprévoyance est le résultat de la perte de la mémoire.

ON PARLE DE MODES AU PARLEMENT D'ONTARIO

LA législature de Toronto s'est occupée, dernièrement, d'un sujet important, sur lequel, en législateurs prudents, les députés n'ont pas pris de décision. Et ils ont aussi bien fait, car il s'agissait simplement de réformer la mode chez les femmes qui assistent aux séances de la Législature.

M. Dewart trouve qu'elles sont trop habillées, ou plutôt qu'elles ne le sont pas assez, avec des robes trop courtes des deux bouts. Il déplore ce luxe inqui qui fait ressembler cet aéroplane de nos archontes ontariens à une succursale des Folies-Bergères. Il voudrait plus de simplicité, moins de toilettes voyantes ou des toilettes qui laissent moins deviner les perspectives troublantes pour des personnes du sexe de M. Dewart. Il voudrait voir Toronto copier Ottawa sous ce rapport d'une simplicité spartienne (?)

L'honorable McGarry propose en amendement des félicitations aux femmes d'Ontario pour leur travail pendant la guerre (tricotage de chaussettes, organisation de comités inutiles et ingérence dans tous les services de guerre), et M. Mark Irish arrive ensuite avec un second amendement encore plus flatteur pour les dames de la ville reine.

C'est naturellement ce dernier qui a été adopté malgré les protestations de M. Studholme qui a traité l'auteur de la motion et ceux des deux amendements de farceurs "camouflés" et a refusé de voter.

Les dames de Toronto pourront donc continuer à s'intéresser aux débats de la législature ontarienne dans le costume qu'elles désireront porter. La robe de laine noire montante et le bonnet sans ruche des femmes de la Révolution ne seront pas adoptés de sitôt.

ORIGINE DES NOMS DE DIFFERENTS PAYS

LES Phéniciens étaient jadis le peuple le plus commercial qu'il y avait sur la surface du globe. C'est aux phéniciens que nous devons presque tous les noms que portent les différents pays d'Europe et quelques-uns d'Asie.

Europe, signifie: "blancheur". Ce nom fut donné parce que les habitants de ces pays avaient le teint plus blanc que ceux d'Asie ou d'Afrique.

Asie, signifie: "entre" ou "au milieu", par ce fait que les géographes de ce temps la plaçaient entre l'Europe et l'Afrique.

Afrique, signifie: "pays du blé"; l'Afrique fut célèbre, jadis, par la fertilité de son sol.

Sibérie, signifie: "sécheresse". Très caractéristique.

Espagne, signifie: "lapin". Ce pays, en effet était jadis si infesté par ces animaux qu'il fallut à Auguste une armée complète pour les détruire.

Italie, signifie: "pin". Nommé ainsi pour la grande quantité de pins que les phéniciens y trouvèrent.

Calabre, signifie: "pin", également pour la même raison.

Gaule (France), signifie: "cheveux jaunes". D'après la couleur *problématique* des cheveux de ses habitants.

Irlande, signifie: "le plus loin". En effet les Phéniciens n'ont jamais essayés d'aller plus loin.

Angleterre, signifie: "étain". A cause de la grande quantité d'étain que les Phéniciens y trouvèrent. Les Grecs appelèrent ce pays Albion, qui signifie en langue phénicienne; "montagne blanche."

Corse, signifie: "endroit boisé".

Sardaigne, signifie: "premiers pas de l'homme".

Sicile, signifie: "pays du raisin".

Scylla, signifie: "danger".

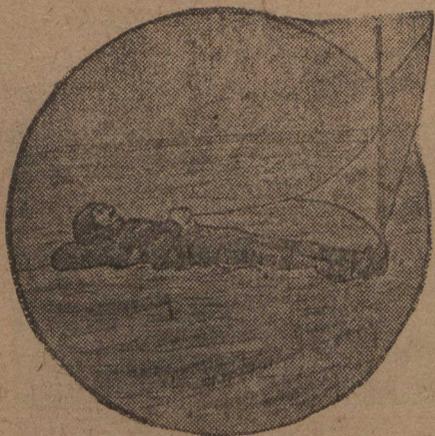
Aetna, signifie: "fournaise, enfumé".

LES TRAVERSEES DE LA MANCHE PAR LES MAITRES DE LA NA- TATION

On se rappelle l'exploit, il y a quelques années, accompli par Annette Kellerman, la reine actuelle du ciné-



ma, alors que cette merveilleuse nageuse qu'on surnomme la naïade moderne, n'en était pas encore rendue à sauter de vertigineuses cataractes, mais se contentait de traverser le bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre, à la nage, et en quelques heures seulement. Avant elles, d'autres nageurs avaient tenté l'entreprise sans succès. Il ne faut pas oublier cependant l'exploit du capitaine Boyton qui, il y a une quarantaine d'années, traversait la Manche, mais en flottant avec une voile aux pieds.

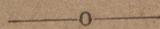


C'est en 1875 que l'Europe entière se passionna pour cet Américain qui vint révolutionner tous les amateurs de natation: le capitaine Boyton. Celui-ci, qui était né en 1848, à Pittsburg, à la suite de ses nombreux sauvetages, avait été nommé comman-

dant des stations de sauvetage des côtes de l'Etat de New-York. C'est alors qu'il avait inventé un costume flotteur insubmersible dont le succès fut considérable et lui acquit la célébrité.

Avec cet appareil, Boyton traversa à plusieurs reprises le détroit de Messine et la Manche. Evoluant à son aise au milieu des vagues, il pouvait adapter à l'un de ses pieds une voile de fortune qui lui permettait de se diriger à son gré. En 1885, le nageur célèbre fonda à New-York un splendide établissement de natation et on le revit, en 1893, expérimenter sur la Tamise de minuscules bateaux s'adaptant aux pieds sur l'eau.

Depuis Boyton, de multiples appareils flotteurs construits dans un but sportif ou pour le sauvetage, ont été expérimentés.



LAMPE ELECTRIQUE POUR AUTOMOBILE

UNE lampe électrique facilement attachable à un des montants qui supportent la capote d'une automobile vient d'être lancé sur le marché.



Cette lampe électrique est fixée à un des montants de l'automobile par un simple fil qui grimpe entre la capote et le montant.

Un accumulateur ordinaire de 4 volts, se plaçant sous le siège, suffit pour donner de la lumière pendant plusieurs jours.

Lorsque l'on fait un voyage au loin, il est parfois utile d'avoir de la lumière dans son automobile et cette petite idée est pratique.

LE GRAND SAVONNAGE DE JUMBO

Après le chien, l'animal qui est peut-être le plus proche de l'homme, quoique cela puisse paraître surprenant, c'est l'éléphant.

L'extraordinaire intelligence de ce



gros pachyderme nous a montré, en effet, qu'il pouvait être domestiqué, devenir notre collaborateur inappréciable, se pliant aux besognes les plus pénibles comme parfois aux plus délicates.

Les Anglais, mieux que tout autre peuple européen, ont pu depuis longtemps, dans leur colonie des Indes, apprécier à sa juste valeur l'éléphant, et celui-ci est devenu pour eux un animal quasi national et populaire, symbolisant leur puissance coloniale.

C'est ainsi que naguère, le Jardin zoologique de Londres, ayant acquis d'un barnum un éléphant nain, celui-ci devint le favori de la capitale et l'objet de mille gâteries. La vogue fut telle que l'on vit même Baby Jumbo, ainsi qu'on l'avait nommé en souvenir d'un autre éléphant célèbre, se promener dans les rues de Londres conduit par deux "horse-guards" en grand uniforme qui le faisaient quê-

ter au profit d'une oeuvre de secours militaires.

Quant au "Père Jumbo", qui vint se promener à Montréal, il y a quelques vingt ans, il se trouverait, dit-on, au Jardin zoologique de Cincinnati, aux Etats-Unis, qui possédait un magnifique éléphant, véritable exemplaire de luxe, répondant à ce nom.

Jumbo était le "chouchou" des promeneurs et des curieux, aussi le soignait-on avec les égards dus à un souverain.

Un jour on s'aperçut que Jumbo, après un an de séjour parmi les civilisés, commençait à n'être plus d'une propreté impeccable et l'administration lui commanda un bain.

Ce fut une opération sensationnelle. Il fallut huit jours pour obtenir le nettoyage complet de Jumbo. A douze reprises, on le savonna depuis le bout de la trompe jusqu'à l'extrémité de la queue; après chaque savonnage, on le frotta au sable fin et on le rinça à l'eau claire. Trois gardiens s'épuisèrent à le remettre à neuf, et quand Jumbo, reluisant comme de l'acier, se



représenta devant ses admirateurs, il avait coûté 400 dollars de nettoyage!

Les administrateurs du Jardin zoologique ont alors déclaré qu'on ne baignerait pas souvent leur pensionnaire.

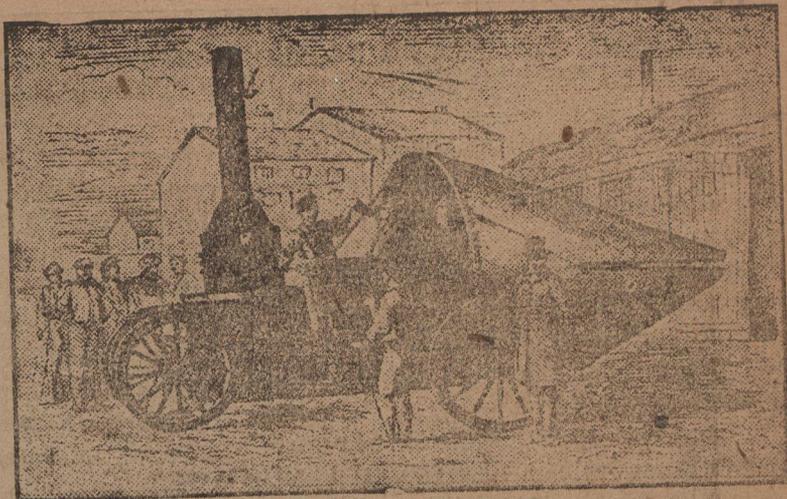
ANCETRE DES TANKS

LES "tanks", ces véritables forteresses mobiles qui ont rendu tant de services au cours de la guerre, étaient déjà connues il y a plus d'un demi siècle; il est plus juste, toutefois, de dire qu'il n'y en a eu qu'une de construite et encore ce modèle différait-il complètement des véritables monstres qui ont fait leur apparition pendant la guerre moderne.

L'ancêtre des tanks date de la guerre américaine de 1864; c'était une invention des Confédérés et, à l'époque, cela parut un formidable appareil de guerre. Il était composé d'un cône métallique contenant un canon tirant à la vitesse de cent coups par minute; une large ouverture à l'avant permettait au canon d'être pointé facilement sur le but choisi et une machine à vapeur donnait le mouvement à la tank.

Trois hommes assuraient le service de cet appareil qui fut nommé, d'après le nom de son inventeur "Batterie à vapeur de Winan".

Toutefois cette invention merveilleuse ne devait pas faire ses preuves. Elle fut capturée par le général Butler sur la route venant de Baltimore et envoyée, comme trophée de guerre, à Annapolis.



LE SERPENT DE PHARAON

LE serpent de Pharaon est un tour de physicochimie facile à réaliser. Cet artifice qui consiste dans l'apparition d'un serpent brûlant, repose sur un phénomène produit dans la combustion du sulfocyanure de mercure: cette combustion développe considérablement de cendres qui sous l'action de la chaleur s'élèvent vivement et se tordent comme un serpent. Il suffit pour préparer le sulfocyanure de mercure d'avoir des connaissances en chimie très sommaires.

Cette préparation est basée sur le nitrate de mercure $Hg(N.O.2)$ et le sulfocyanate d'ammonium (ou cyanure). Ces corps obtenus par précipitation sont intimement mélangés et séchés durant 48 heures. Quand il est sec le gâteau peut être divisé en petites boules qui représentent les oeufs de serpent. Une allumette détermine la production du serpent. Les fumées mercurielles dégagées dans la combustion sont vénéneuses et il faut faire attention de ne pas les inhaler.

L'homme le plus malheureux serait celui qui n'aurait plus rien à désirer.

C'est agréable d'avoir de l'esprit; on a toujours quelque bêtise à dire.

LORSQUE LA TERRE SERA SURPEUPLEE

UN jour viendra, inévitablement, où la population du globe sera trop dense et devra émigrer vers d'autres cieux.

Dans six siècles, d'après les statistiques, chaque habitant du globe n'aura qu'un acre carré de territoire à sa disposition. Et un jour viendra certainement où nous n'aurons plus qu'une verge carrée par habitant.

Actuellement, la population du globe terrestre est évalué à 1,623,000,000 d'habitants. La terre a 52 $\frac{3}{4}$ millions de milles carrés, ce qui donne 20 acres par personne.

Sur chaque mille personnes vivantes, il y en a 555 en Asie, 245 en Europe, 100 en Afrique, 95 en Amérique, et 5 en Océanie. Ainsi, la moitié du monde est asiatique, près d'un quart européenne, pendant qu'un dixième, vit en Amérique et à peu près autant en Afrique.

Mais la population n'est pas également partagée sur la surface du globe, ainsi: l'Asie qui mesure près d'un tiers de la surface totale de la terre a un habitant par 13 acres de terre; l'Europe qui ne mesure qu'un quatorzième, a un habitant pour chaque sept acres; l'Afrique, un habitant pour 44 acres; l'Amérique, un pour 78 acres, pendant que la surface totale du globe a 31 personnes pour chaque mille carré.

Avant la guerre, la Belgique était le pays le plus peuplé du monde entier avec 658 habitants au mille carré, soit plus d'une personne pour chaque acre de territoire.

En second lieu venait la Hollande avec 407 personnes par mille carré. L'Angleterre, 374 et l'Allemagne, 311. Le Japon, 356 par mille carré. La Chine avec sa population de 400,000,000 n'a que 99 habitants par mille carré. Pour chaque mille carré le Pérou a 5 habitants; le Vénézuéla

seulement 6; la République Argentine, 7; la Nouvelle Zélande, 11; l'Afrique-Sud, 13.

Les 3,730 milles carrés du Canada peuvent contenir la population du monde entier en raison de 1 personne par 1 $\frac{1}{2}$ acre de terrain. Si la population était aussi dense que le Royaume-Uni, le Canada pourrait contenir 1,356,000,000 personnes. La population actuelle dépasse 7,250,000 ou moins de 2 personnes par mille carré. L'Australie a à peu près 5 habitants pour chaque 3 milles carrés.

En dépit des ravages causés par la guerre et les épidémies, le jour viendra où le globe sera trop peuplé. On calcule que la population du globe double tous les 139 ans. Comme question de fait la population des Îles Britanniques double tous les 80 ans et celle de l'Angleterre et du pays de Galles tous les 57 ans. Prenant la période de 139 ans, un simple calcul nous montre que la population du globe égalera celle des acres en 2517. C'est-à-dire que la population de la terre sera de 34,482,000,000.

Vers ce temps-là, c'est-à-dire dans 600 ans, notre planète sera remplie à déborder.

Que se passera-t-il? Qui peut le prédire?...

Car si la population continue de s'accroître dans de telles proportions, viendra forcément un moment où il ne restera plus que des places "debout".

Et ce jour arrivera vers l'an de disgrâce 4000, alors que probablement, vous et moi, auront d'autres choses à faire que de s'occuper de statistique. Ce sera peut-être le moment de songer à déménager dans la planète Mars, à l'aide d'aéroplanes ultrarapides.

—:o:—

Il n'y a pas plus d'égalité entre un homme et un autre, que de ressemblance entre deux gouttes d'eau. Il y a la goutte d'eau propre et la goutte d'eau sale.

LE PARACHUTE DES AVIATEURS



Le parachute existe depuis l'époque des premiers ballons, mais avant la guerre, il était employé surtout pour des expériences ou des exhibitions devant le public. Pendant la guerre, son usage s'est généralisé et il a été d'une extrême utilité à ceux qui montaient les ballons d'observation quand ceux-ci étaient attaqués et incendiés.

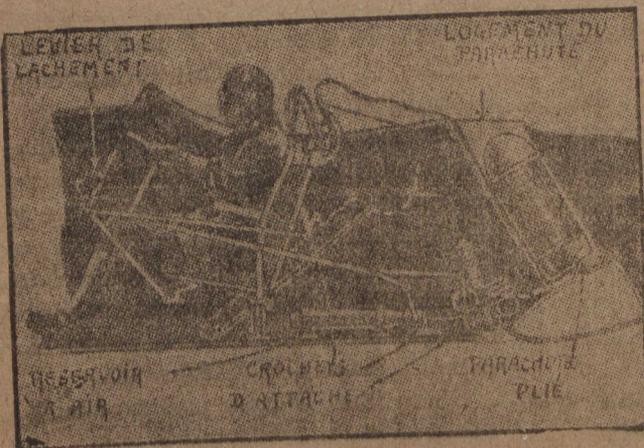
Beaucoup de gens se sont étonnés de voir que les aéroplanes n'étaient pas munis d'un semblable engin de sauvetage, mais il faut savoir que les conditions d'installation et d'emploi diffèrent totalement lorsqu'il s'agit d'un aéroplane.

Dans un ballon, l'homme a une certaine liberté de mouvement qui lui permet de sauter dans le vide facilement; dans un aéroplane, la place manque d'abord pour loger le parachute et ensuite il y aurait le danger de faire mettre cet appareil hors de service par l'aéroplane lui-même dans sa chute.

Il ne faut pas oublier non plus que c'est autre chose, de sauter d'un ballon immobile ou d'un avion lancé à une allure de 90 à 120 milles à l'heure, c'est-à-dire créant une véritable tempête de vent.

Pourtant, les inventeurs n'ont pas désespéré, et ils ont fini par établir un modèle parachute qui, s'il n'est peut-être pas encore la perfection est néanmoins appelé à rendre de grands services.

Le parachute proprement dit est plié de façon extrêmement compacte afin de tenir le moins de place possible à l'arrière de l'aviateur; un système de crochets maintient les diverses attaches qui relient l'appareil à l'homme et un réservoir



voir plein d'air comprimé peut, à volonté projeter l'appareil au dehors et à une assez grande hauteur.

En cas de danger, il suffit à l'aviateur de faire effort sur un levier et les crochets tombent, le réservoir lance le parachute au dehors en entraînant l'homme avec lui; l'aéroplane désemparé tombe sans risquer d'accrocher l'appareil de sauvetage ou l'homme qui y est suspendu.

Il paraît que ce parachute fonctionne fort bien et que, même à très faible hauteur, 35 ou 40 pieds, il se déploie assez rapidement pour permettre à l'homme d'atterrir sain et sauf.

—:o:—

RADIUM DANS LES BALLONS DE GOLF

L'EMPLOI du radium dans les ballons de golf s'explique de la manière suivante: ce n'est pas le radium lui-même, mais le résidu-extrait après le radium.

Il y a environ pour 10 cents de ce produit dont le ballon, ce qui au prix actuel du marché semble être la juste proportion.

L'uranium des minerais duquel on extrait le radium, n'est pas dispendieux par lui-même, ce sont tous les différents procédés auxquels il doit être soumis pour obtenir de minimes quantités de produit pur, qui font monter les prix du radium à des taux fabuleux.

La vertu de cette incorporation dans les ballons de golf est la radio-activité qui chauffe le caoutchouc, vivifie et maintient le ballon. Le caoutchouc chaud répond bien mieux à l'action du joueur que lorsqu'il est froid.

—:o:—

Un sot ne s'admire jamais tant que quand il vient de faire quelque sottise.

LE THE

BEAUCOUP de personnes ignorent comment le thé fit son entrée dans le monde.

C'était au VI^e siècle de l'ère chrétienne. Un fils de roi des Indes orientales, arrière-petit-fils de Boudha, nommé Darma, aborda sur la côte chinoise, conduit par une pirogue étrange de forme, poussée par des génies invisibles, serviteurs du Grand Tout..

Il fuyait le bruit et s'adonnait à des austérités extraordinaires; les racines étaient son pain, l'eau du ruisseau sa boisson. Il avait fait voeu de dompter la nature et de ne jamais fermer la paupière, soit la nuit, soit le jour.

Or, il arriva que, dans l'extase d'une de ses contemplations nocturnes en adoration de la lune, l'oeil du Grand-Tout, la fatigue vainquit ce fanatique et l'étendit sur le sol, où il s'endormit malgré lui.

Au réveil, honteux d'avoir violé son serment et dormi comme le plus vulgaire des Chinois, il employa un moyen extrême pour ne plus retomber dans la même faute, et en se punissant par où il avait péché. Il se coupa les paupières, les jeta à terre et piétina dessus pour les châtier d'avoir cédé à la tentation.

Le jour qui suivit cette rude macération, il passa par le même chemin et rencontra, à l'endroit même, ses paupières changées en un petit arbrisseau jusqu'alors inconnu. Surpris de ce prodige, il cueillit quelques feuilles, les mangea et leur trouva un goût étrange, un parfum merveilleux, qui lui communiqua aussitôt, comme la fleur enchantée des légendes, une force nouvelle: ses nerfs palpitérent; de ses veines gonflées, coula un feu plus subtil; la gaieté descendit dans son coeur. Le sommeil avait un ennemi: Darma pouvait maintenant, sans crainte de succomber, passer sa vie dans la contemplation éternelle.

Remercions Darma, puisque c'est à son martyre que nous devons le thé.

LES CHERCHEURS D'OR AUX PLACES D'EAU

Tout le monde a entendu parler de Coney-Island, le grand endroit d'amusement à une nouvelle industrie originaire. Coney-Island est un "Parc Dominion" en grand. Les dimanches d'été, on voit facilement trois quarts de million de personnes dans Coney-Island.

Outre les différentes attractions, il y a les bains de mer qui attirent toujours une grosse clientèle.

Ces bains de mer ont donné naissance à une nouvelle industrie originale et qui, cependant, rapporte des bénéfices appréciables à ceux qui se sont lancés dans ce genre d'affaires. Les chercheurs d'or.



Mais à Coney-Island, on trouve l'or d'une toute autre façon qu'au Klondyke ou dans la Beauce. On trouve l'or sous la forme de loquets, de bagues, d'épinglètes, de chaînes, etc., etc.

Tous ces objets ont été perdus par les baigneurs et le jour tombant, on peut voir les "chercheurs d'or", munis de longues boîtes en caoutchouc, chercher dans le sable les objets perdus que généralement ils oublient de rendre à leurs légitimes propriétaires.

Un chercheur d'or de Coney-Island a avoué s'être fait 30 dollars par jour en moyenne avec les objets d'or perdus durant la dernière saison d'été.

LES PROPHETES ET LA GUERRE

Il faut entendre par ce mot de "prophète" non ceux qui dans les temps bibliques ont annoncé les grands événements mais les "devins" de dix ou quinzième ordre des temps modernes qui se croient capables de dévoiler l'avenir.

Parmi ces derniers, Mme de Thèbes fut assurément la plus célèbre. Alors qu'elle était encore jeune, elle pratiquait déjà l'art—ou le métier—de lire l'avenir dans les mains des gens crédules. Alexandre Dumas fils, qui entendit parler d'elle l'invita un soir et lui demanda d'exhiber son talent à de nombreux amis qu'il avait réunis.

La séance plut tellement à l'écrivain qu'il publia aussitôt un élogieux et enthousiaste article qui commença la fortune de Mme de Thèbes.

Pendant de longues années, elle "lut" dans les mains des rois, des hommes d'Etat, des diplomates et de quantité d'autres gens en vue. Ces relations lui permirent d'observer et d'apprendre bien des choses et comme elle avait beaucoup d'esprit de déduction, elle en profita pour ses prophéties.

C'est ainsi qu'au début de 1914 elle annonça que la France allait être engagée dans une grande guerre, bien qu'à ce moment, pour le public tout au moins, rien ne faisait prévoir cet événement.

On prétend qu'elle avait annoncé à l'avance également l'assassinat du roi Humbert d'Italie mais il ne faut sans doute voir là qu'une coïncidence assez curieuse et rare tout simplement.

UN ANCIEN DOCUMENT

Les jeux de hasard ne sont pas une invention moderne et de tout temps les hommes en ont fait une de leurs distractions favorites.

La gravure ci-contre, reproduite d'après un vase ancien, est vieille de deux mille cinq cents ans et elle nous montre deux soldats grecs se reposant des émotions des combats en jouant aux cartes.



Guerriers grecs jouant aux cartes

Sans doute, ces cartes n'étaient pas les mêmes que celles qui servent aujourd'hui et les jeux différaient complètement mais on peut dire une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que l'on se trompe lorsqu'on croit que l'idée des cartes ne remonte qu'à quelques siècles, c'est-à-dire au temps de Charles VI, roi de France, pour qui elles auraient été spécialement inventées.

LE BILAN DE LA GUERRE SOUS-MARINE



D'après les documents officiels la guerre de piraterie sous-marine a fait descendre au fond de l'eau de quoi constituer une flotte importante.

Les sous-marins ennemis ont coulé des navires d'un tonnage total supé-

rieur à 15 millions de tonnes (exactement 15,031,786). La flotte de commerce britannique, seule, a perdu 9,031,828 tonnes.

Quand on pense à la carcaison que contenaient tous ces bateaux on peut estimer qu'il y a eu des pertes pour plusieurs milliards.

Toutefois, les chantiers maritimes ne sont pas restés inactifs; la construction a été poussée rapidement et a produit 10,849,527 tonnes dont un peu plus de 4 millions et trois cent mille ont été construites en Angleterre. Les navires ennemis capturés ont été également employés, soit 716,520 tonnes pour l'Angleterre et 1,676,155 pour les autres alliés.

En fin de compte, le tonnage mondial a subi quand même un excédent de perte de 1,811,584 tonnes et les besoins de transport ont augmenté.

Ceci explique la crise qui a sévi au commencement de cette année et dont les effets se font encore ressentir maintenant.

FABRICATION DE LA FONTE A L'ELECTRICITE

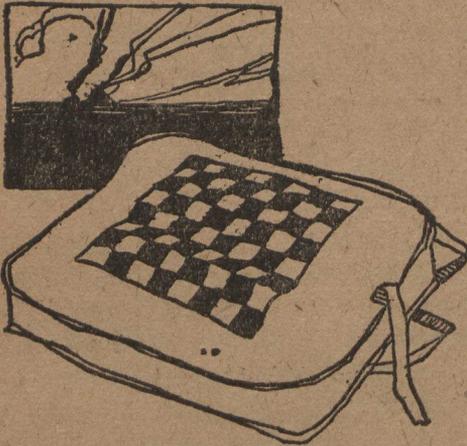
La guerre a fait réussir, aux Etats-Unis, une fabrication que, jusqu'ici, on croyait impossible: c'est la fabrication de la fonte et des pièces de fusion de fer, directement à partir du scrap d'acier, au four électrique. Les pièces de fusion ainsi obtenues sont très supérieures à celles que donne la méthode ordinaire. Des expériences récemment effectuées à l'Université de Columbia ont démontré la haute qualité de ces produits. La résistance à la traction, notamment, est considérablement plus élevée.

LE COUSSIN A TRANSFORMATIONS

S'il y a des inventeurs qui pâlisent au milieu des équations algébriques afin de trouver la solution des grands problèmes scientifiques, il en est d'autres, plus modestes, qui sont parfaitement heureux lorsqu'ils ont fabriqué un objet quelquefois plus original que réellement utile.

C'est sans doute le cas de celui qui a eu l'idée du coussin à usages multiples dont nous donnons la gravure.

Ce coussin sert d'oreiller mais comme il est en tissu non poreux, gonflé



Un coussin à quatre usages

d'air et muni de courroies, cela fait à l'occasion une bouée de sauvetage excellente. Ce n'est pas tout: le dessus sert de damier et des poches spécialement aménagées contiennent tout ce qu'il faut pour écrire.

Peut-être un jour verrons-nous, grâce à d'intelligents perfectionnements, le coussin-table à diner-chaufferette-couveuse—sac à linge-coiffure-pharmacie portative, etc., etc. . .

L'argent n'est que la fausse monnaie du bonheur.

LE PAIN DE L'EXIL

L'ex-Kaiser a été cause que la famine a régné dans bien des endroits; il s'en est consolé avec des menus possablement confortables pour lui-même comme on en peut juger d'après celui-ci pris au hasard parmi tous ceux de son séjour en Hollande.

Déjeuner—Petits pains, biscuits, gâteaux et beurre frais. Deux ou trois oeufs, fromage de Hollande, thé ou chocolat.

Lunch.— Soupe, poisson, viande, volaille, omelette, beurre et fromage, vin blanc.

Diner.—Soupe, poisson, roastbeef ou mouton, volaille ou gibier, légumes, pâtisseries, fruits, vins blancs et rouges, café et liqueurs, brandy, etc.

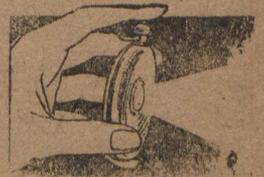
Que pensent de ça ceux qui crèvent de faim aujourd'hui par sa faute?



LAMPE ELECTRIQUE EN FORME DE MONTRE

Voici une lampe électrique de poche de forme absolument nouvelle. Elle a la forme d'une montre et ne

pèse que trois onces. Le courant est fourni par une batterie enfermée dans une double enveloppe située à l'intérieur du boîtier et la lampe électrique est fixée dans une dépression sur une des faces de la boîte. En pressant sur un bouton placé au sommet du boîtier le courant électrique s'établit instantanément.



“CHARMANTE” SEMAINE

ANNETTE rencontre Gilberthe dans un salon mondain : la conversation s'engage sur leurs occupations de la semaine.

Annette. — Quelle semaine charmante j'ai passée, la semaine dernière !

Gilberthe. — Moi aussi, j'ai passé une bien charmante semaine, je vous ai vue au bal des De Nangis, lundi dernier.

Annette. — Oh ! Quel charmant bal, n'est-ce pas ?

Gilberthe. — Charmant.

Annette. — Tout à fait. Étiez-vous au *five o'clock* de Mlle DuRosier, mardi après-midi ?

Gilberthe. — Mais certainement, c'était charmant. N'y étiez-vous pas ?

Annette. — Non, j'ai été forcée d'aller à celui de Mme de LaTour.

Gilberthe. — Suis-je stupide, je vous y ai rencontrés. Je suis allée à cinq théés, mardi après-midi. Tous ces théés étaient charmants.

Annette. — J'en ai eu deux, mercredi après-midi, et une soirée dansante le soir chez Mme de Léturgeon. C'était charmant.

Gilberthe. — J'y étais aussi. Charmante la danse, n'est-ce pas ?

Annette. — Charmante.

Gilberthe. — Je vous ai vue au lunch donnée par Mme de Lespinasse, jeudi après-midi. Charmante réunion, n'est-ce pas ?

Annette. — Positivement charmante. Mlle de Lespinasse m'a accompagnée au “4 à 6” de Mlles Duguay-Valseur, après son lunch.

Gilberthe. — Vous êtes-vous bien amusées ?

Annette. — Enormément. Il y avait un monde, choisi sur le volet, la salle à manger était décorée de fleurs... oh ! c'était charmant. Les rafraîchissements venaient de chez Kerhulu. Il y avait un orchestre dans le deuxième salon. Et le soir, pour finir je suis allée à la grande réception

donnée par Madame de Clément-Drouin.

Gilberthe. — C'était charmant, n'est-ce pas, et quelles magnifiques toilettes, et un souper servi par Stanford, un souper charmant.

Annette. — Je vous ai vue, vendredi matin à la partie de *whist* de Mme Alfredo Chaputini, et puis, l'après-midi, à la réception de Mme C. de Gauthier, et ne vous ai-je pas vue le soir chez Mme de LaBibloterie.

Gilberthe. — Oui, mais je ne suis restée que quelques minutes, car il me fallait aller aussi chez le comte de la Marquetterie, où il y avait réception en l'honneur du prince Lécout-Lédonc. Ce fut charmant, le prince fut d'une prévenance pour moi et de plus c'est un valseur émérite ; il a valsé avec moi une partie de la soirée. Il fut charmant.

Annette. — Sa réputation de charmeur est depuis longtemps établie.

Gilberthe. Ce matin, j'ai assisté à une conférence donnée par le professeur Rosycheek, de l'université de Columbia, chez M. de Lalonge-Devo. C'était tout à fait charmant et cette après-midi, cette matinée-ci, est-ce assez charmant, ce monde élégant et ce soir, j'ai un dîner chez le consul de Gratemoula ; Monsieur de Monté-Mongros doit être présent.

Annette. — J'y suis également invitée, j'aurai le plaisir de vous y voir, ce sera charmant.

Gilberthe. — Ah ! la vie est belle et mérite d'être vécue, n'est-ce pas ?

Annette. — La vie est charmante.

Gilberthe. — Charmante.

Annette. — Charmante.

PAUL COUTLÉE.

— : o : —

S'il n'y avait pas l'amour romantique entre l'homme et la femme pour leur donner des causes de jalousie et de suspicion, comme l'homme et la femme seraient de grands amis.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES: VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET
SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO - KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centims.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
: : EN 25 JOURS GRACE AU : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique, Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



EXAMEN DES YEUX

VERRES TORIC, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

: Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

Une prédiction pour le mois de Juillet

Personne ne peut savoir, dit-on, ce qui se passera le lendemain et pourtant nous pouvons vous prédire, en partie, ce qui vous arrivera le mois prochain. Vous aurez de longues heures d'agrément et vous ajouterez de nombreuses connaissances à celles que vous possédez déjà.

El n'y a qu'une seule condition à cela : *N'oubliez pas de vous procurer la "Revue Populaire" de Juillet, et, par précaution, retenez votre numéro d'avance.*

Vous aurez dans ce numéro :

10. — *UN ROMAN ILLUSTRÉ, COMPLET :*

LE MAÎTRE DU MOULIN-BLANC

par Mathilde Alanic, auteur moderne très en faveur auprès du public. Ce roman comporte de belles pages de sentiment et ses personnages sont véritablement pris sur le vif. Il est appelé, nous en sommes persuadés, à un grand succès auprès des lecteurs.

20. — *L'HOBOSCOPE* pour tous les jours du mois, où chacun trouvera, avec ses défauts et qualités, la ligne de conduite à suivre pour réussir dans la vie.

30. — *DES PAGES CANADIENNES* dont l'intérêt n'échappe à personne.

40. — *DES TRAVAUX D'AMATEURS* faciles à faire et peu dispendieux.

50. — *DE LA MAGIE EN FAMILLE* qui amusera les grands comme les petits.

60. — *UN BEAU CONTE* pour les enfants.

70. — *DES FRAGMENTS D'HISTOIRE* des temps modernes et anciens.

Enfin une quantité d'articles avec de nombreuses gravures, traitant des sujets les plus divers et les plus intéressants.

 **RETENEZ VOTRE NUMERO DES MAINTENANT** 

DRAPERIES - RIDEAUX

:-: PORTIÈRES :-:



Envoyez-nous vos portières
et rideaux.

Nous les nettoyerons à sec,
ou par la vapeur, au
besoin, les mettant
à neuf.

Nous teignons les rideaux,
portières et tapis pour
convenir au reste de
l'ameublement.

DECHAUX FRERES

Nettoyeurs



Teinturiers

Tél. Est 51



Le LAIT

Condensé

Borden's EAGLE BRAND

LE SOUPER DE BÉBÉ EST PRÊT !

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited
Montréal.

